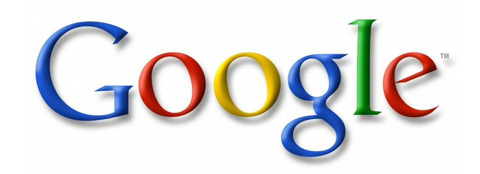

Google

NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE,

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES,

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX;

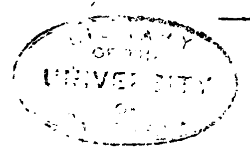
RÉDIGÉ

PAR MM. BROSSET.—BURNOUF.—COQUEBERT DE MONTBRET. — GRANGERET DE LAGRANGE. — DE HAMMER. — HASE. —GUILL. DE HUMBOLDT. —AM. JAUBERT.—STAN. JULIEN. —KLAPROTH. —KURZ. —REINAUD. — ABEL-RÉMUSAT.— SAINT-MARTIN. —GUILL. DE SCHLEGEL. — SILVESTRE DE SACY.— STAHL, ET AUTRES ACADÉMICIENS ET PROFESSEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS;

ET PUBLIÉ

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

TOME VIII.



IMPRIMÉ,

PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX,

A L'IMPRIMERIE ROYALE.

PARIS. — 1831.

ON SOUSCRIT

A la librairie orientale de DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imprimeurs-libraires, membres de la Société asiatique de Paris, libraires des Sociétés asiatiques de Londres et de Calcutta, rue Richelieu, n.° 47 *bis.*

(JUILLET 1831.)

NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE.

MÉLANGES MALAYS, JAVANAIS ET POLYNÉSIENS.

Notice sur l'alphabet Yloc ou Ylog.

N.° 1.

Dans le très-petit nombre d'ouvrages élémentaires sur les langues des Philippines, déposés à la bibliothèque royale, se trouve une réimpression abrégée de l'*Arte de la lengua Yloca* (Manille, 1617, *in-4.°*), sous le titre de *Compendio y methodo de la summa de las Reglas del arte del ydioma ylocano que a los principios del siglo passado compusò el P. Fray Lopez, &c.* et la date *año de 1792, in-12.* Ce petit volume qui, suivant une note inscrite au *verso* de la première page, a été donné à la bibliothèque en 1809 par M. de Sainte-Croix, contient une feuille manuscrite qui paraît y avoir été jointe par le donateur : la planche qui accompagne cette notice (A) en présente une copie exacte. C'est un alphabet *Ylog* expliqué en espagnol; les caractères paraissent avoir été tracés d'une manière cursive, mais il est très-probable que les naturels n'ont jamais occasion de leur donner dans les

manuscrits une forme plus monumentale, ou du moins plus calligraphique.

Il est sans doute étonnant que, dans le nombre immense de grammaires et de vocabulaires (1) de tous dialectes, de tout format et de toute date qui ont été imprimés à Manille et à Sampaloc, aucún n'ait encore donné un tableau des alphabets qui expriment ces langues dans les manuscrits originaux (2); mais les Espagnols ont trouvé plus facile de dire : *No se trata de los caracteres de la lengua, porque es yà raro el Indio que los sabe leer, y rarissimo el que los sabe escribir* (3). Leyden, qui a recueilli tant de précieuses notices sur les langues de la *Polynésie indo-malaye*, a donné un démenti exprès à cette assertion, (*As. Res.* tom. X), et nous a fait espérer que la littérature et la civilisation primitives de ces îles se sont, malgré le zèle des missionnaires espagnols, réservées

(1) Il faut excepter de cette observation une grammaire Pampangh manuscrite dont M. W. Marsden donne la description suivante : *Arte de la lengua Pampanga* (*with a specimen of the alphabetic characters employed in the writing of the natives, in-4.º*).

(2) Les habitans des Philippines écrivent également sur des lames de bambou, sur des feuilles de palmier, sur le papier de mûrier, et sur le papier européen importé par les Espagnols.

(3) *Arte de lengua Tagala que compusò F. S. de Totanes. Impresso en el Pueblo de Sampaloc, año de 1745.* Ceci n'est exactement vrai que de la ville et des faubourgs de Manille, où les Tagalas ont perdu toute individualité nationale. Les naturels n'y parlent qu'une espèce de *lingua franca* mêlée de tagala et d'espagnol. Beaucoup d'entr'eux apprennent le castillan et même le latin; les plus instruits sont même employés dans l'administration.

à l'esprit de recherches ethnographiques qui dirige toutes les sciences dans le siècle présent.

Je ne connais qu'un seul alphabet appartenant aux langues des îles Philippines, qui ait encore été publié en Europe. C'est celui que Thévenot a fait graver dans son excellente *Collection de Voyages* (pag. 5). Je le reproduis dans la planche ci-jointe (B).

Ce caractère est désigné comme appartenant plus spécialement aux *Tagalas;* mais la première vue permet de décider que les deux alphabets réunis sur la même planche, sont identiques, et que de légères variétés, peut-être seulement les incorrections d'une gravure assez mal exécutée, ne peuvent présenter ces alphabets comme étant d'origines différentes et appartenant en propre chacun à l'un des deux peuples. Les lettres qui offrent les variantes les plus sensibles sont le *da*, le *ga* et le *ta*. Une connaissance de la calligraphie *yloco-tagalog*, acquise par l'examen d'un grand nombre de manuscrits, pourrait seule permettre de décider lequel des deux *specimen* est le plus correct et le plus élégant.

Il y a entre les deux alphabets une différence plus précise et plus importante que celle du tracé des caractères. L'alphabet A a une lettre de plus et une de moins que l'alphabet B. Le signe ഗ (1) *ha*, ne se

(1) Ce caractère, par la forme et par la direction du trait, rappelle singulièrement le type de l'*h* dans tous les alphabets dérivés du *Devanagari*, et spécialement l'*h* Singhalais et Birman dont les contours sont exactement semblables.

trouve que dans l'alphabet de Thévenot, qui est privé du *ñga* (1). Cette différence n'existe réellement pas (2), et les deux *specimen* doivent se compléter l'un par l'autre. Il est bien vrai que la relation publiée par Thévenot dit : « Ils n'ont que trois voyelles et douze con- » sonnes (3) qu'ils *expriment* diversement en mettant » un point au-dessus ou au-dessous ». Mais Leyden, qui a quelquefois copié Thévenot, le corrige ici et dit que l'alphabet *tagala* se compose de dix-sept signes (4). Le P. Totanes donne le même nombre dans son *Arte de la lengua tagala*. « *Diez y siete solas son las » letras tagalas : las catorce son consonantes, y las » tres vocales* ». Il nomme entre tous ces signes, l'*h*

---

(1) Cette nasale est commune à tous les alphabets ou syllabaires des langues parlées dans l'extrême Asie orientale.

(2) Il est inutile de dire que l'on ne peut attribuer ces différences entre les deux alphabets, à des différences de prononciation entre les dialectes Tagala et Ylog ; les mêmes sons se reproduisent constamment dans toutes les langues des Philippines ; il serait aussi facile de prouver par des citations que les Ylogans possèdent l'*h*, que de mettre hors de doute la présence du *ñg*, dans les mots Tagala.

(3) Le P. Colin prend un terme moyen et admet trois voyelles et treize consonnes ; mais je ne crois pas que ce nombre soit plus exact que celui de Thévenot.

(4) The Tagala alphabet consist of seventeen letters. — The Tagala character is as difficult to read as it is easy to write. It is written with an iron style on bamboos and palm leaves, and the spanish missionaries assert, that the ancient mode of writing was from the top to bottom like the chinese. From the circumstance of their writing with an iron style on bamboos and from the resemblance of the letters to the Batta character, I should rather imagine that the ancient Tagala mode of writing was from the bottom to top.

dont il assimile la prononciation au *j* espagnol, et le *ng* (1), malay, qu'il distingue soigneusement dans sa transcription en lettres latines, du groupe *ng* formé de la rencontre de *n* et de *g*. Ces deux caractères doivent donc être réintégrés dans l'alphabet *tagala*. Cet alphabet se complète par l'addition d'une dernière lettre qui n'est figurée dans aucun des deux tableaux. C'est le *v* ou *w*, nommé par Totanes *la V de corazon*. Nous retrouvons ainsi les dix-sept lettres qui ont été indiquées.

La réunion de ces dix-sept lettres est nommée dans les dictionnaires Tagala, *baybayin* (*El. A. B. C. Tagalo*). Il est facile de s'apercevoir que ce mot est de nouvelle formation et qu'il a été imaginé par les Espagnols, quand ils se sont occupés de donner des formes régulières à la grammaire et à la lexicographie de cette langue. Le mot *baybayin* est composé d'une formative finale et de *baybay* qui me paraît être le vocable de la lettre *B* [ainsi que les langues de l'Inde (2), le *Tagala* possède une formule pour citer chaque lettre grammaticalement; cette formule est ici

---

(1) Tienen los Tagalos un elemento, ò letra, que no tenemos nosotros, y se compone de dos, que son *n* y *g*, con una rayita encima como esta *ñg*. Es solo una letra, y se pronuncia gangosa, y es necessario poner cuydado en pronunciarla tal, porque de lo contrario, mudarà significacion.

(2) L'alphabet Tagala est, comme le Javanais, le Batta, l'Ugi, etc., un calque de l'alphabet syllabique des Indiens; la manière dont la vocalisation s'écrit et se compose avec les consonnes, plus encore, la disposition des deux *points voyelles* indiquent assez l'origine de cet alphabet.

redoublement de la lettre même (1)]. La consonne *B*, les voyelles mises en dehors comme dans l'ordre alphabétique des langues indiennes, se trouve être la première de l'ordre alphabétique européen (2) introduit par les Espagnols et combiné avec les restes du अ-क्षर sanskrit : c'est du nom de cette première lettre qu'on a nommé l'ensemble de toutes les autres : *baybayin* signifie donc proprement *alphabet*. On peut reconnaître dans cet ordre mixte des alphabets *yloco-tagala*, rédigés par les Espagnols, cette déplorable tendance à rappeler les langues orientales aux habitudes des nôtres, et cette manie de détruire toute nationalité des peuples conquis, même dans les plus petites choses.

Le *Tagala*, comme l'a observé Leyden, est plus facile à écrire qu'à lire; mais le savant anglais n'a pas expliqué quelles étaient les difficultés de lecture que présentaient les manuscrits. Les grammaires rédigées par les Espagnols, omettant l'alphabet de ces langues, devaient, par cela même, négliger les règles orthographiques observées par les naturels quand ils emploient

(1) C'est, il me semble, ce que l'on peut inférer des vocables de lettres suivans, recueillis dans le dictionnaire Tagala de San Lucar : *Caca*, *haha*, *nana*, C, H, N. Je n'ai pas rencontré d'autres exemples.

(2) En effet, dans le specimen qui porte le titre d'*Escritura de la lengua Ylocana*, les consonnes observent l'ordre de l'alphabet européen, moins le signe *ñga* qui a été mis hors rang à la suite des autres caractères. Quant au point d'exclamation, il me paraît être d'origine européenne, et il ne doit avoir été que très-rarement introduit dans les manuscrits des Tagalas.

leurs caractères originaux. Ces règles étant très-peu connues, je rappellerai ici la plus importante de toutes, celle qui doit le plus inquiéter la lecture. L'absence des voyelles dans l'écriture arabe suscite souvent beaucoup de doutes et peut même laisser une légère incertitude sur le sens d'une phrase. Mais ces difficultés doivent encore être légères en comparaison de celles qu'introduit dans l'orthographe Tagala l'omission de toutes les consonnes quiescentes. Suivant cette règle on écrit $h^{i}n^{a}p^{i}$ pour *hinagpis*, *tristesse*; $s^{o}l^{a}$ pour *sorlan*, *fuseau*; c'est à l'intelligence du lecteur qu'on laisse à suppléer les lettres absentes appelées par le sens (1) [je ne sais si l'on considère comme quiescente la seconde voyelle dans les diphthongues]. Je conjecture que ces habitudes d'orthographe ont fait éprouver quelques légères altérations à la langue même; et quelques formes doubles, comme *lislis* et *lilis*, *lañgin* et *lañgi*, m'autorisent à penser que les élisions ont souvent passé de l'écriture dans la prononciation. Bien que ces notions ne soient pas sans utilité, l'*inconsistance* de la méthode transcriptive des Espagnols ne nous permet pas de restituer les vocables *Tagala*, copiés dans leurs vocabulaires d'après des prononciations plus ou moins variables.

Quelque conjecturales que soient ces recherches,

---

(1) On peut trouver quelques rapports entre cette *orthographe cursive* et le style *Thsao* d'écriture chinoise. En voulant effacer les aspérités et arrondir les formes, on a souvent fait disparaître les parties saillantes et radicales soit du vocable, soit du caractère.

je pense qu'il n'est pas impossible de retrouver la construction primitive de l'alphabet tagala. Des rapprochemens entre cet alphabet et celui des *Bugis* me font présumer que la suite des consonnes devait être à peu près celle-ci :

Ka, ga, nga, pa, ba, ma, ta, da, na, la, wa, sa, ha, ya.

Tel est du moins l'ordre que présente l'alphabet *Ugi* publié par Raffles (*Hist. of Java*, tom. II). Je ne sais si cet ordre alphabétique est normal, mais on ne peut du moins douter que la suite des trois premières lettres ne soit authentique, puisqu'elle est le diminutif du क-ङ *Devanâgâri*. Peut-être même l'ensemble des consonnes tagala était-il primitivement construit dans cet ordre :

Ka, ga, nga.
Ta, da, na.
Pa, ba, ma.
Ya, la, wa, sa, ha.

J'ai d'autant moins hésité à reformer la série des lettres *Tagala* sur la série des lettres *Ugi*, qu'en rapprochant la planche de Raffles des *specimen* qui accompagnent la présente notice, on saisit entre les deux caractères des rapports de forme très-suivis et qui ne peuvent être fortuits. La coupe et la direction des traits sont les mêmes; seulement l'*Ugi* a des formes plus précises, il est d'un style plus typographique.

Cet alphabet paraît différer de l'alphabet tagala par

le nombre des lettres et par l'expression des voyelles, mais cette différence est moins sensible si l'on considère que les Bugis terminent chaque *classe* par une consonne composée, réunissant la nasale qui lui est propre à la première lettre du *wargah* :

ALPHABET UGI.

	Ka	*ga*	*nga*,	*ngka*.
	Pa	*ba*	*ma*,	*mpa*.
	Ta	*da*	*na*,	*nra* (1).
	Tcha	*dja*	*ña*,	*ñtcha*.
Ra (2)	*la*	*wa*	*sa*	*ha*.
		A.		

Ces quatre consonnes et la classe *tchawargah* retranchées, il reste l'alphabet *tagala*, moins le *è-i* et le *v-ou* initiaux, que la langue des Bugis n'a pas besoin d'exprimer (3). Dans la vocalisation des consonnes, il

(1) Comme il n'est pas probable que cette classe réponde plutôt au ट *warga* qu'au त *warga*, je ne pense pas que *nra* puisse représenter ici ण्ड ; il faut sans doute lire *nta* न्त. Ces consonnes composées dont les parties intégrantes sont très-distinctes, n'appartiennent pas plus réellement à l'alphabet *Ugi* que le द्वै n'appartient au *Dévanagari*. Raffles donne, dans la même planche, une forme antique de l'alphabet *Ugi*, qui ne présente point ces groupes.

(2) Le *tagala* est comme plusieurs dialectes de la Tartarie septentrionale, privé de l'*r* initial ; mais il paraît le remplacer par le *y*, que ne possède pas l'*Ugi*, ces deux lettres se permutent souvent dans les langues de l'Inde ultérieure.

(3) Sir Raffles, la seule autorité que je puisse citer, ne donne pas les formes initiales des voyelles *e*, *i*, *o*, *ou*, dont il décrit soigneusement les formes médiales.

est vrai, l'*ugi* distingue l'*e* de l'*i*, l'*o* de l'*ou*; mais l'*i* et l'*ou*, s'expriment dans leur forme médiale par le point placé en-dessus et en-dessous, exactement comme en tagala : *ui*, *wou*.

Bien que les Bugis aient une suite de caractères plus complète, je ne pense pas que ce soit à leurs communications que les Tagalas doivent leur alphabet; car il présente trois voyelles initiales dont deux ne sont pas connues dans l'alphabet *Ugi*, et dont les formes rappellent trop bien les voyelles *Dévanagari* अ, इ, उ, pour qu'elles aient pu être inventées aux Philippines. Il me semble bien plus probable que le type des caractères indiens a voyagé dans toute la Polynésie asiatique à une époque déjà fort éloignée, et que chaque peuple, en l'adoptant, l'a modifié à sa commodité et lui a fait prendre les formes de ses prononciations et les habitudes de son orthophonie.

C'est par ces rapports des alphabets *Ugi* et *Tagala* que Leyden expliquait la singulière opinion ou plutôt la méprise de quelques missionnaires espagnols, qui ont prétendu que le caractère *Tagala* était dérivé du caractère *Malay* (1).

Le P. Colin, l'un des premiers qui aient produit cette assertion, et le P. Gasp. de San-Augustin, le plus savant de tous ceux qui l'ont transmise dans leurs ouvrages, la considèrent comme trop évidente pour avoir besoin d'être prouvée. Dalrymple a essayé d'expliquer

(1) *Asiat. Res.* tom. X, pag. 208.

cette erreur en en supposant une autre; ces religieux auraient, s'il faut l'en croire, confondu les Malays avec les Borneys, et par suite le caractère malay (1) avec une écriture syllabique très-semblable à celle des Tagalas, qu'il prétend avoir appartenu en propre aux peuples qui formaient l'ancien empire de Borneo. Mais cette explication est d'autant plus invraisemblable que les Espagnols disent : *que es todo tomado de Moros Malayos, y deducido de los Arabes* (2) J'aime mieux croire que ces missionnaires n'ont considéré, en formant leur opinion, qu'un rapport spécieux entre les deux systèmes alphabétiques, dans la construction des voyelles avec les consonnes. Les voyelles, en effet, sont exprimées par trois valeurs, dont deux, dans chaque langue, saisissent toutes les variétés de prononciation qui se trouvent comprises entre *e* et *i*, entre *o* et *ou*; de plus, les signes de ces valeurs s'écrivent en dessus et en dessous des consonnes en Tagala comme en Arabe, ‖voyelle inhérente A, ـَ ‖ ـ̇, ـِ ‖ ـ̣, ـُ ‖. On peut bien croire qu'à cette époque, lorsque la critique philolo-

---

(1) Ils pouvaient d'autant moins méconnaître le caractère malay-arabe, et le confondre avec une écriture syllabique et non liée, que les Soulous et les Maghindanos écrivent leurs langues avec l'alphabet malay. (*V.* Forrest.)

(2) Les Tagalas ont dans leur langue deux mots pour exprimer l'idée d'écriture : le premier, *soulat*, n'est autre chose que le mot arabe سورة également reçu dans la langue malaye (je ne sais si l'étymologie de ce mot a suscité l'opinion des missionnaires espagnols); le second, *titic*, est l'expression originale trouvée en même temps que l'alphabet tagala, et me paraît répondre au تولس des Malays.

gique n'était pas encore venue, on s'attachait plus à des ressemblances illusoires qu'à des différences réelles. Je ne vois pas d'autre explication possible de cette erreur des moines espagnols; car il n'y a pas moyen de trouver la solution de cette difficulté dans les formes mêmes des caractères *malays*. Moins encore voudrais-je croire que les langues des Philippines aient jamais été écrites avec l'alphabet arabe plus ou moins altéré.

La même légèreté d'observation a été pour le P. Colin l'occasion d'une autre erreur, qui peut du moins trouver son excuse dans des apparences décevantes. Cet annaliste dit qu'avant l'arrivée des Espagnols aux Philippines, les peuples de ces îles écrivaient de bas en haut, en multipliant les lignes de gauche à droite (1), c'est-à-dire dans une direction exactement inverse de celle des livres chinois et japonais (2). Cette erreur est précisément celle qu'a commise Leyden, quant aux caractères Battas.

M. W. Marsden avait donné, dans son histoire de Sumatra, le tableau des alphabets *Redjang*, *Lampoung* et *Batta*, et en avait aligné les caractères d'arrière en avant pour représenter la direction horizontale de l'écriture. Leyden (*on the Languages and Literature of the Indo-chinese nations*) prétendit qu'à la vérité, les Battas lisaient quelquefois leurs livres

(1) Escrivir de abaxo para arriba, y poniendo el primer renglon a la mano izquierda, continuar con los demas a la derecha.

(2) Quelle autorité philologique accorder à cet historien qui annonce une exacte ressemblance entre les caractères chinois et les lettres hébraïques?

de bambou dans une direction horizontale, mais qu'il était normal pour eux de lire perpendiculairement et de bas en haut. Ses preuves étaient : 1.° que, vus dans ce sens, les caractères *Batta* présentaient la plus parfaite analogie avec les caractères *Ugi* et *Tagala*; 2.° que, lorsqu'une ligne restait inachevée, le blanc se trouvait toujours à l'extrémité supérieure de la ligne. La simple inspection d'un bambou écrit en *batta* devait avertir Leyden de l'inexactitude de sa critique; l'*interscription* des voyelles, suivant le système indien, devait seule lui indiquer le sens véritable des caractères. M. W. Marsden a démontré par d'ingénieuses raisons, dans la troisième édition de son histoire de Sumatra, que la lecture horizontale était la seule régulière et la seule habituelle (1); mais je ne pense pas qu'il ait saisi

---

(1) [symbol] Marks the commencement of the writing, which proceeds horizontally, from the left hand to the right, the series of lines descending, most usually, from the top of the page; but not unfrequently the bottom line is the first written, and the others in succession towards the top. This practice (common to other tribes) appears to have given rise to the idea that the Battas are accustomed to write perpendicularly « from the bottom to the top of the » line ». (*Rejang alphabet.*)

MM. Ward et Burton, dans leur excellente relation de la contrée des Battaks, confirment pleinement l'opinion de M. W. Marsden. Ils s'expriment ainsi :

The *Batak* characters are remarkably simple, very distinct from each other in shape, easily formed, and fully capable, except in a single instance, of expressing every sound that occurs in the language. They are written from left to right like the sanskrit, horizontally (not in perpendicular colums as some have supposed), and in one continual line, without separating the words. (*Journey into the Batak Country.*)

l'erreur de Leyden dans sa première cause. Il est très-probable que les Battas, gravant sur des lames de bambou des caractères très-simples et non liés, écrivent en sens inverse de la lecture, couchent les caractères les uns sur les autres, conduisent leurs lignes de bas en haut dans la longueur de ces lames, et multiplient ces lignes de gauche à droite. Les formes de ce caractère étant nettes et distinctes, il est même facile de lire dans cette direction ascendante, d'autant plus que la lame de bambou glissant entre les doigts, suit toujours les progrès de la lecture. Si l'on place ce bambou dans le sens longitudinal, on retrouve les caractères bien posés, croissant de gauche à droite, et les lignes descendant du bord supérieur de la lame au bord inférieur. Cette explication me paraît également applicable au *Batta* et au *Tagala;* la lecture de ces deux dialectes va de gauche à droite, comme celle de toutes les langues dont l'alphabet est d'origine indienne.

J'ai déjà constaté l'identité des deux alphabets donnés sous les noms d'alphabet *Tagala* et d'alphabet *Ylog* (1). Il n'est pas probable que les *Pampanghs* (2) et les *Pangasinañs*, placés entre les *Tagalas* et les *Ylocans*, interrompent cette chaîne de traditions littéraires. Je pense donc que l'alphabet *Tagala* est en possession de représenter tous les dialectes parlés de-

(1) Le titre même d'*alphabet Ylog* prouve qu'il a été recueilli dans le pays des Ylocos, par un Espagnol qui ne le connaissait que comme alphabet spécial du dialecte de ce peuple.

(2) Les Pampanghs ont la réputation d'être les Béotiens des Philippines.

puis les *Camarines* jusqu'aux *Cagayanes*, sur la côte orientale de *Luzon*. Quelques auteurs portent beaucoup plus loin l'alphabet *Tagala*; je ne puis que mentionner leurs opinions sans exercer sur elles aucune critique. Dalrymple, qui a exposé plusieurs vues fort ingénieuses sur l'ancien empire de Bornéo (1) (*Orient. Repertory*), a recherché si les Borneys possédaient un caractère particulier avant l'adoption du caractère *Malay*, et si cette écriture était originale ou empruntée d'autres peuples; il n'a pu que proposer des conjectures; elles se résument ainsi : 1.° Plusieurs circonstances présentent comme probable que les Borneys, à l'époque de leur grande domination, possédaient un caractère syllabique de même constitution que les caractères *Ugi* et *Tagala* (tels qu'ils nous sont connus aujourd'hui); 2.° Les traditions des Tagalas, des traces

---

(1) Hence it seems probable, that the *Bornean* empire comprehended all the *Bissaya* and *Tagalo* provinces of the Philipinas, though it seems to have extended no farther north.

It is conjectured that the *Borneos* had a character; for since the *Bugguese*, the *Javanese*, the *Tagalos*, &c. have, there is little reason to doubt the *Borneos* had...... In this we have an evidence to warrant the *Bornean* dominion, which perhaps comprehended also the *Tagalos*, whose language is said to have some affinity to the *Bissaya*. In this case the *Tagalo* character is probably the ancient *Bornean*..... It does not appear, the *Bissayas* have any original character.

Leyden ne croyait pas à cet ancien empire de Bornéo. « Dalrymple, dit-il, alledges that the *Borneyan* empire not only extended over that Island, but also over the *Sûki* and *Philippines* in ancient times; I have been able to discover no traces of such dominion. (*Sketch of Borneo. Batavian Transact. tom.* VII.)

d'islamisme découvertes chez les Bissays, des analogies entre les langues *Bissay*, *Tagala* et *Borney*, permettent de croire que l'empire de Bornéo s'étendait sur toutes les îles comprises entre *Palawan*, les *Tawi tawi* et les *Babuyanes*; 3.° Dans cette hypothèse, il est très-vraisemblable que le caractère *Tagala* est l'ancien caractère *Borney*. Mais lequel des deux peuples a reçu les communications de l'autre? Telle est la question que le savant ethnographe n'a pas osé décider explicitement.

Cette conjecture n'a rien de plus improbable que toute autre qu'on pourra produire, sans l'autoriser par les monumens dont les ruines couvrent encore une partie des côtes de la grande *K'lemantan* (1). Quant aux *Bissays*, je pense qu'ils possèdent un alphabet et une orthographe. Un des *historiadores* des Philippines remarque, comme chose très-singulière et digne d'éloges, que le P. Oriol, rédacteur d'un vocabulaire de la langue *Bissay*, prit la peine *de escribirlo todo de su letra*. Mais ce caractère est-il original, est-il un emprunt fait aux *Tagalas?* Voilà ce que nous ne pouvons décider dans l'état actuel de nos connaissances et

(1) Sir Stamf. Raffles, dans le savant rapport qui ouvre le 8.e vol. des *Transactions of the Batavian Society*, s'exprime ainsi : *Some notices have been received of ruins of temples, statues, and dilapidated-cities, and of the existence of various inscriptions in different parts of the Country, in characters unknown to the Chinese Malay or Dayac; but the information yet received is too vague, and in some instances, too contradictory to be relied upon; and the question whether this island, at any former period, rose to any considerable degree of greatness, must yet remain undecided.*

séparés de tous les livres qui pourraient nous présenter quelques directions.

Un alphabet est toujours de peu d'intérêt, surtout quand la langue qu'il représente ne possède point de littérature ; il faut cependant recueillir ces petites choses pour commencer l'étude des grandes, pour entreprendre des études philologiques utiles, et donner un jour quelques faits de plus à la science de l'ethnographie. Ces minuties sont même précieuses quand elles viennent de cette seconde Asie, si peu connue, où tant de races humaines se sont mêlées et ne se conservent plus que dans quelques individus (1).

Ces considérations m'engagent à rappeler que le célèbre malayiste, M. W. Marsden, a recueilli, pendant son séjour à Sumatra, de précieuses collections d'alphabets *Malays, Batta, Rejang, Ugi, Tagala, &c.* (*Biblioth. Marsdenia*). Ces quelques feuillets (2) de sa riche collection seraient un utile présent à faire à la littérature orientale. Personne ne peut les accompagner de notices plus instructives que cet honorable savant.

E. Jacquet.

(1) La Polynésie indo-malaye (comprise entre les *Palaos* et *Nicobar*) présente le même phénomène philologique que le Caucase et les montagnes entre Ava et l'Arracan. Il n'est pas de *kampoung* qui n'ait quelques mots en propre, et du sein de cette vaste mer il surgit autant de dialectes que d'îles.

(2) *Specimens of alphabetic characters used in the islands of Sumatra, Java, Bally, Celebes, and the Philippines.* (*in a portfolio.*)

APPENDIX.

N.° I.

De la relation et de l'alphabet indien d'Iamboule.

Le P. Colin a tiré de sa première erreur (sur la direction de l'écriture *Tagala*) des inductions géographiques encore plus erronées, dont l'examen me conduit à traiter ici une question décidée en trois phrases par le jésuite espagnol.

Diodore de Sicile a donné dans le II[e] livre de son histoire universelle un extrait des voyages d'Iamboule dans les îles de l'Océan (1). Ce Grec, qui traversait l'Arabie pour se rendre au *Pays des Aromates*, ἐπὶ τὴν ἀρωματοφόρον, fut enlevé par des brigands, traîné en Ethiopie, et de-là déporté, comme l'exigeait une superstition nationale, dans une île australe située au milieu du l'Océan (2) : ce ne fut qu'après une longue traversée qu'Iamboule aborda à cette île mystérieuse; τούτους δὲ πλεύσαντας πέλαγος μέγα καὶ χειμασθέντας ἐν μησὶ τέτταρσι προσενεχθῆναι τῇ προσημανθείσῃ νήσῳ, στρογγύλῃ μὲν ὑπαρχούσῃ τῷ σχήματι, τὴν δὲ περίμετρον ἐχούσῃ σταδίων ὡς πεντακισχιλίων (3) : contraint de sortir de l'île, Iamboule atteignit les côtes de l'Inde après quatre mois de navigation : πλεῦσαι πλεῖον ἢ τέτταρας (4) μῆνας· ἐκπεσεῖν δὲ κατὰ τὴν Ἰνδικὴν εἰς ἄμμους καὶ τεναγώδεις τόπους (5), &c.

---

(1) Περὶ δὲ τῆς κατὰ τὸν Ὠκεανὸν εὑρεθείσης νήσου κατὰ τὴν μεσημβρίαν, &c.

(2) Il avait reçu des vivres pour six mois.

(3) Ἑπτὰ δ' ἦσαν αὗται νῆσοι παραπλήσιαι μὲν τοῖς μεγέθεσι, σύμμετρον δ' ἀλλήλων διεστηκυῖαι, πᾶσαι δὲ τοῖς αὐτοῖς ἔθεσι καὶ νόμοις χρώμεναι.

(4) Variante, πέντε.

(5) Iamboule, rendu à sa patrie par le roi de *Polibothra* (Palibothra), écrivit une relation de ses voyages : Ὁ δὲ Ἰαμβοῦλος

Les distances étant ainsi déterminées, je ne multiplierai pas les citations sur les merveilles de cette île et sur les mœurs de ses habitans ; il me suffisait de la faire reconnaître. Mon intention n'est pas en effet de rechercher, par une analyse critique du récit de Diodore, si le voyage d'Iamboule est une fiction, ou une vérité compromise par les fables et les imaginations fantastiques du rédacteur. Je ne me propose que d'examiner les deux phrases dont le P. Colin a si étrangement abusé, phrases plus connues que tout le reste de la relation et d'après lesquelles les ethnographes qui ont étudié ce passage ont essayé de déterminer la synonymie de l'île d'Iamboule. Ces ethnographes sont malheureusement en bien petit nombre et n'ont jeté que bien peu de lumière sur la question : les opinions les plus originales et les plus dignes d'examen qui aient été avancées sur ce sujet, sont celles de Bochart, de Colin et de Wilford (1) : tous les auteurs qui ont traité incidemment de cet épisode géographique, ont suivi sans inquiétude l'opinion de Bochart, la seule probablement qui fût venue à leur connaissance. Mais on doit regretter que des savans qui se sont spécialement occupés de recherches sur les connaissances géographiques des anciens, n'aient pas cru devoir soumettre à leur critique une des relations nautiques les plus curieuses que présentent les auteurs grecs. Valentyn ne fait que la citer dans le premier volume de sa *Bes-*

οὗτος ταῦτά τε ἀναγραφῆς ἠξίωσε, καὶ περὶ τῶν κατὰ τὴν Ἰνδικὴν οὐκ ὀλίγα συνετάξατο τῶν ἀγνοουμένων παρὰ τοῖς ἄλλοις. Diod. Sic.

(1) Je ne considère pas comme digne d'attention l'opinion de Mignot (*Mém. de l'Acad. des I. et B. L.* t. 31, p. 85), qui, sans avoir compris le texte de Diodore et après avoir rejeté sous des prétextes fort légers l'avis de ceux qui rapportent cette île à la *Taprobane* ou à *Menuthesias* (Madagascar), prétend la retrouver dans Sumatra, parce que, dit-il, il y a vers le milieu de cette île une ville appelée Jambi ou Jamboli. (C'est جمبي *Djambi* dont la prononciation n'a rien de commun avec celle d'Iamboule.)

chryving van Oostindien; Gosselin ne la mentionne même pas dans ses *Recherches* (1), ouvrage d'ailleurs fort incomplet dans les parties où de nouvelles illustrations étaient le plus désirées, savoir la Polynésie Orientale et l'extrême Asie (2).

Tout en écartant la question spécialement géographique toujours négligée jusqu'à ce moment, j'ai besoin de faire connaître l'opinion que je me suis formée après une lecture attentive de ce fragment. On pourrait trancher les difficultés qu'il présente en considérant Iamboule comme le Swift des Grecs et sa relation comme une fiction, une fantaisie, une utopie morale ou politique : l'on pourrait même autoriser ce sentiment de la phrase bien connue de Lucien : *γνώριμον μὲν ἅπασι τὸ ψεῦδος πλασάμενος* (Ἰαμβοῦλος), *οὐκ ἀτερπῆ δ' ὅμως συνθεὶς τὴν ὑπόθεσιν*. Mais si cette solution est de toutes la plus facile, il ne me paraît pas qu'elle soit également la plus probable. On ne peut refuser de reconnaître qu'Iamboule a fait preuve dans son *Voyage* de connaissances géographiques trop précises pour croire qu'il les ait appliquées à un ouvrage d'imagination. J'aime mieux croire que cet auteur a recueilli de la conversation de quelques marchands ou aventuriers grecs, des détails sur les îles orientales, sur leurs productions naturelles, sur les mœurs des peuplades qui les habitent, et qu'il a pris plaisir à rédiger toutes ces notices et à les présenter réunies dans une seule action et dans un seul lieu, n'inventant que pour compléter ses notes ou suppléer ses souvenirs. Je pense donc que la relation d'Iamboule n'a rien de plus merveilleux que la description de la Polynésie Asiatique par Oderic d'Udine

---

(1) D'Anville l'avait déjà omise dans son mémoire sur *les limites du monde connu des anciens au-delà du Gange*, Mém. de l'Acad. des I. et B. L. tom. 32. Ce mémoire ne présente que de fausses notions.

(2) Il est presqu'impossible de traiter de la géographie de l'Asie sans connaître les langues orientales.

et Mandeville, et qu'elle a le même intérêt géographique que les Voyages de Sindbad le Marin (1).

J'ai crû devoir produire ces observations, parce que les trois auteurs déjà cités me paraissent avoir pensé que Diodore de Sicile, en admettant un extrait de cette relation dans ses Histoires, en avait reconnu et assuré l'authenticité. Bochart *(Phaleg)*, loin de discuter ce point de bibliographie, ne pense pas même qu'il puisse y avoir de doute sur l'île désignée par Iamboule : car il s'empresse d'appliquer à la Taprobane (Ceylan) tout ce que Diodore rapporte de l'île australe, et néglige d'avertir que cette île n'a pas même reçu de nom dans l'extrait publié par le célèbre historien grec. Bochart n'en ayant parlé que fort légèrement et ayant omis les phrases sur lesquelles doivent porter mes observations, je ne m'occuperai pas plus long-temps de son opinion (2).

Le P. Colin, dont les erreurs rattachent cette discussion à celle de l'alphabet *Yloco-tagala*, n'a pas osé rapporter expressément la description de l'île d'Iamboule (3) aux Philippines; mais on comprend, par les rapprochemens qu'il essaie, que telle était la tendance de son opinion (4). Je cite ici textuellement les deux phrases qu'il a traduites et qui lui paraissent présenter des rapports explicites avec son énoncé sur la direction verticale de l'écriture Tagala. *Γράμμασί τε αὐτοὺς χρῆσθαι, κατὰ μὲν τὴν δύναμιν τῶν σημαινόντων, εἴκοσι καὶ*

(1) Je me propose de démontrer que ces voyages, romans historiques de la Géographie, contiennent des notions très-précises et à peine altérées sur les îles orientales.

(2) Les personnes qui ont suivi l'opinion de Bochart se sont principalement autorisées de l'expression, *ϛρογγύλη μὲν ὑπαρχούσῃ τῷ σχήματι*; mais cette expression paraîtra bien vague, si l'on pense que les anciens n'ayant pas les moyens de faire le relevé des côtes, ne pouvaient connaître précisément les contours d'une île.

(3) Il écrit Iamblique.

(4) *Situada (Isla) en nuestra media region.*

ὀκτὼ τὸν ἀριθμόν· κατὰ δὲ τοὺς χαρακτῆρας, ἑπτά· ὧν ἕκαστον τετραχῶς μετασχηματίζεσθαι. Γράφουσι δὲ τοὺς στίχους (1) οὐκ εἰς τὸ πλάγιον ἐκτείνοντες, ὥσπερ ἡμεῖς, ἀλλ' ἄνωθεν κάτω καταγράφοντες εἰς ὀρθόν. *Conque se vee*, ajoute le P. Colin, *ser cosa muy antigua la del modo de escrivir, y caracteres de estas naciones.*

Wilford, homme savant et ingénieux, dont de graves erreurs imposées à sa bonne foi ont trop fait oublier le mérite personnel, a présenté son opinion d'une manière plus large dans son *Essay on the sacred isles on the West* (2). Accoutumé à discuter les questions ethnographiques et philologiques avec un grand zèle d'érudition, il a saisi de suite la partie la plus caractéristique de la relation d'Iamboule et en a déduit ses conjectures avec assez de vraisemblance. L'île du voyageur grec lui paraît être Sumatra : il n'ignore pas l'opinion du P. Colin, mais il explique les rapports qu'on peut établir entre les usages des nations Malaye et Tagala par leur communauté d'origine bien connue. Les alphabets Sumatrans lui paraissent être ceux qui se rapprochent le plus par le nombre et la disposition des caractères de l'alphabet mentionné par Iamboule : il pense comme Leyden que les caractères Sumatrans se lisaient autrefois dans une direction verticale; mais il la suppose ἄνωθεν κάτω conformément à l'expression de Diodore, et Leyden l'entend κάτωθεν ἄνω : on a vu comment cette dernière opinion pouvait s'expliquer.

Si Colin et Wilford avaient plus intimement étudié le texte grec, il leur eût été facile de comprendre que ces deux phrases où les détails sont exprimés avec autant d'élégance que de précision, comparées avec le système graphique des langues Indo-malayes, devaient rester sans application, et n'étaient qu'un problème insoluble : ce n'est

(1) Variante, ms. du Vatican στίχους καὶ ἀρδίνας.

(2) *Asiat. Res.* t. X.

pas qu'elles ne présentent une construction des signes graphiques, dont on ne trouve le type que dans le *Dévanagari* et ses dérivés : ce fait qu'on ne peut méconnaître m'apporte la conviction qu'Iamboule rédigeait sa relation d'après les récits de quelques navigateurs grecs ou arabes qu'il n'a pas toujours compris ou dont il recueillait la conversation avec trop peu de soin ; à moins cependant qu'on ne veuille supposer de nombreuses altérations de texte dans l'extrait de Diodore.

J'observerai d'abord que Wilford a cru trouver une preuve de son opinion dans une interprétation trop complaisante d'une phrase de l'historien grec : *The inhabitants, dit-il, have two tongues, or languages; their own first, and probably the Malay was the other, which &c.* Mais le texte grec ne se prête point à cette équivoque : il dit précisément que les habitans de cette île ont la langue bifide ; δίπτυχον μὲν γὰρ αὐτοὺς ἔχειν τὴν γλῶτταν ἐπὶ ποσὸν, τὰ δὲ ἐνδοτέρω, πρὸς διαίρεσιν, ὥστε διπλῆν αὐτὴν γίνεσθαι μέχρι τῆς ῥίζης ; et que la volubilité de ce double organe leur permet de s'entretenir avec deux personnes à la fois : τῇ μὲν γὰρ ἑτέρᾳ πτυχὶ πρὸς τὸν ἕνα, τῇ δ' ἄλλῃ πάλιν ὁμοίως πρὸς τὸν ἕτερον διαλέγεσθαι (1). Aucune interprétation, quelqu'ingénieuse qu'elle soit, ne peut détourner ces phrases de leur sens physiologique à un sens figuré. La conjecture de Wilford est inadmissible.

L'opinion produite par le P. Colin n'appelle pas une plus longue discussion. Les rapports qu'il avait supposés entre l'écriture *Tagala* et l'écriture des habitans de cette île australe, n'existent plus (2), dès qu'il est reconnu que les caractères *Tagala* s'alignent d'arrière en avant et se multiplient de gauche à droite, comme tous les caractères qui

---

(1) La traduction de Bochart n'est pas plus fidèle : *Duos simul alloquuntur, ac si bilingues essent.*

(2) J'ai déjà observé que l'opinion de Wilford sur ce sujet est le résultat de recherches inexactes.

appartiennent au système graphique du *Dévanagari*. Et voulût-on supposer que le prétendu voyageur grec a commis la même erreur que l'annaliste espagnol, déçu par les mêmes apparences, il resterait encore à expliquer la contradiction évidente qui se trouve entre la direction verticale *ἄνωθεν κάτω* (1) observée par les insulaires d'Iamboule et la direction verticale *de abaxo para arriba* observée par les habitans des Philippines (2). Quelques concessions que l'on fasse au P. Colin, le texte grec est toujours contraire à son assertion : elle ne mérite pas de nous arrêter plus long-temps.

Il reste maintenant à étudier le passage déjà cité, où se trouve analysé le système alphabétique des habitans de l'île australe. Cette phrase est celle de toutes qui, par sa complexion et par la ténuité des détails, présente le plus de difficultés à la critique. Avant de commencer cet examen, je crois devoir en déclarer les principes, pour en mettre les résultats hors d'objection : 1.° Il est constant que l'île d'Iamboule ne peut être plus rapprochée que Ceylan, ni plus lointaine que les Philippines, et qu'elle est comprise dans cet espace de mer où s'est répandue la civilisation indienne. 2.° Ceylan et la Polynésie indo-malaye avaient reçu les influences de la civilisation indienne avant l'époque du prétendu voyage d'Iamboule. 3.° On ne peut espérer de se former une opinion sur les analogies possibles de l'ensemble alphabétique décrit par Iamboule qu'en comparant soigneusement les expressions du texte grec avec toutes les valeurs qui entrent dans le système graphique des langues littérales ou vulgaires des contrées qui viennent d'être nommées.

En suivant ces directions et en cherchant dans ce que

---

(1) Καταβάδην, χαμαιφόρως, κιονηδὸν, πυργηδὸν κατὰ βάθος des scholiastes et grammairiens grecs.

(2) Ἀναβάδην, &c.

nous savons des alphabets de Ceylan et de la Polynésie asiatique le commentaire du texte grec, j'ai reconnu qu'il pouvait admettre à peine deux interprétations : une seule réunit toutes les conditions qui peuvent la faire considérer comme l'expression exacte de la pensée de l'auteur : ce n'est pas celle qui a été adoptée par Wilford ; il a préféré le sens suivant : *They had an alphabet, consisting of twenty-eight letters, divided into seven classes, each of four letters. There were seven original characters, which, after undergoing four different variations each, constituted these seven classes.* Il est très-facile de s'apercevoir que Wilford a traduit très-largement, et que son commentaire est destiné à suppléer la phrase grecque bien plus qu'à l'élucider. Les deux mots *σημαινόντα* et *χαρακτῆρες* décident du sens de toute cette phrase (1) ; il a représenté le premier par *letter* (अक्षर) et le second par *classe* (वर्ग). Mais ce nouveau sens attribué aux deux mots grecs est purement arbitraire : Σῆμα, il est vrai, signifie secondairement *lettre*, mais il est évident par le contexte que *σημαίνοντα* doit avoir un sens plus spécial en présence de *γράμμασι* (2). Χαρακτὴρ, qui, de la signification primitive de *trait*, a passé à celle de *lettre* ou *signe d'écriture*, n'a jamais reçu une plus grande extension de sens grammatologique (3) : si l'on aime mieux croire que Wilford a entendu par ce dernier mot un type se modifiant regulièrement en quatre caractères qui conservent tous une partie commune et forment

---

(1) On trouve dans l'édition de Heyne cette vieille traduction assez peu intelligible. *Litteris utuntur pro significandi potentia XXVIII, pro characterum formâ VII, quorum unusquisque quatuor modis transformatur.*

(2) Si *σημαινόντα* signifie *lettres*, que faire de *γράμμασι* ?

(3) Ce simple mot ne peut d'ailleurs exprimer l'idée complexe *ordre de caractères.*

une classe spéciale ou *warga* (1), la même impropriété de sens subsistera et une nouvelle difficulté se présentera dans l'application de cette conjecture à tous les alphabets connus qui procèdent par classes : il est constant qu'aucun d'eux ne présente un seul *warga* où le même type se reproduise dans toutes les lettres qui le composent (2). Si l'on prétend enfin que, par une inexactitude que l'on aurait peine à concevoir, Wilford entendait ces types (*χαρακτῆρες*) et cette assimilation, non du tracé des caractères, mais bien des prononciations qui y sont attachées, cette interprétation tourmentée et conduite d'objections en objections ne serait encore applicable qu'aux premières classes spécialement nommées वर्ग्य, les dernières étant miscellanées, ou अवर्ग्य. L'interprétation de Wilford, de quelque manière qu'on l'amende, est toujours erronée.

Il est évident qu'on ne peut pas accorder plus d'autorité à celle qui représenterait *σημαίνοντα* par *consonnes* et *χαρακτῆρες* par *voyelles* : elle a cela de spécieux, il est vrai, qu'elle peut admettre les voyelles initiales nécessairement exclues de toute autre interprétation (3) ; mais l'impropriété

---

(1) *Σημαίνοντα* dans cette hypothèse indiquerait la partie distinctive et caractéristique de chaque lettre, comme *χαρακτὴρ* en représenterait la partie commune, et *ὧν ἕκαστον τετραχῶς μετασχηματίζεσθαι* s'expliquerait très-facilement.

(2) L'alphabet *Redjang,* celui de tous qui par l'uniformité de ses caractères prêterait le plus à ce sens, présente de nombreuses objections.

(3) Ces voyelles seraient *a i ou e ai o ao :* mais les deux diphthongues n'entrent dans aucun alphabet de la Polynésie asiatique. Il serait encore très-difficile d'expliquer *ὧν ἕκαστον κ. τ. λ.*, et il ne le serait pas moins d'extraire régulièrement de l'ensemble des consonnes *Dévanagari* un autre ensemble de 28 consonnes : en supprimant, soit un *warga* entier, soit une colonne d'aspirées, plus le

de sens subsiste toujours, et cette objection est tellement puissante, qu'elle ne me permet pas d'accepter ce système.

Je pense que le sens vrai et incontestable de la phrase est celui-ci : *Illos uti litteris, quoad vim notarum* (adscriptarum) *octo viginti, quoad autem characterum* (descriptiones) *septem, quarum unamquamque in quatuor figuras deduci*. J'entends par σημαίνοντα des signes annexes et distinctifs, et ici spécialement les signes de voyelles médiales nommés par les Indianistes anglais *symbols*, et dont l'adscription apporte en effet une nouvelle forme à la consonne simple (1). Je reconnais dans χαρακτὴρ le corps même de la lettre, et (dans un sens d'application) la consonne simple, qui reçoit les signes de vocalisation (σημαίνοντα). Les habitans de l'île australe avaient donc sept consonnes qui, combinées avec quatre *signes-voyelles*, formaient 28 groupes ou syllabes. Il n'est pas besoin d'étudier les résultats précédens en référence au système graphique des langues indo-malayes, pour comprendre qu'un dialecte n'ayant que sept caractères et 28 prononciations n'a jamais été parlé ni écrit.

S'il m'était permis de produire une opinion aussi conjecturale, sans autre motif que le désir d'expliquer un passage très-remarquable, j'oserais croire que Diodore de Sicile, ne connaissant d'autre système graphique que celui des Grecs et des Latins, n'a pas compris le texte d'Iamboule sur lequel il travaillait, et qu'il l'a altéré dans son extrait, en lui donnant les formes de sa propre rédaction : je considérerais comme probable qu'il y avait dans l'original une

---

ळ des *Védas*, il resterait encore le ष et le क्ष qui n'existent ni dans le Pali, ni dans le Kawi, ni dans aucun autre alphabet de la Polynésie indo-malaye.

(1) J'entends ici par consonne simple, la consonne mue par la voyelle inhérente; cette voyelle implicite est le signe caractéristique de tous les alphabets dérivés du Dévanagari.

phrase à peu près de même valeur que celle-ci : *Γράμμασί τε αὐτοὺς χρῆσθαι εἴκοσι καὶ ὀκτὼ τὸν ἀριθμὸν, κατὰ δὲ ἑπτὰ στοιχάδας διαμεμερισμένοις, ὧν ἕκαστον τετραχῶς μετασχηματίζεσθαι* (1). Mais il est trop facile d'expliquer un texte en l'altérant, pour que j'attache quelque importance à une pareille interprétation.

Conclusions. Je crois pouvoir tirer de ces observations les conclusions suivantes :

1.° Les rapports indiqués par le P. Colin entre l'écriture Tagala et l'écriture des habitans de l'île australe, n'existent pas.

2.° Le système graphique décrit par Iamboule, comparé avec les alphabets des diverses langues parlées à Ceylan ou dans la Polynésie indo-malaye, reste sans application.

3.° On ne peut cependant méconnaître dans la description de ce système graphique l'intention de représenter un alphabet de même constitution que les alphabets syllabiques des langues indiennes.

4.° Ces considérations et plusieurs autres que je me propose de développer en traitant spécialement la question géographique me paraissent concourir à cette opinion : le voyage d'Iamboule n'est que la rédaction des récits de quelques voyageurs grecs sur la Polynésie asiatique (2) résumés en une seule action et réunis sur une seule contrée.

N.° II.

Mœurs civiles et religieuses des peuplades des Philippines.

On sait que les religieux espagnols, dans leur zèle pour renverser toutes les idolâtries, ont cru ne devoir pas même

---

(1) Cette dernière partie de la phrase indiquant les modifications introduites par l'insertion des signes de trois voyelles, plus la voyelle inhérente.

(2) Ceylan y compris.

en conserver le souvenir, et que leurs annalistes ne commencent pour ainsi dire à laisser vivre les païens qu'à l'époque où ils subissent la domination espagnole. Cette omission systématique nous a privés de tous renseignemens sur la religion primitive des naturels des Philippines, cette frontière extrême de la civilisation. Les *historiadores* de ces îles laissent à peine soupçonner que ces peuples eussent une croyance et un culte avant l'introduction de la religion chrétienne (1). Je crois donc faire une chose utile en publiant ici l'extrait suivant d'une relation écrite vers l'année 1570, à une époque où les traditions originales des Tagalas n'étaient pas encore entièrement effacées. C'est le seul passage de cette relation très-peu étendue qui présente quelque intérêt. Je le cite textuellement, conservant l'orthographe du manuscrit.

Fragment d'une relation manuscrite, intitulée: *Relacion de las yslas del Poniente y del Camino que de ellas se hizo*, &c. (2)

RITO.

« En cada un pueblo tienen su Dios, nonbranle todos generalmente *Diuata* (3), e por sobre nonbre cada uno de su pueblo tiene Dios del Mar e Dios de los Rios. Sacrifican a estos Dioses puercos, specialmente guardan para esto los bermejos e crianlos que sean muy grandes e gordos para hazer este sacrificio. Tienen sacerdotes que ellos los llaman *bai-*

(1) Voy. le chap. XV de la *Descripcion de las islas Filipinas*, par le P. Colin.

(2) Mss. F. St-Germain, 1588, *in-fol.* Recueil de pièces relatives à l'Orient.

Cette pièce est un rapport adressé au roi d'Espagne. Les deux dernières feuilles sont déchirées.

(3) C'est le देवता sanskrit.

lanes (1), y tienen entendido que estos hablan con sus Dioses : quando se haçe este sacrificio adereçan el lugar con muchos ramos de aruoles uerdes e mantas pintadas : el *bailan* toca un cañuto de caña gruesso y largo de quasi una braça, que los ai en aquella tierra, a manera de bozina, y entonces diçen que hablan con sus Dioses y de que esto a hecho, da una lanzada al puerco, y en el entre tanto estan las mugeres tocando cierto genero de campanas y atamborçillos e con unos palillos en unas porçelanas, que haçen una musica que apenas se oien los unos a los otros : muerto el puerco lo aderezan y comen del todos, y hechan (2) en unas balsas parte de ello adereçado en el rio o en la mar, como donde esta el pueblo, e aquello diçen ser para que coma el dios del Rio o de la Mar, y de lo que toca la lançada, no come nadie, sino el *bailan* diçe que sus animas uan a lo bajo e diçen que es mejor que es mas fresco, que no arriua que haçe mucha calor. Entierranse con sus riqueças, mantas, oro, porçelanas y los principales matan esclauos y entierranse con ellos para que los siruan alla, y si es honbre de la mar y es principal, entierran con el su navio en que andava, con muchos esclauos que lo remen para que anda alla en el. Llaman al luto *mabarahe* y entre las maneras del que tienen es quando les matan algun deudo y esta no le dejan hasta que le an (3) vengado, o quando se les muere algun pariente muy çercano y este le dejan quando matan honbre o han en prision muger y le cortan los cavellos : es el luto ençerrarse en casa del mas principal y çercano pariente e cubiertos con unas mantas biejas et sucias se tienden en el suelo, estan asi sin hablar ni comer tres dias, beven en este tiempo despues hasta

(1) Ce mot appartient au dialecte Bissay et ne se trouve dans le dictionnaire que sous la forme *Babaylan*.

(2) Lisez *Echan*.

(3) Lisez *Han*.

aver tomado la vengança o cumplido con sus costumbres, no comen cosa que llegue a fuego, ponense a los pies e muñecas unas argollas de cierta madera que llaman beju-co, quando las causas del luto no son tan grandes, quitanlo con dar una lanzada a puñalada a un venado o puerco montés, aunque este muerto (1).»

J'ai recueilli dans cette relation quelques synonymies géographiques assez peu connues. L'île de *los Negros* porte également le nom de *Ysla de Buglas*: l'île de *Luçon* est aussi appelée *Ybalon*: l'île de *Leyte* n'est connue que

---

(1) Il est utile de comparer ces renseignemens avec ceux que Velardez donne sur la religion des peuplades qui habitent les îles Marianes.

Superstición de los Isleños de Marianas.

Decian que *Puntan*, fue un hombre muy ingenioso, que vivió muchos años en los espacios imaginarios, que avia antes de criarse el cielo y la tierra. Este al morir encargò à su hermana, que de su pecho, y espalda hiziese cielo y tierra: de sus ojos sol, y luna, y de sus cejas arco Iris. Reconocian la immortalidad de las almas, y decian que el que moria tranquila, y descansadamente iba el Parayso; y los que acababan con muerte violenta iban al infierno, que llaman *Zazarraguan*, ò casa de *Cayfi*, que es el Dèmonio. Los *Macanas* eran unos insignes embusteros, que se fingian profetas, y les prometian salud, agua, pescado, ò cosas semejantes, por invocacion de algunos difuntos, cuyas calaveras guardaban en sus casas en unas cestillas. En sus pescas, y en otras acciones tenian un temor y respeto supersticioso à los *anitis*, (*a*) que son las almas de sus abuelos. Lloraban con grandes demostraciones las muertes de sus parientes, y celebraban con grandes bayles, y regocijos, sus bodas, y buenos sucesos. — *Historia de la provincia de las Filipinas, por el P. Murillo Velardez, lib. 4, cap. 2. (Manilla)*

(*a*) Ces *esprits* sont appelés ailleurs *Manganitis*. Ce dernier mot comparé avec le premier me semble indiquer la présence dans le dialecte des Marianes de la particule malaye مڠ.

sous le nom de *Ysla de Baybay*, et l'île de *Samar* est nommée *Tandaia* : (je pense que ce dernier nom est celui de l'*Orangkaya* Tendaya (1) qui reçut en 1543 l'armada de Villalobos). Les *Lieou Kieou*, la Chine et le Japon trouvent place dans cette relation : la notice sur le Japon est ainsi conçue :

« Ay otras yslas mas al norte que las dichas (*Filipinas*) de las quales una mas cerca de *Luzon* se llama *Xipon* las quales nosotros no avemos visto : lo que de aqui adelante se dijere es por relacion de *Moros* que tratan alli en esta ysla. Dicen que ai minas de plata e que con ella compran sedas, y lo de mas que de la *China* tienen necessidad, por que son gente asi (ellos como ellas) bien vestida e calçada; e por raçon de estar tan çerca, alcançan de la poliçia de *China* : hazense aqui muy alfanjes que se llaman *le ques*, de una mano y de dos son de un corte e tornados como alfanjes *turquescos*, de la parte que no tienen acorte quasi medio dedo de grueso y muy delgados de corte &c..........

Le manuscrit dont je viens de donner un extrait, contient quelques lettres de Martin de Rada, Provincial des Augustins (2). J'ai trouvé dans cette correspondance inédite une

---

(1) *Ai mas al hueste otra ysla llamada de Buglas o Negros. Mas al nordeste esta otra ysla que se llama Ybalon, o Luzon.* Grijalva et Colin pensent que *Tendaya* était *Orangkaya* dans l'île de *Leyte* et non pas dans celle de *Samar*, comme on l'avait cru jusqu'alors.

(2) Une de ces lettres, datée *de la llegada a Burney a 25 de abril de 1578*, renferme quelques détails intéressans sur l'expédition des Espagnols contre Bornéo.

«A 13 de abril navegando por la baya de *Burney* vimos la armada del Rey de *Burney* de galeras y fragatas que nos estava aguardando para defender la entrada del puerto porque avia como diez o doze dias que savian de nuestra venida. Surgió el governador y hizo recoger alli toda su armada; y desde alli embio el governador dos Indios

espèce de consultation politique sur le droit qu'avaient les Espagnols de consommer la conquête des îles Philippines par l'établissement d'une forme régulière de gouvernement et d'un système administratif : toutes les pages de cette lettre volumineuse révèlent un homme dont l'esprit se portait à des études plus sévères et plus utiles que l'hagiographie ou les intrigues théologiques du siècle. Dans cette consultation pleine d'érudition, il prépare ses conclusions par un exposé des mœurs politiques et civiles des peuplades qui

...no principales naturales de *Balayan* por mensajeros con seys Indios remeros en un batel con una carta para el Rey escripta en su lengua, dos treslados, uno en letra *Araviga* y otro en letra de *Lusson* que entrambas las saben y entienden. En la qual en summa dezia que no venia a hazerle mal ni tomar cosa suya, sino a tratar pazes y amistad en nombre de su magestad y que libremente se pudiessen comunicar y contratar, y que admitiesse que en su tierra se predicasse el sancto evangelio y que no embiasse a predicar la secta mahumetana a los que ya eran vassallos de su magestad, y que restituyesse cierta hazienda que tenia detenida de unos principales naturales de *Manila* que venian en nuestra armada, y otros capitulos a este tenor, pidiendole tambien unos christianos que avian sido robados en Çubu que teniamos noticia estar aqui. Y de palabra les mando que dixessen a los que guardavan la entrada del puerto, que nos dexassen entrar, pues no veniamos de guerra, sino de paz. Como llegaron los mensajeros, luego les arrebataron las cadenas y braçaletes y manillas que llevavan de oro, y los apartaron, y despues los llevaron delante del rey, y leyda la carta, la rasgo, y despues de hechas algunas preguntas, los mando prender y matar..............
Tenia el pueblo (*Burney*) como quatro mill cases de madera bien labradas, aunque en mal assiento que es en una cienaga que de plea mar estan todos en agua. »

— On trouve dans le même volume une relation d'un voyage à la Nouvelle Guinée, entrepris en 1567.

Relacion breve de lo suscedido en el viaje que hizo Alvaro de Mendaña en la demanda de la Nueva Guinea la qual ya estava descubierta por Inigo de Ortis de Retes que fue con Villalobos de la tierra de la Nueva España en el año de 1546......

habitaient les îles Philippines. Ce résumé de leur droit des gens, qui n'a pu être tracé que d'après de constantes observations, est ce que nous possédons de plus complet sur les coutumes de guerre et de paix de ces peuples, qu'on peut nommer *les vieux Malays*. Le P. Martin de Rada est, à ma connaissance, le seul Espagnol qui se soit occupé de l'histoire morale des naturels des Philippines, et l'on comprend aisément quelles facilités il avait encore en 1577, pour recueillir les traditions historiques de ces insulaires. — Les extraits suivans sont fidèlement copiés sur le manuscrit espagnol.

Datée de *Calompit* a 16 de julio de 1577.

La gente toda destas islas es gente muy barbara aunque entendida, pero sin order ni concierto de policia. Viven por parçialidades o parentelas en las quales los mas poderosos o ricos o que tienen mas esclavos son los principales, no porque tengan dominio sobre los otros, ni aun casi sobre sus esclavos. Porque muchas vezes lo hemos visto que mandando el amo al esclavo responde el esclavo libremente: no quiero. Pero llamolos principales porque ellos todos juntos averiguan los pleytos que entrellos remanescen, y los demas los siguen a guerras, rrobos, pesquerias, como a mayores. Y los mas dellos, o quasi todos, son tyrannos levantados por robos y injustitias a otros hechas. Pondre algunas de las leyes y costumbres injustas que se usan por toda la tierra.

1. Todos los pueblos tienen amigos y aliados y otros que son enemigos y los demas ni uno ni otro. Y deste mismo pueblo ay hombres que tienen amigos en el pueblo de los enemigos y van alla y comen y beven con ellos y dan avisos de lo que aca se ordena hazer y a las vezes venden a los de su pueblo y resciben a los enemigos en sus casas paraque desde alli hagan saltos en el pueblo. Y esto es comunmente en todos los pueblos, y es publico, y lo saben ellos, porque sus guerras dellos nunca son sino de salteadores ponerse en

çelada, y al primo que saliere, o matarlo, o captivarlo, o entrar de noche en una casa y matar todos los que hallaren en ella. Las occasiones de las guerras son por la mayor parte, o por alguna deuda, aunque sea pequena, que alguno del pueblo le deve y no se la quiera pagar, y entonces pone se en çelada y al primo que del pueblo coge, o lo mata, o captiva. Essotros por vengarlo, van a hazer otro tanto, o mas, al otro pueblo, sin mirar si es el delinquente o deudor, o pertenesciente a el, sino que sea del mismo pueblo. Lo mismo es aunque sean pueblos amigos: Passa uno de un pueblo y haze algun delicto en el otro, o tomo muger agena, o la sollicito, o hurto algo, o mato, o quebranto algun *magreke* que es a manera de luto general, no considerando quien es el que lo hyzo como sea de los principaleios, sino el pueblo van a robar a los pescadores y miserables, o matarlos de noche en sus casas, o sementeras. Porque es gente oruelissima que tienen por gran honrra y felicidad aver muerto a alguno aunque sea a traycion y a escondidas y dello se jactan publicamente y los otros los tienen por mas valientes aunque ayan sido viejas que no se pueden menear, o niños: que por maravilla perdonan à ninguno, sino son mochachuelos, que ya pueden servir y no sabran bolver a su tierra o gente conoscida que son medio parientes o del todo, o de quien esperan aver rescate, o los que toman en la mar, que como sin defenderse se hechen (1) a la mar, los toman y rescatan.

2. Aunque sean de pueblos amigos, si yendo a robar se topan en la mar el que mas puede, lleva al otro y los va a vender a su mismo pueblo o a otro vezino.

3. Si algun pueblo, o porque ha sido robado, o por hambre, o pestilençia va cabez baxo, todos dan tras del, aun los amigos, hasta consumirlo.

4. Si algun navio se anega o da a la costa, todos acuden

---

(1) Lisez *Echen*.

a robarlo como cosa suya, aunque sean de su mismo pueblo, y sus parientes. Antes en començando se a anegar, acuden todos a acabar de anegarle, porque sin delicto puedan robarle. Y si la gente es estrangera, aunque sean aliados que alli traten, los captivan a todos, y aun matan en especial si es del todo estrangera, no dexan ninguno a vida; sino es alguno que se les esconde, y despues de aquel furor, se llega a alguno que lo toma por esclavo.

5. Cada año en cogendo las sementeras, luego arman navios para yr a robar a do quiera que sus suertes les señalaren, si quiera sean amigos. o enemigos, o ygnotos, aunque comunmente van a hazer estos saltos, no en los vezinos, sino en partes algo lexanos de sus pueblos, y alli matan o prenden los desventurados que topan desapercebidos. Y esto es principalmente entre los Pintados que son mas bellicosos que los que llaman Moros. Y los que viven la tierra a dentro, hazen otro tanto por tierra, caminando 15 o 20 leguas, por matar un desaventurado que esta en su sementera. Y si hallan occasion roban pueblos enteros; y esto sin ocasion ninguna, porque ni son enemigos ni han rescebido dellos mal ninguno sino por solo robar, que es essa su costumbre y ley de robar entonçes: y esto es especialmente por octubre y noviembre y despues por hebrero y marҫo y abril, en los quales tiempos andavan gran suma de cossarios por la mar, y aun oy en dia andan, aunque no tantos por miedo de los Españoles.

6. En muriendo algun prinçipal entre los Pintados, antes que muera, estando muy enfermo, hazen sacrificios de hombres esclavos del mismo prinçipal a sus antepassados, de quien ellos creen que les da la enfermedad, y los matan en cada tierra differentemente, pero diziendo que tomen aquella anima por la de aquel que esta muriendose. En *Çubu* a estos tenian hechos unos hoyos segun el numero que avian de matar, que nunca eran arriba de dos o tres, y despues de cantado la saçerdotissa y ellos medio emborrachados, davales sendas lançadas que los hecha-

va (1) de la casa abaxo sobre los hoyos do luego los cubrian con tierra. En *Dapitan* à estos tendianlos en el suelo y baravan un barco sobre ellos que rebentassen. En *Butuan* los aspavan y desde la mañana a la noche les punçavan todo el cuerpo con hastillas de caña y a puesta del sol con una lança le davan y assi con cruz y todo lo hechavan en el rio. En otras partes de otra manera.

7. Muerto el principal, enterravan con el esclavos vivos, para que le fuessen a servir a la otra vida.

8. En muriendo algun principal, luego avia *magrehe* en el pueblo que era a manera de luto general, que por no estenderme y por no tocar a la materia, no pongo las particularidades del mas de que al que lo quebrantasse, nacional, o estrangero, o viandante, lo castigavan en la bolsa, y si no tenia que dava, por esclavo. El qual luto, o entredicho, no se podia alçar hasta que todo el pueblo saliesse a hazer alguna presa y matassen o prendiessen a alguno. Y esto si quiera el muerto fuesse hombre, o muger principal, o niño, o niña, y aun en muerte de hija adoptiva de un medio principal lo he visto puesto, y todos los parientes prometen alli al muerto de no comer pan, hasta que maten o prendan alguno, y lo cumplen.

9. Lo mismo hazen, aunque no es general el luto, si prenden algun principal, que no solo el despues de rescatado, mas todos sus parientes traen el dicho *magrehe,* aunque differente, hasta que maten o prendan alguno, como en vengança de aquello: y este, si quiero el que matan sea de los contrarios, si quiera otro qualquier, aunque sea amigo: que estos *magrehes* guardanlos con grandissimo rigor y no se pueden expiar sin sangre.

10. Si alguno hurta, mata, o adultera, como no sea principal hazenle esclavo a el y a su padre y madre y hermanos, y generalmente por qualquier delicto pagan todos los parientes.

---

(1) Lisba *echavan.*

11. Es comun entre todos los Pintados, las mugeres en teniendo uno o dos hijos, matar los demas estando preñadas, en especial las principales: sino son algunas que son amigas de tener hijos. Y tambien las mugeres solteras en estando preñadas, comunmente matan las criaturas, no por verguença, ni porque por ello seran castigadas, ni perderan casamiento, sino por parescerles que no podran bien criarlos no teniendo padre el tal niño. Y lo mismo es comun si son pobes, aunque sean casadas, en teniendo hijos, tomarlos y meterlos en una tinaja y hazer una borrachera, combidando a los vezinos para el entierro, y assi vivos enterrarlos o echarlos por el rio a baxo.

12. En quedando uno huerfano, mochacho, o mochacha, sus parientes o los principales reparten entre si la hazienda, y el que recoge al huerfano en casa, como no sea tio hermano de padre o madre, lo tiene por su esclavo; por averle sustentado. Y lo mismo en tiempo de hambre, si alguno se llega a casa de algun pariente o principal, y le de de comer algunos pocos dias, es ya de derecho su esclavo. Y lo mismo si le toma alguna cosa por pequeña que sea. Y assi en essos tiempos suelen los principales dexar descuydado arroz, para que alguno con la hambre lo vaya a tomar, y tiene centinelas, y en allegando asen del, y lo toma por su esclavo.

13. En començando a tener hazienda algun hombre libre, luego los principales le buscan alguna ocasion con que le penan en la negra hazendilla, o porque passo por debaxo la casa del principal, o por su sementera, porque alço los ojos a mirar a su muger, o otra assi muy liviana, que si la hallan grande, aunque sea sola sospecha con indicio hazerlo, han esclavo.

14. En muriendo alguno, si dexa algun hijo mochacho aunque sea viva la madre, entre estos que llaman Moros, comunmente luego el principal alega que presto a su padre o aguelo que quiera, y toma por ello por esclavo al mocha-

cho, porque no ay quien pueda atestiguar que no lo dio, o que se le pago.

15. Y en toda esta tierra los prestitos todos van a usura, no como quiera sino doblando la parada a la cernina; que si le dio dos, ha de dar quatro, y al otro año ocho, y otro diez y seis, y assi por poco que sea el prestito, queda uno en quatro o cinco años por esclavo.

Todas estas cosas y otras muchas son ya costumbres viejas destas gentes y como leyes; que aun los agraviados no se tienen por tales aunque les pesa y lloran, pero como cosa usada entienden ser assi bien hecho. Y aun el robar y tiranizar lo tienen por cosa grande, y se admiran de los que lo hazen como de hombres valientes, y todos sus cantares assi de bogar como de casamientos, borracheras, sacrificios, que son infinitos, no tratan de otro sino de los robos, engaños, trayciones que hyzieron sus antepassados por do de chicos vinieron a ser principales y grandes. Y si son robados, captivados, o destruydos de otros, aunque sean sus amigos, no lo tienen por malo lo que los otros hyzieron, sino procuran ellos de hazer otro tanto, ya que no puedan contra los que lo hizieron, contra otros. Esto es a lo que muestran, y dizen, y jactan generalmente: aunque algunos ha avido (1), como fue en *Vonjungan* y en *Caynta*, quando fueron los Españoles sobre ellos en differentes tiempos, que de noche un hombre a vozes les dixo: *que os hizimos nosotros, o que devian nuestros aguelos a los vuestros, para que nos vengays a robar?*

Si se uviessen (2) de desmarañar las injustitias y agravios, y usurpaciones de haziendas y personas, no quedaria principal ni cosa en la tierra que no se trastornasse toda, como me le han dicho los mismos principales a mi mas de dos vezes. Y assi viendo esto, el adelantado mando

(1) Lisez *havido.*

(2) *Huviessen.*

que ninguna justicia entendiesse en pleyto que fuesse, antes que los Españoles viniessen; y aun despues restringio mas y mando que aun los, del tiempo de la hambre que vuo despues que nosotros entramos en *Çubu*, no se tratassen porque fuera rebolver toda la tierra, que fueron tantas las injustitias que no hazian sino por qualquier ocasion asir y maniatados venderlos por arroz, y a muchos sin ocasion ninguna; y entonçes los assi vendidos, aunque fuesse do avia Españoles, no clamava porque por salir de tanta miseria a do pensavan tener hartura, lo llevaban con buen animo. Despues aca muchos destos han sido libertados por los Españoles.

Los esclavos todos desta tierra unos son de antiguo esclavos que sus padres y aguelos lo fueron, otros modernos: los modernos, o son captivos en sus guerras, que, como arriba dixe, llevan bien flaco fundamento; y estos son los menos, porque por maravilla toman vivo, sino es ya mochacho, que niño no quieren por no criarlo, y assi lo matan, y grande tampoco sino es de lexos tierras, o para rescatarlo luego, porque no se le huya: assi que estos son pocos; otros son por quedar huerfanos, averlos recogido en casa y dado de comer; otros son o que se vendieron ellos, o los vendieron sus padres o hermanos en tiempo de hambre; dexo los que fueron vendidos no de dueños ni de padres, que essos ellos mismos conoscen ser malhecho; trato de solos los que por sus costumbres tienen por bien hechos esclavos; otros son, y estos son los mas, que por emprestitos que les dieron a ellos o a sus padres, aunque fuesse poca cosa, como siempre aqui el emprestito vaya a la çernina, en poco tiempo viene a ser esclavo del todo, porque aca entre los naturales en llegando el valor de la deuda a çinco o seys p^os (1), era ya del todo esclavo: Despues que nosotros estamos aqui, ha subido aun entre los

(1) Je pense qu'il faut lire *pesos*.

naturales el valor de esclavo, si es grande, diez p^os; otros son esclavos por delictos por aver hurtado qualquier cosa, por chica que sea, por aver dicho de otro alguna palabra injuriosa, por adulterio, por aver descubierto alguna muger, por aver quebrantado algun *magrehe*, por no poder pagar la pena en que fuese condenado; y no solo el, mas si el delicto es grave, toda su parentela hazen esclavos; estos son los titulos con que son hechos los modernos esclavos: entienden se que los antigos fueron los mismos, o otros semejantes; por donde muy pocos son con justicia y razon esclavos.

Una gente ay en esta ysla que llaman *Zambalis;* y semejantes a ellos son los *Manguianes* en la isla de *Mindoro* y los negros en las demas islas: destos, en especial los *Zambalis*, su principal pretension y tropheo es tener cabeças de hombres; en tanto grado, que yendo que yvamos contra el cossario *Limahon*, vino a nos un principal de los *Zambalis* con çien flecheros, diziendo que queria yr con nosotros a la guerra, y que el no queria de toda la presa, mas de solas cabeças de *Chinos*. Y tienen en sus casas colgadas cabeças a treynta y quarenta, y casa vi de mas de çien cabeças; que su principal trato es al que toparen descuydado quitalle la cabeça y hazenle un agujero en la coronilla y sorbense los sesos y luego la cuelgan en su casa, y quien mas cabeças tiene es mas honrrado.

Considerando las costumbres y qualidad destas gentes que todas en general tienen, excepto que la 5, 6, 7, y 11ª no se usava a lo que se alcança en sola esta comarca de *Manila*, por ser ellos mas mercaderes que bellicosos; pero en robos, hurtos, tiranias de hazienda y personas, y aun por no nada de deuda que alguno le deviesse, yr a su pueblo y matar al primo que en las sementeras hallasse, exceden alos demas................ Pondre algunos exemplos: *Dahmil* un principal de *Harand* fue doze leguas de alli a *Axui* entre sus parientes, y combidaronle y en mita del combite danle de lançadas, aunque el escapo muy mal

herido que se hecho (1) de la casa abaxo y fue a su navio: Item en esse mismo tiempo un principal de *Tanae* fue al Rio de *Ylo* que eran sus amigos y combidaronle a el y a su gente, y a todos los mataron...... Por momentos persuadian Indios a los Españoles al tiempo que corrian la tierra, que fuessen a robar a sus mismos parientes, y que serian ellos las guias. Pues que diermos de lo que succedio a Magellanes &c............

Otras causas (o titulos por donde fuesse justo el subjectar a estos) se podrian dar de que no es gente para poder constituyr razonable republica, que no tienen señores ni reyes, sino que cada pueblezillo, por chiquito que sea, es republica por si, pero sin concierto ni orden, que cada uno vive como quiere, que no ay quien ampare a los pusilos, antes todos los destruyan, como no tengan muchos parientes que los defiendan. Y por esso estan poblados entre arcabucos y çienegas, que por estas causas, y por los robos, y muertes, y por matar sus hijos, estan las islas quasi despobladas, con ser fertilissimas............. Quanto podran pagar de tributo, no se puede dar regla cierta para ello, porque unos pueden mejor pagar que otros. Paresce que estos de a la redonda de *Manila* y Pampangan, y aun quasi generalmente los desta ysla bien pueden dar los tres maes que les llevan, porque son mas ricos y mas vividores: los *Pintados* no me paresce que pueden dar tanto, y assi Guido de Lavezariis quando governaba, tasso que diessen cada Indio una manta de las que ellos hazen y un chicuyte que tuviesse obra de hanega y mª de arroz y una gallina; y porque en algunas partes no cogen arroz, ni hazen mantas, no se puede dar regla cierta. Essa tassa es quasi valor de dos maes entre los Indios, aunque ya con la saca de las mantas van encaresciendo. El governador que es agora,

---

(1) **Lisez *echo*.**

mando que todos cobrassen ygualmente a tres maes; y assi lo hazen algunos entre los *Pintados*, aunque los mas siguen la tassa de Guido.

La manera del cobrar es que hazen al principal que pague el tributo de toda su partialidad y que el cobre de los demas; si no lo paga luego, hechanlo en un çepo hasta que pague, y como es gente tan tyranna, el ha de ganar, como lo saben todos, y lo he visto yo que ha de cobrar mas y mejor de los demas de lo que el dio; y como aun no estan contados en las mas partes los Indios por molestias a los principales les van augmentando cada año el numero que pueden de tributantes: el tributo se lleva de todos sin exceptar ninguno, assi a principal como libre, como esclavo, y aun al principal le hazen pagar el tributo de los esclavos y esclavas, que le sirven en su misma casa y guisan de comer, de suerte que los peor librados son los principales, si ellos por otra parte no se satisfiziessen de la gente comun: tampoco se perdona tributo a viejo, ni enfermo, ni moço, y aun a algunos harto mochachos se los llevan... Muchos se han hecho esclavos por el tributo, como los he topado yo, que no teniendo de que pagar, piden prestado, y como el prestito cresce a la çernina, presto son esclavos; no es esto en todos, porque ay temerosos de Dios que no llevan al que no lo puede pagar antes les dan ellos. Para yr a cobrar los tributos en las mas partes, han de yr quatro o seys soldados armados que de otra manera, en lugar de tributo, les darian en caperuça: en el oro tambien y en las mantas cobran muchos muy mal, que hazen refinar el oro mas de lo que es la tassa, y en las mantas, la que vale quatro maes entre los mismos Indios, se toma en nombre de dos en el tributo.

Géographie du Radjast'han, par M. le colonel Tod (1).

Radjast'han est le nom collectif de cette partie de l'Inde qui est la demeure des Radjpouts ou princes. Dans le langage ordinaire de ces pays, cette contrée est appelée *Radjwarra*, et par les gens qui se piquent de bien parler *Raét'hana*, mot qui, par corruption, est devenu *Radjpoutana*, dénomination usitée communément parmi les Anglais pour désigner les principautés des Radjpouts.

Il est impossible de savoir quelle peut avoir été l'étendue nominale du *Radjast'han* avant le temps de Chahab-eddin, conquérant mahométan. Alors il s'étendit probablement au-delà du *Djemna* et du Gange, et même jusqu'au pied de l'Himâlaya. Maintenant, quoiqu'il convienne de le resserrer dans des limites plus restreintes, il comprend encore un vaste espace et une grande diversité d'hommes.

Avant que les petites monarchies mahométanes de *Mandoû* et d'*Ahmed abad*, capitales l'une du *Malwa*, l'autre du *Guzerat*, eussent été élevées sur les ruines de *Dhar* et d'*Anhalwarra pattan*, le nom de *Radjast'han* aurait pu être appliqué à l'espace compris entre la vallée de l'Indus à l'ouest et le *Boundel-*

(1) Extrait de son bel ouvrage intitulé *Annals and antiquities of Radjasthan*; vol. I, Londres, 1829, *in-4.*

khand (1) à l'est, le *Djenghel-dès* ou désert sablonneux qui borde la rive gauche du *Setledje* au nord, et les monts *Vindhya* au sud.

Cet espace comprend près de 8 degrés de latitude et 9 de longitude, puisqu'il va de 22 à 30 degrés nord, et de 69 a 78 est de *Greenwich*, et embrasse une surface de 350,000 milles carrés.

Examinons rapidement la physionomie de cette région. Le *Radjast'han* présente une grande diversité de traits, si l'on se place en idée sur le pic le plus élevé de l'*Abou*, montagne isolée, pic nommé *Goûrou sikr* ou *le pinacle des saints*, et d'où l'on peut diriger ses regards sur cette immense étendue depuis les eaux bleues de l'Indus à l'ouest, jusqu'au *Bétwa* ombragé par des saules à l'est. Du faîte du *Goûrou sikr*, le point le plus élevé de l'Hindoustân, puisqu'il est à 1,500 pieds au-dessus des monts *Aravalli*, les yeux descendent sur les plaines de *Medpat* (2), nom classique du *Méwar*, dont les rivières principales coulent de la base des *Aravalli*, et vont mêler leurs eaux à celles du *Béris* et du *Banâs*, parce que le *Pat-ârt* (3) ou plateau de l'Inde centrale les empêche seul d'aller se joindre au *Tchambal*.

---

(1) Il est singulier que le *Sind* marque cette limite à l'est, comme l'Indus ou grand *Sind* la fixe à l'ouest. Les princes hindou à l'orient du petit *Sind* ne sont pas de sang pur et sont exclus du *Radjast'han* ou *Radjwarra*.

(2) Littéralement : la plaine centrale (*Médya*).

(3) Table *pât*, montagne *âr* ; quoique ce mot ne se trouve dans aucun dictionnaire sanscrit avec cette signification, toutefois il pa-

Montons sur ce plateau près de *Tchitorc*, et laissant notre œil dévier un peu de la ligne directe de l'est, suivons la seule route praticable par *Rattangarh* et *Singolli* pour aller à *Kotah*, et nous apercevrons successivement trois steps qui ressemblent en petit à ceux de la Tartarie russe; en sorte que le regard, passant au-delà du *Tchambal*, traverse le *Harâouti* jusqu'à sa frontière orientale gardée par le fort de *Chahabad*; puis qu'il descende brusquement le plateau jusqu'au niveau du *Sind*, toujours en avançant vers l'est, jusqu'à ce que la montagne aplatie, limite occidentale du *Boundelkhand*, lui offre un point de repos.

Le résultat de mes observations barométriques de l'*Abou* à *Kotra* sur le *Bétwa* (1), de l'*Abou* au *Tchambal*, et de cette rivière au *Bétwa*, m'a fait connaître que le *Bétwa* à *Kotra* n'est qu'à 1,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et est à 1,000 pieds au-dessous de la vallée et de la ville d'*Oudipour* qui est au même niveau que la base de l'*Abou*, à 2,000 pieds au-dessus de la mer. Cette ligne, dont la direction générale n'est qu'à une petite distance du tropique, n'a environ que six degrés de longitude; toutefois ce petit espace présente une grande diversité dans ses habitans et dans les productions de la terre, soit à sa superficie, soit dans son intérieur.

---

raît que c'est une racine primitive ayant ce sens; exemple : *Ar Bouddha* mont de Bouddha, *Aravalli* coteau de la force.

(1) Le *Bétwa* coule à l'est, au-dessous du plateau dont je viens de parler.

Maintenant de cette position élevée, toujours tournés vers l'est, portons les yeux au sud et au nord de la ligne que je viens d'indiquer, qui coupe à peu près en deux *Médya-désa* (1) ou le *Pays Central* du *Radjast'han*, bien déterminé par le cours du *Tchambal* et de ses affluens jusqu'à son confluent avec le *Djemna*. Quant aux régions à l'est de l'*Aravalli* (2) transalpin, on peut avec assez d'exactitude le nommer le *Radjast'han* occidental.

Tournons nos regards vers le sud, ils s'arrêteront sur la ligne prolongée et fortement déterminée des monts *Vindhya*, bornes naturelles entre l'Hindoustân et le Dekhan. Bien que, de notre position élevée sur le pinacle des saints de l'*Abou*, nous ne considérions les *Vindhya* que comme une chaîne d'une importance inférieure, cela vient de ce que notre position est la moins favorable pour juger de la grandeur qui serait bien plus apparente vue du sud; cependant en descendant de ce côté, on aperçoit çà et là des sommets qui atteignent à une élévation de plusieurs centaines de pieds au dessus de plusieurs points de son abaissement escarpé.

On peut dire que l'*Aravalli* se joint au *Vindhya*, et que le point de jonction est du côté de *Tchampanér*; néanmoins il serait tout aussi exact de dire que

---

(1) *Médya désa*, Inde centrale; cette expression est devenue familière.

(2) Quoique l'*Aravalli* perde sa forme aplatie, il envoie au nord des branches se terminant à *Dehli*.

l'*Aravalli* commence là et part des *Vindhya.* Il y est bien moins haut que plus au nord, et présente pourtant des traits gigantesques (1) en allant au sud par *Lannawara*, *Dongorpour* et *Edor*, à *Amba Bhavani* et à *Oudipour.*

En continuant à regarder du haut de l'*Abou* le plateau de *Malwa,* on remarque ses plaines de terre noire sillonnées par de nombreuses rivières, descendant des points les plus élevés des *Vindhya*, et coulant au nord; quelques-unes serpentent dans les vallées ou tombent par-dessus des précipices; d'autres renversent tous les obstacles, et s'ouvrent de force une issue à travers le plateau central pour arriver au *Tchambal.*

Après avoir parcouru le sud, jetons les yeux au nord de cette ligne, et fixons-les sur l'*Aravalli* (2) vraiment alpin. Prenons-en une section, à partir d'*Oudipour* capitale, la ligne de notre station sur l'*Abou,* passant par *Ogouna, Panarwâ* et *Mîrpour*, jusqu'à la descente à l'ouest près de *Sirohi,* espace d'à peu près 60 milles en ligne droite, où des montagnes s'élèvent sur des montagnes et des Alpes sur des Alpes, depuis la montée à *Oudipour* jusqu'à la descente dans le *Marwar.* Tout cet intervalle jusqu'aux frontières du

(1) Quiconque a voyagé au sud, en allant de *Baroda* à *Malwa,* et a remarqué les irrégularités du terrain, conviendra de l'existence de cette chaîne unissant le *Vindhya* à l'*Aravalli.*

(2) Le refuge de la force; nom justement mérité, puisque ce mont offre un asyle protecteur à la plus ancienne race des souverains de l'Inde, soit dans l'est, soit dans l'ouest, l'antique souche des *Souryavans*, les fils du soleil ou Héliades de l'Inde, les princes du *Méwar.*

Siroki, est habité par des communautés de race aborigène, vivant dans un état d'indépendance primitive et presque sauvage; leurs chefs, qui portent le titre de *Râwat*, sont héréditaires. Ainsi le *Râwat* de la commune d'*Ogouna* peut réunir cinq cents archers, et d'autres peuvent dans l'occasion en mettre sur pied un grand nombre. Leurs habitations sont dispersées dans les vallées et forment de petits hameaux grossiers, près de leurs pâturages ou des lieux de défense (1).

Maintenant transportons-nous au sommet de la citadelle de *Komalmér* (2), et de-là examinons la chaîne qui file au nord vers *Adjmér*, où bientôt après elle perd sa forme aplatie, et se partageant en crêtes élevées, envoie des rameaux nombreux à travers la confédération des *Chekhavati* et à *Alwar*, jusqu'à ce qu'elle se termine à *Dehli* par des collines basses.

---

(1) J'avais formé le projet de pénétrer dans leurs singulières demeures; j'avais négocié et obtenu de ces seigneurs des forêts la promesse d'un passe-port me garantissant l'hospitalité, et je ne doutais pas qu'elle ne fût remplie; car moins un pays est civilisé, plus on doit s'attendre à y trouver la bonne foi et l'hospitalité en honneur. Il y a plusieurs années, une de mes bandes eut la faculté de parcourir ce canton. Le chef d'une des vallées était mort, tous les hommes étaient partis; la veuve restait seule dans sa cabane. Madarri mon émissaire réclama sa sauve-garde et un passe-port; la *Bhîlni* le lui donna. C'était une flèche qu'elle tira du carquois du défunt et que Madarri emporta : elle fut reconnue partout et produisit le même effet que le grand papier revêtu de sceaux dont se charge le voyageur en Europe.

(2) *Mér* signifie une colline en sanscrit, de-là *Komal* ou plus exactement *Koumbho-mér*, colline ou montagne de *Koumbo*, prince dont les exploits sont célèbres. Ainsi *Adjmér* est la colline d'*Adjya*, ou l'invincible.

Tout l'espace entre *Komalmér* et *Adjmér* est appelé le *Mérwarra*, et habité par les montagnards nommés *Mér* ou *Maïr*. La largeur moyenne de la chaîne est de 6 à 15 milles : à peu près cent cinquante villages et hameaux sont épars dans les vallons, et sur ces rochers qui sont abondamment arrosés, et ne manquent pas de pâturages. Ils sont suffisamment cultivés pour fournir à tous les besoins intérieurs, quoique le terrain soit disposé avec beaucoup de peine en terrasses, comme on le voit en Suisse, et le long du Rhin pour la vigne.

Vainement l'œil cherche des traces de voitures à roues dans ces montagnes d'*Edor* à *Adjmér*, et ce canton mérite bien son nom d'*Arâ* (barrière), car l'artillerie serait obligée de tourner la chaîne par le nord, afin d'éviter la descente impraticable à l'ouest (1).

En dirigeant ses yeux le long de la chaîne, on observe sur les cimes plusieurs forteresses gardant les défilés de chaque côté et de nombreux ruisseaux descendant le long des pentes, en cherchant une issue

(1) Un *Radjpout* de *Simor* dont les propriétés avaient été envahies et pillées par des bandits des montagnes de *Sirohi*, peu de jours avant celui où je descendis des hauteurs, me raconta un fait qui prouve combien le passage dont je parle est difficile. Les brigands prirent avec leur butin la route la plus courte et la plus praticable ; mais quoique ces montagnards sachent courir dans des terrains semblables, il paraît qu'ils hésitèrent dans l'endroit en question. Mais l'un des *Mînas* surmonta bientôt cette difficulté ; prenant son poignard, il tua un bœuf et le fit rouler dans le précipice, où son corps servit de point d'appui pour faire passer les autres.

entre les saillies de la montagne. Le *Béris*, le *Banâs*, de *Kotaseri*, le *Khari*, le *Dyé*, unissent tous leurs eaux à celles du *Banâs* à l'est; tandis que dans l'ouest les rivières encore plus nombreuses qui fertilisent la riche province de *Godwar*, vont se joindre au *Louni*, rivière salée, et marquent la véritable ligne du désert. Les principaux de ces cours d'eau sont le *Soukri* et le *Bândi*; d'autres ne coulent que périodiquement et dépendent de ce que leur envoie l'atmosphère; on les désigne généralement par le nom de *rayl*, qui signifie un rapide torrent des montagnes, qui entraîne en descendant une masse considérable de dépôt alluvial, pour engraisser le sol siliceux qui est en bas.

Quelque majestueuse que soit la perspective de cet amas confus de rochers, prise du haut du *Komalmér*, c'est des plaines du *Marwar* qu'elle est la plus imposante; de-là on voit ses cimes fendues s'élever les unes au-dessus des autres sous des formes variées, ou s'avancer au-dessus des ravins tortueux et sombres de ses flancs raboteux et couverts de forêts.

En y réfléchissant, je suis porté à regarder l'*Aravalli* comme une suite des *Ghâts* de la côte occidentale de la péninsule. Le passage du *Nerbadda* et du *Tapti* à travers sa partie centrale abaissée ne s'oppose pas à cette hypothèse, qui peut être corroborée par la comparaison du caractère intrinsèque et de la structure de ces montagnes.

L'*Aravalli* est généralement de formation primitive; le granite y repose sous des angles très-différens, mais l'inclinaison principale est à l'est, sur du schiste

massif, compact, d'un bleu foncé : cette roche se montre rarement au-dessus de la surface ou de la base du granite qui lui est superposé. Les vallées intérieures abondent en quartz de diverses couleurs et en une variété de schiste ardoisier de toutes les teintes, ce qui donne un aspect singulier aux toits des maisons et des temples, quand ils sont éclairés par le soleil. Des rochers de gneiss et de syénite paraissent dans les intervalles, et dans les chaînons divergens à l'ouest d'*Adjmér*, les sommets sont absolument éblouissans par les énormes masses de quartz rose vitreux qui s'y trouvent.

L'*Aravalli* et ses montagnes subordonnées sont riches en productions minérales et métalliques; et comme l'exposent les annales du *Méwar*, c'est à ces dernières seules qu'il faut attribuer les ressources qui mirent cette famille en état de soutenir une lutte si longue contre des forces supérieures, et d'élever ces constructions magnifiques qui feraient honneur aux plus puissans royaumes de l'occident.

Les mines sont du domaine régalien; le produit de leur monopole accroît le revenu personnel du prince. Le mot *ân-dân-kân* est une expression figurée composée de trois membres et comprenant l'ensemble des droits de la souveraineté dans le *Radjast'han :* ce sont l'obéissance, les taxes sur le commerce, les mines. Autrefois les mines d'étain du *Méwar* furent très-productives. On dit qu'elles contenaient une quantité assez considérable d'argent; mais la caste des mineurs est éteinte, et des raisons politiques, dit-on, durant la domination des Mogols, engagèrent les habitans à

cacher ces sources de richesses. Le cuivre est également abondant et de très-bonne qualité ; il fournit la matière de la monnaie courante, et le chef de *Saloumbra* frappe, en temps de détresse, des pièces avec le métal des mines de son territoire. On trouve sur la frontière occidentale du *sourmeh* ou oxyde d'antimoine. Le grenat, le quartz améthystin, le cristal de roche, la chrysolithe et toutes les espèces inférieures de la famille des émeraudes se rencontrent également dans le *Méwar*, et quoique je n'en aie pas vu d'échantillons décidément précieux, le radjah m'a souvent assuré que, suivant la tradition, les montagnes de son pays renfermaient toutes sortes de minéraux de prix.

Quittons maintenant notre poste élevé sur l'*Aravalli*, et faisons le voyage du *Pâtâr* ou plateau de l'Inde centrale, qui n'est pas le trait le moins important de ce pays intéressant. Il a un caractère très-décidé et très-distinct du *Vindhya* au sud et de *l'Aravalli* à l'ouest; puisqu'il appartient à la formation secondaire, ou au trapp de la stratification horizontale la plus régulière.

Commençons notre course à *Mândelgarh* et allons au sud en passant par *Tchitore*, ces deux endroits sont sur des rochers isolés et détachés du plateau, puis avançons par *Djawoud*, *Dantolli*, *Rampoura* (1), *Bhanpoura*, le col de *Mokanderrâ* (2) vers

(1) C'est près de là que le *Tchambal* entre dans le *Pâtâr*.

(2) Là se trouve le fameux défilé par lequel on pénètre dans les montagnes.

Gagraun où le *Kali Sind* s'ouvre de force une issue dans le plateau vers *Eklaira* (1), et gagnons *Mergwas* où le *Pârbatty*, profitant de la diminution de hauteur, passe de *Malwa* à *Haraouti*; enfin marchons par *Raghougarh*, *Chah-abad*, *Gazigârh*, *Goswani* sur *Djadouwati*, où le plateau se termine à l'est sur les rives du *Tchambal*, tandis que du même point de départ, c'est-à-dire de *Mandelgarh*, le plateau, perdant bientôt sa forme aplatie, se prolonge en formant des chaînes élevées, quelquefois en table comme au fort de *Boundi*, va par *Dablana*, *Indargarh* et *Lakhéri* (2), à *Rint'hambor* et à *Kerauli*, et finit à *Dholpourbari*.

La meilleure manière de voir l'élévation et les inégalités de ce plateau est de le traverser de l'ouest à l'est des plaines au niveau du *Tchambal*, où, à l'exception d'une campagne unie de peu d'étendue entre *Kotah* et le gué de *Pâlli*, cette belle rivière se précipite à travers une barrière de rochers.

A *Rint'hambor*, le plateau forme des montagnes élevées dont les sommets blancs resplendissent au soleil; ils sont raboteux, mais non aigus, et conservent le caractère de la formation, quoique séparés de la masse. Dans ce canton, il n'y a pas moins de sept rangées distinctes (Sât-parra); il faut que le *Banâs* les perce toutes pour aller se réunir au *Tchambal*. Au-delà de *Rint'hambor*, et dans tout l'espace jusqu'aux

(1) Là le *Néwas* perce la chaîne.
(2) Deux fameux défilés où les chaînes sont très-compliquées.

rives du *Keruuli*, il y a un plateau irrégulier sur les bords, du sommet duquel s'élèvent les forts d'*Outghîr*, *Mandrel*, et *T'houn* qui est le plus célèbre. Mais à l'est, du côté oriental, il y a une autre descente que l'on peut faire commencer près de la source du *Sind* à *Latôti*, et qui, passant par *Tchânderi*, *Kaniâdhana*, *Nirwar* et *Gwalior*, finit à *Deogarh*, dans les plaines de *Gohad*. La descente de cette seconde terrasse va dans le *Boundelkhand* et dans la vallée du *Bétwa*.

Bien que cette région haute soit très-marquée sur la surface de l'Inde centrale, sa sommité n'est guère plus élevée que celle de la crête des *Vindhya*, et se trouve au même niveau que la vallée d'*Oudipour* et la base de l'*Aravalli*. Par conséquent la pente ou la descente de ces deux chaînes au bord du plateau est forte et abrupte. Ce qui prouve de la manière la plus évidente et la plus simple le cours des rivières. Peu de rivières attestent plus énergiquement la puissance exercée par l'action des eaux pour vaincre tous les obstacles, que la vue des canaux de ces rivières creusés dans le roc vif qui les barrait. Quatre rivières, dont l'une, le *Tchambal*, est comparable au Rhin et presque au Rhône, se sont ouvert de force une issue, mettant à nu la stratification, depuis le niveau de l'eau jusqu'au sommet des rochers, de trois à six pieds de hauteur perpendiculaire, le roc paraissant comme s'il eût été taillé au ciseau par la main de l'homme. Ici le géologue peut lire dans le livre de la nature en caractères très-distincts : peu de cantons, de *Rampoura*

à *Kotâh*, seront plus intéressans pour lui, pour l'antiquaire ou pour l'observateur de la nature dans son état le plus agreste.

La surface de ce vaste plateau est extrêmement diversifiée. A *Kotâh*, le roc nu saillant dans plusieurs endroits ne présente nulle trace de végétation; mais quand elle s'enfonce aux bords du *Pàr*, le terrain est un des plus fertiles et des plus féconds de l'Inde, et mieux cultivé même que celui d'aucune partie de l'Inde britannique. Sur ses flancs dentelés se trouvent des vallées très-pittoresques, par exemple la fontaine du *Roi des Serpens*, près *Hinglaz*, et des ravins profonds où de petites rivières prennent leurs sources, et où beaucoup de trésors de l'art dans les temples et d'anciens bâtimens récompenseront le voyageur de ses peines.

Cette élévation centrale qui vient d'être décrite, est de la formation secondaire appelée *trapp*, et dont la couleur dominante, dans les endroits où les eaux du *Tchambal* l'ont mise à nu, est blanc de lait; elle est compacte et grenue. Quoiqu'elle offre la plus grande résistance au ciseau de l'artiste, les célèbres sculptures de *Barolli* prouvent qu'elle est très-utile aux artistes. La couleur blanche se montre également dans l'ouest. Du côté de *Kotâh*, la teinte est souvent mêlée de blanc et de rouge porphyritique, et du côté de *Chahabad*, de rouge pâle et de brun. Quand cette roche dans sa pente orientale est exposée à l'action de l'atmosphère, sa surface décomposée et raboteuse la ferait volontiers prendre pour du grès rouge.

Cette formation ne contient pas beaucoup de métaux ; on n'y trouve que du plomb et du fer ; mais leurs minerais, notamment celui du dernier, sont abondans. On dit que, dans la province de *Gwalior,* il y a des mines de sulfate de plomb ou galène qui passent pour très-riches ; j'en ai eu des échantillons, mais elles sont fermées. Les indigènes craignent d'épuiser leurs richesses minérales, et quoiqu'ils aient en abondance du plomb, de l'étain et du cuivre, ils sont presque entièrement redevables à l'Europe des matières employées pour leurs ustensiles, même pour ceux de la cuisine.

Sans essayer de décrire les chaînes inférieures, je fixerai seulement l'attention du lecteur sur un résultat important de cet examen rapide de la surface du *Radjwarra.*

Il y a dans l'Inde centrale deux pentes ou déclivités distinctes et bien marquées. La principale est celle de l'ouest à l'est, depuis le grand rempart de l'*Aravalli* interposé pour empêcher l'invasion des sables mouvans dans les plaines du centre coupées par le *Tchambal* et ses affluens innombrables, jusqu'au *Bétwa;* l'autre pente est du sud au nord, depuis le *Vindhya,* le contre-fort méridional de l'Inde centrale, jusqu'à la *Djemna.*

On peut, en étendant la définition, affirmer que le cours de la *Djemna* indique l'inclinaison centrale de l'immense vallée dont la pente septentrionale commence à la base de l'Himâlaya et la méridionale aux monts *Vindhya.*

Mon dessein n'est pas de décrire le cours varié du

magnifique *Nerbadda*, parce que du moment où nous gravissons sur le sommet du *Vindhya* (1) intertropical, pour descendre dans la vallée du *Nerbadda*, nous abandonnons le *Radjast'han* et les *Radjpouts*, pour les races aborigènes maîtresses primitives du terrain. Laissant ce travail à d'autres, je commence et je finis par le *Tchambal*, la principale des rivières de l'Inde centrale.

Sa source est dans un lieu très-élevé du *Vindhya*, au milieu d'un groupe de montagnes nommées dans le pays *Djanapava ;* trois ruisseaux, le *Tchambal*, le *Tchâmbela*, le *Gambhir*, sortent du même groupe; tandis que neuf autres rivières ont leur source du côté méridional, et versent leurs eaux dans le *Nerbadda*.

Le *Sipra* venant de *Pîpeldo*, le Petit *Sind* (2) de *Dewas* et d'autres moindres rivières passent à *Oudjein*, vont toutes se réunir avec le *Tchambal* à différens intervalles, avant qu'il sorte du plateau.

Le *Kali Sind* venant de *Baugri*, et son affluent le *Sodwia* de *Raghougarh*, le *Newaz* ou *Djamniri* de *Morsoukri* et de *Magarda ;* le *Parbatti* sorti du défilé d'*Amlakhèra*, et son affluent oriental de *Dauletpour*, se joignant à *Farher*, sortent tous des points de la crête de la chaîne des *Vindhya*, d'où ils conti-

---

(1) Le là dérive son nom de *Vindhya*, c'est-à-dire *la barrière*, qui s'oppose à la marche ultérieure du soleil vers le nord.

(2) Voici le quatrième *Sind* de l'Inde. Ce sont 1.° le *Sind* ou *Indus*, 2.° le Petit *Sind*, 3.° le *Kali Sind* ou rivière noire, 4.° le *Sind* qui prend sa source à *Latoli* sur le plateau à l'ouest et au-dessus à *Seronghe*.

nuent leur cours à travers le plateau, d'où ils s'échappent par-dessus des précipices (1), jusqu'à ce qu'ils se jettent dans le *Tchambal*, aux gués de *Nounérah* et de *Palli*. Toutes ces rivières sont des affluens de droite.

Le *Tchambal* reçoit à gauche le *Banàs* alimenté par les ruisseaux périodiques venant de l'*Aravalli*, et par le *Béris* issu des lacs d'*Oudipour*. Après avoir arrosé le *Méwar*, la frontière méridionale de *Djeipour*, et les terres hautes de *Kerauli*, il tourne au sud pour se réunir au *Râmaswar*, au saint confluent du *Sangam* (3). Une quantité de rivières moindres que celles-là contribuent à le grossir, et après un millier de détours, il arrive à la *Djemna*, au saint *Trivenni* ou fleuve triple (3), entre *Etawa* et *Kalpi*.

La longueur du cours du *Tchambal*, sans compter les petites sinuosités, est à peu près de 500 milles ; on trouve le long de ses bords des échantillons de presque tous les peuples existant maintenant dans l'Inde : *Sondies*, *Tchanderâvats*, *Sisodias*, *Haras*, *Goré*, *Djadoun*, *Sikerwal*, *Goudjar*, *Djat* (4), *Tuar*, *Tchohân*, *Bhadoria*, *Katchwaha*, *Sengar*, *Boudela*, vivant chacun dans des associations de gran-

(1) Le saut du *Kali Sind* à travers les rochers de *Gagraun* et celui du *Pârbatti* à *Tchaprâ* (Gougol) méritent d'être vus. Je n'ai pas visité le dernier.

(2) Un *Sangam* ou le confluent de deux rivières ou d'un plus grand nombre est toujours consacré à *Mahadéva*.

(3) Ce sont le *Djamna*, le *Tchambal* et le *Sind*.

(4) Les *Goudjas* et les *Djat* sont les seules tribus qui ne soient pas du sang *Radjpout*.

deur inégale, depuis les états considérables jusqu'aux petites communes républicaines entre le *Tchembal* et le *Kohari* (1).

Après avoir ainsi dessiné la partie centrale du *Radjast'han*, ou à l'est de l'*Aravalli*, je vais examiner brièvement celle de l'ouest, en faisant franchir au lecteur les *T'hal ka Tiba* ou coteaux sablonneux du désert et le conduisant sur les bords de l'Indus.

Il faut se placer de nouveau sur l'*Abou*, afin d'éviter une course pénible dans les *T'hal* (2). L'objet le plus intéressant dans cette région aride de la mort est la rivière salée, le *Louni*, avec ses nombreux affluens qui coulent de l'*Aravalli* pour fertiliser la meilleure portion de la principauté de *Djòdpour*, cet indice marque distinctement la ligne de cette vaste plaine de sable mouvant, nommée dans la géographie hindoue, *Maroust'halli*, dont *Marwar* est une corruption.

Le *Louni*, depuis sa source dans les lacs sacrés de *Pochkar* et d'*Adjmér*, et celle du *Parbatsir* sa branche la plus éloignée, jusqu'à son embouchure dans le *Ran* ou grand marais salé de l'ouest, a un cours de plus de 300 milles.

Le nom d'*Erinos* que l'on trouve dans les historiens d'Alexandre, nous offre une altération du mot *Ran* ou *Rin* (3), encore employé pour désigner l'im-

---

(1) La rivière virginale.

(2) *T'hal*, nom général des collines sablonneuses du désert.

(3) Nom qui est probablement une corruption du mot *Arânya* désert; ainsi la manière dont les Grecs l'écrivaient est plus correcte que celle que l'on suit aujourd'hui.

mense marécage formé par les attérissemens du *Louni* et les ruisseaux saturés de sel venant du désert de *Dhat*. Le *Ren* a 150 milles de longueur; sa plus grande largeur entre *Bhoudj* et *Baliari* est à peu près de 70 milles. C'est dans cette direction que les caravanes le traversent; elles font halte à une oasis isolée dans ce marais salant méditerrané. Dans la saison sèche, l'œil n'y rencontre qu'une nappe brillante de sel qui couvre à perte de vue sa surface trompeuse et remplie de sables mouvans très-dangereux; dans les temps de pluie, c'est une dissolution de sel très-sale, qui dans plusieurs endroits s'élève jusqu'au ventre des chameaux. La petite oasis de *Khari kâba* fournit de la pâture à cet utile animal et un lieu de repos au voyageur qui porte ses pas vers l'une des deux rives.

C'est sur les bords desséchés (1) de ce prodigieux marais salant que le phénomène d'optique connu sous le nom de mirage présente son aspect fantastique, qui divertit quiconque l'observe, excepté le voyageur fatigué qui aperçoit un refuge pour se reposer dans les tours crénelées, les paisibles hameaux (2) ou les bocages ombragés vers lesquels il se hâte vainement d'arriver; ils se reculent à mesure qu'il s'avance jusqu'à ce qu'enfin le soleil, dans sa force, dissipant ces tours coiffées de nuages, lui révèle l'inutilité de sa course.

---

(1) Les ânes sauvages (*gorkhar*) y sont très-nombreux et aussi indomptables qu'autrefois.

(2) *Pourwâ*.

Ces phénomènes sont communs au désert, notamment dans les endroits où il existe de grands dépôts de sel, mais des causes particulières les font différer. Ordinairement ce milieu, qui agrandit et réfléchit si puissamment, est une couche verticale, d'abord dense et opaque, et qui s'atténue graduellement à mesure que la température augmente, jusqu'à ce que le maximum de la chaleur, à laquelle elle ne peut résister, la réduise en une vapeur éthérée. Cette illusion d'optique, très-connue des *Radjpouts*, est nommée *Si koté* ou châteaux d'hiver, parce qu'ils sont principalement visibles dans la saison froide.

De la rive septentrionale du *Louni*, en allant au sud, et de la frontière du *Chekavat* en allant à l'est, commence la région sablonneuse. Le *Bikanir*, le *Djodpour*, le *Djessalmér* sont des plaines sablonneuses dont l'étendue augmente à mesure que l'on va vers l'ouest. Toute cette partie du territoire est superposée à une formation de grès; tous les puits nouveaux que l'on a percés de *Djodpour* à *Adjmér* ont donné le même résultat, du sable, des dépôts siliceux concrets, et de la craie.

Le *Djessalmér* est entièrement entouré par le désert; le canton qui environne la capitale pourrait avec raison être appelé une oasis, dans laquelle le froment, l'orge, et même le ris, donnent des récoltes abondantes. La forteresse est construite sur l'extrémité d'une chaîne dont l'élévation est de quelques centaines de pieds, et que l'on peut suivre au-delà des limites méridionales du pays jusqu'aux ruines de l'ancien

Tohatan qui y avait été bâti, et qui, suivant la tradition, était la capitale d'une tribu ou d'un prince nommé *Happa,* mais dont il n'existe pas d'autre trace. Probablement cette chaîne joint celle qui traverse la province de *Djalor,* c'est par conséquent une ramification partant de la base de l'*Abou.*

Quoique l'ensemble de ces pays porte le nom de *Meroust'halli* (région de la mort), phrase emphatique et figurée qui désigne le désert, cependant cette dénomination n'appartient qu'à la partie qui est sous la domination des *Rathore.*

De *Bhalotra* sur le *Louni,* dans tout le *Dhât* et l'*Oumrasoumra,* la partie occidentale du *Djessalmér,* et une large bande de terrain entre les limites méridionales du *Daoudpotra* et du *Bikanir,* on n'aperçoit qu'une véritable solitude et l'image de la désolation. Mais du *Setledje* au *Ran,* dans un espace de 500 milles de longueur, et dont la largeur varie de 50 à 100 milles, on rencontre de nombreuses oasis, où des pasteurs de la vallée de l'Indus et du *T'hal* font paître leurs troupeaux. Les sources de cette contrée sont nommées *tir, pâr, râr, dar,* expressions qui signifient toutes l'eau vive autour de laquelle s'assemblent les *Radjars,* les *Sodas,* les *Mângalias,* et les *Sehraiés* qui habitent le désert.

Je ne parlerai pas des lacs salans, ni des couches de natron, ni des autres productions végétales ou minérales du désert; les dernières ne sont pas nombreuses, puisqu'elles se bornent au jaspe des environs de *Djessalmér,* roche qui a beaucoup été employée

dans les belles arabesques du mausolée de l'épouse de Chah-djihân à *Agra*, monument que l'on croirait construit par les fées.

Je ne décrirai pas non plus la vallée de l'Indus, ou la partie de la contrée à l'est de ce fleuve où finissent les collines sablonneuses du désert. Je remarquerai seulement que le petit bras qui se sépare de l'Indus à *Darâ*, à 7 milles au nord de l'île de *Bekkar*, et qui se jette dans l'océan à *Lakpat*, marque la largeur de cette portion orientale de la vallée qui forme la limite occidentale du désert. Un voyageur allant des *Khitchi* ou des plaines du *Sindhy* à l'est, voit la ligne du désert distinctement tracée, avec ses *tîba* ou chaînes de dunes, au bas desquelles coule le *Sânkra*, qui est généralement à sec, excepté durant les inondations périodiques. Ces dunes, très-hautes, peuvent être regardées comme les limites du débordement du *Mîta moran* (1) (rivière douce), nom sous lequel l'Indus est connu depuis le *Pandjnad* jusqu'à l'océan.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Note sur l'Abrégé du catéchisme chinois, intitulé 天神會課 THIAN CHIN HOEI KHO, *publié à Péking par l'Archimandrite russe Hyacinthe Bitchourin.*

Dans la critique des Essais chinois de M. Neu-

---

(1) Le mot *moran* est d'origine mongole et signifie *grand fleuve*.

mann que M. Kurz a fait paraître en allemand, et dont nous avons rendu compte dans le cahier de Mai du *Nouveau Journal asiatique* de l'année courante, nous avons répété ce que ce sinologue avait dit relativement au Catéchisme chinois publié à Péking par l'archimandrite Hyacinthe Bitchourin; savoir, que ce catéchisme n'était que l'extrait d'un ouvrage portant le même titre, et composé par le *P. Franciscus Brancatus*, savant jésuite italien, dont le nom chinois était 光 國 潘 *Pan koue kouang*. M. Neumann, revenu de son voyage à Canton, a cru devoir insérer dans la *Gazette d'État de Berlin* (N.° 166, 17 juin 1831) une réponse à la critique de M. Kurz (1), par laquelle il n'infirme aucun des reproches littéraires que lui fait ce dernier. Voici ce que M. Neumann répond à celui qui a rapport au catéchisme en question. « On prétend que le » titre du catéchisme grec du savant archiman- » drite Hyacinthe signifie *Entretiens des anges.* » Je ne sais vraiment pas si c'est une plaisanterie ou » si l'on parle sérieusement. L'archimandrite n'a vrai- » semblablement jamais vu l'ouvrage du catholique, » et il n'aurait sûrement en aucun cas donné un titre » aussi extravagant à un catéchisme. *Thian chin* si- » gnifie *Esprit dans le Ciel* ou *Esprit du Ciel*, et

(1) M. Kurz se trouvant actuellement à Munich en Bavière, nous avons pensé qu'il était de notre devoir de répondre pour lui en France. Nous sommes convaincus qu'il le fera lui-même pour l'Allemagne.

» c'est par ce mot que les Mahométans et les Chré-
» tiens désignent leur religion (?), pour écarter l'idée ma-
» térielle attachée au mot chinois Ciel (*Thian*). Je
» possède moi-même un aperçu de l'islamisme en
» langue chinoise, portant ce nom » (1).

Nous ferons observer d'abord que M. Neumann se trompe s'il croit que le mot 神天 *Thian chin* n'est pas employé par les Chrétiens catholiques de la Chine pour désigner *les anges*. Comme il a été à Canton, il ne doutera vraisemblablement pas de l'authenticité des ouvrages du Rév. *M. Morrison*. Nous l'invitons donc à lire à la page 24, colonne 3 du *Dictionnaire anglais-chinois* de ce dernier (Macao, 1822, *in-4.°*) le passage suivant : « Angels, are by
» the Romanists called 神天 *Teën shin.* The
» Mahomedans in China call angels 仙 *seën* ». En effet, les missionnaires jésuites n'ont jamais désigné ni pu désigner d'une autre manière l'idée d'*ange* en chinois, car ils savaient la langue et avaient soigneusement examiné tout ce qui a rapport aux termes métaphysiques qu'ils voulaient appliquer à la religion chrétienne. C'est pour cette raison qu'ils n'ont jamais entrepris de traduire le mot *Dieu* d'une autre manière que par 帝上 *Chang ti*, le *modérateur auguste*, ou

(1) M. Neumann a répété à peu près la même chose dans l'*Asiatic Journal*, juillet 1831, pag. 230.

par 天主 *Thian tchu*, le *maître du Ciel.* Ils savaient trop bien que le mot 神 *Chin*, génie, désignait une série inférieure d'êtres, pour l'appliquer au Dieu des Chrétiens. Quant aux Mahométans, ils appellent Dieu 眞主 *Tchin tchu*, le *véritable Seigneur*, ou simplement 主 *Tchu*, le *Seigneur*; les archanges 天仙 *Thian sian*, et les anges 神 *Chin*, comme on peut le voir par le passage suivant, extrait de l'aperçu de la religion mahométane, en chinois, intitulé : 正教眞詮 *Tching kiao tchin thsiuan* ou *Explication véridique de la véritable loi* (kiv. I, fol. 11 *recto*) :

眞主要造天仙神鬼萬物

c'est-à-dire : « Le véritable seigneur voulant créer » les archanges (*Thian sian*), les anges (*Chin*), » les démons (*Kouei*), et tous les êtres, &c. »

Je reviens à présent au catéchisme du P. Hyacinthe, qui n'est en effet qu'un extrait de celui du P. Brancatus, imprimé pour la première fois en 1661, et in-

titulé 天神會課 *Thian chin hoei kho* ce qui signifie en effet *Entretiens des anges*. Aussi M. Kamenski a-t-il traduit ce titre de même : Ангельская бесѣда или Катихизисъ съ вопросами и отвѣтами ; c'est-à-dire : « Entretien des Anges, ou » catéchisme en demandes et réponses (1) ». Le Père Brancatus expose dans sa préface la raison de ce titre de la manière suivante :

天神本無形像。而所畫之像。必是美貌少年。其義。取精純潔白。絕無罪汙之意也。今著天神會課。齊集教中之童子。教以要理。望

(1) Catalogue des livres chinois et japonais de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences (*en russe*). S.t-Pétersbourg, *in-8.°*, p. 5, n.° 21.

其效天神之精潔。將來長成。不染罪汙。全得天上之福爾。

C'est-à-dire : « D'après leur nature, les anges n'ont » ni corps ni forme, mais si on veut les peindre, on » les représente beaux et jeunes, pour exprimer l'idée » de leur innocente candeur, car ils sont exempts de » péchés et sans taches. Les *Entretiens des anges* que » je publie à-présent sont un recueil fait pour la jeu- » nesse chrétienne; j'y expose les dogmes de la religion » nécessaires à connaître, et j'espère qu'ils conduiront » (la jeunesse) à l'imitation de la pureté et de l'inno- » cence des anges, et que, parvenue à un age plus » mûr, sans tache et sans être contaminée par des » péchés, elle obtiendra effectivement la béatitude » céleste. (1) »

---

(1) Si ce morceau de la préface du P. Brancatus ne satisfait pas l'incrédulité de M. Neumann, relativement à la signification du mot *Thian chin*, les passages suivans extraits du même catéchisme le convaincront vraisemblablement; on y lit (fol. 22 *verso*) :

« Quand Dieu voulut descendre pour être incarné, il ordon- » na au *Thian chin* (à l'Ange) Gabriel (*Kia pi nge eul*) d'aller

Je reviens à présent au catéchisme publié par le P. Hyacinthe; il se compose de cinq sections, qui portent les titres suivans :

1.° *Ching kiao yao li lou tuon*, ou les six principes des dogmes fondamentaux de la sainte loi. 2 feuillets.

2.° *Ching kiao yao li wen ta*, demandes et réponses sur les dogmes principaux de la sainte loi. 11 feuillets.

3.° *Thian tchu chy kiai wen ta*, demandes et réponses sur le décalogue. 5 feuillets.

4.° *Thian tchou king kiai*, explication de l'oraison dominicale. 4 feuillets.

5.° *Ching kiao hoei ting kiai kuei*, explication des observances prescrites par la sainte loi. 5 feuillets.

Les sections 1, 3, 4 et 5 sont textuellement extraites du catéchisme du P. Fr. Brancatus, la seconde

---

» préalablement l'annoncer à la Sainte Mère; aussitôt que l'Ange » l'aperçut, il s'inclina et dit: Ave Maria, qui es pleine de grace » (*Nge la tsi ya*), le Seigneur est avec toi. »

Voici un autre passage du même Catéchisme (fol. 39 *verso*).

Demande : « Les *Thian chin* (Anges) sont des esprits saints » (*Ching chin*); mais je ne sais pas si le *Szu pi li to San to* (Saint » Esprit), est de la même espèce qu'eux, ou non?

Réponse : Nullement; ils sont dix mille dix mille fois différens » (*Wan wan pou thoung*). Les *Thian chin* (Anges) sont des esprits » produits par le *Szu pi li to San to*; mais le *Szu pi li to San to* est le » dieu qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin, qui » gouverne en maître le ciel, la terre et toutes les choses. Il est de la » même nature et de la même essence que Dieu le Père (*Pa te le*) et » Dieu le Fils (*Fi lio*); ainsi il y a une très-grande différence entre » lui et les *Thian chin* (Anges). »

l'est du Petit Catéchisme des missionnaires catholiques de Péking. En voici quelques preuves.

La première section, traite des six principes des dogmes fondamentaux de la religion chrétienne. Ce qui concerne le premier et le second de ces principes est copié mot-à-mot dans l'ouvrage du jésuite sicilien. Pour le troisième, le texte du jésuite et celui de l'archimandrite russe sont les mêmes, à la différence seulement que, dans celui du premier, on a employé et transcrit en caractères chinois, les mots *Padre*, *Filio* et *Spirito santo*, tandis qu'ils sont remplacés dans celui du second par *Ching fou* (le saint Père, Dieu le Père), *Ching tsu* (le saint Fils, Dieu le Fils) et *Ching chin* (le Saint-Esprit). Tout le reste est identique, comme on le verra par l'exemple suivant :

BRANCATUS.	BITCHOURIN.
Kaï ming y ko thian tchu yeou san wei, yue : PA TE LE, yue : FI LIO, yue : SZU PI LI TO SAN TO; san wei koung chi y sing y thi, wou ta siao sian heou tchi pie.	*Kaï ming y ko thian tchu yeou san wei, yue : CHING FOU, yue : CHING TSU; yue : CHING CHIN; san wei koung chi y sing y thi, wou ta siao sian heou tchi pie.*

« Il faut bien clairement comprendre qu'il n'y a » qu'un seul Dieu qui a trois personnes, appelées le » Père, le Fils et le Saint-Esprit, ces trois personnes » ont ensemble une nature et un corps; aucune » d'elles n'est plus grande ou plus petite que l'autre, » et aucune n'était avant ou après les autres. »

La même différence a lieu pour les dénominations des trois personnes divines dans le quatrième dogme.

Le cinquième et le sixième sont entièrement identiques.

A la fin de la seconde section du catéchisme du P. Hyacinthe, prise du Petit Catéchisme des Jésuites de Péking, est le *Credo*. Il est calqué sur celui des Jésuites, seulement on y a changé ce qui fait la différence entre les confessions romaine et grecque. Voici par exemple le quatrième paragraphe transcrit :

Brancatus.	Bitchourin.
Ngo sin khi cheou nan yu Puon tsio pi la to kiu kouon chi. pi ting chy tsu kia, szu eul nai i.	*Ngo sin khi cheou nan yu Pong ti Pi la to kiu kouon chi, pi ting chy tsu kia, szu eul nai i.*

« Je crois qu'il a passé par les tourmens du temps
» de l'administration de Ponce-Pilate, qu'il a été cloué
» sur la croix, qu'il est mort et qu'il a été enterré. »

Dans le cinquième paragraphe il manque, dans l'archimandrite russe, ce qui concerne la descente aux enfers. Dans le huitième, il y a *Szu pi li to san to* chez le Jésuite, et *Ching chin* (le Saint-Esprit) dans le Russe.

Dans le neuvième, le premier a *Nge ke le si ya* (Ecclesia), tandis que l'autre traduit ce mot par *Kiao hoei*, la réunion de la lo·

Voici le dixième paragraphe dans les deux éditions :

Brancatus.	Bitchourin.
Ngo sin feï tchi che.	*Ngo sin y chin sian tè feï tchi che.*
« Je crois à la rémis- » sion des péchés. »	» Je crois que par le » baptême on obtient la » rémission des péchés. »

Les deux derniers paragraphes du *Credo* sont identiques dans les deux éditions :

Brancatus.	Bitchourin.
Ngo sin ju chin tchi fou houo.	*Ngo sin ju chin tchi fou houo.*
Ngo sin tchhang seng.	*Ngo sin tchhang seng.*

« Je crois à la revivification de la chair et du corps.
» Je crois à la vie éternelle. »

Le P. Hyacinthe a même textuellement répété le *Pater* et le *Décalogue* du Catéchisme du P. Brancatus : dans le second on aperçoit seulement une petite différence. Le second commandement de l'édition russe, qui est 毋拜土木之像 *Wou pai thou mou tchi siang* « N'adorez pas des images de terre et de bois, » manque dans l'édition primitive, et le 9.e et 10.e commandement de cette dernière, en forment dans celle de l'Archimandrite un seul, qui est le *dixième*.

Quant à l'explication des dix commandemens, donnée par le P. Bitchourin, il y a supprimé les quatre premières demandes et réponses de l'édition originale.

ne commençant qu'à la 5.ᵉ qui se trouve chez lui au feuillet 16 *recto*, col. 1, et dans l'édition de 1739 du catéchisme du P. Brancatus, feuillet 41, *verso*, col. 3.

Dans l'explication du *Pater*, le P. Hyacinthe a aussi supprimé la 1.re demande avec sa réponse; il ne commence que par la seconde, feuillet 20 *recto*, col. 8. qui dans l'original se trouve au feuillet 14 *verso*, col 1. Dans cette explication, ainsi que dans beaucoup d'autres endroits, il a encore supprimé plusieurs autres demandes et réponses.

On pourrait, de cette manière, mettre en parallèle tout le livre du P. Hyacinthe Bitchourin avec celui du P. Franciscus Brancatus, mais ce peu d'exemples suffira pour démontrer l'identité de la publication du dernier avec l'ouvrage du missionnaire catholique. Nous ne pouvons que répéter ce que M. Kurz a dit à ce sujet, savoir que le P. Hyacinthe n'a nullement prétendu être l'auteur du catéchisme en question, puisqu'il dit qu'il ne l'avait que *khe*, c'est-à-dire réimprimé (1).

Dans sa réponse, M. Neumann promet de se dé-

---

(1) Voici, au surplus, l'indication des morceaux du P. Brancatus qui forment le catéchisme publié par le P. Hyacinthe Bitchourin.

Le feuillet 1 contient dans le P. Hyacinthe le titre et la table. —Les feuillets 2 et 3 sont pris des feuillets 1 *vers.* à feuillet 2 *vers.* du P. Brancatus. — Les feuillets 4 à 13 *verso* sont pris dans le Petit Catéchisme des Jésuites. —Le *Credo*, feuillet 13 *vers.* à 14 *verso*, est pris dans Brancatus feuillet 26. —Les feuillets 15 à 19 sont extraits des feuillets 50 à 65 de Brancatus avec beaucoup de suppressions. — Bitchourin feuillet 20 à 23 extrait de Brancatus

fendre en une autre occasion des critiques de M. Kurz. Nous sommes cependant prêts à soutenir ces dernières, que nous regardons comme très-fondées, et auxquelles nous avons pour cette raison accordé une place dans le Journal asiatique (1).

KLAPROTH.

Sur le point de mettre sous presse l'article précédent, nous recevons le cahier de juillet de l'*Asiatic Journal* de Londres; nous y trouvons une espèce de défense de M. Neumann contre M. Kurz. N'ayant aucun moyen de se laver des reproches très-fondés que ce dernier lui avait adressés, M. Neumann démontre que son voyage à Canton ne lui pas encore appris le chinois. Ceci ne peut surprendre les personnes en état de juger de ses connaissances, mais ce qui doit étonner tous les amis de la vérité, c'est qu'il n'ait pas craint de remplir sa défense d'assertions inexactes, qui ne font rien à ses connaissances réelles ou prétendues. Voici comment il débute : « A mon arrivée de Canton, dit-il, » j'ai vu un pamphlet qui me regarde, et qui a été publié » à Paris, il y a dix ou douze mois. Presque la totalité » de ce pamphlet a été imprimée dans un des derniers » numéros du Nouveau Journal Asiatique, sous le » nom de M. Klaproth, » — Cette assertion est fausse,

---

feuillet 14 à 20. — Bitchourin feuillet 24 à 27; extrait de Brancatus feuillet 66 à 67 avec des suppressions très-considérables.

(1) Nous avons pourtant ajourné la publication de cet article, qui les concerne, jusqu'à ce que nous ayons reçu la nouvelle du retour de M. Neumann en Europe.

car M. Klaproth n'a été chargé que de faire un article sur la brochure de M. Kurz; il n'en a donné qu'un extrait, auquel il a ajouté, à la page 384, quelques détails sur le corps de garde chinois appelé *Khâni mallakhoû ;* il a signé cet article, mais il n'a jamais pensé à faire passer pour sien, le travail de M. Kurz.

Ce dernier, en parlant d'une méprise de M. Neumann qui appelle *Schijm* le tribunal chinois *Lipou*, avait dit en plaisantant : « Il est difficile de déterminer ce que » c'est que le tribunal suprême d'administration nommé » *Schijm*, et il nous faut, pour l'apprendre, attendre le » retour de M. Neumann. » — En effet, *Schijm* n'est pas un mot chinois, et son emploi démontre clairement que M. Neumann *n'a pas su lire* le nom du tribunal *Li pou*, puisqu'il le transcrit par *Schijm*. Croira-t-on à présent que M. Neumann, au lieu de passer prudemment sous silence cette preuve irréfragable du peu de progrès qu'il a fait en chinois, ose fausser le sens de la phrase de M. Kurz, répétée par M. Klaproth, et reprocher à ce dernier d'ignorer ce que c'est que le *Li pou ?*

Quant à la défense de sa traduction fautive d'un passage de la préface du *San koue tchi*, c'est celle qu'un écolier pourrait opposer aux corrections que le maître ferait de son thème, et nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'au reste des réclamations de M. Neumann qui nous paraissent également être sans fondement. Ce *savant* a jugé à propos de terminer sa réponse par une petite attaque dirigée contre le Mémoire sur le bouddhisme, que M. Abel-Rémusat a inséré dans le n.° 40

du Nouveau Journal Asiatique. M. Neumann se plaît à donner, à cette occasion, des leçons de grammaire chinoise à son ancien maître, qui ne peut être que flatté de cette marque de gratitude de son élève, devenu excessivement savant en chinois pendant un séjour de quelques semaines à Canton. Mais, plaisanterie à part, M. Neumann, voulant corriger les prétendues erreurs de M. Rémusat, fait voir que lui-même ne connaît, ni les règles de la grammaire et la signification des mots de la langue chinoise, ni les premiers rudimens de la doctrine bouddhique, puisqu'il prend *Shakia* et *Boudha* ou *Foe* pour des équivalens l'un de l'autre; c'est exactement comme si l'on prétendait que les mots *Raphaël* et *ange* sont synonymes. C'est même quelque chose de plus que de prendre l'individu pour l'espèce, car il en résulte que Bouddha, n'étant plus qu'un homme, ne saurait avoir existé de tout temps; que sa religion est d'hier; que les Bouddhas qui l'ont précédé avaient fondé cinq ou sept autres religions, enfin je ne sais combien d'autres hérésies qu'un voyage à Canton ne saurait excuser ni faire adopter par les savans.

Pendant son séjour dans ce port, M. Neumann s'est également formé à la politesse chinoise; car au lieu de se défendre contre M. Kurz qui attaque les corrections que son antagoniste a voulu faire aux traductions de M. Davis, M. Neumann se contente de les désavouer par cette phrase touchante : » Je n'oublierai jamais la » bonté et l'amitié avec lesquelles MM. Morrison et » Davis m'ont honoré à Canton, et je serai toujours » obligé à ces hommes savans. Je suis convaincu que

» les grands services qu'ils ont rendus à la littérature » chinoise en Europe seront encore reconnus, quand » les critiques dont il s'agit seront depuis long- » temps oubliées. Le critique a pleine permission de » ma part, de dire de sa manière élégante, *quot cor- » rectiones tot corruptiones.* »

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 6 juin 1831.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme Membres de la Société :

MM. Dujardin,
Cahen.

On dépose sur le bureau les livraisons II et III des Mémoires de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg : le Conseil arrête que les remercîmens de la Société seront adressés à l'Académie, et que M. E. Burnouf fera un rapport verbal sur les Mémoires de M. J. Schmidt relatifs au Bouddhisme.

M. Jomard offre au Conseil plusieurs traités en arabe imprimés à Boulâk; les remercîmens du Conseil seront adressés à M. Jomard, et M. Reinaud est chargé de faire un rapport verbal sur ces ouvrages.

M. Mohl propose au Conseil d'ouvrir un crédit pour la gravure d'un corps de caractères zends. La proposition de M. Mohl est renvoyée à une commission formée de MM. Saint-Martin, Jouannin et Mohl.

M. Jacquet lit un extrait de la Chronique de Temir-bey, écrite en ancien français.

M. Brosset communique des fragmens d'une histoire universelle, écrite en géorgien.

A. *Escritura de la Lengua Ylocana.*

a | e ò i | o ò u | b | c ò k ò q | d | g | l ò r

m | n | p ò f | s | t | y | ng |

!! Exclamaciones.

El **ng** *mui dificile a pronunciar porque el son ò la voz debe salir de las narices.*

B. *(Thévenot)*

a | e. i | o. u.

ba | ca | da | ga | ha | la | ma | na | pa

sa | ta | ya. | be. bi | ce. ci | bo. bu | co. cu

ne. ni | no. nu

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Mémoire sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde, d'après les ouvrages hindoustani, *par* M. Garcin de Tassy.

راه مضمون تازه بند نہیں

تا قیامت کھلا ہے باب سخن

On peut dire encore quelque chose de nouveau ; que dis-je ? la porte du discours restera ouverte jusqu'au jour de la résurrection.

Wali.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

La religion des Hindous attire généralement l'attention des savans qui s'occupent de l'Inde, et des voyageurs qui, après en avoir parcouru les belles provinces, communiquent au public les fruits de leurs recherches. Il n'en est pas ainsi du culte musulman dans l'Inde, qui fut néanmoins pendant plusieurs siècles la religion du Gouvernement d'une grande partie de la presqu'île en deçà du Gange soumise au sceptre du Mogol, et qui est encore aujourd'hui professée par plusieurs souverains de cette vaste contrée, et par vingt millions d'indi-

vidus (1) dont le nombre s'accroît tous les jours. Les savans en ont peu parlé; aussi ignore-t-on généralement quel y est précisément l'état de cette religion, quelles en sont les particularités. Ce manque de données positives se fait surtout sentir à ceux qui veulent lire les ouvrages hindoustani et persans écrits dans l'Inde, et déchiffrer les inscriptions des monumens musulmans de cette belle partie du monde. On y trouve en effet des allusions fréquentes à des usages religieux qu'aucun auteur n'a décrits, à des personnages qu'aucune biographie n'a fait connaître. D'Herbelot et les écrivains qu'il a mis à contribution pour sa Bibliothèque orientale ne servent de rien, il faut recourir à d'autres sources. Pour remplir en partie la lacune que je signale, j'ai entrepris le travail que je soumets aujourd'hui aux amis de l'Inde. J'ose espérer qu'ils y trouveront quelques renseignemens nouveaux sur une religion dont je me suis attaché à faire connaître la doctrine soit exotérique, soit ésotérique (2).

Il me suffira d'indiquer sommairement les principaux ouvrages hindoustani d'où j'ai tiré les matériaux de ce mémoire. Ces ouvrages sont les suivans:

1.° *Barah-maça* باره ماسه ou *les 12 mois*, poème didactique par Kazim Ali Jawan, auteur du roman de

(1) Hamilton, *East India Gazetteer*, I, 648.

(2) L'exotérique, par les deux ouvrages intitulés, le premier: *Exposition de la foi musulmane*; le second, *Doctrine et devoirs de la religion musulmane* et *Eucologe musulman*. L'ésotérique, par la publication des allégories morales ou, pour mieux dire, mystiques d'Azz-eddin el-Mocaddeci, intitulées: *Les oiseaux et les fleurs*.

Sacountala, &c. Dans ce poëme, qui ressemble beaucoup à celui des fastes d'Ovide et de notre poète français Lemierre, Jawan s'est surtout attaché à décrire avec exactitude les fêtes de l'Inde musulmane; et comme son ouvrage est très-moderne, ayant été écrit peu de temps avant sa publication à Calcutta en 1812, il présente l'état actuel de la religion musulmane dans l'Inde. On n'avait rien encore traduit jusqu'ici de cet ouvrage.

2.° *Araïch-i mahfil* (1), ou Statistique et histoire de l'Hindoustan, par Mir Cher Ali Afsos à qui on doit aussi un divan estimé, dont la Bibliothèque de la Compagnie des Indes à Londres possède un exemplaire, une traduction élégante du Gulistan et du Pend-nameh de Saadi, &c. La première partie seulement de l'*Araïch-i mahfil* a été imprimée à Calcutta en 1808; mais l'ouvrage entier existe en manuscrit dans la Bibliothèque de l'ancien collège de Fort-William (2) à Calcutta. Après avoir fait la description d'une province, d'une ville, d'un village, Afsos ne manque pas de parler des vertueux personnages qui y ont vécu, ou qui y sont ensevelis. C'est ainsi qu'il passe en revue les principaux saints vénérés dans l'Inde musulmane, et son travail mérite d'autant plus de confiance, que l'auteur paraît éclairé et libre des préjugés qui aveuglent souvent ses coréligionaires. Il commence par avertir dans sa préface qu'il n'a parlé de la plupart de ces saints que

(1) آرايش محفل proprement : *l'ornement de l'assemblée*.

(2) Supprimé depuis peu, dit-on, par mesure d'économie.

pour suivre l'ouvrage qui a servi de base à son travail (1) : « Les deux mondes (le présent et le futur) » seraient, dit-il, pleins de saints, que je ne reconnaîtrais pour patron qu'Ali, l'élu de Dieu (2). »

Plusieurs des personnages dont parle Afsos ont été ses contemporains, et il en a connu quelques-uns (3), ce qui est un gage précieux d'exactitude.

A l'exception de quelques morceaux qui n'ont aucun rapport avec les matières traitées dans ce Mémoire et que j'ai donnés dans le *Journal Asiatique*, on n'avait non plus rien traduit jusqu'ici de cet important ouvrage.

3.° *Diwan-i* (4) *Wali* دیوان ولی, ou Recueil des

---

(1) Afsos veut parler du خلاصة التواريخ ou الهند qu'il est loin d'avoir servilement traduit. Voyez ce que j'ai déjà dit de cet ouvrage dans mes *Rudimens*, p. 16, et dans le *Journal asiatique*, t. VIII, p. 239 et suiv. A l'époque où je traçai ce dernier article, je n'avais pas en ma possession cet ouvrage, dont j'ai depuis ce temps acheté un manuscrit. Je n'en parlai donc que d'après des notes que j'avais recueillies, sans cela je n'aurais pas dit qu'il s'étend jusqu'à la mort d'Aurang-zeb, puisqu'il ne va que jusqu'au moment où Dara-Chikoh, frère d'Aurang-zeb, fut pris, en 1069 (1659).

(2) گر دو عالم پر از ولی باشد پیر ما مرتضی علی باشد Araïch-i Mahfil, p. 5. On voit par ce vers seul, qui est persan, et apparemment une citation, qu'Afsos était *chiite*.

(3) Tels sont Chah, Golam Coutb-uddin d'Ilahabad, aussi célèbre par ses poésies que par son éminente piété (*Ar. mahf.* p. 82); Kammal Chah Mohammed Afzal, de la même ville, auteur de deux diwans ou recueils de poésies, l'un persan et l'autre hindoustani, contemplatif renommé (*ib.* p. 83); Maulavi Rochan Ali, aussi religieux que savant, alors professeur en chef d'arabe au Collége de Fort-William (*ib.* p. 93).

(4) Un diwan est proprement un recueil de *Gazelles* غزل dont

poésies de Chah Wali-Ullah, *Père de la poésie hindoustani* بابای ریخته, comme le nomment ses compatriotes (1). Wali était du Guzarate et vivait dans la dernière moitié du XVII.e siècle. Son diwan fait le pendant de celui de Moténabbi en arabe, de Hafiz en persan, et de Baki en turc. On n'en avait jamais rien traduit, et, chose étonnante, il est encore inédit, quoiqu'on ait imprimé à Calcutta et ailleurs un grand nombre d'ouvrages hindoustani, bien moins remarquables (2). Ce fut la lecture de ce diwan qui enflamma d'ardeur poétique Afsos, dont je viens de parler, et lui donna le desir d'écrire dans sa langue maternelle (3), à laquelle plusieurs de ses compatriotes préfèrent une langue morte pour eux; comme autrefois en Europe, où le latin usurpait tous les droits des langues nationales.

4.° *Diwan-i Faïz* دیوان فایز ou Recueil des poésies de Mohammed Sadr-uddin, dont le surnom poétique ou تخلص est *Faïz*. Cet ouvrage est, comme le

---

les rimes parcourent graduellement toutes les lettres de l'alphabet. La gazelle est un petit poème que l'on ne saurait mieux comparer qu'au sonnet italien. Il se compose de 6 à 12 vers qui ont une même rime. Le sujet est ordinairement érotique; mais très-souvent l'amour physique n'est qu'un voile pour cacher l'amour spirituel qui est à l'envi célébré par tous les poètes musulmans. Dans le dernier vers de la gazelle, le poète place adroitement son nom, et c'est ce qui fait la difficulté et le charme de ce genre de composition.

(1) Gilchrist, *Hindoostonee philology*, p. 484.

(2) J'ai eu occasion d'acheter deux bons exemplaires de ce diwan, ce qui me déterminera peut-être à en donner une édition.

(3) Préface du باغ اردو traduction du Gulistan, p. 14.

précédent, inédit, et on n'en avait jamais rien traduit jusqu'ici.

5.° *Hidâyat-ul-Islam* (1), ou Eucologe musulman en arabe, en persan et en hindoustani, imprimé à Calcutta en 1804, le même dont j'ai donné la traduction en 1826, à la suite de l'ouvrage intitulé : *Doctrine et devoirs de la religion musulmane*. J'avais cru devoir omettre alors les *fâtiha* (2) des saints musulmans de l'Inde : mais ces prières m'ont été aujourd'hui utiles pour mon travail.

6.° *Goul-i magfirat* (3) ou Histoire des martyrs musulmans depuis Mahomet jusqu'à la mort de Houçain à Karbala, par Mir Haïdar Bakhch Haïdari, imprimée à Calcutta en 1812 et qui n'a jamais été traduite.

7.° Collection de proverbes hindoustani formant la 2.e partie de l'excellent ouvrage intitulé : *A collection of proverbs and proverbial phrases in the persian and Hindoostanee languages*. Ces proverbes, accompagnés d'une traduction fidèle et de notes intéressantes par feu Thomas Roebuck, savant orientaliste, ami et collaborateur du Dr. Gilchrist, ont été publiés à Calcutta par le célèbre indianiste H. H. Wilson.

Je ne parle pas ici des ouvrages que je n'ai cités qu'en passant, tels que le poème de Mir Haçan intitulé *Sihr-*

---

(1) هداية الاسلام proprement : *le Guide de l'islamisme*.

(2) On trouvera plus loin l'explication de ce mot.

(3) گل مغفرت à la lettre : *la Rose du pardon*.

ulbaïan (1), chef-d'œuvre d'esprit et de goût, un des ouvrages les plus remarquables de la littérature hindoustani ; les poésies de Mir Taki, dont j'ai fait connaître un fragment il y a quelques années, &c.

Je vais donc décrire, d'après les ouvrages que je viens d'indiquer, les fêtes propres à l'Inde musulmane et aussi les solennités usitées en Perse ou même dans tout le monde musulman, mais que distinguent dans l'Inde des cérémonies particulières. Je parlerai de quelques pratiques superstitieuses nées du contact des Musulmans avec les Hindous ; je donnerai enfin la Biographie de plusieurs saints musulmans très-célèbres dans l'Inde, mais inconnus hors de ses limites, et dont quelques uns sont vénérés par les Hindous aussi bien que par les Musulmans.

Ce qui frappe surtout dans le culte extérieur des musulmans de l'Inde, c'est l'altération qu'il a subie pour prendre la physionomie indigène. Ce sont ces cérémonies accessoires et ces usages peu conformes ou contraires à l'esprit du Coran, mais qui se sont établis insensiblement par le contact des Musulmans avec les Hindous. Ce sont enfin ces nombreux pélerinages aux tombeaux de saints personnages dont quelques-uns ne sont pas même musulmans, et les fêtes demi-payennes instituées en leur honneur.

En effet le culte de Mahomet était trop simple pour un pays où domine une religion allégorique et idolâtre qui parle aux sens et à l'imagination plutôt qu'à l'esprit

(1) سحر البيان c'est-à-dire *la magie de l'éloquence*.

et au cœur; aussi les fêtes musulmanes s'y sont surchargées de cérémonies payennes, et y ont pris un appareil fastueux. Les pélerinages ne sont pas empreints de la sévérité qui distingue celui de la Meoque et de Médine; on dirait que ce sont ceux des Hindous (1).

Il n'y a proprement que deux fêtes parmi les Musulmans sunnites, celle de la rupture du jeûne de *Ramazan* ou عيد فطر, et celle des *victimes* عيد قربان, nommée aussi dans l'Inde بقر عيد, *fête du taureau* ou simplement عيد la *fête* par excellence, laquelle est établie en mémoire du sacrifice d'Ismaël (2). Les *Chiites* en ont quelques-unes de plus, mais elles n'étaient pas encore suffisantes pour des contrées habituées à la multiplicité des fêtes hindoues. Aussi en a-t-on établi de nouvelles, que Sunnites et Chiites s'empressent de célébrer. Telles sont entre autres les solennités consacrées à la mémoire des *pirs* پير ou saints, qui sont pour les Musulmans de l'Inde ce que les *Déota* sont pour les Hindous, et les promenades continuelles qu'on fait à leurs tombeaux, particulièrement les jeudis, et à quelques-uns les vendredis (3).

---

(1) *Araïch-i mahfil,* p. 179, 180.

(2) On sait que, selon les Musulmans, c'est Ismaël et non Isaac qu'Abraham voulut sacrifier.

(3) Chaque vendredi beaucoup de jeunes élégans se rendent au tombeau de Pir Jalil, près de Lacknaû, pour se promener et se divertir, tandis que nombre d'individus du bas peuple y viennent conduits par la dévotion, et offrent au saint du *kichri* كهچرى (mets composé de pois et de riz bouillis ensemble), des vesces ماش et de l'huile amère. *Ar. mahf.* p. 100.

En lisant la description que je vais bientôt donner de chacune de ces fêtes, on croira souvent qu'il s'agit de fêtes hindoues. Telle est par exemple la solennité du *taazia* تعزيه ou *deuil*, établie en commémoration du martyre d'Houçaïn, laquelle est semblable en bien des points à celle du *Dourga-pouja* que les Hindous célèbrent dans le mois de Katik (Oct. Nov.) en l'honneur de *Dourga* déesse de la mort, épouse de *Siva* ou *Mahadéo*. Le *taazia* dure dix jours comme le *Dourga pouja*. Le dixième jour, les Hindous précipitent dans la rivière la statue de la déesse au milieu d'une foule immense, avec un grand appareil et au son de mille instrumens de musique (1); la même chose a lieu pour les représentations du tombeau d'Houçaïn que l'on jette ordinairement à la rivière (2) avec la même pompe. On verra dans la description qui sera donnée de cette fête et de plusieurs autres, que les Musulmans ont adopté, dans leurs cérémonies religieuses, des usages tout-à-fait indiens. Telles sont ces processions bruyantes qui rappellent celles de *Jaganath* (3) et des autres pagodes, où des troupes de bayadères (4) et de cour-

---

(1) *Araïch-i mahfil*, p. 133.

(2) Shakespear, *Dict.*, p. 251.

(3) Temple bâti, il y a quatre mille ans, par le rajah Indra-saïn, dans la ville de Parsotam, province d'Orissa. *Ar. mahf.*, p. 143.

(4) Ce mot que nous avons adopté dans notre langue est le portugais *bailadeira*. Ces danseuses ont plusieurs noms en hindoustani; les plus usités sont *Ramjani* رامجنی c'est-à-dire *gentille*, *nautchi* نوچی *danseuse*, et *kantchani* کنچنی qui est le plus commun et qui, selon Bernier (*Voyag.* XI, p. 59), signifie *dorée*, de کنچن *or*.

tisanes, cortège peu édifiant, mais indispensable dans toutes les solennités indiennes, accompagnent les dévots. Les oblations offertes par les musulmans en l'honneur de leurs saints sont les mêmes que chez les Hindous ; elles consistent surtout en riz, en beurre clarifié, et en fleurs.

Parmi les fêtes dont j'ai à parler, les unes n'ont jamais été décrites, les autres l'ont été, spécialement par Chardin qui a parlé aussi de plusieurs dont je n'ai pas entretenu le lecteur (1), soit parce qu'elles ne sont pas connues dans l'Inde, soit parce que je n'ai rien trouvé à leur sujet dans les ouvrages hindoustani que j'ai été à même de consulter. Toutefois celles dont on trouve la description dans Chardin et d'autres écrivains se distinguent, comme je l'ai déjà dit, par des pratiques et des cérémonies particulières, et ainsi il a fallu en faire nécessairement mention.

La tolérance indienne est venue diminuer dans l'Inde le fanatisme musulman. Là Sunnites et Chiites n'ont point entre eux cette animosité qui divise les Turcs et les Persans ; ils vivent ordinairement en bonne intelligence et prennent même part, à peu d'exceptions près, aux mêmes fêtes religieuses.

Il est inutile de s'étendre ici sur les deux principales sectes qui divisent les musulmans. On peut compa-

---

(1) Telle est la fête ridicule du سر وتن *la tête et le corps*, célébrée le 20 *safar* en mémoire du prétendu miracle arrivé à la tête d'Ali, qui selon quelques chiites se rejoignit à son cops quarante jours après avoir été coupée. Voy. *les Voyages de Chardin*, édit. de Langlès, t. IX, p. 67.

rer la première au culte catholique et la seconde au protestant, et non d'une manière inverse, comme l'a prétendu feu M. Langlès dans une note de son édition de Chardin (1). Ces deux sectes divisent les musulmans de l'Inde; mais comme je viens de le dire, elles n'excitent généralement entre eux aucune animosité (2). Quelques musulmans même sont pour ainsi dire Sunnites et Chiites en même temps. Ainsi le célèbre poète Wali loue d'abord en peu de mots les quatre premiers khalifes Abou-bekr, Omar, Othman et Ali; puis, au long et emphatiquement, Ali et ses fils, Haçan et Houçain, qu'il nomme les *imams du monde* امام جہان.

Ces deux sectes ont fourni l'une et l'autre à l'église musulmane de l'Inde, des saints spécialement honorés par les musulmans de leur secte; mais qui ne laissent pas de l'être aussi par ceux de la secte opposée.

Les Musulmans de la secte d'Ali sont du reste dans les Indes plus ordinairement nommés *Imamiens* امامیه, c'est-à-dire *partisans des Imams*, que *Chiites* شیعه ou *dissidens*. On les nomme aussi les علی مردان, les gens d'Ali (3), et حیدری, du mot arabe حیدر, *lion*, qui est appliqué à ce prophète,

---

(1) T. VI, p. 173.

(2) Cependant lors de la fête de *Moharram*, la police croit quelquefois, par mesure de précaution, devoir obliger les Sunnites à ne pas sortir de leurs maisons, de crainte que quelques Chiites fanatiques ou dans un état d'ivresse, ne se portent envers eux à des voies de fait. *Asiatic Journal*, XXVII, 355.

(3) *Voyages de Bernier*, t. I, p. 14.

dont le titre honorifique est *lion de Dieu* اسد الله.

A côté des pratiques minutieuses empruntées au caractère indien, doit se placer la dévotion ridicule vouée par les Musulmans de l'Inde à certains monumens apocryphes, ou à des reliques fantastiques. Et pour faire quelques citations, tels sont deux grands tombeaux près de la ville d'Aoude, chacun de la longueur de 7 à 8 gaz (1), où le peuple s'imaginant que Seth et Job (2) sont ensevelis, se rend là en foule les jeudis pour réciter des *Fatiha* (3). Tel est le tombeau de *Lamech* ou *Lamag*, père de Noé, qui se trouve, dit-on, à Ali-chang, village de Caboul, et qui, dit-on encore, a donné le nom de *Lamagan* (4) au district où ce village est situé. Telle est la prétendue trace du pied de Mahomet قدم شريف, qui se voit près de Bénarès, non loin du palais d'Aurang-zeb et de l'étang nommé *Batchas Motchan*, où beaucoup de gens de toutes les classes se rendent aussi par dévotion le jeudi (5). Tel est enfin le beau, mais ridicule

(1) Mesure de la valeur de trois pieds.

(2) Il y a un autre tombeau de Job près de *Huléh*, ville sur le bord de l'Euphrate. *Voy.* Langlès, *Voyages de l'Inde à la Mecque* par Abd-ulkarim, p. 126.

(3) *Ar. mahf.*, p. 95.

(4) *Ar. mahf.*, p. 205. L'auteur de l'*Ayeen Akbery* dit la même chose; mais ce nom se prononce aussi *lagman*, ce qui détruit la prétendue étymologie. De ce mot dérive *lagmani* qui indique la langue particulière à ce district. *Voyez* Hamilton, *East India Gazetteer*, II, 133.

(5) *Araïch-i mahfil*, page 88. Une autre empreinte du pied de Mahomet se voit dans la ville de Cattack. Elle est gravée sur une

monument de *Cuddapah* (1), érigé en 1135 de l'hégire (1723 de J.-C.) pour un poil de la barbe de Mahomet, qui y était conservé dans une boîte d'or (2).

Une des pratiques les plus remarquables dans le culte musulman de l'Inde et sur laquelle il est bon de s'étendre un peu, ce sont les témoignages extérieurs de vénération que le peuple y prodigue aux saints, qu'on nomme en hindoustani *pir* پیر ou *wali* ولی. Ils remplacent pour les musulmans, comme je l'ai dit, les dieux nombreux des Hindous. Dans chaque ville, dans chaque village, que dis-je? dans la capitale reli-

pierre apportée de la Mecque et renfermée dans une châsse octogone. On montre auprès de Narraïngang dans le Bengale une troisième trace du pied de l'apôtre arabe très-vénérée par les dévôts musulmans, qui vont la voir en grand nombre de Dacca et des villes adjacentes. Une cinquième empreinte donne de la célébrité à une mosquée de Gour; enfin des vestiges pareils, aussi fabuleux que les autres, ne sont pas très-rares dans d'autres lieux de l'Inde. Hamilton, *East India Gazett.* I, 472; II, 292.

(1) Dans la province de *Balaghât*.

(2) Cette boîte avait un couvercle en cristal, percé de petits trous par où on introduisait de l'eau une fois l'an, lors d'une solennité particulière, pendant laquelle des pélerins venaient de toutes parts visiter la relique.

Mahomet avait l'habitude lorsqu'il conversait familièrement de passer la main à sa barbe. Quand il s'en détachait un poil, ses disciples s'en emparaient et le gardaient avec soin. Telle est l'origine de la relique dont il s'agit. Lorsque le célèbre Haïder conquit Cuddapah, il s'empara de ce poil et le fit porter à Séringapatam où il resta jusqu'à la prise de cette ville par les Anglais. Depuis cette époque on ne sait ce qu'il est devenu. Skinner, *Note; Asiatic Journal.* N. S. II, 328.

gieuse de l'Inde payenne, à Bénarès même (1), sont ensevelis un ou plusieurs saints qui sont les patrons de l'endroit, mais souvent inconnus ailleurs. Quelques-uns ont donné leur nom à des villes qui peu à peu se sont formées près de leurs tombeaux. Tels sont *Coutb-uddin*, qui a donné son nom à la ville de *Couth* ou *Couttoub* dans la province de Dehli (2); Houçain-Abdal, célèbre dévot musulman, qui a donné ce nom à une belle vallée de la province de Lahore et à une sorte de ville où s'élevait son tombeau (3); tel est enfin le nom de *Rauzah* روضه ou *tombeau*, qui a été donné à une ville d'Aurang-abad, célèbre par les châsses de plusieurs saints musulmans qui y reposent (4).

Quelques-uns de ces pirs ont acquis une grande célébrité; il en est même pour lesquels on a établi des fêtes qui se célèbrent généralement dans toute l'Inde. Je parlerai de ces derniers en passant en revue les différentes fêtes musulmanes de l'Inde. Ils se réduisent à six seulement, à savoir: *Khadja Khizr*, considéré communément comme le même que le prophète Élie, et cinq *pirs* ou saints qui sont, je crois, les cinq principaux *pirs* dont les dévots se nomment *pantch piria* [illegible] c'est-à-dire *dévots aux cinq pirs* (5). Ces

---

(1) On trouvera plus loin la vie d'un saint personnage enseveli dans cette ville.

(2) Hamilton, *East India Gazett.*, I, 473. Voyez plus loin l'article consacré à ce saint personnage.

(3) Hamilton, *East India Gazett.*, I, 672.

(4) *Ibid.*, II, 471.

(5) Shakespear, *Dict.*, p. 205. Selon le colonel Harriot (*On the*

pirs sont tellement renommés, qu'ainsi qu'on le verra plus loin, le peuple a donné leurs noms aux mois lunaires où se trouvent placées les fêtes qu'on célèbre en leur honneur. On n'a pas établi pour les autres des fêtes particulières; mais quelques-uns sont aussi célèbres que les premiers : aussi ai-je dû en parler pour rendre mon travail moins incomplet et plus utile. Quant à ceux dont la renommée est purement locale, on sent qu'il est tout-à-fait impossible que je puisse m'en occuper dans ce Mémoire. Un travail sur cette matière serait immense et ses résultats ne répondraient pas à la difficulté qui l'accompagnerait. On considérerait probablement comme peu intéressant de connaître les noms d'une foule de personnages plus ou moins obscurs et leurs légendes souvent merveilleuses et qui seraient par cela même peu propres à inspirer la confiance. Le colonel Briggs l'a jugé ainsi en donnant une traduction nouvelle de *Firichta*; il a négligé de traduire le chapitre concernant les saints musulmans de l'Inde, comme offrant trop peu d'intérêt au lecteur européen. Pour un travail de ce genre, il faudrait d'ailleurs bien d'autres ressources que les documens qu'on trouve épars dans les ouvrages hindoustani que j'ai consultés pour ce Mémoire, et le travail de *Firichta* qui s'arrête d'ailleurs à l'année 1611. Mais depuis plus de deux siècles que *Firichta* a écrit, des noms de nouveaux saints ont

---

oriental origin of Gypsey, Transact. of the Royal Asiatic Soc., II, 530), les musulmans donnent dans l'Inde le nom de *punchpiri* à une classe de gens errans qui ont quelque rapport avec nos Bohémiens.

été inscrits dans les *diptyques* de l'église musulmane de l'Inde. Depuis même que l'Angleterre y tient le sceptre du pouvoir, plusieurs musulmans s'y sont distingués par leur piété, et les Anglais, justes appréciateurs du mérite, n'ont pas toujours réussi à se les attacher. Tel fut Maulavi Abou'l-khair, natif de Jaunpour, de la famille de Farouki et de la secte de Hanifa. Ce saint personnage refusa une place dans le tribunal de Bénarès que le gouverneur W. Hastings lui proposa. « Résolu, dit Afsos (1), de détourner le visage des biens » du monde, il savait se contenter de son sort, et il ne » quitta l'angle de la retraite que pour aller jouir de la » plénitude des plaisirs immortels en 1198 (1783-4). »

Sans renoncer à me livrer plus tard à de nouvelles recherches et à donner une Biographie complète des saints musulmans de l'Inde, j'ai dû m'imposer aujourd'hui des bornes étroites.

J'ai déjà dit que, parmi les saints vénérés par les musulmans, il y avait quelques personnages qui ont professé le culte des Védas. De même aussi plusieurs des saints musulmans de l'Inde sont vénérés par les Hindous (2). Tels sont, outre ceux dont je serai dans le cas de parler plus loin, Chah Lohauni, au tombeau duquel, situé à Monghir, Hindous et musulmans viennent présenter leurs oblations surtout à l'époque de leur mariage et dans d'autres conjonctures solen-

(1) *Araïch-i mahfil*, p. 93.

(2) Hamilton, *East India Gazett.*, t. I, p. 648. *Asiatic Researches*, XVI, 135.

nelles (1) ; Chah Arzani, mort en 1032 (1623), dont la châsse, qui est élevée dans le faubourg occidental de Patna, est également visitée par les Hindous et les musulmans (2).

Cette tolérance réciproque des musulmans et des Hindous prend sa source dans une largeur de vues que l'on ne soupçonnerait pas surtout dans les musulmans, et qui cependant est entièrement conforme à l'esprit du Coran. Selon Mahomet, en effet, il n'y a qu'une seule vraie religion. Dieu l'a fait connaître aux hommes par ses prophètes et ses saints ; ainsi Moïse et Jésus-Christ, Zoroastre (3) et Brahma ont, suivant son système, répandu les mêmes doctrines : mais les hommes ne les ont point comprises ; ils ont altéré le culte divin, et c'est pour le rétablir dans sa pureté que Mahomet a été envoyé. On voit qu'il n'est donc pas extraordinaire que les musulmans vénèrent des personnages étrangers à leur religion.

Parmi les Hindous révérés par les sectateurs du Coran, on peut citer entre autres Baba-Lal et Kabir, dont il sera parlé dans la seconde partie de ce Mémoire.

Les musulmans du bas peuple, non contens d'honorer quelques saints hindous, prennent même souvent

(1) Hamilton, *East India Gazett.*, II, 237.

(2) *Ibid.* II, 382.

(3) On dit qu'un des douze imams s'est exprimé ainsi en parlant de Zoroastre : كان نبيا او حكيما, *C'était un prophète ou au moins un sage.*

part aux fêtes payennes de la religion brahmanique, et vont jusqu'à présenter des oblations aux idoles (1).

Parmi ces saints musulmans, plusieurs ont été licencieux à l'extérieur, à l'exemple du fameux poète persan Hafiz, dont tous les orientalistes connaissent les vers mystico-érotiques, lequel est néanmoins réputé *sofi*, et dont le tombeau, situé près de Chiraz, est encore aujourd'hui un lieu fréquenté de pélerinage (2).

Les titres qu'on donne à ces saints conduisent à une autre observation. Il y a dans l'Inde quatre classes de musulmans : les *saïds* سيد ou descendans de Mahomet par Houçaïn, les *cheïkhs* شيخ ou Arabes nommés vulgairement Maures (3), les *Pathans* پتهان ou *Afgans* افغان, et les *Mogols* مغل. Ces quatre classes

(1) Hamilton, *East India Gazett.*, t. I, p. 648.

(2) On peut citer dans ce nombre *Maulavi Mir Askari*, qui descendait d'Houçaïn et était de la secte imamienne. On dit qu'à l'extérieur cet homme recommandable était sans retenue, mais qu'il était intérieurement contemplatif. Il eut beaucoup de disciples qui par son moyen furent instruits de la science spirituelle et acquirent la perfection dans sa société. Il mourut en 1190 (1776-77) à Jaun-pour, où l'on voit son tombeau qui est un lieu de pélerinage. *Ar. mahfil*, p. 93.

La date de sa mort se tire, dit Afsos, des mots برد الله مضجعه *que Dieu rafraîchisse le lieu de son repos*. En additionnant la valeur numérique des lettres qui composent ce chronogramme, on a effectivement la date ci-dessus.

(3) Les Arabes mahométans qui s'établirent, sous le calife Valid, sur la côte de Malabar et dans le nord des Indes, sont nommés encore de nos jours *Maures*; les *Pathans*, ou, comme on les nomme encore, *Afgans*, n'ont rien de commun avec ces Arabes excepté la religion. J. R. Forster, *Note sur le voyage aux Indes Orientales* du P. Paulin de St.-Barthélemy, t. III, p. 133.

ont chacune fourni à la religion de saints personnages qui sont souvent désignés par ces dénominations, et par d'autres spécialement consacrées à chacune d'elles, telles que *Mir* میر pour les Saïds, *Khan* خان pour les Pathans, *Mirza* میرزا, *Beg* بیگ, *Aga* آغا et *Khadja* خواجه pour les Mogols. Souvent aussi les mots *Chah* ou *Sultan*, qui, après un nom propre, désignent un homme revêtu de la souveraine puissance, sont employés comme des titres honorifiques devant les noms de ces pirs, peut-être parce qu'ils sont considérés comme souverains de leurs âmes et maîtres de leurs passions (1). Indépendamment de ces titres, leurs noms se composent généralement de trois parties. Le nom propre ou اسم, comme Mohammed, Ali, Houçaïn, &c.; le titre honorifique, لقب, comme *Saïf-uddaulah* سیف الدوله (épée de l'empire), *Açaf-jah* آصف جاه (celui qui est revêtu de la dignité d'Açaf, ministre de Salomon), &c.; le surnom qu'on prend soi-même, et qui de là s'appelle تخلّص, *appropriation* (2). C'est ordinairement un nom abstrait, comme *Tapich* تپش (affliction), *Coudrat* قدرت (puissance), &c. Au lieu de cette dernière qualification, que les poètes ne manquent jamais de prendre, plusieurs saints sont distingués par un nom patronymique یدی

(1) Hamilton, *East India Gazett.*, II, 271.

(2) Je ne crois pas que cette dénomination dérive, comme le dit M. Belfour, de l'usage où sont les poètes de placer ce surnom à la *fin* خلاص de leurs pièces de vers. Voyez *The life of Ali Hazin*, page 21.

qui leur est commun avec toute leur famille religieuse. Tel est celui de *Tchichti* چشتی, dont on trouvera la mention plus loin. Chaque pir appartient à une lignée religieuse connue; il remet à ses disciples, en les initiant à la contemplation, l'arbre généalogique شجره نامه (1), des individus qui composent sa lignée religieuse, et chaque famille spirituelle forme comme un ordre monastique qui a un supérieur ou *président* مسند نشین ou سجاده نشین. La succession à cette présidence est indiquée par la remise du bâton et du manteau du chef décédé (2).

Quant au titre de *pir* پیر que l'on donne généralement à ces saints, il signifie proprement *vieillard*, mais il est pris, dans cette circonstance, pour désigner une dignité spirituelle équivalente à celle des *Gourou* گرو hindous. Les musulmans qui veulent s'adonner à l'étude de la religion et à la pratique de la piété doivent en prendre un pour guide spirituel : « Comme » l'ombre, a dit Wali, marche à la suite de ton » pir (3) ». Beaucoup de ces pirs sont à leur mort vénérés comme saints; de là le mot *pir* پیر est synonyme de *Wali* ولی, et signifie *saint* aussi bien que ce dernier mot.

Pendant leur vie on s'adresse à ces *pirs*, dans les circonstances fâcheuses, pour leur demander l'appui de

(1) Shakespear, *Dict.*, p. 544.

(2) On lit dans le livre IV des Rois, II, 13, qu'Élisée eut soin de prendre le manteau d'Élie afin qu'il lui demeurât.

(3) سایه من تو پیرکی دایم دنبال چال

leurs prières auprès de Dieu. On a souvent recours à eux pour en avoir des amulettes تعويذ (1). Les tigres et les léopards sont considérés, autant par les Hindous que par les musulmans, comme étant la propriété des *pirs :* aussi les naturels du pays ne sympathisent pas avec les Européens pour la chasse du tigre (2). Dans les landes qui forment le delta du Gange et qui se nomment *Sandar-ban,* on voit des dévots musulmans qui prétendent posséder des charmes contre la cruauté des tigres. Ces individus vivent dans de misérables huttes sur les bords de la rivière, et sont très-respectés par les passans, tant hindous que musulmans, qui leur donnent de la nourriture et des *caüris* (3) pour se les rendre propices (4).

Les édifices tumulaires des saints musulmans ont différentes formes qu'il est inutile de décrire; mais la plupart consistent en une chapelle au milieu de la-

(1) M. Reinaud, qui a récemment publié sur les *Monumens musulmans* un ouvrage fort utile, m'a communiqué le dessin d'un de ces amulettes, donné dans l'Inde à la mère d'un enfant, lequel devait le porter au bras droit. On y lit, avec quelques versets du Coran, les noms de plusieurs saints musulmans de l'Inde plus ou moins célèbres; ceux entre autres de Mouin-uddin, Kabir, Coutb-uddin, Farid-uddin et Nizam-uddin, sur lesquels on trouvera des notices dans ce Mémoire.

(2) La raison en est peut-être que les tigres sont utiles là où il y a ce qu'on appelle des *jangles* جنگل c'est-à-dire des bois et de grandes herbes. Ils détruisent les chiens sauvages et les daims, animaux bien plus à craindre pour les métayers, et se retirent lorsque le pays en est purgé. Hamilton, *East India Gazett.,* II, 431.

(3) کوڑی coquillage qui sert de monnaie.

(4) Hamilton, *East India Gazett.,* t. II, p. 605.

quelle est placée la châsse du saint. Quelquefois elle est élevée sur une chaussée sans degrés pour y monter, de sorte qu'on ne peut en approcher, et qu'on est obligé de réciter de loin les *Fatiha* (1). Les tombeaux des *pirs* musulmans se nomment indifféremment درگاه *châsse*, مزار *lieu de pèlerinage*, روضه *jardin*. Ces trois mots indiquent toujours le lieu de repos d'un saint; au lieu que les mots تربت مقبره &c. désignent les sépulcres des personnages qui ne sont point l'objet de la vénération publique. Du mot روضه *jardin*, pris dans le sens de *tombeau*, dérive le mot composé روضه خوان, qui indique ceux qui font profession de réciter le Coran et des prières sur les tombeaux des saints, et en particulier ceux qui récitent les louanges d'Houçaïn à la fête de *Moharram*.

Le culte que l'on rend à ces saints consiste à aller processionnellement à leurs tombeaux à certaines époques solennelles, et généralement les jeudis et quelquefois les vendredis de chaque semaine (2), pour y réciter des prières et y déposer des offrandes. On porte généralement, dans la marche religieuse, des piques nommées indifféremment چهری *baguette*, نیزه *lance* et جهنڈا *bannière*, parce qu'on y attache communément un morceau d'étoffe de manière à en former des drapeaux (3). Arrivé auprès du tombeau,

(1) *Araïch-i mahfil*, p. 100.

(2) *Ibid.* p. 110.

(3) En Egypte on emploie dans des cérémonies analogues des branches de palmier sans feuilles nommées مقرعه ou طرطقه.

on fiche en terre ces piques, qu'on laisse jusqu'au moment du retour. Ces processions de pèlerins, qui sont nommées *Medni* مدنی, et dans des cas particuliers *Tehari* چهری (1), ont des fakirs à leur tête.

Les offrandes qu'on dépose sur les tombeaux des saints consistent surtout en fleurs, sucreries, pâtisseries, et même quelquefois en vesces (2), en huile amère et en mélasse (3).

On offre aussi de ces dons dans les mosquées. « Il » déposa, dit Haçan, des oblations dans la mosquée (4). »

Ces offrandes se nomment *fatiha* فاتحه mot arabe qui signifie proprement *ouverture* et indique le premier chapitre du Coran. De là il s'emploie pour exprimer les formules de prières en l'honneur des saints, après lesquelles on récite ce premier chapitre, et par suite les offrandes faites aux saints concurremment avec ces prières (5). Mais ces *fatiha* ne s'adressent pas précisément aux saints; on ne saurait mieux les comparer qu'aux collectes de la messe des fêtes ca-

(1) Voyez l'article sur Madar.

(2) ماش *phaseolus max* ou *radiatus.*

(3) A ce propos, Afsos demande la permission de faire observer que, tout en admettant que les saints à qui on fait ces offrandes ont eu des révélations et le don des miracles, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils avaient bien mauvais goût, puisqu'on suppose non-seulement qu'ils acceptent après leur mort de telles oblations, mais encore qu'ils les désirent. *Araïch-i mahfil*, p. 100.

(4) لگا آپ مسجد میں رکھنی دیا *Sihr-ulbaïan*, page 27.

(5) J'ai donné dans mon *Eucologe musulman*, p. 215 et suiv., la traduction de plusieurs des prières nommées *fatiha*, et on en trouvera quelques autres dans ce mémoire.

tholiques en l'honneur des saints, où on ne les prie jamais directement. Ainsi, malgré la grande dévotion qu'ont envers leurs saints les musulmans de l'Inde, on ne peut pas dire qu'ils leur adressent réellement des prières. . . . .

Lorsqu'on charge le *Moulla* ملا ou prêtre attaché au tombeau d'un saint de déposer pour soi des oblations sur le monument, ce qu'on lui donne à cet effet se nomme چراغی, c'est-à-dire *offrande pour les frais du luminaire*, چراغ (1).

Les dons faits pour enrichir les tombeaux des saints se nomment نذر ائمه *présent en mémoire des Imams* (2). Les riches propriétaires se font un devoir de donner, non-seulement l'emplacement nécessaire tant pour bâtir les tombeaux des saints que pour contenir la foule des dévots, et permettre de tenir auprès du monument un *Méla* میلا ou *foire*, mais ils abandonnent encore des terres dont les revenus sont consacrés à élever et conserver ces édifices de la piété, à fournir des traitemens aux employés, et pourvoir enfin au luminaire, &c. Ces dons pieux se nomment پیران et نذر درگاه (3).

Le *Méla* n'est pas précisément une foire telle que nous l'entendons; c'est le nom qu'on donne aux réu-

(1) Shakespear, *Dict.*, p. 330.

(2) *Ibid*, p. 93. — Rousseau, *Dictionary of Mohammeddan law*, page 181.

(3) Rousseau, *Dictionary of Mohammedan law*, p. 180, 181; Shak. *Dict.*, p. 224.

nions de pélerins et de marchands qui, les uns par dévotion, les autres pour gagner de l'argent, et quelques-uns pour l'un et l'autre objet, se rendent dans les lieux considérés comme sacrés, aux fêtes de certains dieux indiens et des personnages réputés saints parmi les musulmans. Les marchands, trouvant alors en effet l'occasion de debiter leurs marchandises en fournissant aux besoins de la multitude, établissent là un marché (1). Ainsi le mot *méla* میلا *foire* se confond presque avec celui de *pélerinage*, زيارت chez les musulmans, تیرتھ chez les Hindous (2). Outre ceux que la dévotion ou l'intérêt y amènent, beaucoup de gens y viennent par curiosité, d'autres pour se livrer au plaisir; et enfin des voleurs et des filous ne manquent pas de s'y trouver dans l'espoir d'y exercer leur singulière industrie. Ainsi ces réunions se composent de *fakirs*, de dévots de toutes les classes, de musiciens, de jongleurs, de courtisanes et de danseuses, de merveilleux et de libertins, de fripons, de voleurs (3). La description suivante (4) d'une de ces fêtes demi-religieuses, demi-mondaines, en donnera une idée exacte. Il s'agit de la foire qui se tient chaque année à Baraïtch, dans le royaume d'Aoude, le premier di-

(1) Hamilton, *East India Gazett.*, I, p. 187.

(2) Ainsi qu'on l'a vu plus haut, les pélerinages musulmans ont généralement beaucoup de rapport avec ceux des Hindous et sont même souvent identiques.

(3) *Araïch-i mahfil*, p. 100, 111, &c. Hamilton, *East India Gazett.*, I, 231.

(4) Elle est extraite du *Barah maça*, p. 50 et suiv.

manche de *jeth* (mai-juin) auprès du tombeau du célèbre martyr musulman *Salar Maçoud Gazi*, dont il sera parlé au long dans la première partie de ce Mémoire :

« Cette foire annuelle se tient au milieu d'un » bois que les bêtes féroces abandonnent alors. » Là mille objets s'offrent de tous côtés aux regards; » on voit partout des escarpolettes : à chaque arbre est » suspendue une balançoire. Des tentes et des bancs de » marchands sont établis de tous côtés : des sucreries » de toutes sortes, de toutes couleurs y sont artiste- » ment étalées; des pains de plusieurs espèces, les uns » à l'eau, les autres au lait, couvrent les tables des » boulangers; tandis que d'un autre côté des viandes » rôties ou cuites de différentes façons sont disposées » sur des plats. Le riz préparé de plusieurs manières » et des monceaux de fruits frais et secs sont offerts » aux acheteurs. Il y a surtout un grand débit de » bétel qui se vend par paquets de cent feuilles, de » petits radeaux nommés *bèra* (1) et de fleurs que les » dévots achètent pour offrir au saint en accomplisse- » ment de leurs vœux.

» Il y a aussi des musiciens jouant de différens ins- » trumens; des jongleurs exécutant des tours d'adresse » variés; des danseurs du Décan d'une étonnante sou- » plesse. De gracieuses bayadères, d'intrépides sau-

---

(1) بیڑا Ces petits radeaux sont lancés par les musulmans sur les rivières en l'honneur du *Khadja Khizr*. Voyez l'article consacré à la fête de ce prophète.

» teurs de corde se font surtout remarquer. Au milieu » de ces ravissans spectacles, la liqueur enivrante faite » avec l'exsudation des fleurs du chanvre (1) circule de » toutes parts; bientôt hors d'eux-mêmes les buveurs » font entendre les cris de *haé* هاى (hélas) et de *hou* » هو (Dieu). Cependant chacun se rend auprès du » tombeau vénéré, et, offrant des fleurs ou des sucre- » ries, il y exprime son vœu. Les chanteurs et les » joueurs d'instrumens de musique rendent à leur ma- » nière leurs hommages aux reliques du saint. Parmi » des fleurs de lotus et des cyprès, mille bougies, mille » lampes et lanternes jettent le plus vif éclat. Tout cela » dure depuis le soir jusqu'au matin. Alors les pélerins » satisfaits rentrent dans la ville. On les attend avec » impatience, et aussitôt qu'ils arrivent on les entoure. » On jette sur eux, par honneur, des pièces de mon- » naie et des guirlandes de fleurs, et chacun veut leur » baiser les pieds. Ils ne parviennent à se retirer de la » foule qu'en distribuant des objets qui ont touché le » tombeau du saint. »

(*La suite dans un prochain numéro.*)

---

(1) سبزى nommée plus ordinairement بهنك (F. Gladwin, *Materia medica*, n.° 74) Voyez, sur l'usage de la boisson de chanvre, la Chrestomathie arabe de M. le baron S. de Sacy, t. I — Il paraît que les dévots de *Madar*, et probablement aussi de *Salar Maçoud*, font un grand usage de cette liqueur. Voyez l'*Asiatic Journal*, N. S. IV, 75.

Anciennes cérémonies du mariage en Géorgie.

Les cérémonies qui accompagnaient autrefois le mariage chez les Georgiens étaient, comme chez les Russes, un mélange de divers usages empruntés des nations étrangères.

Conformément à une coutume existant en Géorgie depuis les temps les plus reculés, les parens fiancent généralement leurs enfans sans les consulter sur leurs inclinations; et il arrive assez souvent que les futurs conjoints ne se sont jamais vus. On voit encore aujourd'hui comme autrefois des exemples de conventions entre les parens qui, soit pour poursuivre certains projets, soit simplement pour resserrer plus étroitement les liens respectifs des familles, ont pour objet le mariage de leurs enfans qui ne sont pas encore nés (1). Ces pactes étaient réputés sacrés, personne n'osait les rompre sans y être porté par des motifs puissans; il encourait alors une amende qui se nommait l'argent du sang (2).

Il arrive néanmoins assez souvent que les parens de

(1) Cette coutume existe encore aujourd'hui chez plusieurs autres peuples du Caucase, et notamment chez les Ingouches.

(2) Autrefois on connaissait sous ce nom, en Géorgie, deux sortes d'amende : 1.° celle qu'un meurtrier devait payer aux parens du défunt, quand il était d'un rang plus élevé que celui-ci; 2.° la somme à laquelle le fiancé était condamné en faveur de sa fiancée, quand il renonçait, après les fiançailles, sans un motif plausible.

la fille, après avoir donné leur consentement au mariage, retardent encore la noce pendant quelque temps, à cause des négociations concernant le don à faire à la fiancée, qui se suivent, de la part du futur, par des prêtres et d'autres personnages considérés. Fréquemment aussi les deux parties rompent entièrement à cause de la difficulté de s'accorder sur le contrat de mariage. Mais lorsque tout est réglé, les fiançailles se font aussitôt; puis la fiancée reçoit du futur, suivant la fortune de celui-ci, des cadeaux et des friandises, mais souvent au lieu de ces dernières seulement un petit pain de sucre qui lui est présenté sur une assiette, peut-être comme un symbole de l'état conjugal. En même temps les parens du fiancé invitent chez eux leur famille, leurs amis et leurs connaissances, et les régalent de confitures et de fruits. Le soir du jour des fiançailles, le futur, accompagné de ses amis intimes ou de ses plus proches parens, va chez la fiancée pour la voir. Cet usage s'appelle chez les Géorgiens *Piris nakhoua*, c'est-à-dire, regarder le visage (1). Dès que le futur est arrivé au logis de sa prétendue, il va, en présence des plus proches parens de celle-ci, dans la chambre qu'elle habite et s'assied vis-à-vis d'elle, afin de contempler la beauté de la compagne

(1) La même chose avait lieu chez les Russes, seulement avec cette différence que l'amoureux allait regarder sa prétendue avec l'entremetteuse du mariage ou un de ses parens, quand les deux partis étaient d'accord sur l'union; le jour des fiançailles n'était fixé que lorsque les deux jeunes gens s'étaient plu mutuellement dans cette entrevue.

qui lui est destinée pour la vie. Ensuite il s'approche d'elle, lui donne un anneau de turquoise et une pomme dorée (1), et reste à souper. Le repas fini, il enveloppe sa future d'une toile neuve et retourne chez lui. Le lendemain il reçoit de sa belle-mère un présent, dont il doit à l'instant aller lui-même la remercier. En même temps les parens fixent le jour de la cérémonie.

La veille du mariage, au soir, la prétendue, suivie de ses compagnes, va aux bains d'eaux thermales destinés aux femmes, à Tiflis; et dans les provinces, où en général il n'y a pas de bains publics, elle se baigne chez elle (2).

Le mariage se fait ordinairement le soir ou dans la nuit. Avant la cérémonie, le futur, bien paré et accompagné de tous ses parens, de ses amis et de ses convives, tous portant des cierges allumés, va chercher sa fiancée chez elle (3). Des musiciens ouvrent la marche; quand il a parcouru la moitié du chemin;

(1) L'usage de donner, dans cette occasion, un anneau à la future, vient des Grecs, et est une marque du consentement volontaire. Quant à la pomme dorée, c'est une coutume très-ancienne. Les tribus turques qui demeurent plus à l'est, donnent une pomme semblable à leur prétendue, en signe de la préférence qu'ils accordent à ses mérites.

(2) Autrefois, chez les Russes, la fiancée, accompagnée de ses amies, allait également au bain, le soir de la veille de son mariage; ensuite elles l'habillaient : ce qui était l'adieu solennel qu'elles lui adressaient. Dans la suite, cette cérémonie fut nommée *Dievitchnik*, soirée de la fille ou du bruit.

(3) Jadis en Russie, le prétendu allait également avec sa suite chercher sa fiancée pour le mariage.

ou quelques minutes avant d'arriver à la maison de sa prétendue, il lui fait annoncer sa venue par un messager qui est reçu par le père ou le frère de la fille, et régalé de vin contenu dans un gobelet d'argent. On lui donne ce vase en reconnaissance de la bonne nouvelle qu'il apporte, et on y ajoute un châle ou un morceau d'étoffe, suivant la fortune de la future.

Sur ces entrefaites, celle-ci est habillée, et pendant toute la journée, elle ressemble réellement plus à une poupée qu'à une créature vivante. Il est presque incroyable à quel degré le fard blanc et rouge, et un vernis vitreux, étendu par dessus avec un art particulier, privent le visage de la jeune fille de toute expression de vie. Parée dès le matin par ses compagnes, immobile et les yeux baissés, elle se place sur un siége élevé orné richement, dans le goût oriental. Sa tête est ceinte d'un bandeau large de trois à quatre doigts, garni de plusieurs rangs de perles, d'émeraudes et de rubis, et ressemblant à un petit diadème (1). Un voile de gaze très-fine lui couvre le visage, qui paraît encore plus animé. De son cou, d'une blancheur éblouissante et entouré d'un beau collier, pend un cordon auquel sont attachés des ducats et d'autres pièces de monnaie en or. La *kaba*, ou robe à longue taille et échancrée sur la poitrine, est ordinairement de satin ou d'une autre étoffe de soie blanche, toute simple et

(1) Ce bandeau, nommé *tassakravi*, est indispensable à la parure d'une géorgienne; il est ordinairement d'une toile de coton particulière, ou de velours brodé en argent et en or.

serrée par une riche ceinture ou un châle précieux. Le sein est couvert d'une chemisette (*oulispire*) rouge ou rose et garnie de perles ou de grenats. Un *kotibo* (demi-pelisse) rouge clair, ou une étoffe, est jeté par-dessus la robe de noce. Le pied est chaussé d'une petite pantoufle de velours (1) rouge clair, brodée en or et bordée de perles.

Dès que le prétendu est entré dans la maison de son futur beau-père, on le voile et on le mène dans la salle où tout le monde est réuni, où il s'assied silencieusement à droite de sa fiancée. Quelques minutes après, un parent âgé de celle-ci s'approche du couple, prend la main droite de la fille, la pose dans celle du fiancé, et adresse à celui-ci un discours dans lequel il lui dépeint avec les expressions les plus exagérées les excellentes qualités de sa future compagne, et même toutes celles qu'elle n'a pas; voici un échantillon de ces sortes de harangues. « Je te remets maintenant » pour toujours ma chère parente qui est ornée des » qualités les plus brillantes : elle est pure et intacte » de corps et d'ame, prudente, bonne, douce comme » un agneau, excellente femme de ménage et très- » adroite dans tous les ouvrages de son sexe; et j'es- » père que l'amour le plus ardent enflammera vos » cœurs jusqu'à la fin de vos jours. Je supplie en » même temps le Tout-puissant de vous accorder une » longue suite d'années, et par sa grâce ineffable de

(1) On voit bien qu'il n'est question ici que du mariage d'une riche géorgienne.

» vous bénir, comme il a béni Isaac et Jacob, d'ac-
» croître votre famille comme il a accru et étendu leur
» descendance, à l'honneur de son saint nom. Amen. »

Cette allocution finie, le futur et la future se lèvent; le *père de mariage* (1) s'approche avec deux cierges allumés qu'il leur remet. Ensuite il se place derrière eux et avec un sabre donne le signal d'aller à l'église; aussitôt toute la compagnie se met en marche au milieu des chants et du son des instrumens de musique, et du bruit des salves de mousqueterie (2).

Pendant que chacun prend sa place à l'église, le prêtre et le père de mariage tressent avec des fils de soie blanche deux cordons minces que le premier pose sur l'autel, et en même temps on étend à terre un magnifique tapis de Perse. Aussitôt que les futurs mettent le pied sur ce tapis pour recevoir la bénédiction, le père de mariage y dépose devant eux son sabre (3); ensuite il prend la croix que le père lui présente, et la tient au-dessus du jeune couple pendant

(1) En Géorgie, le futur et la future n'ont qu'un seul père de mariage (*natliya*) auquel ils témoignent toujours une considération et une confiance sans bornes, et qui ensuite est le parrain de leurs enfans.

(2) Au temps des rois de Géorgie, on tirait aussi des salves d'artillerie, au mariage des personnes distinguées.

(3) A chaque porte par laquelle passent les deux futurs en allant à l'église et en sortant, le père de mariage tient le sabre au-dessus de leur tête; cet usage et celui de déposer le sabre à leurs pieds quand ils reçoivent la bénédiction du prêtre, montre que l'arme est toujours à leur service, et que celui qui la possède s'engage pendant toute sa vie à les protéger comme ses propres enfans.

toute la cérémonie du mariage. Quand les couronnes (1) sont posées sur la tête des futurs, le prêtre passe un des deux cordons autour du cou du prétendu, on réunit avec de la cire les deux bouts pendant sur sa poitrine et on y appose en guise de sceau la croix que le père de mariage tient; il suspend de la même manière l'autre cordon au cou de la fille.

La permission de dénouer ces cordons est ordinairement accordée le troisième ou le quatrième jour : jusque-là le jeune couple doit observer la continence. Cette coutume est empruntée des Grecs, chez lesquels elle est encore en usage, surtout chez les gens du commun qui s'y conforment comme à un article de foi.

La cérémonie de passer ces cordons significatifs est la dernière partie de la cérémonie du mariage. Aussitôt après, le jeune homme présente à sa femme l'extrémité d'un mouchoir de soie; elle la prend de la main droite, et le suit en marchant à pas lents jusqu'à sa maison, où arrivent aussi, accompagnées par des chants et de la musique, toutes les personnes invitées. Quand les nouveaux époux entrent, la mère du marié leur donne à chacun un morceau de sucre, comme symbole d'une vie remplie de satisfaction et exempte de toute amertume; ensuite ils sont conduits au *dor-*

---

(1) Les couronnes de mariage sont en feuilles de papier d'or et très-légères. Une quantité d'oripeaux de la même substance pend à des cordons jusque sur les épaules. Pendant les fêtes du mariage, qui durent deux à trois jours, le jeune couple ne peut ôter ces couronnes.

bas (1), magnifiquement orné et éclairé brillamment; ils s'y asseyent sur un trône élevé, préparé pour eux et sans baldaquin. C'est là qu'ils reçoivent les félicitations des convives; chacun leur offre un présent qui varie suivant le choix et la fortune de celui qui le fait, et consiste quelquefois en toutes sortes de bagatelles à la mode. Chaque chose est reçue sur un plat d'argent par le prêtre ou par le père de mariage, qui proclame tout haut le nom et la qualité du donneur et la nature du don.

Suivant la tradition, cette coutume vient des anciens rois de Géorgie, qui, à leur avénement au trône, accueillaient de cette manière les félicitations de leurs sujets. Du reste on retrouve un usage semblable chez tous les musulmans de l'Orient.

Quand tous les convives ont fait annoncer leurs noms et leurs présens, commence la danse; à laquelle les femmes seules prennent principalement part. Parmi les hommes, les uns se contentent presque toujours de rester spectateurs, et font présent aux jeunes filles de pièces de monnaie d'or et d'argent qu'elles prennent avec les lèvres; d'autres vont dans les appartemens voisins où ils jouent aux échecs ou bien se livrent à d'autres divertissemens. Le jeu et la danse continuent

(1) Le *dorbas* est une grande salle d'été très-haute, dont le toit, voûté en forme de cône arrondi, domine sur celui de la maison. La construction de ces salles les fait ressembler absolument à des tentes de feutre ou yourtes des Kalmuks : leur élévation considérable les rend des lieux de repas très-agréables pendant les chaleurs de l'été.

jusqu'au souper, dont le père de la mariée fait les honneurs. Les hommes mangent séparés des femmes dans des salles différentes, où l'on boit copieusement à la santé du jeune couple. A ce repas, la nouvelle mariée se joint aux femmes ou bien reste auprès de son époux, sur le trône; le père des fiançailles leur y apporte des mets et des fruits sur un plat d'argent. D'après un ancien usage immuable, la jeune femme ne peut goûter aucun mets.

Le régal des convives dans la maison du jeune homme dure trois jours, pendant lesquels il porte le titre de roi, et sa femme celui de reine. Le troisième jour, après le souper, ou peu de momens avant que ce repas finisse, le sceau de cire apposé aux cordons par le prêtre est solennellement ouvert; à cette occasion, l'un des parens qui est doué de la facilité de parler, adresse un panégyrique aux jeunes époux. Ensuite le père de mariage s'avance, enlève avec son sabre le voile de la jeune femme, et lit la longue liste des présens de noce; ce qui termine le dernier jour des cérémonies du mariage.

Ceci est l'usage ancien, il n'est plus suivi maintenant que par les Géorgiens âgés. Le temps et l'adoption des coutumes européennes, beaucoup plus simples, feront disparaître les dernières traces de ces cérémonies antiques.

GRIG. GORD...

Notes sur le Tubet par le P. Hippolyte Desidèri, recueillies par N. Delisle (1).

PEU, U, TSANG. *Peu* (2) est le nom commun des peuplades du troisième Tubet. *Peu ba*, nom adjectif, désigne les *Tubétains*. *U*, nom de la province de Lassa. *Zzang* est le pays situé au sud de Lassa et dont *Dji-gatsey* est la capitale, plus proche de *Lassa* que de *Kouti* (3), à 20 jours de la derniere et à 10 de la première ville.

So po (4) désigne dans la langue tubétaine les Tar-

(1) Ces notes, quoique peu étendues, suffiront pour éclaircir les doutes qu'on a eus jusqu'à présent sur la signification des noms *Grand* et *Petit Tubet*, *Premier*, *Second* et *Troisième Tubet*.- KL.

(2) C'est le même mot qui s'écrit *Bodh*. — KL.

(3) Ou *Nialmu*, à la frontière actuelle du Népal. — KL.

(4) Écrit སོག་པོ་ *Sogh bo*, c'est-à-dire, *habitans des prairies*. C'est le nom que les Tubétains donnent aux Mongols et aux autres nomades de l'Asie centrale. Ils appellent རྒྱ་སོག་ *Ghia sogh* ou *Ghia des prairies* les tribus turques nommées *Hoei hoei* en chinois et en mongol. J'avais inséré ces remarques dans mes *Observations sur le Dictionnaire tubétain* de Schrœter, imprimé à Sérampore. Dans une lettre que M. J. J. Schmidt, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, m'a fait l'honneur de m'adresser dernièrement, il me dit qu'en donnant cette explication, j'avais vraisemblablement confondu le mot སོག་པ་ *Sogh ba*, qui

tares de la Basse-Tartarie au sud-est de *Jongar Sembo.*

Le nom du pays de *Gor* est inconnu au P. Desideri.

Le roi du second Tubet ne dépend pas de celui de Lassa, mais il reconnaît le grand Lama.

Takpo, Takpo knier, Kombo, pays étendus et divisés en *Kongh tseu* et *Kongh me*. Grande province de *Kham*, de laquelle on va au nord à Sining, séparée des Tartares par des montagnes impraticables ; de sorte

---

manque dans Schröter, et qui a la même signification que le mongol ᠳᠠᠯᠤ *Dalou*, savoir *omoplate*, avec le tubétain སོག་ པོ་ *Sogh bo*, en mongol ᠲᠠᠯᠠ *Tala*, qui désigne une plaine couverte d'herbes, une prairie. Je crois que c'est M. Schmidt qui se trompe, car c'est le mot *Sogh* seul qui signifie proprement *prairie*, et on sait que པ་ *ba*, aussi bien que པོ་ *bo*, sont en tubétain des particules de dérivation qu'on ajoute aux radicaux, mais qui peuvent aussi être supprimées. Dans le dictionnaire géographique de l'Asie centrale, publié à Péking par ordre de Khian loung, le mot སོག་ *Sogh* seul est partout traduit par 地草 *Thsao ti*, ou *prairie*, entre autres dans les noms de la ville de *Sogh dzoung* et de la rivière *Sogh tsiou* dans la province de *K'ham*. D'ailleurs la partie de la Tartarie située au nord du Tubet est appelée dans la langue de ce pays སོག་ཡུལ་ *Sogh youl*, c'est-à-dire *pays des prairies* ou *des steps*. — Kl.

qu'il faut aller chercher le passage de Sining à l'orient du désert.

Pour aller de Yarkand au Tubet on passe par le désert (1) de *Ngari-Jongar*, auquel on arrive par un passage entre deux montagnes qui nulle autre part ne sont praticables.

Le pays de Ngari Jongar dépend du Tubet.

Au sud du côté de l'Orient, sont les peuples qu'ils nomment *Lhau bà*, ce qui signifie les *peuples du Midi*; ce sont des sauvages qui ne permettent à personne l'entrée de leur pays; ils commercent sur la frontière qui s'étend par tout le pays depuis *Pary* jusque vers Sining, dont ils sont séparés par des montagnes désertes et impraticables.

Le pays de *Nekpal* ne dépend pas du Tubet et a une autre religion indienne. Les Tubétains le nomment *Pe boï iulh* ou *Pé iulh*, car *Pé* est le nom de ce pays.

A *Karthou* et à *Ngari Jongar*, il y a des garnisons tubétaines pour défendre les passages.

Katăŏ Kŏtan, nom que les Mongols donnent à la Tartarie au-delà des Ouzbeks, qui envoient de Kŏtan vendre des chevaux à *Lata* (ou Ladak).

Tangout, nom tartare de la partie du Tubet voisine de la Chine et du désert. *Barantola*, nom que les Tartares chinois donnent à Lassa et à la partie méridionale du même pays.

---

(1) *Désert* désigne ici, et partout, un pays inhabité, qu'il soit plat ou montagneux. — Kl.

Dans la langue du Tubet, le troisième, ou celui de *Lassa* se nomme *Peu*.

Le *second* ou *Grand Tubet* est appelé *Lata ioulh*, pays de Lata.

Le *premier* ou *Petit Tubet* est le *Baltistân*, au nord-est du Kachemir.

De Lassa à Sining il y a deux routes. L'une, de quatre mois, passe par des pays inhabités; l'autre, par le désert, n'est que de trois mois; elle est plus à l'ouest et au nord, et coupe le désert en droiture.

Yarkand était un royaume à part et mahométan, différent de *Kachkar*; maintenant il est soumis au roi de la Tartarie indépendante, nommée *Jongar ioulh* (1) par les Tubétains qui y ont établi leur religion.

Kachemir est au sud-ouest du Tubet. C'est une province soumise au Grand Mogol. La ville de *Lata* est la capitale du *Grand Tubet*.

De là, on va sans rencontrer aucune séparation, ni montagnes difficiles, à l'orient deux mois de chemin; à huit lieues communes de 30 au degré pour la marche d'une journée. La route E. N. E. jusqu'au Grand désert. Dans ce désert on tourne vers le nord pendant seize jours, jusqu'à *Ngari Jongar*. On rencontre dans le désert des montagnes très-grandes qui sont les sommets de l'Imaüs; après on tourne au levant environ deux mois de bon chemin de 12 heures chaque jour.

A l'extrémité est le troisième Tubet, où la route commence à décliner vers le sud. *Karthoa* est au com-

(1) C'est-à-dire, pays des Dzoungars.

mencement du désert de *Ngari Jongar;* de là en seize jours à *Ngari,* puis en dix-huit jours à l'est à *Tochoa;* de là vingt-deux à l'est à *Rethŏa,* nommé en mogol *Redok;* de là à l'est au commencement des habitations, dix ou douze jours; puis à Lassa, trente jours de chemin au S. S. E.

Le *Nekpal* se compose de trois royaumes indépendans; on ne connaît que celui de *Katmadou;* les deux autres sont *Patan* et *Badgao;* ils ne dépendent ni du Mogol ni du Tubet.

Au-dessous est le royaume de *Bithia.*

De *Patna* sur le Gange il y a deux routes au Nekpal; l'une par *Morangh,* l'autre par *Missi* qui dépend du Mogol. De Missi au royaume de *Bithia,* et de là aux frontières de *Badgao.* Cette route est droite au nord, l'autre décline vers l'est.

Le *troisième Tubet* entier relève de la Chine, le second est indépendant, le premier est soumis au Mogol.

Le Mogol a conquis jusqu'à *Negrikot* inclusivement jusqu'aux frontières de *Bringongh.*

Les montagnes au sud du second Tubet se nomment *Kŏkaor* ou *Ko-gliaor.*

Rapport fait au Conseil de la Société asiatique sur la collection d'antiquités indiennes de M. Lamare-Picot.

Vous avez chargé une commission, formée de MM. Mohl, Stahl et de moi, de vous faire un rapport

sur la collection d'antiquités indiennes rapportée récemment par M. Lamare-Picot. Je viens au nom de cette commission vous exposer les résultats de l'examen auquel elle s'est livrée.

La collection de M. Lamare-Picot se compose d'un nombre considérable d'objets relatifs aux deux religions les plus célèbres de l'Asie orientale, le Brahmanisme et le Bouddhisme, d'ustensiles et de meubles divers destinés aux usages religieux et domestiques chez les Hindous, enfin d'une série de statuettes représentant des individus appartenant aux castes diverses qui habitent le Bengale. M. Lamare-Picot, que plusieurs voyages dans l'Inde avaient familiarisé avec les usages de ce pays, fut frappé, pendant son séjour en France en 1823, de l'absence d'un dépôt scientifique où se trouvassent réunis les monumens religieux des Hindous et les objets de tout genre propres à jeter du jour sur leurs coutumes et le caractère de leur civilisation. Il conçut dès-lors le plan d'un nouveau voyage en Orient, dans le but de rassembler au Bengale et à la côte de Coromandel, tout ce qui lui paraîtrait de nature à satisfaire la curiosité qu'excitent, depuis plusieurs années, sur le continent, les usages religieux et domestiques des peuples de l'Inde. C'est à cette heureuse idée et au zèle avec lequel M. Lamare-Picot l'a mise à exécution, que l'on doit la réunion d'un très-grand nombre d'objets dont l'ensemble éclaire d'une vive lumière les habitudes religieuses, les coutumes, et, en général, la civilisation des peuples de l'Hindoustan.

De fréquens voyages et un séjour prolongé dans le Bengale et à la côte de Coromandel avaient fourni à M. Lamare-Picot l'occasion d'assister aux principales cérémonies du culte brahmanique. Il s'attacha à recueillir les images des divinités que les Hindous exposent dans les grandes solennités religieuses, et qu'ils détruisent après qu'elles ont reçu leurs hommages. La réunion de ces divinités comprend plus de trente tableaux sur toile, sur bois ou en terre cuite, représentant la triade indienne, *Shiva* couvert des cendres appelées *Vibhoûti*, plusieurs formes de *Dourgâ*, telles que *Kâlikâ* et *Djaguddhâtrî*, *Vichnou* et ses diverses incarnations, entre autres *Krichna* avec *Râdhâ*, *Râma*, *Balarâma*, plusieurs figures de *Ganesha* et de *Dharmadeva*, le dieu de la justice, spécialement adoré sous la forme d'un bœuf; la collection de M. Lamare-Picot compte plusieurs *Dharmadeva*, parmi lesquels il en est un d'une vérité remarquable. Un nombre égal de statues en marbre, en terre cuite et en bois, reproduisent avec une grande exactitude ces mêmes dieux, et particulièrement le symbole mystérieux du *Lingam* sous des formes diverses. Mais de toutes les images des divinités indiennes, les plus frappantes comme les plus variées sont les petites figurines de bronze au nombre d'environ quarante, dont plusieurs se recommandent par leur antiquité. Les plus communes sont, comme on doit s'y attendre, celles de *Ganesha* et du *Lingam*. *Indra* y figure monté sur un éléphant richement orné. *Krichna*, *Balarâma*, *Agni*, *Pavana* y sont répétés plusieurs fois. Enfin

nous avons surtout remarqué un groupe de *Narasinha* avec sa *Shakti* ou son énergie femelle, qui est d'un très-bon travail.

Au nombre des monumens religieux, il faut compter quatre pièces de bois hautes de plus de sept pieds, que l'on nomme au Bengale *Berchokath* ou bois des funérailles (1). Ces espèces d'obélisques à plusieurs étages sont élevés par la piété filiale au souvenir d'un père ou d'un parent chéri. On les présente à la famille du défunt réunie dans un banquet funèbre, un Brahmane les consacre, et ils sont plantés en terre auprès du Gange ou d'un étang. Ils doivent rester debout pendant une année, temps supposé nécessaire pour que l'âme puisse parvenir au séjour des bienheureux. Le monument est soutenu par une divinité d'un ordre inférieur appelé *Dotton* (*Devatâ?*); deux éléphans ou deux tigres, entre lesquels est sculptée une tête d'homme, supportent le second étage, au milieu duquel est placé le taureau à bosse, image de *Dharmadeva*. Au-dessus s'élève la forme d'un temple, emblème du *Kailâsa* ou paradis de *Shiva*. M. Lamare-Picot a en même temps cherché à se procurer quelques divinités adorées spécialement par les castes inférieures. De ce nombre est la tête grossièrement sculptée d'un dieu révéré par les bûcherons, qui le

(1) Ce mot doit signifier le pilier du bœuf, de *Vricha*, bœuf, et *Kachtha*, bois. C'est le pilier auquel est attaché le bœuf qui figure dans les cérémonies funéraires du *Shrâddha* (Ward, t. III, pag. 357, édit. Lond. 1822).

regardent comme leur protecteur contre les attaques des tigres; elle a été trouvée dans les îles boisées des Sunderbunds (1). Ce n'est pas la pièce la moins curieuse de cette partie de la collection, et il faut savoir gré à M. Lamare-Picot de n'avoir pas négligé cette divinité rustique pour les représentations plus brillantes et plus connues du culte des Brahmanes. Elle peut donner une idée des dieux des castes presque sauvages, dont les usages et les mœurs échappent trop souvent aux observations des voyageurs.

La réunion des vases et objets de tout genre employés dans les sacrifices et dans les cérémonies religieuses des Brahmanes, forme une des parties les plus variées de la collection de M. Lamare-Picot. On y remarque les vases de formes diverses qu'ils emploient pour leurs ablutions dans le Gange et dans les étangs consacrés, tels que les *Kamandaloù*, pour puiser l'eau, d'autres vases en terre pour le culte, dont plusieurs rappellent le *Yoni* et sont consacrés à *Vichnou*; des *Shrouva* ou cuillers pour verser le beurre clarifié, avec des manches surmontés du serpent *Shecha*; des boîtes à parfums en cuivre, ciselées avec soin; des cassolettes également en cuivre, pour brûler le camphre devant les statues des dieux; enfin des lampes de toutes grandeurs en cuivre et en terre. Plus de vingt modèles en plâtre et en brique

(1) M. Lamare-Picot lui donne le nom de *Kaloura Doukinera*; c'est vraisemblablement le *Kalou Râya*, qui, suivant Ward (t. III, pag. 186), passe pour une des formes de *Shiva*.

reproduisent les temples les plus célèbres du Bengale et de la côte de Coromandel. Divers objets de l'adoration populaire, tels que le *Lingam* et *Krichna*, sont placés sous des *Mandapas* ou petits temples en cuivre d'un travail curieux. Toutes ces pièces, très-nombreuses, et qui, presque toutes, sont fort bien conservées, ont le mérite de donner des notions précises sur les cérémonies des Brahmanes; et en voyant ces lampes, ces vases, ces boîtes à parfums, on peut se faire de la nature et des détails de ces cérémonies une idée bien plus exacte qu'en lisant les descriptions les plus minutieuses des voyageurs.

La partie de la collection de M. Lamare-Picot qui est relative au culte de Bouddha, quoique moins variée peut-être, n'offre pas moins d'intérêt. Elle se compose de plus de cinquante statues, de grandeurs et de matières diverses. La plus belle n'a pas moins de trois pieds et demi de haut. Les statues sont en marbre, en albâtre, en bois de tek doré ou recouvert d'un vernis noir. Une seule est de cuivre, et il y a lieu de croire qu'elle représente ou un personnage de la triade bouddhique, ou quelque *Bodhisattwa*, car la richesse des ornemens dont elle est chargée contraste avec la simplicité des autres Bouddha. Plus de vingt-cinq statues en pierre et en bois doré ou argenté, et un nombre égal de figurines en cuivre reproduisent le même personnage divin, assis dans l'attitude d'une méditation profonde; il en est une qui représente le dieu les mains jointes, dans la position appelée *Kritândjali*. Parmi les pièces en cuivre, nous avons remar-

qué deux morceaux fort intéressans et tout-à-fait neufs: l'un représente la naissance de *Shâkya*, entouré des huit divinités gardiennes des huit points du monde ; et l'autre, Bouddha assis sous l'arbre *Shâla*, dont le feuillage est artistement figuré. Deux morceaux non moins curieux et très-anciens passent pour l'image de *Mahâmâyâ*, la mère de *Shâkya*. Quoique le temps ait fait disparaître les signes distinctifs auxquels on pourrait reconnaître cette divinité, on peut avec certitude la rattacher au culte de Bouddha. C'est aussi à cette religion qu'il faut rapporter le bas-relief représentant l'animal fabuleux nommé *Rankos*, que les Tibétains et les Barmans révèrent comme le protecteur des temples de Bouddha. Ce bas-relief, sculpté avec soin, représente deux de ces animaux ailés enlacés dans les feuilles d'un ananas, dont le fruit les sépare.

Votre Commission n'a pas examiné avec moins d'intérêt la série de figurines en terre peinte, qui comprend les diverses castes et professions des deux sexes chez les Hindous du Bengale. Elle offre une galerie à-peu-près complète de tous les états, depuis le Brahmane jusqu'aux plus basses conditions; et, ce qu'il est important de remarquer, elle se recommande moins encore par les notions précises qu'elle nous donne sur les distinctions extérieures, et en quelque sorte sur les rapports civils de ces castes entre elles, que par les variétés de races qu'elle révèle entre la plupart des individus qui les composent. Ces variétés sont marquées par des nuances très-tranchées dans la teinte de la peau, et souvent même par des

différences plus profondes dans la constitution physique. Ainsi ces quarante statues, qui embrassent depuis le Brahmane blanc jusqu'à l'esclave presque noir, donnent les moyens de vérifier les résultats auxquels a conduit dans ces derniers temps l'étude comparée des divers idiomes de l'Inde. Nous ne craignons pas de dire que c'est une des parties les plus précieuses de la collection de M. Lamare-Picot. Sa nouveauté et son importance font desirer qu'un dépot public s'enrichisse de ces matériaux dignes de former la base d'un Musée ethnographique consacré aux peuples de l'Asie, musée dont le progrès des études orientales fait depuis longtemps sentir le besoin parmi nous. La France ne possède pas encore de dépôt de ce genre, et il serait d'autant plus desirable qu'elle pût acquérir les nombreux objets réunis par M. Lamare-Picot, que cette collection deviendrait ainsi le centre auquel ne pourraient manquer d'aboutir les résultats des voyages futurs en Asie. Le dévouement avec lequel M. Lamare-Picot s'est livré à des recherches pour lesquelles il n'avait pas de guide, la persévérance qu'il a mise à les poursuivre malgré les obstacles de tout genre qui devaient l'arrêter dans une carrière nouvelle, méritent les éloges de la Société Asiatique, et votre Commission a pensé que vous aimeriez à les lui exprimer. Elle serait heureuse que le témoignage que vous rendrez en faveur de cette collection pût concourir, avec le jugement du premier de nos corps savans, à attirer l'attention du gouvernement sur les services rendus à la science par ce voyageur zélé. L'offre généreuse qu'a

faite M. Lamare-Picot d'abandonner à l'État la totalité de ses collections ethnographiques et d'histoire naturelle, sont des titres à la faveur d'un pouvoir ami des études sérieuses. L'acquisition de ces matériaux intéressans aurait en outre l'avantage d'assurer pour l'avenir à la France de nouvelles richesses, en encourageant M. Lamare-Picot à recommencer en Asie des voyages si utiles aux sciences naturelles et historiques.

En conséquence, votre Commission vous propose d'arrêter que les efforts de M. Lamare-Picot méritent les éloges de la Société Asiatique, et en même temps d'autoriser M. Lamare-Picot à faire connaître publiquement, s'il le juge nécessaire, le jugement favorable que vous portez sur sa collection.

J. Mohl, Stahl,
Eug. Burnouf, *rapporteur.*

Lettre adressée par M. Pauthier au Rédacteur du Journal asiatique, *relativement à un article sur son Mémoire sur la* Doctrine du Tao.

OBSERVATION

DE LA COMMISSION DU JOURNAL ASIATIQUE.

Malgré le desir exprimé par M. Klaproth, la Commission eût balancé à admettre, *telle qu'elle est*, la réponse que lui a envoyée M. Pauthier. Ce qui l'a décidée, c'est que, cette réponse étant dirigée contre un de ses membres, il lui a paru que c'était le cas d'ouvrir la porte la plus large à la défense, en n'en supprimant pas même des expressions qui

y sont complètement inutiles et qu'on ne saurait approuver. Ce que la Commission doit dire, c'est qu'elle n'eût jamais permis l'insertion du premier article de M. Klaproth, s'il eût été écrit du ton de la réponse de M. Pauthier.

LETTRE DE M. KLAPROTH À LA COMMISSION.

J'ai l'honneur de renvoyer à la Commission du *Journal asiatique* la réponse que M. Pauthier a jugé à propos de faire à ma critique de son *Mémoire sur la Doctrine du Tao*, et je la prie d'insérer ce morceau *tel qu'il est* dans le *Journal*, sans y faire aucun changement. Il me paraît très-propre à confirmer tout ce que j'ai dit dans mon article. Les personnes instruites trouveront sans doute que j'aurais pu juger beaucoup plus sévèrement que je ne l'ai fait un travail qu'on est réduit à défendre par de tels argumens; j'avais bien voulu me charger de rendre compte du Mémoire en question, mais je n'ai nulle envie de m'engager à relever les méprises qui pourront échapper à des commençans en fait d'histoire, de géographie et de grammaire chinoises, alors même qu'elles seraient débitées d'un ton de maître et assaisonnées d'injures.

L'auteur du Mémoire a fait observer que j'avais déjà combattu de soi-disant sinologues avant qu'il fût né. Cela se peut; et c'est justement une lecture non-interrompue des livres chinois, continuée depuis plus de trente ans, qui me donne quelque droit d'exprimer une opinion sévère sur des études superficielles et des travaux prématurés. La langue chinoise étant à la portée d'un nombre bien limité d'individus en Europe, il est

de toute nécessité de signaler les erreurs de ceux qui ne se sont procuré qu'une connaissance fort imparfaite de cet idiome. C'est pour cette raison que je combattrai constamment leurs prétentions mal fondées, comme j'ai toujours été le premier à rendre justice aux travaux des Staunton, des Rémusat, des Julien et de tous ceux qui ne veulent pas enseigner ce qu'ils n'ont point appris. *Ea doce quæ didicisti.*

KLAPROTH.

Lettre à M. le Rédacteur du Journal asiatique.

MONSIEUR,

Vous avez inséré dans le dernier numéro du *Nouveau Journal asiatique*, une critique du Mémoire que j'ai publié récemment sur l'*Origine et la propagation de la doctrine du Tao*, fondée en Chine par *Lao-tseu*, à laquelle je n'aurais pas répondu, si le nom de son auteur, le ton haut et tranchant de cette critique, n'étaient pas de nature à faire regarder comme autant de vérités, les assertions fausses, et les erreurs nombreuses qu'elle renferme. J'aurais méprisé le sentiment de malveillance qui l'a inspirée, sans la publicité que lui a donnée le *Journal asiatique*, et la sanction dont il l'a pour ainsi dire revêtue. Je tâcherai, dans ma réponse, d'être clair et bref. Pour cela, je vais suivre M. Klaproth dans sa critique, page par page, et répondre à ses différentes assertions.

Le premier sentiment que manifeste M. Klaproth

est celui de la surprise, et après avoir cité un passage de M. Abel-Rémusat concernant l'influence possible de la philosophie indienne sur la philosophie chinoise, il s'étonne « qu'un élève de ce savant professeur, qui » n'a peut-être pas encore bien approfondi les règles » de la grammaire chinoise, entreprenne de pousser » plus loin des recherches que le maître, consommé » dans l'étude de la littérature chinoise et de la phi- » losophie des peuples de l'Asie, a cru devoir aban- » donner, ou toucher seulement dans son enseigne- » ment oral ». Cependant, à moins de se croire, comme M. Klaproth, doué de la faculté de tout savoir, il me semble qu'au lieu de s'étonner de voir quelqu'un, ne fût-il encore qu'élève, chercher à éclaircir quelques points très-obscurs de l'histoire et de la philosophie des peuples, on devrait plutôt applaudir et encourager ses efforts. Mais apparemment que cette disposition bienveillante et désintéressée d'esprit qui ne voit dans les travaux simultanés et successifs des hommes studieux que des motifs de satisfaction, n'est pas dans le naturel de M. Klaproth, car, si je ne me trompe, il serait difficile de trouver dans toutes les productions de ce rude critique autre chose que des attaques plus ou moins grossières envers la plupart de ceux qui, depuis quarante ans, se sont occupés des études orientales. Il bataillait déjà sur le chinois avant que je fusse né. Il est malheureux toutefois que le *Journal asiatique* soit devenu son champ-clos, ou plutôt son camp retranché, dans lequel il n'est guère permis de venir le combattre. Aussi ce journal scientifique est presque

devenu un recueil de diatribes dont M. Klaproth s'est arrogé le monopole. Il faut une certaine espèce de dévouement pour se rendre ainsi l'écho de tous les sentimens mauvais.

Le passage précédemment cité de M. Klaproth ferait supposer dans moi une grande présomption, si, comme il le dit, M. Rémusat, consommé dans l'étude de la philosophie indienne et chinoise, en avait exploré et publié tous les monumens; il y aurait même plus que de la présomption à moi, jeune homme, appuyé sur mes seules études, et indépendant de toutes coteries, de venir pousser mes recherches plus loin que le maître, lorsqu'à peine je sors des bancs de l'école, comme le fait charitablement remarquer M. Klaproth; mais il n'en est pas tout-à-fait ainsi; M. Rémusat n'a jamais eu l'intention de monopoliser la philosophie orientale; il n'a jamais prétendu, comme M. Klaproth, savoir la langue sanscrite, qu'il n'a pas étudiée, et qui, cependant, est de quelque utilité dans cette matière. Or il m'était donc permis, à l'aide du peu de connaissance que j'ai déjà acquise dans cette dernière langue, de présenter les aperçus et les analogies que j'ai cru remarquer entre la philosophie indienne et celle de *Lao-tseu*, et que j'ai toujours présentés comme conjectures plus ou moins certaines. J'ignore ce que M. Rémusat a pu dire de la philosophie de Lao-tseu dans son enseignement oral, parce que, pendant le peu de temps que j'ai eu l'honneur de suivre son cours, il n'a pas été question de Lao-tseu. Je me crois donc parfaitement justifié du reproche dédaigneux et im-

pertinent de M. Klaproth. Je devais cette explication avant de répondre à ses autres critiques.

M. Klaproth pense que mon Mémoire, « rempli de » citations chinoises et sanskrites, pourrait porter les » personnes qui s'occupent de la philosophie asiatique » à prendre pour des vérités les hypothèses que je » base sur des méprises et des explications fautives de » mots dont je n'ai pu saisir le sens »; c'est pour désabuser ces personnes qu'il a bien voulu relever ces méprises, en daignant leur faire part de ses lumières supérieures.

D'abord ce raisonnement est peu logique. Et depuis quand la confiance que l'on doit avoir dans un ouvrage, est-elle en raison inverse du nombre et de la variété des autorités qui s'y trouvent citées? S'il en était ainsi, il faudrait avoir infiniment peu de confiance dans les propres écrits de M. Klaproth, car on ne trouve nulle part une telle profusion de mots et d'idiomes étrangers; il est vrai qu'à l'aide d'une nombreuse collection de dictionnaires imprimés et manuscrits, on peut facilement donner le change au lecteur, mais les fragmens des langues que j'ai citées sont assez nombreux et assez étendus pour faire supposer que, dans ce Mémoire, ils ne s'y trouvent pas placés simplement à l'aide de dictionnaires, que d'ailleurs je n'ai pas le bonheur ou l'art de posséder. Au surplus, c'est le lecteur que j'en laisse juge.

Pour donner un échantillon de son style de traduction, et pour faire voir que je n'ai pas entendu exactement le texte chinois, M. Klaproth le retraduit

en entier, et son début prouve qu'il ne l'a pas même compris, car il prend pour un *second titre,* ce qui n'est que la citation, comme autorité, d'une ancienne légende sur *Lao-tseu;* M. Klaproth a été forcé de le reconnaître plus loin (p. 477), où il traduit : *Il faut encore observer que, d'après le livre authentique de la sainte généalogie de Lao-kiun,* &c. Mais comment donc, si c'est d'après ce *livre authentique* que l'auteur de la Notice raisonne, donnez-vous à cette Notice, pour *second titre,* ce titre même? Il y a là une évidente contradiction, car l'auteur d'un ouvrage quelconque ne cite pas, comme autorité dans l'ouvrage qu'il écrit, ce même ouvrage en question. J'avais cependant dit, page 23 de mon Mémoire : « Cette No- » tice n'est point une œuvre critique et rationelle sur » *Lao-tseu;* c'est, comme le dit l'auteur dans sa pré- » face, une espèce de recueil de légendes, de tradi- » tions populaires sur le fondateur de la doctrine du » Tao, et c'est en cela, selon nous, que cette Notice » ou Légende complexe en est plus précieuse, parce » que l'on peut mieux y découvrir le sens antique et » primitif, que les écrivains ou commentateurs mo- » dernes ont presque tous altéré, et n'ont pas, ou n'ont » que mal compris ». Cette citation répond en même temps au reproche de M. Klaproth, d'avoir pris pour base de ma dissertation, un ouvrage sans autorité. Il est probable qu'il n'est tombé dans la contradiction précédente que pour faire supposer que je n'avais pas même compris la première phrase de mon texte. Je pourrais donc, en retour de l'intérêt que me témoigne

M. Klaproth, en me recommandant l'étude de la grammaire chinoise, lui recommander celle du sens commun, ou de la logique. . . . .

M. Klaproth, en parlant du caractère 玄 *Hiouan*, qu'il prétend ne signifier ici que *merveilleux*, me prête gratuitement une absurdité. Ce n'est point du tout *Lao-tseu* que j'ai voulu assimiler à *Krichna*, et je le défie de trouver dans mon Mémoire un seul passage qui le laisse seulement supposer, puisque je cite les paroles mêmes de *Lao-tseu* (*Mém.* pag. 40), par lesquelles il désigne l'être primordial et suprême dans le caractère 玄 *Hiouan*, comme la porte ou l'origine de tous les êtres et de toutes les perfections. J'ai dit aussi que les sectateurs de *Lao-tseu*, l'ayant divinisé, lui ont souvent appliqué ses propres expressions concernant la divinité suprême avec laquelle ils ont voulu l'identifier; car les expressions de l'empereur *Jin-tsoung*, à la fin de la Notice, sont tirées du *Tao-te-king*; la dernière phrase se retrouve textuellement dans le premier chapitre de cet ouvrage (cité, p. 40 du Mémoire). Il est bien facile de faire des quolibets sur des expressions que l'on dénature, en prêtant gratuitement des absurdités à ses adversaires. . . .

Qui donc a jamais prétendu que des hommes eussent le teint *bleu*, fussent-ils même Chinois? Lorsque des peuples, comme les Égyptiens, comme les Indiens, ont prêté un teint *bleu* à quelques-unes de leurs divinités, apparemment qu'ils avaient des raisons

pour le faire. Il suffit que le fait existe pour que j'aie été en droit de le soutenir, et de prétendre que 玄 *Hiouan* devait ici être pris dans son acception rationnelle et primitive de *bleu ;* car celle de *merveilleux* ne représente absolument rien, et ne peut s'appliquer ici, comme j'aurai l'occasion de le prouver plus loin.

Pourquoi le caractère 洞 *Thoung* n'aurait-il pas ici la signification de *profond* que je lui ai donnée? c'est évidemment un adjectif : est-ce là ce qui a porté M. Klaproth a faire cette belle phrase du *joyau* DE *l'intelligence* DE *l'obscurité* DE *la voute céleste*, avec *la spontanéité du vide continuel?* M. Klaproth prétend que 符 *Fou* n'a pas la signification que je lui ai donnée, d'après le dictionnaire du P. Basile, et qu'il doit signifier ici *charme;* cela est possible, mais le contraire l'est aussi. La définition du P. Basile est confirmée par le dictionnaire de *Khang-hi*, auquel M. Klaproth a si souvent la bonté de me renvoyer. Il y est dit que *Fou* est un *ordre*, un décret, tracé sur une planche de bois, dont on garde une partie (comme la souche d'un billet de banque, ou tout autre mandat), pour servir de garant. M. Klaproth ne doit donc pas dire qu'il n'a jamais la signification de *scriptura publico sigillo munita* que le P. Basile lui a donnée. Il n'en est pas moins évident que 符 經 *Fou-*

king signifie un livre religieux consacré par la superstition ou la vénération du peuple. Ce caractère est souvent employé par les sectateurs de *Lao-tseu* dans cette signification. Une glose que j'ai sous les yeux lui donne pour synonyme 譜 *Pou* (10,258, Basile), *livre généalogique : libri referentes antiquas historias*, absolument comme le mot sanskrit पुराण *Pourâṇa*, qui lui est identique pour le son et la signification, parce que les Chinois ont, comme l'on sait, l'habitude de retrancher les dernières syllabes des noms étrangers; mon expression d'*écritures primordiales, consacrées par l'autorité publique*, n'est donc pas si inexacte que M. Klaproth voudrait le faire supposer.

M. Klaproth se donne inutilement beaucoup de peine pour prouver que je n'ai pas compris ni reconnu les deux caractères 溟涬 *Ming hing*, imprimés d'une manière fautive dans le texte. Il aurait pu se l'épargner s'il avait consulté ma copie manuscrite, laissée à l'Imprimerie royale. Il y aurait vu ces caractères écrits correctement, et il ne m'aurait pas charitablement taxé d'ignorance. C'est comme si, parce qu'un grand nombre des mots sanskrits, cités par M. Klaproth, sont écrits d'une manière fautive, on en tirait la conséquence qu'il ne sait pas le sanskrit (1); il

(1) M. Klaproth, qui a voulu expliquer la formule bouddhique *Om mani padmè houm*, d'après une planche de bois sur laquelle

serait sans doute en droit de protester contre une pareille conclusion. Au reste, M. Klaproth fait toujours de ces suppositions bienveillantes pour ses adversaires; il aurait donc tort de s'offenser de celle-ci. Pour moi, j'ai d'autant plus de droit de trouver sa supposition étrange, que les caractères en question se trouvent expliqués dans le Commentaire (page 13 et 14), où il est dit : « Le caractère du texte 濛 *Moung, petite*

---

elle était gravée en différens caractères (*Voy.* le *Nouv. Journal asiatique*, tom. VII, pag. 185), a transcrit le monosyllabe sacré *Om* ou *Aûm* par ओँ et आम् au lieu de ओं ou ओम्, seules formes sanskrites, parce que les deux autres ne signifient rien. Il a reproduit la transcription thibétaine ཨོཾ, en confondant l'*ô* thibétain surmonté de l'*anouswara* simple, avec la seconde forme de l'*anouswara* sanskrit, qui ne s'emploie que lorsque la lettre labiale qu'il représente change de nature par les lois de l'euphonie. Ce monosyllabe est traduit en chinois dans le vocabulaire pentaglotte bouddhique par les deux caractères 深 美 *Chin meï* (5,061 et 8,186), *beauté profonde*. M. Klaproth n'a pas vu non plus que le mot sanskrit पद्म *Padma* signifiait aussi un nombre mythologique indéfini, comme *dix billions*, terme propre à cette formule laudative. मणि n'est pas un adjectif, mais un substantif. स्वर *S'vara* (page 190) ne signifie rien, il faut ईश्वर *Is'vara*. Tout cela prouve que M. Klaproth ne sait pas les premiers principes de la grammaire sanskrite, et qu'il n'est pas capable d'écrire seulement une ligne de cette langue sans faire de nombreuses fautes.

» *pluie, brouillard,* et 涬 *Hing, débordement des* » *grandes eaux,* expriment admirablement le *rudis* » *indigestaque moles* d'Ovide, cette confusion pri» mitive des élémens appelée CHAOS..... La matière » première, *MING HING,* représentée par la clef des » EAUX, &c. »; et après cela on vient dire cependant que, si j'avais pris la peine de consulter le dictionnaire de *Khang-hi,* j'y aurais trouvé que ces expressions signifiaient le CHAOS! .... Quelle bonne foi de critique!

Elle est la même quand il dit que le dictionnaire de *Khang-hi* aurait pu m'épargner la grave et importante méprise qui m'a fait traduire 大梵 *Tà fan* par le *grand dieu de l'Inde, Brahma.*[1] Mais si c'est une méprise, M. Klaproth l'a faite aussi, puisque, plusieurs mois avant l'impression de mon Mémoire, il a reconnu sous mes yeux et en présence de M. Abel-Rémusat, dans le Cabinet des livres chinois de la Bibliothèque royale, qu'il y avait bien *Ta fan*, nom de *Brahma.* J'ignore les motifs qui l'ont fait depuis changer d'opinion. D'ailleurs c'est sur une autorité plus incontestable que la sienne que je me suis fondé pour traduire ainsi. Le vocabulaire pentaglotte bouddhique de la Bibliothèque royale, auquel M. Klaproth a fait tant d'emprunts sans le citer (mais en copiant les propres fautes qui s'y trouvent), pour faire briller son érudition de philologie comparative dans les cinq langues que contient ce vocabulaire, c'est-à-dire, en

sanskrit, en thibétain, en mandchou, en mongol et en chinois), reproduit le nom sanscrit महाब्रह्मा *Mahâbrahmâ* (il y a par erreur dans ce vocabulaire *Mahâbrahna*) par les caractères chinois 大梵天 *Ta fan thien*, comme je l'ai déjà dit page 14 de mon Mémoire. Les caractères 大梵 *Ta fan* du texte de la Notice chinoise signifient donc évidemment le *grand dieu Brahma* de l'Inde, et j'ai eu raison de traduire ainsi. Il n'y a donc pas de *grave et importante méprise*. M. Abel-Rémusat lui-même, dans ses *Recherches sur les langues tartares*, premier volume, et dans ses *Mélanges asiatiques*, a reconnu que cette expression chinoise signifiait *Brahma* et l'*Inde*, comme contrée. Et tout récemment encore dans le VII.ᵉ tome, page 298 du *Nouveau Journal asiatique*, il dit : « *Fan* est le terme que les Chinois » ont adopté pour désigner *Brahma* ». Cette assertion est assez explicite. D'ailleurs toute la légende chinoise est si empreinte des idées indiennes, comme je l'ai démontré dans mon Mémoire, qu'il est surprenant d'entendre M. Klaproth dire que, si j'avais consulté le dictionnaire de *Khang-hi*, j'aurais vu que le caractère 梵 *Fan* est employé pour 芃 *Fung* ou *Phung*, qui signifie *pousser en grande quantité et partout*. Il n'y a ici que de la mauvaise foi. De ce qu'un caractère, par exception, se prend quelquefois pour un autre,

il ne s'ensuit pas qu'il doive avoir partout ce sens d'exception, et je puis avancer hardiment, sans crainte d'être démenti, que, sur cent phrases chinoises où le caractère 梵 *Fan* serait employé, M. Klaproth n'en pourrait peut-être pas trouver *deux* où ce caractère se trouverait adopté pour 芃 *Foung*. Il est donc bien étrange de vouloir consacrer ici cette rare exception, après l'autorité irrécusable que j'ai citée. J'ai consulté le dictionnaire de *Pin-tseu-tsian*, bien préférable pour son érudition à celui de *Khang-hi*, et j'ai trouvé au mot 梵 *Fan* : 西域 *Si yu* (9,852 et 1,617), *Pays de l'occident*, et *Feou thou chi tchi hao*, titre ou nom honorifique de *FEOU THOU* (Bouddha). Mon hypothèse n'est donc point basée sur une *méprise* (1).

Le caractère 結 *Kie* (7,824) ne signifie pas *formation SPONTANÉE*, comme l'affirme M. Klaproth,

(1) D'ailleurs pour qu'il ne lui reste aucun doute, M. Klaproth peut consulter un livre bouddhique qu'il possède et que j'ai eu dans le temps sous les yeux, intitulé : 大悲心咒懺法 *Ta pei sin tcheou tsan fa.* Il y verra dans le grand nombre de figures que ce livre renferme, celle de *Brahma* avec les mots 大梵 *Ta fan* pour *titre.*

mais *nouer, nœud*, ou par extension, *création successive*, et par *agrégation*, comme *un peloton de fil qui se grossit, par l'addition du fil*, car la racine ou la clef de ce caractère est celle du fil du soie. L'expression figurée dont je me suis servi pour rendre le sens de ce caractère : *préluder à la création*, en faisant une *agrégation* des élémens homogènes, en les *condensant* pour en former ensuite des corps organisés, est donc tout-à-fait exacte.

Le dictionnaire du P. Basile explique le caractère 晨 *Chin* par *aurora, manè*. J'ai traduit 玉晨 *yu chin* par l'*étoile du matin, précieuse comme le jaspe* (1). M. Klaproth retraduit : *le joyau de la clarté, qui perce les ténèbres!* C'est un sens littéral singulièrement beau!

J'avais traduit (*Mém.* p. 19) « que l'esprit de *Lao-*
» *kiun* s'incarna dans le sein d'une vierge *bleue* (玄
» *Hiouan*) merveilleuse et belle comme le jaspe. »
M. Klaproth retraduit : » *Son esprit se sépara* (de
» qui?) *et devint ame* (qu'était-il donc avant?) *dans*
» *le sein de la merveilleuse et excellente Dame de*
» *jaspe.* » Et puis un joli quolibet sur cette *pauvre dame* qui est encore *bleue* de figure chez moi; vraiment! et votre *excellente dame de jaspe*, qu'en ferez-vous? probablement que vous la destinez au *Musée*

(1) Morrison : *The sun, moon and stars*. Dictionnaire par ton.

des antiques où elle figurera *merveilleusement* avec son *esprit* qui s'est fait *ame*.

Page 477. Le mot *illustre* est dans le texte, c'est 崇 *tsoung*.

Page 478 et 479. M. Klaproth altère et dénature le texte dont je me suis servi et donne une nouvelle version d'après un texte *restauré*. Je soutiens l'exactitude de ma traduction d'après la petite édition appartenant à M. Rémusat, qui m'a servi. Et quand M. Klaproth affirme lestement qu'il n'y a pas un mot de ma traduction dans l'original, il ment. Le caractère *pou* 布 qu'il dit signifier *répondre*, n'a jamais eu cette signification. Il signifie au contraire *toile*, *étendre*, *disperser* (*Basile*); et ce sens qui lui convient parfaitement dans cette circonstance du développement de la création, est celui que je lui ai donné.

M. Klaproth prétend, page 480, que je n'ai fait que mettre en français la version de M. Morrison. Comment donc j'ai cité une partie des caractères chinois de cette phrase, avec une traduction littérale et un peu plus élégante que celle de M. Klaproth, et je n'ai fait que copier M. Morrison! Vraiment! on ne sait laquelle admirer le plus dans M. Klaproth, de sa science ou de sa bonne foi.

Page 481. Sans doute 載 *Tsaï* signifie *année*, mais c'est seulement à l'origine de l'empire chinois; la dynastie *Hia*, qui régnait plus de 1,500 ans avant

notre ère, fit appeler l'année *Soui*; la dynastie *Chang* l'appela *Sse*, et la dynastie *Tcheou*, *Niän.* Cela vint de l'usage qu'ont les fondateurs de dynastie en Chine de refaire le Calendrier. Mais ce caractère *Tsaï* signifie généralement *contenir, remplir*, et c'est le sens que je lui ai donné, parce qu'il ne s'agit pas ici de l'année du temps de *Yu*. Ce caractère est employé avec le sens de *contenir*, par M. Abel-Rémusat, dans sa traduction du *Tchoung young*, page 46.

Page 482. Je n'ai point prétendu que le cycle sexagénaire se nommât *Kia tseu* 甲子 pour 花甲子 *Houa kia tseu.* J'ai voulu désigner une année de ce cycle, comme plus loin l'année 庚辰 *Keng chin.*

Page 486-487. M. Klaproth m'attribue encore une absurdité qui se trouve effectivement dans la traduction par une confusion de mots. J'ai voulu faire dire à un vieillard en parlant à *Chen king*: va de *ma part* près de l'empereur *Thang*, et dis-lui que je suis Lao-kiun, *son* grand-ancêtre. Les personnes sans prévention qui rencontrent une absurdité causée par un mot altéré, une faute d'impression, aident à la lettre et n'en gratifient pas tout de suite l'auteur; mais il en est qui n'y regardent pas de si près, et s'en emparent comme d'une bonne fortune pour faire briller la supériorité de leur esprit; car il en faut tant pour relever une absurdité!

Quand j'ai traduit 羊角山 *Yang kio chan*, littéralement, *montagne à la corne de bélier*, par *montagne aux éclairs*, j'avais des raisons pour traduire ainsi, et j'avoue que c'était dans le dessein d'en faire une pierre d'achoppement pour M. Klaproth, parce que je prévoyais qu'il relèverait cette expression. J'avais lu que le commentaire de *Tchouang-tseu*, disciple de *Lao-tseu*, sur l'expression *Yang-kio* (chapitre *Chao-yao-yeou*), disait : « *Yang-kio* : » 旋風 *Souan foung* (3,843-12,271), *vent tourbillonnant*, et 屈曲上行之風 *Kiu kiou chang hing tchi foung* (2,245-4,015-7-9,658-41-12,271), *vent qui remonte dans les airs en tourbillonnant*. Cette expression de *Yang-kio*, donnée à la montagne sur laquelle habitait *Lao-tseu*, était donc une montagne signalée par des *météores*, des *tourbillons de vent*, des *prodiges célestes*, des *éclairs*, comme le mont Sinaï pour le législateur hébreu Moïse. L'expression de *montagne aux éclairs* que j'ai employée est donc suffisamment justifiée, et même elle est trop caractéristique pour ne pas être préférée à la version plaisante de *montagne aux cornes de bélier!*

« L'observation de M. Klaproth sur l'empereur *Ming* est exacte, mais il aurait pu ajouter que l'ouvrage publié par 玄宗皇帝 *Hiouan tsoung*

hoang-ti, sur le *Tao-te-king*, est un commentaire divisé en six *kiouan* ou livres.

L'erreur que j'ai commise en interprétant (entre parenthèses) les deux capitales *orientale* et *occidentale* par *Pe-king* et *Nan-king*, vient de ce que ces deux villes sont aujourd'hui les deux capitales de la Chine, ou les deux villes dans lesquelles l'Empereur tient sa cour; mais le texte est traduit exactement par *capitale orientale* et *capitale occidentale*. Il me semble qu'il n'y a pas une si extrême ignorance à ne pas savoir quelles étaient les capitales de l'empire chinois du temps des *Soung*, parce qu'on n'a pas l'habitude de voir changer les Capitales comme les Dynasties. Supposer que j'ignorais le sens de *Pe* et de *Nan* ne mérite pas de réponse.

Quant même les caractères *Tse ky* et *Taï weï* exprimeraient par leur réunion certaines constellations, ce que je ne conteste point, je ne vois pas pourquoi ces caractères indiqueraient nécessairement ici ces constellations, et ce que celles-ci y auraient à faire. La traduction que j'en ai donnée est exactement littérale et a plus de sens par rapport à l'ensemble du texte que *Palais de la constellation Tse ky* et *Taï weï*.

Le système arrêté d'avance par M. Klaproth de ne vouloir reconnaître aucunes analogies, aucun rapport de dérivations entre les idées indiennes et chinoises l'a porté à traduire inexactement le second vers de l'empereur *Jin-tsoung* par : *il existe par lui-même dans l'absolu*, tandis que le texte porte :

無為自然 *Wou wei, tseu jan, non agissant, existant par lui-même,* comme je l'ai traduit, et cela parce que l'expression *wou weï, non agissant,* rappelle évidemment l'état de निवृत्ति *Nivritti,* de certaine branche de philosophie de l'Inde.

M. Klaproth revient encore (p. 489) sur le caractère 玄 *Hiouan,* à propos du dernier vers de cette même prière : 玄之又玄 *Hiouan tchi, yeou hiouan,* qu'il traduit inexactement par : *merveilleux est-il? très-merveilleux;* parce qu'il n'y a aucun signe d'interrogation dans la phrase; et que cette phrase est tirée, comme je l'ai déjà dit précédemment, du 1.er chapitre du *Tao-te-king* de *Lao-tseu* que M. Klaproth aurait pu consulter. M. Abel-Rémusat l'a traduite, dans son Mémoire sur *Lao-tseu* (pag. 23 et 24), par *profondeur impénétrable,* et simplement par *profondum.* L'opinion des commentateurs que j'ai rapportée (p. 46 de mon Mémoire) ne laisse aucun doute sur le sens qu'on doit y attacher, et qui n'est point *merveilleux* comme l'affirme M. Klaproth. Cette dernière signification ne lui est pas même donnée par les Dictionnaires. Les Chinois se servent d'autres caractères, comme 妙 *miao,* pour exprimer cette idée. Un commentateur de *Lao-tseu, Liu-kie-fou,* dit à propos de ce caractère : « Ce que l'on nomme *Hiouan*

玄 est composé de la couleur *noire* et *rouge* mêlées
» ensemble et réunies en *une* (*Hiouan tchi weï sse*
» *hï iu tchhi thoung heou y ye*) (1) ; la couleur du
» ciel est *bleue* (*Thien tchi sse hiouan*) ; c'est le *yn*
» et le *yang* réunis ensemble, en *un* (*Yn iu yang*
» *thoung héou y ye*). » J'espère que M. Klaproth sera satisfait de cette explication. Il reste bien clair que le *noir* mêlé avec le *rouge* produit le *bleu*, 玄 *Hiouan*.

Ainsi donc, en définitive, toutes les corrections fondées de M. Klaproth se réduisent, 1.° à quatre ou cinq variantes plus ou moins heureuses, et fort insignifiantes ; 2.° à la rectification de deux caractères fautifs, que l'exactitude de leur traduction et le commentaire suffisaient pour faire reconnaître ; 3.° à une rectification de chronologie sans importance, et 4.° à une erreur de nom concernant l'empereur *Ming-hoang* ou *Hiouan-tsoung hoang-ti*, que j'ai confondu avec l'empereur *Jin-tsoung* des *Ming*. C'est tout ce que je puis reconnaître de vrai dans cette longue critique. Ce n'était pas la peine pour cela de prendre un ton si haut, et de consacrer 29 pages du *Journal asiatique* à une pareille œuvre. Ce n'était pas la peine également de

(1) 玄之為色黑與赤同乎一也

donner du texte une nouvelle traduction, que des phrases inintelligibles, pour ne rien dire de plus, distinguent presque uniquement de la mienne. M. Klaproth aurait pu employer plus utilement ses rares connaissances et le temps qu'il a mis à cette critique, en traduisant quelques philosophes chinois, comme *Lao-tseu* ou quelques uns de ses disciples, ou bien en achevant sa Grammaire géorgienne et son Dictionnaire mandchou, qui sont sous presse depuis tant d'années.

M. Klaproth me pardonnera ces avis que je lui devais en reconnaissance de ceux qu'il a eu la bonté de me donner. Je ne voudrais pas être accusé d'ingratitude envers lui.

M. Klaproth observe encore (page 491) « que je » *n'approuve* pas l'interprétation que M. Abel-Rému» sat a proposée pour les trois mots *I-hi-wei* qu'il re» garde comme la transcription chinoise du nom de *Je*» *hovah.* » Cette observation est très-inexacte. Je ne me suis jamais permis de *désapprouver* les interprétations et les travaux de personne, encore moins de M. Rémusat que de tout autre. J'ai quelquefois le malheur de différer d'opinions, mais ces opinions sincères ne sont ni brutales, ni exclusives. Je ne reviendrai pas sur les raisons et les preuves que j'ai fournies dans mon Mémoire, mais je suis forcé de répondre encore à de nouvelles critiques de M. Klaproth. Il me semble qu'il n'est pas exact de dire que les Grecs n'avaient pas l'aspiration ה dans leur alphabet, l'esprit rude ʽ leur en tenait lieu. M. Klaproth critique aussi l'interprétation que j'ai donnée des trois caractères

夷希微 *I hi wei* ou *Goeï.* Il dit que *I* n'a jamais signifié *élevé;* mais s'il signifie *grand*, comme il en convient, il n'y a pas bien loin de ce sens à celui d'*élevé*, s'ils ne sont pas tout-à-fait synonymes au physique. Un des commentateurs du *Tao-te-king, Li-yo-tchu*, explique ce caractère par 平 *Ping*, égal, uni; par 漠漠 *Mo mo* (5,199), *grande étendue déserte, espace vide* (1). Il explique 希 *Hi* par 無 *Wou*, rien; 少 *Chao*, peu, et par 終身不得 *Tchoung chin pou te*, c.-à-d. *que l'on ne peut saisir ou atteindre par les organes corporels* (2). Par conséquent, la signification de *rare*, de *ténu*, d'*inconore* par sa *rarification*, que j'ai donnée à ce caractère, est donc plus que suffisamment justifiée. Quant au caractère *Wei* ou *Goeï*, que M. Klaproth dit toujours signifier *subtil* et jamais intangible par sa *subtilité*, sa *pénétration*, et qu'il affirme spirituellement signifier *tout ce que l'on veut*, hors *pénétration*, je voudrais trouver un terme poli pour lui dire qu'il ne sait pas le français (ce qui, toutefois, est bien pardonnable dans un étranger); car s'il veut se

---

(1) *I;* ping ye, mo mo jan, wou y kian ye.

(2) *Hi;* wou ye, chao ye, hoë tchoung chin pou te.

donner la peine d'ouvrir un dictionnaire de cette langue, il y trouvera que *pénétration* est un substantif qui signifie : *l'action par laquelle un corps en pénètre un autre*, l'action par la *vertu de laquelle il occupe la même place qu'un autre*, ce qui est précisément la qualité des corps *subtils*, comme la *lumière*, l'*air*, *&c.*, qualité qui convient parfaitement au premier être que désigne *Lao-tseu*. M. Klaproth a pris ce mot au figuré dans une acception qui ne s'applique qu'à l'intelligence. S'il a vraiment cru que c'était cette dernière qualité que j'avais voulu trouver dans *Weï*, comme *intangible*, il a eu bien tort de me la donner si obligeamment quelques lignes plus bas. J'en étais tout-à-fait indigne.

M. Klaproth dit que le *Seou chin ki*, n'a aucune authenticité, et qu'il est postérieur de vingt siècles à *Lao-tseu;* cependant lui-même a avancé dans ce Journal (Tome V, page 122) qu'il fut primitivement composé sous le règne des *Thsin* (265 à 419 de J. C.), ce qui ne le rendrait que huit à neuf siècles postérieur à *Lao-tseu*. Ces deux assertions sont contradictoires.

M. Klaproth termine en disant qu'il *ne s'engagera pas avec moi dans le dédale de toutes les idées métaphysiques, ontologiques, &c., relatives aux non-entités, au noir profond &c.*, parce qu'il avoue que « l'on peut tirer tout ce que l'on veut du mélange et de « la combinaison de toutes ces idées. » Ceci est précieux. M. Klaproth fait bon marché des idées métaphysiques, ontologiques, &c.; il ne veut pas perdre son temps à les mélanger et à les combiner : il y avait pourtant en-

core matière à étaler son érudition critique sur les textes *sanskrits* et *persans* qui s'y trouvent. Mais peut-être n'est-ce pas une grande générosité de sa part : cette partie de mon Mémoire, que je suis cependant bien loin de regarder comme irréprochable, pourrait bien être pour M. Klaproth comme la lime pour le serpent de la fable. C'est pourquoi il n'aura pas voulu y toucher.

Pour ébranler un peu l'incrédulité des personnes qui seraient tentées de regarder les analogies entre les idées philosophiques de l'Inde et de la Chine que j'ai présentées dans mon Mémoire, et les conjectures si voisines de la certitude que j'y ai émises, je donnerai ici, avant de terminer ma réponse à la critique de M. Klaproth, la traduction littérale du Commentaire de *Tching-kiu*, sur le 1.er chap. du *Tao-te-king* de *Lao-tseu*. On verra par ce passage comment les Chinois eux-mêmes considèrent la question.

« Le *Tao* qui peut être exprimé par des paroles, » sert à diriger les actions (ou la conduite de la vie); » le *Nom* qui peut être nommé (ou défini) sert à établir (à préciser) la parole. Quant à l'*Éternel Tao*, » qui ne peut être exprimé par des paroles, et au *nom* » *éternel* qui ne peut être nommé (ou défini), les saints » hommes n'ont pas encore osé (ou pu, *kan*) les faire » connaître aux hommes. Ce n'est pas qu'ils les aient » cachés secrètement, afin de ne pas les faire connaître aux hommes; mais seulement parce qu'ils n'avaient pu (*pou ko te*) les montrer, ou les faire connaître aux hommes. *C'est pourquoi ce que les saints*

» *hommes du pays de l'Occident révélèrent, insti-*
» *tuèrent pour servir de lois, de règles de conduite,*
» *dans le livre intitulé* SAN YEN (三演 *les*
» *trois fleuves?*), *a été expliqué et divisé en douze*
» *livres de préceptes* (十二命 *Chi eul*
» *ming*)(1) *nommés* LOIS, DOCTRINE (教 *Kiao*).
» Quant à ce qui est enseigné, transmis (傳 *Tchouan*
n. 408) en dehors de cette doctrine (*Kiao*), c'est ce
» qui ne peut pas être exprimé par des paroles, c'est
» ce qui ne peut pas être nommé. Les saints hommes
» du royaume du milieu (de la Chine), nos ancêtres,
» *Tchang*, *Hiu*, *Hien*, *Wen* et *Wou*, rédigèrent et
» publièrent semblablement d'après eux (以訂

---

(1) 故西方之聖人其所示見設為乘者三演為分者十二命

» *I ting*) les textes des *Chi king*, *Chou king*, *Li*
» *ki* et *Yo-ki*. Ces préceptes (命 *Ming*), se
» nomment KING (經 *Lois* ou *Doctrines sacrées*,
» *vénérables*).

» Pour ce qui concerne ces (doctrines) qu'ils ont
» divulguées (*yan*), on peut encore les suivre en mar-
» chant sur leurs traces; mais ce qui n'a pas de vestiges
» (ce dont on ne trouve aucune trace), alors il ne
» peut être exprimé ou suivi (*Tao*), alors il ne
» peut être nommé. C'est pourquoi (pour divulguer la
» doctrine secrète, la doctrine ésotérique qui n'avait
» pas encore été révélée en Chine), *Lao-tseu* composa
» et publia son livre des *cinq mille caractères*, afin
» d'instruire les hommes de l'Empire de la Chine,
» (*thien hia*) et de le transmettre aux siècles futurs,
» et il avait également en vue ceux qui ne reviennent
» pas dans la voie du *Tao*, qui restent dans les ténè-
» bres de l'ignorance et ne prennent de règles de con-
» duite qu'en eux-mêmes (*eul tou iu i tche*). C'est
» pourquoi on présume que les premières paroles de
» l'Exorde de son Livre, d'où découlent les 5,000
» caractères qui le composent, peuvent s'entendre
» ainsi : « Le *Tao* peut être exprimé par des paroles
» (ou suivi, mis en pratique); le Nom peut être nom-
» mé (ou défini). Quant à ce que le saint homme
» (Lao-tseu) n'a pas enseigné, nous ne pouvons en
» discuter. »

Ce passage semble confirmer pleinement que *Lao-*

tseu a emprunté à l'Inde les doctrines enseignées dans son livre. *Tching kiu* déduit bien les raisons qui ont pu porter *Lao-tseu* à composer son *Livre*, après la publication des anciens *King*, qu'il désigne déjà comme *imités des livres indiens*. Ces *King*, selon *Lao-tseu*, ne renfermeraient que la doctrine vulgaire enseignée dans le *Livre divisé en douze parties*, qui qui est très-vraisemblablement le मानवधर्म्मशास्त्र *Mânavadharmashâstra* ou les *Lois de Manou*, divisées en *douze chapitres de préceptes*, tirés, comme on sait, des *trois* premiers *Védas*, dont il est fait mention, à l'exception du quatrième, postérieur aux trois autres, et qui paraissent bien désignés dans l'expression chinoise : *San-yen*, les TROIS fleuves cachés (ou les TROIS amples?); car ces *trois* védas sont effectivement très-étendus, très-obscurs, et dérobés à la connaissance du vulgaire. On sait combien il a fallu de peine et de temps aux Européens pour en avoir connaissance et ne plus mettre leur existence en doute. *Lao-tseu*, trouvant cette doctrine exotérique représentée en Chine par les *King*, dans l'Inde par les lois de Manou, et nommée dans ces livres par des caractères identiques pour leur signification 教 *Kiao*, et शास्त्र *Shâstra* (enseignement, lois, doctrine), a voulu révéler et enseigner ce qui n'avait pas encore été révélé et enseigné en Chine, c'est-à-dire la doctrine ésotérique contenue dans les *Védas*, ou dans les systèmes de philosophie qui en dérivent. C'est cette *doc-*

trine ésotérique qu'il désigne par le nom de *Tao* ou *Taotisme*, comme la doctrine des *Védas* se nomme *Védisme* ou *Brahmanisme*, les deux dénominations ayant la même signification de *parole*, de *verbe*, de λόγος; *cause* et *effet*, en chinois comme en sanskrit; c'est la parole *ineffable* des *Védas* et du *Tao-te-king*.

Ce passage pourra recevoir d'autres interprétations; mais quand on réfléchit que les livres historiques de la Chine font mention de communications entre la Chine et l'Inde : 通道八蠻謂天竺 *Thong tao pa mân; weï thian tchu*, communications entre les huit tribus barbares appelées *thien tchu* ou *indiennes*; et cela 770 ans avant notre ère, près de 200 ans avant la naissance de *Lao-tseu*, on ne doit plus trouver si étranges les conjectures indiquées dans mon Mémoire, et qui ont tant révolté M. Klaproth (1).

Qu'il me permette, avant de finir, de lui conseiller d'être plus circonspect à l'avenir dans ses critiques, et de bien s'informer si l'écrivain qu'il attaque est à quelques milliers de lieues comme à Canton ou ailleurs, afin de ne pas s'exposer à de trop vives répliques. Qu'il

(1) Les Mémoires concernant les Chinois font souvent mention de la religion ou de la philosophie de l'Inde sur les premiers écrivains de la Chine. « Les Chinois (dit Huet, *Hist. du Commerce*) » reconnaissent les Indiens pour leurs maîtres dans les sciences et » dans les beaux-arts, et *Confucius n'avait pas de honte d'avouer* » *qu'il avait appris la philosophie des Brahmanes* ».

me permette aussi de lui adresser ce proverbe indien मानुष्यास्तिदोष, et celui de *Lao-tseu*

上士無爭下士好爭

J'espère que M. Klaproth sera satisfait de ma réponse, et qu'il me saura gré de n'en pas dire davantage.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Rédacteur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

G. Pauthier.

Ville-Evrart, le 16 juillet 1831.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 4 juillet 1831.

Les personnes dont les noms suivent sont présentées et admises comme membres de la Société :

MM. Blin, lieutenant au bataillon des Cipayes de l'Inde;
Bowring;
le colonel Harriot;
James Mitchell.

M. le lieutenant Amédée Blin écrit pour demander que la Société souscrive à un certain nombre d'exemplaires de son Vocabulaire tamoul-français et français-tamoul; cette demande est renvoyée à une commission formée de MM. Mohl et Eug. Burnouf.

M. Cahen demande que la Société souscrive à sa traduction nouvelle du Pentateuque en cinq vol. *in-8.°* La demande de M. Cahen est renvoyée à une commission formée de MM. l'abbé de Labouderie et Et. Quatremère.

Plusieurs membres étrangers de la Société ayant manifesté le desir de recevoir le journal et d'acquérir les ouvrages publiés par la Société au même prix que les membres souscripteurs; le Conseil arrête que ceux des associés étrangers qui rempliront les conditions de Membres souscripteurs jouiront du même droit que ces membres.

La commission chargée d'examiner la proposition de faire graver un corps de caractères zends fera son rapport dans la prochaine séance.

M. Reinaud lit un rapport sur les ouvrages récemment envoyés d'Égypte et offerts à la Société par M. Jomard. Ce rapport est renvoyé à la commission du Journal.

M. Brosset lit une notice sur les princes géorgiens venus à Paris en 1831.

M. de Hammer vient de recevoir de S. M. le roi de Suède la croix de l'Ordre de l'Étoile polaire.

Observation etymographique.

Les rapprochemens philologiques entre les idées, quelle que soit leur expression, ne sont jamais si curieux que lorsqu'ils se présentent isolés, sans apporter avec eux aucun moyen de critique, aucun signe de leur origine, et sans trouver dans ce qui précède ou ce qui suit, aucun point de comparaison. Ils n'excitent jamais si vivement l'intérêt, que lorsqu'on ne sait comment les employer, les utiliser dans l'étude comparative des langues et des idées, que lorsqu'on est embarrassé de leur existence même. Sous ce rapport, les rapprochemens entre les idées les plus spéciales, qui sont nécessairement celles de l'ordre le plus vulgaire, appellent plus d'attention que les rappro-

chemens entre les idées morales; l'expression qui, par sa spécialité, semble n'avoir pu être imaginée qu'une fois, sollicite les recherches, quand elle se produit dans deux langues largement séparées par leurs positions géographiques et par les mœurs qu'elles expriment.

Une expression de cette nature se présente dans la langue écrite des Chinois et dans un dialecte de l'Inde, qu'on peut nommer la frontière de la langue persane. La main gauche et la main droite sont figurées dans les *Kou wen* chinois par des caractères de l'espèce de ceux qu'on appelle *Hoei-i*.

L'analyse de ces caractères donne :

1.° Une main s'abaissant vers le caractère *koung* (travail), c'est-à-dire, main de travail, main *abaissée* vers le travail.

2.° Une main placée sur le signe de bouche, comme pour y porter des alimens, c'est-à-dire, main nourricière.

Cette étymologie, qui sort de la composition même des caractères, confirmée par la tradition recueillie dans le *Choue wen*, trouve son analogue dans le *Goudjarathi;* ce dialecte possède deux adverbes dont la formation copie exactement celle des deux caractères chinois; je les extrais de la grammaire goudjarathi de M. Drummond (1).

जमणो (2) हाथे (3) *on the right hand*, i. e. *the feeding hand.*

डाबे (4) हाथे *on the left hand*, i. e. *the depressed hand.*

Comme la main qui *travaille* doit presque toujours s'abaisser, on ne peut faire une difficulté sérieuse de cette légère nuance d'expression. E. J.

---

(1) *Illustrations of the grammatical parts of the Guzerattee language.* Bombay, 1808, *in-fol.*

(2) Sanscr. जमन (3) Sanscr. हस्त (4) Sanscr. धा

NOUVEAU

JOURNAL ASIATIQUE.

Suite du Mémoire sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde, par M. Garcin de Tassy.

PREMIÈRE PARTIE.

FÊTES DE L'INDE MUSULMANE.

FÊTES LUNAIRES.

Mois de Moharram (1.er de l'année lunaire des Arabes).

FÊTE DU MARTYRE D'HOUÇAÏN.

Cette fête est, de toutes les solennités musulmanes de l'Inde, celle qui se célèbre avec le plus de pompe et d'appareil. Elle n'y est point particulière aux *chiites* ou imamiens; mais elle est surtout célébrée par eux. On la nomme généralement *Moharram* محرم du nom du mois où elle est placée et plus spécialement دهها ou داها mots persans dérivés de ده *dix*, d'où par suite on donne au mois de *Moharram* le nom de *lune de daha* دہ کا چاند (1). Cette fête est aussi désignée par les

(1) *Barah Maça*, p. 96.

mots عشره ou عاشوره dérivés de عشر qui, en arabe, comme ده en persan, signifie *dix*. Ces dénominations viennent de ce que la fête d'Houçaïn dure dix jours, c'est-à-dire les dix premiers jours du mois dont il s'agit. Le dixième et dernier jour est l'anniversaire de la mort du bienheureux imam, laquelle eut lieu en effet ce jour-là de l'an 61 de l'hégire (10 octobre 680); « Cruel événement, s'écrie Jawan (1), qui jusqu'au » jour de la résurrection pénétrera de la douleur la » plus profonde tous les Musulmans! »

Houçaïn, aussi bien que son frère aîné Haçan, était fils d'Ali, et de Fatime, fille de Mahomet. La narration de sa mort se trouve longuement rapportée dans le *Goul-i Magfirat*, p. 201-247, et dans tous les ouvrages qui traitent de l'histoire des commencemens de la religion musulmane. Je ne crois pas devoir entrer ici dans des détails qui seraient un véritable hors-d'œuvre: je me bornerai aux faits principaux tels qu'ils sont exposés par Jawan, en ces mots (2):

« Trop confiant aux habitans de Coufa, qui lui » avaient écrit pour l'engager à venir se mettre à leur » tête, Houçaïn quitte Médine. Bientôt, sans asile, il » se trouve environné de traîtres et d'assassins (3).

(1) *Barah Maça*, p. 94.

(2) *Barah Maça*, p. 94.

(3) Les Imamiens ont une si grande horreur envers le général qui fit périr Houçaïn, exécutant d'une manière atroce les ordres du khalife Yézid, que son nom *Chimar* شمر est devenu pour eux une expression injurieuse, synonyme de *vil, infâme, scélérat, &c.* Shakespear, *Dict.*, p. 550.

» Soixante-douze individus seulement, la plupart de sa » famille, tous ses amis chéris, lui restent fidèles. Cer- » nés de toutes parts dans la plaine de *Karbala* (1), ils » restent pendant trois jours entiers privés de nourri- » ture; et réduits ainsi à une extrême faiblesse, ils » se voient forcés d'abandonner leur vie. Horrible » situation ! Que dirai-je de l'état affreux où se trou- » vaient en cet instant les femmes qui composaient » le harem d'Houçaïn ? Elles n'avaient d'autre ressource » que de pleurer ; mais avec les larmes abondantes » qu'elles répandaient, leur ame s'échappait de leur » corps. Enfin l'épée de la violence fit périr Houçaïn » et tous ses malheureux compagnons, à l'exception » du dévot Ali (2), son fils, qui était malade. La tente » d'Houçaïn, cet ange du ciel, fut pillée et livrée aux » flammes; ses femmes furent abreuvées d'outrages et » de mauvais traitemens. . . . . . Le soleil et la lune, » indignés, détournèrent leurs regards de cette scène » déchirante.

---

(1) كربلا emplacement sec et aride, situé dans l'*Irac arabi* où l'on voit encore, malgré les efforts du khalife Motawakkal, le tombeau ou confession مشهد d'Houçaïn. Les musulmans y vont dévotement en pélerinage, et ont une telle vénération pour la terre de ce lieu, qu'ils en font des chapelets nommés كنتها dont ils se servent avec le plus grand respect. Le gros grain se nomme امام comme le prêtre qui dirige les prières, qui a aussi le nom de پيش نماز — Shakespear, *Dict.*, p. 68 et 646.

(2) Le texte porte simplement عابد dévot; mais il est sans doute question du second fils d'Houçaïn, surnommé زين العابدين *l'ornement des dévots*, lequel étant malade fut épargné, et survécut ainsi à cette désastreuse journée.

» En mémoire de ce funeste événement, on a établi » la fête lugubre de *Moharram*. Quiconque y prendra part, en recevra la récompense dans le ciel. » On doit manifester par des pleurs et des cris, l'horreur qu'on éprouve pour le lâche attentat qui priva de la vie le petit-fils du prophète; ou si on ne » peut le faire soi-même, on doit charger quelqu'un » de ce devoir...... Dès le moment où la nouvelle » lune paraît sur l'horizon, le dévot musulman fait » entendre des soupirs et des gémissemens, et prépare ce qu'on nomme *le festin du deuil* بزم » ماتم, à savoir: d'un côté, de l'eau pour étancher » la soif des gens altérés, de l'autre, des vases de » sorbets destinés aux pleureurs. Ces oblations sont » chaque jour préparées depuis le premier jusqu'au » dix du mois. En outre, chacun s'étant revêtu d'habits noirs, ayant planté des bannières et disposé des » représentations de la tombe d'Houçain (1), pleure » en se frappant la tête, pour exprimer son chagrin. » On prépare une salle tendue de noir, avec une » chaire dans la partie supérieure. C'est là qu'on lit, » chaque soir des dix jours, la triste narration de » l'événement qui est l'objet de cette fête. Celui à » qui est confié ce soin (2), accompagne sa lecture » de tels gémissemens, qu'ils passent toute borne. A

(1) Ces cénotaphes sont nommés تعزيه à la lettre *deuil:* de là on donne quelquefois ce nom à la fête même de *Moharram.*

(2) روضه خوان à la lettre *le lecteur du jardin* (*tombeau*). On désigne par cette expression la personne chargée de réciter les louanges d'Houçaïn. *Voy.* les observations préliminaires.

» leur tour, les assistans donnent des marques exté-
» rieures de leur douleur, par des lamentations et des
» cris de *salam* (1). On chante ensuite un poème
» élégiaque (2) en l'honneur du saint, poème plein
» de détails lamentables sur son martyre et qui excite
» dans l'assemblée de nouveaux sanglots.

» Il y a encore une cérémonie dont je dois faire
» mention et indiquer le motif. On rapporte qu'Hou-
» çaïn, au moment de périr, voulut, conformément aux
» dernières volontés de son frère Haçan, installer Ca-
» cim, fils de celui-ci, en qualité de son successeur à
» l'imamat. Il le revêtit donc de la robe du gendre de
» Mahomet (Ali), et prononça la formule du serment
» de fidélité. Pour conserver la mémoire de ce fait,
» ceux qui prennent part au deuil de Moharram font,
» au jour anniversaire de la mort d'Houçaïn, l'exhibi-
» tion de ce même cérémonial. »

On voit, par la description qui précède, que les voyageurs, qui la plupart ont parlé de cette fête comme étant commune à Haçan, fils aîné d'Ali, aussi bien qu'à Houçaïn, son second fils, se sont trompés (3). Cette solennité n'est établie que pour célébrer la comméмо-

---

(1) سلام paix (sur Houçaïn).

(2) مرثية c'est probablement l'hymne qu'on nomme بهنهيال qui est une sorte d'élégie en l'honneur d'Haçan et d'Houçaïn. Shak., *Dict.*, p. 148.

(3) Tavernier donne cette fête comme étant établie en mémoire d'Haçan et d'Houçaïn; mais il ne parle que d'un seul cénotaphe, et tout ce qu'il dit annonce qu'il n'est question que d'Houçaïn. *Voyages*, t. I, p. 427; Paris, 1677, *in-4.*°

ration de la mort, ou, comme s'expriment les Musulmans, du martyre d'Houçaïn; et si les dévots joignent aux cris de *Houçaïn*, ceux de *Haçan*, c'est incidentellement; la fin tragique d'Houçaïn rappelant naturellement celle d'Haçan, qui fut presque aussi malheureuse. Toutefois la fête de ce dernier, bien moins solennelle, se célèbre le 28 de *safar*, jour anniversaire de sa mort.

La fête de *Moharram* dure dix jours, parce que, dit-on, Houçaïn fut poursuivi pendant cet espace de temps (1).

Nous avons déjà vu que les piques ou bannières signalent dans l'Inde les processions musulmanes. On donne à celles de *Moharram* le nom spécial de *chadda* (2). On les plante en terre, autour du lieu de réunion du deuil, comme cela se pratique dans les pélerinages.

Les représentations de la tombe d'Houçaïn ou pour mieux dire, de la chapelle qui renferme son tombeau, sont plus ou moins richement ornées. On leur donne le nom métaphorique de تعزيه *deuil* (3) ou simplement de تابوت *cercueil* (4). On les porte en procession dans les rues le dixième jour, et elles sont ensuite dé-

(1) *Voyages* de Chardin, édition de Langlès, t. IX, p. 49.

(2) شدّا mot dérivé, je pense, de l'arabe شدّ *lier*, à cause du pan d'étoffe qu'on attache à la pique, et non pas de شدّ dans le sens de *courir*, et encore moins ce mot est-il une corruption de شهدا *martyrs*, comme quelques orientalistes le pensent.

(3) Shakespear, *Dict.*, p. 251.

(4) *Asiatic Journal*, XXVII, 102.

posées en terre (1) ou jetées dans une rivière ou un étang. Si ces cénotaphes sont très-riches, on se contente de renoncer à l'image du tombeau, et on rapporte la figure de l'édifice, qu'on place dans l'*imam-bara* ou même dans le monument de *Karbala* (2). Quelquefois pour représenter l'inhumation de l'imam Houçaïn, on dépose simplement dans la terre des fleurs que l'on prend sur ces cénotaphes, et cette cérémonie termine le deuil (3).

La salle tendue de noir dont il a été question est sans doute l'édifice nommé proprement *imam-bara*, expression formée du mot arabe امام *imam* (4), et du mot hindoustani باڑا employé en composition dans le sens de *maison* (5). Cet édifice est désigné aussi sous le nom de تعزیه خانه *maison du deuil* (6) : il est connu dans l'Inde seule, et spécialement destiné à la célébration de la fête funèbre, instituée en mémoire du martyre d'Houçaïn. Afsos nous apprend que les *imam-bara* sont en très-grand nombre à Calcutta. « Le moindre musulman aisé, homme ou femme, dit-il, en » fait construire un attenant à sa maison, avec un petit » cénotaphe (7), élevé de deux ou trois coudées هاتهه

(1) *Araïch-i mahfil*, p. 111.

(2) Shakespear, *Dict.*, p. 397, 422.

(3) Valentia, *Travels*, t. I, p. 473.

(4) Pris ici dans le sens de *khalife* ou de chef spirituel et temporel des musulmans.

(5) Gilchrist, *Hindoostanee philology*, p. 307.

(6) *Asiatic Journal*, XXVII, 355.

(7) C'est probablement le même qu'on porte en procession ; car

» sur une sorte de terrasse چبوتره de la même longueur » et largeur. Il l'entoure souvent d'un enclos et y joint » d'autres édifices accessoires, sans être arrêté par les » frais énormes qu'entraînent ces constructions (1). »

Du reste on ensevelit quelquefois des individus dans les *imam-bara*. A Laknaü, Açaf-uddaula est enseveli dans son *imam-bara* (2), et le mogol Bakir khan dans celui qu'il fit bâtir au quartier des joailliers (3). On en construit même avec l'intention de s'en servir de lieu de sépulture pour soi et sa famille (4). C'est dans l'*imam-bara* que les fidèles, la plupart vêtus de vert (5) ou de noir, s'assemblent, comme nous l'avons vu, les dix premiers jours de *Moharram* pour entendre lire, du haut de la chaire qui y est dressée, la tragique histoire du martyre d'Houçaïn, à laquelle on ajoute quelquefois la narration de la mort d'Haçan et d'autres saints. Cette relation est, comme il a été dit, lue avec un ton et des gestes propres à exciter l'émotion dans le cœur des auditeurs. A chaque pause, les gens qui composent

---

Valentia parle de cercueils ornés de riches dorures qui sont placés dans *l'imam-bara* et qu'on porte en procession le matin du dixième jour. Valentia, *Travels*, I, 473.

(1) *Araïch-i mahfil*, p. 130.

(2) Cet imam-bara est constamment illuminé par un grand nombre de cierges; la tombe est jonchée de fleurs, et des prêtres y chantent jour et nuit des versets du Coran. Hamilton, *East-India Gazetteer*, t. II, p. 131.

(3) *Araïch-i mahfil*, p. 104.

(4) *Araïch-i mahfil*, p. 104.

(5) Les descendans de Mahomet qui portent la couleur verte ne la quittent pas dans cette circonstance. Valentia, *Travels*, I, 227.

l'assemblée frappent leurs poitrines en prononçant alternativement les noms d'*Houçaïn* et d'*Haçan*(1). Des bandes de dévots, animés par ces lectures, parcourent les rues en faisant de folles démonstration de douleur, et comme ils sont pour la plupart armés, il est quelquefois dangereux de les rencontrer dans cet état de frénésie religieuse (2). Il paraît qu'on provoque quelquefois ces dévots fanatiques; car le 9 juillet 1828, quelques jours avant l'époque où commençait le mois de *Moharram* 1244, la police de Bombay publia une ordonnance, conforme aux réglemens du gouvernement de 1827, où entre autres choses il était dit que tout musulman qu'on trouverait assistant aux processions des *cercueils* en état d'ivresse, excitant du tumulte ou proférant des discours injurieux tendant à mettre la désunion entre les habitans, serait de suite mis en prison; mais que d'un autre côté on se saisirait aussi de ceux qui molesteraient les musulmans en leur jetant des pierres, de la boue, &c., ainsi que des personnes qui interrompraient la procession pacifique (*peaceable*) du cheval, qui a lieu la dernière nuit de la fête (3).

On a deja vu que le dixième jour était celui où l'on transporte dans un lieu désigné les images du cercueil

---

(1) Valentia, *Travels*, I, 473.

(2) Par exemple, à l'occasion de la fête de *Moharram* 1244 (juillet 1828), la ville de Lacknaū fut le théâtre de plusieurs événemens malheureux. Voyez-en le récit dans l'*Asiatic Journal*, XXVII, 355.

(3) *Asiatic Journal*, XXVII, 102.

d'Houçaïn, soit pour les jeter dans la rivière, soit pour les déposer en terre. On conduit des chevaux et même des éléphans à ces processions pompeuses; mais par le cheval dont il est question dans l'ordonnance de la police de Bombay, il faut entendre un mannequin représentant le cheval d'Houçaïn percé de flèches de toutes parts (1).

L'eau, qui fait partie du festin de deuil dont il a été parlé, est nommée سبیل (2); elle contraste avec le manque de cette liqueur, *la plus estimée de toutes lorsqu'on en est privé, et la moins appréciée lorsqu'on en trouve en abondance* (3), manque qu'Houçaïn éprouva à Karbala et qui fut une de ses plus terribles souffrances. Parmi les mets destinés aux pauvres, il en est un particulier à cette époque, qu'on nomme کهیچ (4).

Le récit de ce qui se passe à Calcutta, dans cette circonstance, fidèlement rapporté par l'écrivain musulman Afsos (5), complètera la narration de Jawan que je viens de commenter :

« Le 7 du mois de *Moharram*, dit-il, les Musul-
» mans de Calcutta qui veulent prendre part à la fête
» du *Taazia* ou deuil, qui a lieu à cette époque en

(1) Valentia, *Travels*, I, 227.

(2) Shakespear, *Dict.*, p. 491.

(3) Parole d'Ali, *Muntakabat-i hindi*, première édition, t. I, page 21.

(4) *Voyez* sur ce mot le *Dictionnaire hindoustani* de M. Shakespear, p. 700.

(5) *Araïch-i mahfil*, p. 130, 131.

» commémoration du martyre du saint imam Houçaïn,
» se réunissent, et chargés de bannières et de drapeaux, ils s'acheminent vers un lieu désigné de réunion en faisant entendre des cris perçans et des gémissemens lugubres, et reviennent de là dans leurs habitations respectives. Les rues sont encombrées d'une telle quantité de monde, qu'on est forcé de se laisser entraîner par la multitude sans être maître d'aller où l'on veut. Cette foule inonde la ville depuis midi jusqu'à la nuit, célébrant à sa manière par des clameurs aiguës la fin déplorable du petit-fils du prophète. On nomme généralement à Calcutta cette fête funèbre *deuil de midi* دو پهریا ماتم. En ce jour solennel, les musulmans, hommes ou femmes, portent aux *Imam-bara*, grands ou petits, des oblations de volaille rôtie, de pain ou de riz cuit, oblations sur lesquelles ils font réciter le *Fatiha* d'Houçaïn. On immole en ce jour une si grande quantité d'oiseaux de basse-cour, qu'on voit couler un ruisseau de sang dans chaque rue de la ville.

» Les musulmans du bas peuple se livrent à cette occasion à des actes ridicules. Celui-ci, pour accomplir un vœu, vient dans un *Imam-bara* un réchaud sur la tête et fait cuire du riz au lait; celui-là, par le même motif, se présente dans la salle ayant dans la bouche une sorte de serrure pareille à une petite broche ou au mors d'un cheval, laquelle tient au moyen de deux plaques de fer qui s'enfoncent dans les joues et les déchirent quelquefois. Ce sot animal, insensible à la douleur, circule autour du cénotaphe

» de l'*Imam-bara*, et si la serrure se détache et tombe
» au troisième ou au septième tour, il en tire la con-
» séquence que Dieu agrée son vœu, et le petit peuple
» de s'extasier et de crier au miracle. L'homme au riz
» au lait veut faire savoir par sa singerie qu'il a un
» rhume; aussi a-t-il soin de se bien couvrir, ferait-il
» une chaleur accablante. Ce qu'il y a de plaisant, c'est
» que ces gens superstitieux s'imaginent que, s'ils vont
» faire ces simagrées à un *Imam-bara* autre que celui
» où ils ont promis de se rendre, le riz ne se cuit pas
» et la serrure ne tombe pas. Et il ne faut point croire
» qu'il dépende des gens instruits d'empêcher ces sot-
» tises. Si le saint imam même dont ils célèbrent si
» ridiculement le martyre paraissait au milieu de nous,
» il ne pourrait y parvenir. On a dit avec raison, *cha-*
» *cun a son grain de folie*. Ainsi se passent les dix
» premiers jours de *Moharram*. »

Ce qui doit surtout frapper l'attention dans les lignes qui précèdent, ce sont ces momeries païennes imitées des Hindous, auxquelles les musulmans se livrent dans les *Imam-bara*; surtout ces sortes de serrures dont ils se scellent la bouche, lesquelles sont fort usitées parmi les fakirs hindous, et dont on peut voir la figure dans différens ouvrages sur l'Inde.

J'ignore s'il y a un *fatiha* spécial pour Houçaïn; mais dans l'Eucologe musulman imprimé à Calcutta, on n'en trouve qu'un seul pour cet imam et son frère Haçan; il est conçu en ces termes :

« Que l'Éternel daigne accepter les vœux que je
» forme pour le repos de l'ame glorieuse des deux

» bravés imams, des deux martyrs bien-aimés de Dieu, » les innocentes victimes de la méchanceté, les bien- » heureux Abou Mohammed ul-Haçan et Abou Abd- » allah ul-Houçaïn, et pour les quatorze purs (1) et les » soixante-douze martyrs de la plaine de Karbala (2) ».

Mois de Safar.

FÊTE EN COMMÉMORATION DE LA GUÉRISON DE MAHOMET.

« Dans le mois de *Safar*, Mahomet, l'ami de Dieu, » fut malade. La véhémence de la douleur dura jus- » qu'au treizième jour; alors seulement elle se calma, » et par l'effet de la bonté du créateur, le prophète » entra en convalescence. D'après ce motif, les mu- » sulmans considèrent comme malheureux les treize » premiers jours de cette lune. Au treizième, qu'ils » nomment *violence* تیری, ils ont l'usage de faire au » nom du prophète des oblations de pois chiches et de » froment qu'ils distribuent ensuite par portions (3) ».

DERNIER MERCREDI.

« Le dernier mercredi de Safar est, d'une part, con- » sidéré par les *Chiites* comme étant constamment de » mauvais augure; tandis que, de l'autre, les *Sunnites* » se réjouissent en ce jour. Les premiers n'osent pas » bouger de leur place, les autres vont se promener

(1) C'est-à-dire Mahomet, Fatime et les douze imams. *Voyez* les *Voyages* de Chardin, édit. de Langlès, t. IX, p. 487.

(2) *Hidayat ul-islam*, p. 268.

(3) *Bara Maça*, p. 104.

» çà et là dans les jardins où l'on tient même des » foires et où des spectacles variés charment la » vue (1). »

On trouve dans l'Eucologe musulman imprimé à Calcutta sous le titre de هداية الاسلام ou *Guide de l'islamisme* (2), deux prières particulières à ce jour-là. La première se dit en faisant l'ablution; elle est ainsi conçue :

« Nous nous adressons à toi avec soumission et res- » pect. Tu connais ce qui est dans leurs cœurs. Nous » nous recommandons à ta miséricorde, ô le plus gé- » néreux des êtres généreux. »

La deuxième se dit en buvant de l'eau de l'ablution, car il est d'usage de boire un peu de cette eau après s'être purifié (3); elle consiste dans les versets suivans du Coran :

« Salut à vous, entrez avec joie dans le paradis, » pour y demeurer éternellement (4). Tel est le dis- » cours du Seigneur généreux (5). Salut parmi les » créatures à Noë, salut à Abraham, salut à Moïse » et à Aaron, salut à Élie (6); paix jusqu'au lever de » l'aurore (7). »

---

(1) *Barak Maça*, p. 104.

(2) *Hidayat ul-islam*, p. 276.

(3) *Voyez* mon ouvrage intitulé *Doctrine et devoirs de la religion musulmane*, p. 148.

(4) *Coran*, XXXIX, 72.

(5) *Coran*, XXXVI, 58.

(6) *Coran*, XXXVII, 120, 130.

(7) *Coran*, XCVII, 5.

« Les Persans, dit Chardin (1), nomment ce mer-
» credi *Tehar chamba souri* چار شنبه صوری, *le*
» *mercredi de la trompette*, c'est-à-dire celui de la
» fin du monde, jour où les quatre grands anges Ga-
» briel, Michel, Raphaël et Asraël sonneront de la
» trompette pour réveiller les morts. Ils croient ce
» jour malheureux, c'est pourquoi ils ne font point
» d'affaires ce jour-là, et ne sortent pas même du lo-
» gis, lorsqu'ils peuvent s'en exempter, appréhendant
» que tout ce qu'ils pourraient faire n'eût un mauvais
» succès. Ils tiennent, à l'occasion de ce mercredi-là,
» tous les mercredis malheureux; jamais les caravanes
» ne se mettent en chemin le mercredi, et plusieurs
» gens ne veulent pas ouvrir leur boutique. »

Du reste, le 28 et le 29 de ce mois, quelque jour qu'ils tombent, sont considérés comme malheureux: le premier, à cause que ce fut à pareil jour qu'Haçan fut empoisonné par sa femme; le second, parce qu'on suppose que des végétaux nuisibles sont produits en ce même jour (2).

Mois de Rabi 1er.

FÊTE DE LA MORT DU PROPHÈTE.

Le 12 du mois de *Rabi 1.er*, on célèbre dans l'Inde la fête de la mort de Mahomet, et ce qu'il y a de singulier, c'est que les Turcs font ce jour-là même la fête

(1) *Voyages*, t. IX, p. 90.

(2) Shakespear, *Dict.*, p. 559.

du *Mewloud* مولود ou de la naissance du Prophète (1).

« La lune de Rabi 1.er, nous dit Jawan, est nommée » aussi *Baharia*, et par le vulgaire *les douze morts.* » Selon les Sunnites, l'ami de Dieu (Mahomet) quitta » ce monde périssable le douzième jour de ce mois (2). » Cette affreuse nouvelle s'étant répandue dans le » monde, y produisit une consternation générale, et » chacun s'empressa d'offrir à Dieu ses vœux et ses » prières pour le repos de l'ame du grand Prophète. » Ces saints exercices durèrent douze jours, et de là » vient sans doute la dénomination de *douze morts* » que l'on donne à ce mois. C'est à l'imitation des pre» miers musulmans que ceux de l'Inde se réunissent à » cette époque pour accomplir les mêmes devoirs.

» Toutefois les *Chiites* (3) soutiennent que la mort » du Prophète a eu lieu le 28 de *Safar* (treize jours » plus tôt); il convient de connaître la différence des » opinions à cet égard (4). »

Le nom de *baharia* بهاريه ou *printanier*, qu'on donne à ce mois dans l'Inde, est la traduction du nom arabe du même mois ربيع qui signifie *printemps.* Il est bon de rappeler ici que l'année des anciens Arabes était solaire et se divisait en six saisons comme

---

(1) Mouradgea d'Ohsson, *Tableau de l'empire ottoman*, tom. II, page 358, édition *in-8.o*

(2) C'est-à-dire le 12 rabi, 1.er de la dixième année de l'hégire (8 juin 632 de J.-C.).

(3) شيعه *Chiites* ou *Imamiens*. L'auteur du Barah Maça est de cette secte.

(4) *Barah Maça*, p. 19.

celle des Indiens ; de là les noms de *premier printemps* ou ربيع الاول et de *second printemps* ou ربيع الثانى donnés aux deux mois du printemps lesquels désignent actuellement le troisième et le quatrième mois de l'année lunaire musulmane qui peuvent se trouver dans toutes les saisons de l'année.

L'explication que donne Jawan de l'expression *les douze morts* n'est pas très-claire, mais je n'en ai pas d'autre à proposer. Cette expression se retrouve dans le proverbe fort usité بارہ وفات کی کھچڑی آج ھو تو نہیں (1) کل, c'est-à-dire, le *Khitchri* (2) *des douze morts est pour aujourd'hui et non pour demain.* Ce qui indique une abondance qui ne doit pas continuer (3).

Mois de Rabi 2.e

FÊTE DE MIRAN-JI.

Miran-ji est une double qualification honorifique composée de *Miran* میران, pluriel persan employé par respect et dérivé de *mir* میر (pour امیر), mot arabe qui signifie *prince* et qui se donne aux *Said*

---

(1) کل signifie *hier* aussi bien que *demain*, comme پرسون *avant-hier* et *après-demain*; ترسون *trois jours avant* ou *après*; نرسون *quatre jours avant* ou *après*. Le temps du verbe indique le sens passé ou futur de ces adverbes.

(2) *Voyez* plus haut en quoi consiste ce mets.

(3) Roebuck en traduisant ce proverbe par les mots : *this is the khichree of the twelfth of Safar, &c.* a commis deux erreurs. La première en rendant incorrectement بارہ وفات ; la seconde en mettant le mois de Safar pour celui de *Rabi I. Voyez Oriental Proverbs*, part. II, p. 29.

ou descendans de Mahomet; et de *ji* جی, mot hindoustani qui correspond à notre mot *monsieur* et à l'anglais *master* ou *esquire*. Le nom de ce saint, ou, pour mieux dire, celui sous lequel on le désigne spécialement, c'est *Mouhi-uddin* محی الدین, expression arabe qui signifie *celui qui vivifie la religion*, et qui n'est proprement qu'un titre d'honneur. On fait souvent suivre ce nom de l'épithète غوث الاعظم qu'on donne, dans l'Inde, aux grands contemplatifs musulmans qui tombent en extase (1).

Le *Fatiha* de ce saint nous fait connaître le nom de son père, de sa mère et même de ses frères et de sa sœur. Le voici :

« Saïd et sultan (2), fakir et khadja (3), riche et » pauvre, roi et cheikh (4), derviche et saint N. S. » mir Mouhi-uddin, dont le père est le saïd Salih Zan- » gui, la mère, Bibi (5) Fatimah II.[e], la sœur Bibi » Nacibah, et les frères Abd-ulrazzac et Abd-ulwahhab. » Que, par son intercession, mes vœux soient exaucés.

(1) Le cheikh Mohammed Gouth est un des principaux personnages qui ont porté ce titre. Il est enseveli à Goalior. On lit dans l'*Araich-i mahfil* (p. 74) qu'il pouvait soumettre la planète Mars!

(2) *Sultan*, qui signifie *roi*, est, aussi bien que *chah*, qui a le même sens, un titre honorifique des *derviches* ou fakirs. *Voyez* les Observations préliminaires.

(3) Titre honorifique donné spécialement aux Mogols. Shakespear, *hind. gram.*, p. 142.

(4) Titre honorifique qui signifie proprement *vieillard*, et qui se donne aussi bien que *saïd* aux descendans de Mahomet. Toutefois on nomme spécialement ainsi les musulmans originaires de l'Arabie.

(5) بی بی c'est-à-dire *Madame*.

» A cette intention, le fidèle récitera la première » surate du Coran une fois, la cent douzième quinze » fois, et la prière nommée *Douroud* (1) onze fois (2). »

Le célèbre poète hindoustani Wali a consacré en l'honneur de ce saint un *cacidah* (3) plein de figures et d'allégories orientales; poème dont les extraits suivans me paraissent propres à être connus.

« L'éclat de l'islamisme vient de toi.... j'espère » que tu feras toujours briller à mon intelligence le » flambeau de la doctrine spirituelle... *Mouhi-uddin* » est ton nom béni et célèbre; il est lumineux comme » le soleil. L'emplacement où s'assemblent les pèlerins » autour de ta tombe présente l'image du paradis; ton » regard y fait naître le printemps. La poussière du » seuil de la porte de la chapelle où est renfermée ta » châsse est préférable au surma d'Hispahan (4); les » *Cheikhs* qui viennent y prier sont sûrs de trouver » l'accès auprès de Dieu. Il a été resplendissant dans » le monde comme l'astre du jour, celui qui a pu frotter » son front sur les traces de tes pieds. Les contemplatifs » seuls peuvent comprendre les secrets de tes paroles, » qu'ils considèrent comme égales à celles du prophète

---

(1) Voir l'*Eucologe Musulman*, p. 222.

(2) *Hidâyat ul-islam*, p. 267.

(3) قصيده sorte de poème dont les vers بيت sont sur une même rime. *V.* Gladwin, *Dissertations on the rhetoric of the Persians*, p. 2. — Le mot قصيده qui est féminin en arabe, est masculin en hindoustani.

(4) Le Surma est un collyre de plombagine, dont le plus estimé est celui d'Hispahan.

» qui même au Coran.... (1). Ton assistance donne
» la force aux faibles, la richesse aux pauvres. Pourra-
» t-on en ce monde espérer la guérison, si Hippocrate
» ne reçoit sa science de toi? Tu as eu dans l'ordre des
» choses possibles le cachet de la puissance sans qu'aucun
» obstable soit venu t'arrêter. Un simple doute a pour
» toi la valeur d'un axiome; parce que tu participes aux
» secrets de Dieu. Comparés à toi, Platon et Avicenne
» ne sont que des enfans.... Que les juifs et les chré-
» tiens expriment à l'envi leur dépit contre celui qui
» te chantera; pour moi je serai glorifié dans les deux
» mondes si tu acceptes *le cacidah* de Wali, quelque
» indigne de toi qu'il soit. Tous ceux qui entendront
» les vers que je te consacre, en seront charmés,
» comme ils le sont de ceux d'*Anwari* et de *Khaka-*
» *ni* (2). »

Voici textuellement ce que dit Jawan (3) sur la fête de ce saint fameux.

« Le mois de rabi 2.e est aussi nommé par le peuple
» *lune de Miranji.* La raison en est qu'on célèbre le
» 11 de ce mois la commémoration de la mort d'un
» grand saint musulman qui a tracé les règles de con-
» duite des *Pirs* et celles de leurs disciples, et par
» qui un monde entier est comblé des faveurs célestes.
» En ce jour, les musulmans de la classe des *Cheikhs*

---

(1) On sait que les musulmans le regardent comme la parole de Dieu.

(2) Célèbres poètes persans.

(3) *Barah Maça,* p. 24.

» et quelques *Chiites* se réunissent auprès de son tom-
» beau, et là, ils adressent à Dieu des vœux, tant pour
» le spirituel que pour le temporel. Ils récitent le fa-
» tiha de ce saint sur des mets et des oblations de su-
» creries qu'ils distribuent ensuite poliment aux assis-
» tans. Avec les contemplatifs qui sont dévôts à ce
» saint ou même qui font partie de l'espèce d'ordre
» religieux à la tête duquel il est placé, se trouvent
» nombre de musiciens et de chanteurs musulmans
» qui ajoutent par leur talent à l'éclat de cette fête;
» bien plus, de jeunes bayadères viennent l'embellir
» par le charme de leurs attraits et la grâce de leurs
» danses (1). Tout ce monde est donc réuni là le 11
» de rabi 2.e et y forme un coup-d'œil enchanteur.
» D'un côté on voit les préparatifs du banquet formé
» des offrandes faites au saint; de l'autre les démons-
» trations de respect religieux des troupes de dan-
» seuses. Les musiciens jouent du *Dholki* (2) et du
» *Sarangui* (3), et battent la mesure en levant la
» main; les chanteurs prononcent ces mots cadencés :
» *Oh! oh! pauvre pir persécuté par un roi* (4). En
» cet instant, les gens qui prennent part au banquet

(1) Afsos (*Araïch-i mahfil*, p. 110), parlant du tombeau de chah Arzah, situé près d'*Azim-abad* (*Patna*), dit aussi qu'il s'y rend tous les jeudis avec une grande quantité de peuple, beaucoup de courtisanes et des bayadères qui exécutent des danses jusqu'au milieu de la nuit.

(2) ڈھولکی sorte de petit tambour.

(3) سارنگی sorte de violon.

(4) Allusion peut-être à ce qui sera dit plus loin.

» paraissent tous dans l'agitation et le trouble. L'un, » hors de lui, tombe se roulant sur la terre comme » un animal que l'on va sacrifier; un autre paraissant » dans l'affliction ne cesse de pleurer; il pousse de » longs gémissemens ou exhale de froids (1) soupirs. » Celui-ci, la tête courbée, fait entendre le cri perçant » de *Hou* (2); celui-là paraît avoir renoncé à la vie, » il tourne autour d'un autre individu et bientôt » tombe à ses pieds. Tant que durent ces actes, les » assistans ne quittent point la place, persuadés qu'il » faut rendre aux saints leur culte d'une manière com- » plète; ils ne se retirent que lorsque tout est ter- » miné. Telle est en général la manière dont on » célèbre les fêtes des saints auprès de leurs tom- » beaux. »

Malgré tout ce qu'on vient de lire sur l'éminente sainteté de *Mouhi-uddin* et la dévotion qui préside à sa fête, Roebuck, dans ses *Oriental Proverbs*, donne sans citer aucune autorité, une note sur ce saint où il est représenté comme un licencieux scélérat. Mais cette note a plutôt l'air d'un conte des *Mille et une Nuits* que de tout autre chose; au surplus la voici :

« Miran-ji, autrement dit Cheikh Saddo, vivait à » *Sambhal* dans le *Rohilkhand*, d'autres disent à » *Amroha* dans la province de Dehli. Il prétendait

(1) سرد Nous mettrions *brûlans* au lieu de *froids*; mais à raison de sa singularité je laisse cette épithète qui accompagne souvent le mot آه *soupir*, en persan et en hindoustani.

(2) هو mot arabe qui signifie proprement *lui*, et qui sert aussi à désigner Dieu, comme c'est ici le cas.

» avoir une grande habileté dans l'art de faire des
» amulettes et de dire la bonne aventure, ce qui se
» nomme *Ilm-i taksir* (1). Un jour un paysan trouva,
» en labourant, une lampe à quatre mèches qui avait
» été fabriquée par un fameux magicien des temps an-
» ciens, à laquelle était attachée une propriété telle que,
» toutes les fois qu'on l'allumait, quatre génies ou es-
» prits familiers prêts à exécuter les ordres de celui
» qui l'avait allumée, paraissaient à ses regards étant
» invisibles aux autres personnes. Ce paysan donna au
» Cheikh la lampe merveilleuse. La première fois que
» celui-ci l'alluma, il fut alarmé à la vue des génies et
» tâcha d'éteindre la lampe; mais les esprits l'infor-
» mèrent qu'étant une fois appelés ils ne pouvaient
» se retirer qu'après avoir reçu quelqu'ordre à exécu-
» ter. Le Cheikh étant d'un naturel lascif leur ordonna
» de lui amener une belle femme qu'il avait vue dans
» un pays éloigné, ce qui fut fait de suite. La femme,
» qui était d'un haut rang, fut très-étonnée et saisie
» de crainte de se trouver dans un lieu inconnu avec un
» étranger. Toutefois, tandis qu'il allait par force ou
» par persuasion satisfaire ses desirs impurs, un des
» génies l'informa qu'ils ne continueraient à lui obéir
» que tant que ses actions resteraient dans les limites
» de la vertu, et que, s'il venait à les dépasser, ils le
» mettraient à mort. Il renonça pour le moment à son
» projet; mais la même chose se répéta plusieurs fois,
» et à la fin la violence de sa passion l'ayant emporté

(1) Peut-être faut-il lire *ilm-i tacdir* علم تقدير.

» sur la crainte, il satisfit ses desirs et fut conséquem-
» ment mis à mort par les génies. D'autres disent qu'il
» se fit ainsi amener plusieurs femmes et en jouit, mais
» qu'à la fin, ayant envoyé prendre la fille de l'em-
» pereur de Constantinople, cette princesse connut le
» nom du Cheikh, celui de sa ville et sa situation, &c.
» Son père en étant informé par elle, écrivit au sou-
» verain de Dehli qui envoya des gens, lesquels mirent
» à mort le cheikh, et ayant rempli de terre la lampe
» la jetèrent à la rivière.

» Ce scélérat eut néanmoins la réputation d'un saint
» et même d'un prophète, à cause du pouvoir surna-
» turel qu'il mit en œuvre par l'entremise de ses esprits
» familiers, et un superbe *Dargah* درگاه ou *châsse*
» est élevé à sa mémoire à Amroha. Après sa mort,
» on dit qu'il est devenu un puissant esprit ou *Jinn*
» جن qui, dans l'occasion, inspire les hommes, mais
» particulièrement les femmes, en les douant de la
» connaissance du futur et d'autres pouvoirs surnatu-
» rels. Il y a aussi d'autres esprits de *Pirs* défunts qui
» exercent un semblable pouvoir, tels que *Chah Da-*
» *ria* (1), *Zaïn khan, &c.;* mais comme ils sont d'un
» rang inférieur à celui de *Miran-ji,* ils se retirent lors-
» qu'il se présente. De là vient le proverbe « *Lorsque*
» MIR *vient, le* PIR *se retire* (2), proverbe usité pour

(1) Ou *Dariaï: Voyez* dans la seconde partie l'article sur ce saint personnage.

(2) آی میر بھاگی پیر *Oriental proverbs*, partie II, page 26.

» dire que, lorsque le chef se montre, les agens infe-
» rieurs doivent lui céder la place (1). »

Mois de Joumazi 1.er

FÊTE DE MADAR.

Madar est le plus célèbre des saints musulmans de l'Inde; les Hindous s'unissent à ses coreligionnaires pour lui rendre le culte que les catholiques nomment de *Dulie*. L'enthousiasme qu'il y inspire a propagé ce proverbe souvent cité : *Quel dommage Madar éprouvera-t-il, si Chouja se rend à Ajmir* (2).

« Le Saïd Badi-uddin (3) Kotbal Madar était fils
» du Saïd Ali (habitant d'Alep), fils du Saïd Baha-
» uddin, fils du Saïd Zahir-uddin, fils du Saïd Ah-
» mad, fils du Saïd Mohammed, fils du Saïd Ismaïl,
» fils de l'Imam Jafar Sadic, fils de l'Imam Moham-
» med Bakar, fils de Zaïn ul-abadin, fils de l'Imam
» Houçaïn, fils du prince des croyans Ali.

---

(1) *Oriental proverbs*, part. II, p. 27.

(2) اپنری جهانت مدار کی شجاع چلی اجمیر Roebuck, *Oriental proverbs*, II, p, 2. A la lettre *An pilus partium genitalium Madari evulsus erit, si, &c.* Le mot شجاع signifie proprement *brave :* mais il est ici employé pour désigner un individu indéterminé dans le même sens qu'on emploie زيد en arabe. *Ajmir* est l'ancienne capitale de la province de ce nom, ville où est enseveli *Mouïn-uddin*, autre saint célèbre, dont il sera parlé à l'article suivant.

(3) بديع الدين c'est-à-dire la *merveille de la religion*, et non Badr-uddin, comme on l'a imprimé dans les *Oriental proverbs* (II, p. 219), ce qui signifierait la *lune de la religion*.

» Il naquit à Alep en 442 (1050-51), fit le pélerinage de la Mecque et de Médine à l'âge de cent » ans, et reçut de Mahomet la permission de retenir » son haleine (1). Sous le règne du sultan Ibrahim » Charky (*Sherkey*), Mahomet lui ordonna de ré» sider au village de Macan-pour (2), qui était dé» sert à cette époque à cause d'un mauvais génie » nommé *Macan-déo*, qui y portait la désolation. » Madar y alla, renferma le génie (3), rendit ainsi » ce lieu habitable, et le nomma *Macan-pour* ou » ville de *Macan*, nom qu'il a conservé. Ce pro» phète (4) passa là son temps dans des exercices » religieux. Il avait aussi le pouvoir de faire des mi» racles, ce qui fut bientôt connu dans l'Hindoustan, » aussi alla-t-on le visiter de toutes parts. Il eut » quatorze cent quarante-deux (*fourteen hundred* » *and forti two*) fils, trois desquels naquirent d'une » même mère. Il mourut le 7 Joumazi 1.er 837 » (20 décembre 1433), et à cause de sa grande

(1) حبس دم pratique à laquelle les fakirs se livrent, la considérant comme un acte religieux, et comme un moyen de prolonger la vie, d'après le principe que chaque homme a un nombre déterminé de respirations à prendre, et qu'ainsi plus lentement il respire plus long-temps il vit. Shakespear, *Dict.*, p. 365.

(2) Village près de Firozabad, province d'Agra. Carey, *Map of Hindoostan*.

(3) De là peut-être le proverbe دبلی ماریں شاه مدار *Chah Madar frappe le faible*, pour exprimer quelqu'un qui tyrannise ceux qui ne peuvent lui résister, mais qui n'ose pas attaquer celui qui est fort. Roebuck, *Oriental proverbs*, II, 96.

(4) L'enthousiasme envers Madar le fait considérer comme tel.

» réputation de piété, et du pouvoir qu'il avait de » faire des miracles, l'anniversaire de sa mort a été » célébré depuis ce temps par une réunion à Macan- » pour. Ce prophète était âgé de trois cent quatre- » vingt-quinze ans neuf mois et vingt-six jours. Son » tombeau fut élevé par le sultan Ibrahim Charki. »

La notice qui précède est due à un fakir *madarien* مداریا, c'est-à-dire, de l'ordre de Madar, nommé *Karim-uddin*. Lord Valentia l'a insérée dans ses *Voyages*, tom. I, pag. 477; mais elle n'a pas été traduite dans l'édition française de cet ouvrage. Cette notice paraît exacte quant au fond, si l'on a soin de faire la part de l'enthousiasme qui a dirigé la plume de l'écrivain. Elle coïncide, pour la généalogie et le lieu de naissance, avec le *Fatiha* de ce saint, fatiha qu'on récite sur son tombeau et qui est conçu en ces termes :

« Par l'ame pure du pivot (1) des contemplatifs et » des spiritualistes; le foyer des lumières et des plaisirs » célestes; le centre des bienheureux *pirs*; à savoir le » *pir Badi-uddin Zindah Chah Madar* (que Dieu » sanctifie son précieux tombeau); par l'ame pure de » son père *Ali Halabi* (2) et de sa mère *Bibi Khas-* » *ulmoulouq* (3), connue sous le nom de *Bibi Hazira* » حاضره (je demande à Dieu une telle grâce). »

---

(1) مدار L'auteur joue sur ce mot, qui est le nom propre du saint dont il s'agit, et qui signifie *pivot*, *foyer*, *centre*, &c.

(2) Le texte porte چلبی, mais je pense que c'est une erreur et qu'il faut lire حلبی *halabi* ou d'Alep.

(3) خاص الملوك à la lettre, *la familière des rois*.

« Le fidèle lira à cette intention le premier chapitre » du Coran, une fois; le cent-douzième, trois fois; et » la prière *Douroud*, trois fois. »

Les mille quatre cent quarante-deux enfans sont, sans nul doute, des enfans spirituels ou des disciples; cela ne peut faire de difficulté. Quant à la prétendue longévité de Madar, qui, selon son biographe, fût de quatre siècles, elle tient à l'idée dont il a été question sur l'art de retenir son haleine, et à ce que, l'époque de sa naissance n'étant pas connue, on s'est plu à l'éloigner de l'époque de sa mort qui est la seule certaine, car on aime à trouver dans les saints personnages des perfections qui ne sont pas dans les autres hommes. Il sera plus loin question d'un autre saint qui a vécu, à ce qu'on dit, plus de trois cents ans.

Je dois actuellement entretenir le lecteur de la fête établie en l'honneur de Madar; voici en quels termes en parle Jawan (1).

« Les gens du peuple, et surtout les femmes, nom» ment ordinairement *Madar* la lune de *Foumazi*. » Or, Madar est le surnom du saint désigné par les » gens distingués sous le titre honorifique de *Badi-* » *uddin*, mais beaucoup plus connu sous le nom de » *Madar*. On se sert aussi de piques pour cette so» lennité. Ceux qui veulent prendre part à la fête en » plantent dans leurs villes respectives; cependant des » musiciens se présentent battant une sorte de grand » tambour دهل, tandis que des fakirs dansent en

(1) *Barah Maça*, p. 33.

» criant *ô Madar ;* bien plus, ils traversent, en chan-
» tant les louanges de ce saint célèbre, des feux allu-
» més exprès.

» Le tombeau de Madar est à Macan-pour. Le 17 » de Joumazi 1.er, jour fixé pour la fête de ce saint, » ses dévots s'y rendent des lieux les plus éloignés. » Une foule immense remplit le village ; des piques » sont dressées de tous côtés, et, dans la nuit, une » immense quantité de lampes et de lanternes dissipent » l'obscurité. Ensuite on transporte toutes les piques » au tombeau de *Madar,* où chacun vient pour de- » mander une grâce, pour exprimer un vœu. »

Dans la citation qui précède, nous voyons un nouvel exemple de l'adoption des cérémonies et des usages indiens dans le culte musulman. Cette course à travers le feu est évidemment empruntée aux Hindous chez qui il y a même une fête dont le rit principal consiste à traverser cet élément, qu'ils ont déifié sous le nom d'*Agni* اگنی ; cet acte se nomme دهمال (1).

« Le tombeau de *Madar* est placé au milieu d'un » grand édifice carré à chaque face duquel il y a une » fenêtre que l'on ouvre de temps en temps. Il est de » la forme ordinaire et couvert d'une étoffe d'or. Au- » dessus est un dais de même étoffe qui est parfumé » d'essence de roses عطر avec profusion (2). »

Une pierre est, dit-on, suspendue, sur cette tombe par des moyens inconnus. De là le proverbe : « Il y a

(1) Shakespear, *Dict.*, p. 427.
(2) *Voyages de Valentia*, trad. franç. I, 285.

» une rangée de briques, mais il faut le souffle de » Madar (1) », pour indiquer quelqu'un qui entreprend quelque chose d'extraordinaire sans faire attention à son incapacité.

Afsos entre dans plus de détails que Jawan. « C'est, » dit-il, à Macan-pour, village du district سرکار de Ca» noje que se trouve la châsse du saïd Badi-uddin, » connu sous le nom de Chah Madar. Ce personnage » est généralement très-vénéré, surtout par les gens » du bas peuple; car les fakirs qui appartiennent à sa » lignée religieuse peuvent être rangés aussi dans cette » classe, attendu qu'ils sont pour la plupart fort igno» rans. Du reste, les fakirs nommés *indépendans* (2) » assurent que cette descendance spirituelle n'est pas » bien établie. Quoi qu'il en soit, les stupides dévots » à ce saint ont adopté la couleur noire comme signe » distinctif. Ayant donc attaché à des piques dorées » des drapeaux noirs, ils parcourent souvent les rues » des villes munis de ces étendards et faisant un grand » bruit. Cette procession tumultueuse a surtout lieu » dans le mois de Joumazi 1.er Chaque année, à cette » époque, une quantité considérable d'hommes et de » femmes, généralement des classes inférieures, se » rendent des lieux les plus éloignés au village de Ma-

(1) اینت کی پانت دم مدار Roebuck, *Oriental Proverbs*, part. II, p. 219. *Voyez* plus loin l'explication de دم مدار *souffle de Madar*.

(2) آزاد Ils se rasent la barbe, les sourcils et les cils, et font vœu de chasteté. Shakespear, *Dict.*, p. 88.

» can-pour. Ayant à leur tête des fakirs de l'ordre de » Madar (1), les pélerins marchent en corps portant » la plupart des étendards tels que nous venons de les » décrire, et quelques-uns jouant de l'instrument » nommé *rabab* (2). On nomme cette procession » *tchari* (3), ce qui indique qu'on y porte des piques, » et on lui donne aussi la dénomination générique de » *medni* (4). Les pélerins restent pendant plusieurs » jours auprès du tombeau du saint, occupés à présen- » ter leurs vœux et leurs oblations; et lorsque le 17 » du mois est passé, ils retournent dans leurs pays » respectifs.

» L'usage d'aller en pélerinage à Macan-pour est » assez ancien; mais on ignore complètement quel » est celui qui l'a établi. Toutefois il est à présumer » qu'il est dû à des gens ignorans et bas, comme l'in- » dique la foule méprisable qui s'y rend et qui s'ima- » gine que ce pélerinage est préférable à celui de la » Mecque. Au surplus, on ne peut, par tout ceci, se » former une opinion motivée sur la sainteté vraie ou » fausse de Madar. Le cazi *Nour-allah Sosatri* le place

(1) مداريا *Madariens*, sectateurs de Madar. *Voyez* plus loin.

(2) رباب sorte de violon.

(3) چهڑی est le nom de l'espèce de *pique* qu'on porte à la procession des dévots de chah *Madar* et dans d'autres processions analogues. De là ce mot indique cette procession même. Ces piques se nomment aussi *jhanda* جهنڈا et cette procession *Madar Jhanda* مدار جهنڈا. *Asiatic Journal*, N. S. IV, 75.

(4) میدنی corps de pélerins allant visiter le tombeau d'un saint. *Voyez* les Observations préliminaires.

» parmi les *Chiites* ou *Imamiens* (1), dans son ou-
» vrage intitulé *Majalis ulmouminin* (2); mais Dieu
» seul sait au juste ce qui en est (3). »

Comme on le voit dans la notice qui précède, Madar est le patron d'un ordre de fakirs qui portent le noms de *Madariens* مدارِيا ou de *sectateurs de Madar* مدار پنتهي. Ces derviches ont plusieurs traits de ressemblance avec les *Sanniaci* hindous. Comme eux ils vont presque nus en toute saison, et ont leurs cheveux tressés; ils se frottent le corps avec de la cendre de bouse de vache, et portent des chaînes de fer autour de leurs reins et à leur cou (4). Le savant H. H. Wilson assure qu'ils sont sunnites (5); la couleur noire qu'ils ont adoptée pour leurs drapeaux en est effectivement une preuve; car le noir est la couleur des sunnites, tandis que le vert est celle des *Imamiens* ou *Chiites* (6). Toutefois, Madar descendait d'Houçaïn, ce qui paraît prouver qu'il était *Chiite*, et en effet, Afsos nous apprend qu'il a été considéré comme tel dans un ouvrage qu'il cite. Selon le même M. Wilson, la principale pratique des Madariens consiste à faire usage du *Bang* بنگ (liqueur énivrante tirée des

---

(1) L'auteur de cette notice était de cette secte. *Voyez* les Observations préliminaires.

(2) مجالس المومنين *Assemblées des croyans.*

(3) *Araïch-i mahfil*, p. 76.

(4) *Asiatic Journal*, N. S. IV, 76.

(5) *Asiatic Journal*, N. S. IV, 75.

(6) *Asiatic Journal*, N. S. IV, 75. — De Sacy, *Chrestomathie ar.* tom. I, pag. 49, nouvelle édition.

feuilles du chanvre ou de l'exsudation de ses fleurs) dans l'espoir de se procurer des visions. Selon lui, tout en admettant la mission divine de Mahomet, les Madariens n'ont pas une grande vénération pour son titre de prophète et montrent peu de respect envers ses institutions. D'après leurs légendes, Mahomet n'a eu d'accès au paradis que par la vertu des mots *Dam Madar* دم مدار, le *souffle de Madar*, qui est la devise de la secte et à laquelle la tradition attribue plusieurs effets miraculeux. Ces mots *Dam Madar* sont aussi une sorte de cri de guerre parmi les musulmans, souvent employé par les soldats au moment de l'attaque (1).

Mois de Joumazi 2.e

FÊTE DE MOUÏN-UDDIN TCHICHTI.

Ce saint est un des plus célèbres de l'Inde musulmane, et son tombeau est encore aujourd'hui constamment entouré d'une foule de pèlerins, même hindous. Quelques-uns poussent le fanatisme jusqu'à prendre une pierre ou une brique de l'édifice, laquelle ils emportent et placent dans leur maison, qui devient ainsi à son tour un lieu de pèlerinage par suite de la possession de cette précieuse relique. Mahaji et Daulat Rao Sindia, quoique Hindous et fidèles observateurs du culte brahmanique, firent de riches présens au tombeau de ce saint ainsi qu'aux prêtres musul-

(1) *Asiatic Journal*, N. S. IV, 75; *Asiatic Researches*, XVI, tom. pag. 135.

mans ou *Pir-Zada* (1) qui y étaient attachés (2).

« Le mois de Joumazi 2.e dit Jawan (3), est ordi-
» nairement nommé par les gens sans instruction Kha-
» dja *Mouïn-uddin*, du nom d'un saint musulman
» très-célèbre, le Khadja *Mouïn-uddin Tchichti*
» خواجه معين الدين چشتی, qui mourut en ce
» mois. Le tombeau de ce personnage distingué est à
» Ajmir. C'est-là que, suivant ce que j'ai entendu dire,
» les arcs des rois se tendent d'eux-mêmes. La céré-
» monie des piques a également lieu pour ce saint;
» partout chacun s'empresse de les disposer. On se
» fait surtout un devoir d'aller à cette époque en pé-
» lerinage à Ajmir, et si on ne peut s'y rendre, on
» dresse au moins des piques. »

Laissons parler actuellement Afsos (4).

« Le Khadja *Mouïn-uddin Tchichti*, dit-il, l'es-
» sence des contemplatifs, était fils de *Gaïath-uddin*
» *Tchichti* et de la race d'Houçain, et par consé-
» quent saïd. Il naquit dans le *Sedgestan* en 537 de
» l'hégire (1142-43). Quand il fut âgé de quinze ans,
» il eut le malheur de perdre son père; mais le spiri-
» tualiste Ibrahim Candouzi le prit en amitié, lui fit
» sentir l'importance de la doctrine spirituelle et le
» détermina à chercher le chemin de la contemplation.
» Il ne tarda pas à se plonger dans la dévotion la plus

(1) پير زاده à la lettre fils de *pir*.

(2) Hamilton, *East-India Gazetteer*, t. I, p. 28.

(3) *Barah Maça*, p. 38.

(4) *Araich-i mahfil*, p. 150.

» fervente et les pratiques d'austérité les plus rudes. » A vingt ans il retira des avantages religieux de la » société du Cheikh *Abd-ulcadir guilani* (1). En- » suite, comme le sultan *Chihab-uddin Gouri* conquit » l'Hindoustan et vint à Dehli, alors *Mouïn-uddin*, » dans l'intention de vivre dans la retraite, se retira à » *Ajmir* où un très-grand nombre de personnes par- » vinrent, en suivant ses avis, à leur but spirituel. » Il y mourut le samedi 6 rajab 636 (12 février » 1239), après avoir vécu quatre-ving-dix-sept ans » solaires. Son tombeau se voit encore aujourd'hui » dans cette ville sur le bord du *Jahlara*, où il attire » habituellement un grand nombre de pélerins. Tous » les souverains qui ont régné sur l'Inde, depuis la » mort de ce grand personnage, n'ont pas manqué de » déposer des oblations sur ce tombeau vénéré. On » peut citer en particulier *Jalal-uddin Mohammed* » *Akbar* (2), monarque extrêmement religieux, qui

(1) C'est-à-dire de la province de Guilan گیلان en persan, d'où se forme گیلانی. En arabe cette province se nomme جیلان d'où dérive جیلانی qui est synonyme du premier mot. *Voyez* dans la seconde partie de ce mémoire l'article consacré au saint personnage dont il s'agit.

(2) L'auteur veut parler ici du grand Akbar que le père Catrou, dans son *Histoire du Mogol*, nous représente presque comme chrétien. Suivant cet écrivain, Akbar ne croyait pas à sa religion, et protégeait ouvertement le christianisme; il avait fait élever dans son palais une statue à la Sainte Vierge, &c. Je crois qu'en général il faut recevoir avec défiance les assertions du P. Catrou, qui paraît avoir eu pour but principal, en écrivant son ouvrage, de donner de l'importance aux travaux apostoliques des pères Jésuites dans l'empire du Mogol.

» alla plusieurs fois à pied d'Agra à Ajmir visiter le
» tombeau de ce saint et du saïd Houçaïn Machhadi,
» surnommé *Khing sawar* (1). Ce dernier était sans
» doute Chiite, et Mouïn-uddin l'était aussi, très-pro-
» bablement, ainsi que le donnent à entendre quel-
» ques vers qui restent de lui, vers où respire l'amour
» du saint *émir Ali.* »

Le pélerinage d'*Akbar* avait un motif que n'indique pas *Afsos;* mais que les mémoires de *Jahanguir* (sultan Salim) nous découvrent. « Jusqu'à ce que mon
» père eût atteint l'âge de vingt-huit ans, y est-il dit,
» il n'avait eu aucun enfant qui eût survécu à sa nais-
» sance au-delà d'une heure astronomique; et cette
» circonstance était pour lui le sujet d'une profonde
» affliction. Aussi offrait-il au trône de la toute-puis-
» sance de nombreuses et instantes supplications afin
» d'obtenir à cet égard l'objet de ses vœux. Tandis
» qu'il languissait dans cet état d'anxiété, un de ses
» émirs, qui connaissait le respect sans bornes qu'il
» portait aux derviches, et la confiance qu'il avait dans
» l'influence des hommes de cette classe, lui dit un jour
» que, près de la sépulture du respectable Mouïn-uddin
» Tchichti à Ajmir, résidait un *Pir* ou saint reclus,
» distingué par la pureté de sa vie et de ses mœurs;
» en quoi, disait cet émir, il n'avait pas son égal, non-
» seulement dans l'Inde, mais dans le monde entier.
» Dans la chaleur de son zèle et de son espoir, mon
» père déclara que, si la providence lui accordait un

(1) خنك سوار c'est-à-dire *monté sur un cheval gris.*

» enfant qui survécut, il ferait à pied tout le chemin » qu'il y a de la capitale, c'est-à-dire, d'Agra à Ajmir, » distance qui n'est pas moins de cent quarante *cos*, » dans la seule vue d'aller porter ses vœux et ses of» frandes au tombeau du saint personnage. Comme la » résolution de mon père partait d'un cœur sincère, » six mois précisément après la mort du dernier de mes » frères morts enfans, le vendredi 17 de rabi 1.er de » l'an 978 de l'hégire (18 août 1570), le Très-Haut » fit entrer sur la scène de l'existence l'humble auteur » de ce récit.

» Fidèle à ses engagemens, mon père, dont le sé» jour est à présent dans les demeures célestes, » accompagné de quelques-uns des émirs les plus con» sidérables de sa cour, partit d'Agra; et faisant route » à pied à raison de cinq *cos* par jour, il se présenta » lui-même à son arrivée à Ajmir, devant la tombe » qui renferme les restes de Mouïn-uddin. Quand il se » fut acquitté de ses dévotions, il se mit sur-le-champ » en devoir d'aller trouver le derviche à la piété et » aux mérites duquel il était redevable d'avoir obtenu » l'objet de ses ardentes supplications. Le pieux reclus » se nommait *Cheikh Salim;* et mon père s'étant » rendu à sa demeure me mit entre ses bras, le sup» pliant de prier Dieu pour la conservation de ce cher » enfant.... « *Puisque vous avez remis cet enfant* » *entre mes bras*, dit le derviche, je le nomme *Mo-* » *hammed Salim* ». Mon père acceptant ces témoi» gnages d'intérêt de la part du derviche, comme » d'heureux augures très-favorables à ses espérances,

» retourna à sa capitale, d'où il continua à entretenir » ensuite, durant l'espace de quatorze ans, une cor» respondance et des rapports très-intimes avec ce » saint reclus (1) ».

Le lieu où résidait *Chah Salim* était un village nommé *Sikri*, devenu depuis ce temps une ville appelée *Fath-pour-Sikri* (2). Sur le rocher le plus élevé des montagnes qui l'environnent, on voit encore le tombeau du saint au centre d'une place entourée d'arcades majestueuses (3).

Tchichti est le surnom patronymique de la sainte lignée à la tête de laquelle est placé Mouïn-uddin. Salim Tchichti appartient à cette même lignée, ainsi que plusieurs autres personnages renommés par leur sainteté; parmi lesquels on distingue le *Saïd Chah Zouhour*, sur lequel on trouvera une notice dans la deuxième partie de ce mémoire.

A l'exemple d'Akbar, le célèbre Haïder appela son second fils *Tippou* (4) *sultan*, du nom d'un *pir* vénéré

---

(1) J'ai emprunté ces lignes à l'excellent article que l'illustre orientaliste M. de Sacy a donné sur la traduction anglaise des Mémoires de Jahanguir par D. Price. — *Journal des savans*, 1830, p. 362 et suivantes.

(2) « Sikri, dit Afsos, était un village à 12 kos d'Agra. Akbar y » bâtit un château de pierres, par l'ordre du cheik Salim Tchichti, » ainsi que différens beaux édifices, monastères et mosquées. En» suite lui ayant donné le nom de *Fath-pour* (ville de la victoire), » il en fit sa capitale (c'est-à-dire le lieu de sa résidence).... » *Araïch-i mahfil*, p. 74.

(3) Hamilton, *East-India Gazetteer*, I, 553.

(4) *Tippou* signifie *tigre* en langue canara, ou peut-être lion;

dans le Carnatic et pour qui il avait une dévotion particulière (1).

Mois de Rajab.

JEÛNE SURÉROGATOIRE.

« Les musulmans parlent beaucoup de l'excellence » du mois de *Rajab*. Ceux d'entr'eux qui observent » le jeûne de trois mois, le commencent à l'apparition » de la nouvelle lune de celui-ci. De ce que ce jeûne » a été observé mille fois dans le monde musulman, » on le nomme *Hazari* (2). Comme il est très-méritoire, beaucoup de gens l'accomplissent exactement. Pendant ce temps, la plupart des fidèles font » chaque vendredi des distributions de riz préparé de » différentes manières et placé sur des plats de bois. » Les oblations se font au nom du Saïd *Jalal Bokhari*, saint très-célèbre dans les horizons (3). »

Les anciens Arabes considéraient aussi ce mois comme sacré et le consacraient au jeûne. Il était défendu de faire la guerre durant son cours, aussi bien qu'en *Moharram*, *Zi-cada* et *Zi-hijja* (4). Les trois

---

car en hindoustani on confond un peu ces deux animaux. شیر en effet signifie *tigre* et *lion*, et s'emploie dans ce dernier sens comme nom propre, aussi bien que سنگھ qui ne signifie que *lion*.

(1) Le tombeau de ce saint personnage élevé à Arcate est actuellement même un lieu fréquenté de pélerinage. Hamilton, *East-India Gazetteer*, II, 271.

(2) هزاری de هزار, mille.

(3) *Barah Maça*, p. 59.

(4) Sale, Observations historiques et critiques sur le Mahométisme.

mois du jeûne surérogatoire sont *Rajab*, *Chaban* et *Ramazan*. Ce jeûne dure jusqu'au 7 de *Chawal;* les sept derniers jours se nomment blancs. On rompt néanmoins le jeûne le 1.er *Chawal*, jour du *Id-fitr* dont il sera parlé plus loin.

Les musulmans de l'Inde jeûnent aussi le 10 de Moharram, dont il a déjà été question, et même le 10 de *Zi-hijja*, qui est le jour de la fête nommée *Id-daha* ou *Id-courban;* quoiqu'on lise dans M. d'Ohsson (1) que le jeûne est interdit ce jour-là.

Le Saïd Jalal ou pour mieux dire Jalal-uddin Bokhari, qui a aussi le titre de cheikh, était fils de Mahmoud et petit-fils de Jalal. On le nomme *le seigneur des créatures* مخدوم جہانیان. Afsos nous apprend (2) qu'il naquit dans la nuit nommée *Barat* برات, qui est consacrée à la mémoire des morts (3), c'est-à-dire le 14 chaban 707 de l'hégire (8 février 1307). Quoiqu'il fût disciple de son père qui était lui-même un saint personnage, et qu'il ait été son successeur spirituel, toutefois il retira de très-grands avantages religieux du cheikh Rokn-uddin Abou'lfath Souhrawardi (4). Etant venu à Dehli, il profita aussi des instructions du cheikh Nacir-uddin, surnommé *lampe de Dehli* (5). Il mourut un mercredi, jour du *Id-cour-*

---

(1) *Tableau de l'empire ottoman*, t. III, p. 10, éd. *in-8.o*

(2) *Araïch-i mahfil*, p. 166.

(3) *Voyez* l'article suivant.

(4) Il sera parlé de ce saint personnage à l'article sur Zakaria.

(5) *Voyez* l'article sur Nizam-uddin.

ban (1) de l'année 775 (24 mai 1374). Il est enseveli à Outch, ville de Moultan (2).

Les fakirs nommés *Jalalia* جلاليه (3) et *Malang* ملنگ, sont les disciples ou sectateurs de Jalal Bokhari. Les seconds vont tout nus, s'il faut en croire l'auteur du *Khoulaçat ut-tawarikh*.

Mois de Chabân.

CHAB-I BARAT OU FÊTE DES TRÉPASSÉS.

« Une grande fête des musulmans a lieu le 14 du » mois de *Chaban*, on la nomme *Chab-i barat* شب » برات ou *nuit de la délivrance*. En ce jour solennel, » les fidèles s'étant réunis, font au nom de tous ceux » dont le séjour est le royaume de l'éternité, des obla- » tions considérées comme inviolables (4); elles con- » sistent en pains, en *Halwa* (5) et en vases pleins » d'eau (6). »

Concurremment avec ces oblations, on allume des lampes et on récite le *Fatiha* suivant, nommé *Fatiha des lampes* فاتحه چراغان.

« O notre Dieu, par les mérites de la lumière de

---

(1) *Voyez* l'article sur le mois de *Zi-hijja*.

(2) *Araïch-i mahfil*, p. 166.

(3) Shakespear, *Dict.*, p. 209.

(4) اچهوتا qu'on ne doit pas toucher : épithète consacrée aux comestibles offerts aux trépassés.

(5) حلوا sorte de pâtisserie douce, faite avec de la farine, du beurre clarifié گهي et du sucre.

(6) *Barah Maça*, p. 65.

» l'apostolat, N. S. Mahomet fais que les lampes que
» nous tenons allumées en cette sainte nuit soient pour
» les trépassés un gage de la lumière éternelle que
» nous te prions de faire luire sur eux. O notre Dieu!
» daigne les admettre dans le séjour de l'inaltérable fé-
» licité.

» Le fidèle dira dans cette intention la première et
» la cent deuxième surate (1). »

Le *Fatiha* ordinaire pour les trépassés diffère de celui-ci, en voici la traduction :

« Par les mérites du prophète saint et intègre Mo-
» hammed Moustafa (que Dieu lui soit propice et lui
» accorde le salut), par son nom pur et son esprit
» éclairé qui remet les fautes, et par l'ame pure du dé-
» funt N., que Dieu daigne faire luire sur son tombeau
» le jour de sa miséricorde et de sa faveur; qu'il daigne
» arroser de la pluie de sa grâce la terre qui couvre
» son corps, et lui accorder le paradis pour demeure.
» Et que le mérite de cette oblation s'applique aussi
» à ceux qui ont quelque droit à la protection de N.;
» par les ames pures de tous les trépassés qui ont
» vivifié leurs mérites par l'espoir en Dieu, et de tous
» ceux en un mot qui ont vécu et sont morts dans le
» sein de l'islamisme.

» Dire la première et la cent deuxième surate du
» Coran (2). »

Cette fête est aussi célébrée en Perse; voici com-

---

(1) *Hidayat ul-islam*, p. 272.
(2) *Hidayat ul-islam*, p. 272.

ment en parle le célèbre voyageur protestant Chardin (1).

« Les Persans disent que cette nuit-là Dieu délivre,
» par l'intercession de Mohammed et d'Ali, grand
» nombre d'ames de gens de leur religion hors de l'en-
» fer (2), les en faisant tirer par l'ange Gabriel. . . .
» Ils enseignent qu'il y a un grand mérite à aller ce
» jour-là prier sur les sépulcres des morts et à faire
» beaucoup d'aumônes. Cette fête est une des mieux
» observées. Elle dure trois jours, qu'ils appellent jours
» de *charité et de bonnes œuvres*. . . . La dévotion
» consiste à s'asseoir sur les sépulcres, à parler cha-
» cun à ses parens et à ses bons amis trépassés, à les
» appeler, à se lamenter, à prier, et puis on fume et
» après on mange ce que chacun a apporté, fruits,
» gâteaux et confitures, dont on fait part largement aux
» pauvres gens, à l'intention des morts. . . . »

Mois de Ramazan.

JEÛNE.

« Le mois de Ramazan est par la bonté du Très-
» Haut celui du jeûne musulman. Les fidèles heureux
» et contens observent scrupuleusement ce jeûne de-
» puis l'apparition de la nouvelle lune jusqu'à ce
» qu'elle soit remplacée par une autre. Les gens à qui
» Dieu a donné l'aisance en partage ne manquent pas de
» tenir chaque jour une petite collation toute prête

(1) Tome IX, p. 140, édition de Langlès.

(2) Ou pour mieux dire du *purgatoire*.

» pour le moment de la rupture du jeûne : elle consiste » en sorbets composés de sucre et d'eau de rose ou de » saule d'Égypte (1), avec des amandes, des pistaches » et des dates coupées par morceaux, ou bien d'autres » mets légers préparés avec du lait. Ils font d'abord cette » collation et prennent ensuite leur repas ; puis ils se » livrent au repos ; mais ils ont soin de se lever à la » dernière heure de la nuit pour prendre encore quel- » ques alimens (2). »

COMMÉMORATION DE LA MORT D'ALI.

« Le 21 de ce mois est le jour de la commémora- » tion du martyre du grand saint Ali, qui fut le succes- » seur (3) et le frère (cousin germain) du Prophète. » Tous ceux qui veulent rendre un hommage lugubre » à cet élu de Dieu, se réunissent en assemblée pour » entendre la lecture du récit (4) circonstancié de » cet événement malheureux, et chanter l'hymne fu-

(1) بيد مشك Voyez dans l'ouvrage intitulé : *les Oiseaux et les Fleurs*, la not. p. 142 et suivantes, où j'ai expliqué ce qu'il faut entendre par بان synonyme de بيد مشك. Je renvoie avec d'autant plus de confiance à cette note, qu'elle a eu l'approbation des principaux orientalistes de l'Europe et notamment du célèbre M. de Sacy. *Voy.* sa *Chrest. arabe,* nouvelle édition, t. I, p. 258.

(2) *Barah Maça*, p. 74.

(3) On sait que les chiites ou Imamiens considèrent les trois premiers khalifes comme illégitimes. L'auteur, qui est de cette secte, parle conformément à ces principes.

(4) Le même peut-être qui se trouve dans le *Goul-i magfirat*, p. 47 et suivantes, et que je ne donne pas ici, parce que les détails qu'on y lit sont dans d'Herbelot et ailleurs. La même fête se célèbre en Perse. *Voy.* Chardin, t. IX, p. 208.

» nèbre destiné à en conserver la mémoire. Un pro-
» fond recueillement préside à la réunion ; des larmes
» abondantes coulent de tous les yeux, de froids (1)
» soupirs s'exhalent de tous les cœurs (2). »

Mois de Chawal.

ID FITR.

« Dans tout le monde musulman, le 1er du mois de
» *Chawal* est consacré à célébrer l'*Id fitr* عيد فطر
» ou fête de la rupture du jeûne nommée aussi spé-
» cialement *Id* (fête). Après avoir exécuté, pleins de
» contentement, la prière nommée *Dogana* (3), les
» fidèles s'adressent mutuellement des félicitations (4),
» et, se réunissant dans des assemblées brillantes, ils se
» livrent à la joie et à l'alégresse. Chacun fait et reçoit
» des visites ; mais on ne va offrir ses congratulations
» aux personnes élevées en dignité que muni de pré-
» sens (5), et celles-ci, en échange de ce qu'on leur
» offre, donnent un vêtement d'honneur ou font quel-
» que autre cadeau. C'est ainsi que la journée se
» passe (6). »

---

(1) On a déjà vu cette expression.

(2) *Barah Maça*, p. 74.

(3) دوگانه prière où l'on fait deux inclinations de corps.

(4) A-peu-près comme à Pâques dans plusieurs contrées chrétiennes.

(5) On ne se présente dans l'Inde, devant un supérieur, qu'une offrande à la main ; toutefois cet usage a été aboli pour l'Inde britannique. *Asiatic Journal*, t. XXVIII, p. 631.

(6) *Barah Maça*, p. 79.

Il est inutile de donner plus de détails sur cette fête, qui se trouve longuement et exactement décrite dans le tableau de l'empire ottoman de M. d'Ohsson (1) et dans plusieurs autres ouvrages.

Mois de Zi-cadda.

« Il n'y a point de fête en ce mois (2); de là il est » nommé *Vide* خالى et considéré comme malheureux. » Aussi les musulmans ne se marient-ils jamais en ce » mois et ne contractent aucun autre lien pendant sa » durée (3). »

Mois de Zi-hijja.

ID COURBAN.

« Dans le mois de Zi-hijja ذى حجه ou de pélerinage, » les musulmans ayant pris l'*Ihram* ou manteau péni- » tenciel (4), font religieusement le tour de la *Caaba*. » Ceux qui ne peuvent avoir le bonheur d'exécuter » ces saintes cérémonies, doivent, du moins, prendre » part à la fête nommée *Id courban* (fête du sacri- » fice), qui se célèbre le 10 de ce mois (5), en immo- » lant dévotement une victime. Cette grande fête se

(1) Sous le nom de *beyram*, qui en turc signifie *fête*, comme *id* en arabe.

(2) Chardin place par erreur l'*id-courban* le 10 de ce mois, erreur que feu M. Langlès n'a pas eu soin de relever. Voyez les *Voyages de Chardin*, t. IX, p. 7 et ailleurs.

(3) *Barah Maça*, p. 85.

(4) Voyez sur ce vêtement mon *Exposition de la foi musulmane*, p. 84.

(5) C'est la fête que les Turcs nomment Courban-beïram.

» distingué par la joie pure et la gaieté franche qui y » président. Nulle n'est plus agréable à Dieu (1). »

Il est tout-à-fait superflu de s'étendre sur cette fête qui est commune à tout le monde musulman. M. d'Ohsson et différens écrivains l'ont décrite avec exactitude. Toutefois il est essentiel de faire observer qu'il y a dans l'Inde un lieu particulier (2), attenant aux mosquées, destiné à la célébration de l'*id*. C'est une sorte de chapelle sans toit, avec de petits minarets et un autel. Ce lieu, qu'il ne faut pas confondre avec l'*imam-bara*, dont il a été question à l'occasion de la fête de Moharram, se nomme *courban-gah* قربان گاه *lieu du sacrifice*, ou *id-gāh* عيد گاه *lieu de l'id*, place où l'on célèbre la solennité nommée par antonomase *id*, fête (3).

Id Gadir.

« Il y a encore, le 18 du mois de *zi-hijja*, une autre » grande fête, mais qui est seulement célébrée par les » Imamiens. Je veux parler de l'*id-gadir* (4); auguste » solennité dont l'esprit se souviendra toujours volon- » tiers, dont l'oreille entendra toujours avec plaisir » l'heureuse mention. Tout le monde ne forme qu'une

(1) *Barah Maça*, p. 89.

(2) Le même qu'on nomme Minhar منحر en arabe, et qui paraît différent du *Moçalla* مصلا place en plein air, où le peuple se réunit pour faire la prière en certaines occasions. M. de Sacy, *Chr. arabe*, t. I, p. 192.

(3) Shakespear, *Dict.*, p. 601; Rousseau, *Dict.*, p. 90. Hamilton, *East-India Gazetteer*, t. II, p. 723.

(4) عيد غدير ou *fête de l'étang.*

» seule langue pour vanter l'excellence de cette fête » établie en commémoration de la déclaration expresse » que fit en ce jour Mahomet, par l'ordre de Dieu, » qu'Ali, l'émir des croyans, le roi de la sainteté, de- » vait être son successeur (1); comme le lieu où cet » événement se passa se nomme *gadir khoum* (2), le » nom de *gadir* a été donné à cette fête. Quiconque » se réjouira en ce jour, méritera de placer les pieds » dans le royaume de l'Éternité (3). »

FÊTES SOLAIRES.

Mois de Jeth (mai-juin).

FÊTE DE SALAR MAÇOUD GAZI.

« Les tombeaux de Rajab Salar et de Salar Maçoud » surnommé *Gazi*, c'est-à-dire le *guerrier*, sont à » Bahraïtch (4). On dit que Rajab Salar était frère du

---

(1) وصی مصطفی c'est-à-dire *héritier ou mandataire de Mahomet*, expression qui est un des titres d'Ali. *Voyez* la *Bibliothèque Orientale*, au mot Ali.

(2) غدیر خم lieu de station pour les caravanes, à moitié chemin de la Mecque à Médine, où se trouvent de petites fosses presque toujours pleines d'eau. *Chrest. arabe* de M. le baron de Sacy, t. I, p. 193. — La même fête se célèbre chez les Persans. *Voyez* les *Voyages de Chardin*, édit. de Langlès, t. VI, p. 310.

(3) *Barah Maça*, p. 89.

(4) « Ville ancienne du royaume d'Aoude, située sur les bords » du Sarjou. Elle est extrêmement vaste et importante. On voit » dans ses environs beaucoup de mangniers; de beaux jardins l'en- » tourent de tous côtés. » *Araïch-i Mahfil*, p. 97.

» sultan pathan de Dehli Taglic Chah (1); mais il y a » dissentiment quant à ce qui concerne Salar Maçoud » Gazi. Les uns disent qu'il était *saïd*, ou descendant » de Mahomet par Houçain, et qu'indépendamment » de cela, il était très-proche parent du sultan Mah- » moud le Gaznevide. D'autres disent qu'il était Pathan » (ou Afgan). Quoi qu'il en soit, il souffrit le martyre, » et son tombeau est un lieu où se rend par dévotion » une quantité innombrable de peuple. Une fois l'an » surtout, des pélerins y viennent en corps des lieux » les plus éloignés. Quelques-uns d'eux, ordinairement » des marchands de rang inférieur, sortent pour s'y » rendre de leur ville ou village, munis de lances ornées » de drapeaux rouges et ayant à leur tête des joueurs » de tambours chantant et faisant résonner leurs ins- » trumens. Les dévots à ce saint ont soin de se rendre » à son tombeau deux ou trois jours avant le premier » dimanche de jeth (mai-juin), qui est celui de sa fête, » ou, pour mieux dire, de ses noces. Selon eux, ce jour- » là même fut celui du mariage de ce saint et aussi de » son martyre. Il était couvert, disent-ils, des vêtemens » nuptiaux, lorsqu'il fut frappé. Un individu, de la » caste des marchands d'huile, habitant de Radoli, a » soin d'envoyer chaque année au tombeau du saint » un lit, un siége et d'autres objets accessoires néces- » saires pour un mariage, persuadé que Maçoud Gazi » renouvelle annuellement ses noces. Cet usage, qui

(1) Et père du sultan Firoz, roi de Dehli. *Voy.* l'*Ayeen Akbery*, t. II, p. 33 et 104, édit. *in-8.°*

» existe depuis long-temps dans la famille de cet homme, » a encore lieu aujourd'hui.

» Les gens du peuple ont une grande confiance au » saint martyr dont nous parlons ; à les en croire, il » place sous la protection de Dieu ceux mêmes qui ne » sont pas exempts d'infamie.

» Autour de la chapelle qui renferme la châsse de » Maçoud Gazi, il y a un certain nombre d'arbres où » les fanatiques se pendent avec des cordes, par les » mains, les pieds, le cou ou différemment, convain- » cus que ces vains actes de pénitence leur feront ob- » tenir ce qu'ils désirent. Les hommes, toujours parmi » le vulgaire, nomment ce grand personnage *gajna* » *doulha* (1), et les femmes *salar chinala* (2). La » raison de ces dénominations, c'est que la femme qui » entre dans cette chapelle y tombe en défaillance et s'i- » magine sottement que cet accident provient de ce que » le saint l'a sucée. Malédiction sur cette pensée ! Ana- » thème contre ce soupçon ! La vérité est qu'un grand » lustre éclaire la partie supérieure de la châsse ; que » la chapelle est très-petite et l'entrée fort étroite, et » qu'il ne cesse d'y avoir une grande presse de gens » qui vont et viennent ; aussi règne-t-il dans le » tombeau une chaleur étouffante, au point que tous » ceux qui y entrent sont inondés de sueur. Les femmes, » étant plus délicates que les hommes, ne tardent pas

(1) گاجنا دولها *le bonheur du marié ;* de گاجنا *être heureux* et de دولها *nouveau marié.*

(2) سالار چهنلا Salar le libertin.

» à se trouver dans un état de faiblesse tel qu'elles s'é-
» vanouissent. Tout ce qu'on raconte contre cela n'est
» que mensonge et imposture. Ce qu'il y a de certain,
» c'est que, si ni Madar (1) ni Salar n'avaient paru dans
» le monde, les gens du peuple qui dépensent tout
» ce qu'ils possèdent pour célébrer leurs fêtes, pour-
» raient amasser de l'argent : que dis-je ? il n'est pas
» jusqu'aux simples marchands d'herbes et aux bouchers
» qui ne devinssent riches (2). »

Les lignes qui précèdent établissent que Salar Maçoud Gazi سلار مسعود غازی autrement dit *Gazi Mian* غازی میان (3) lequel était proche parent, c'est-à-dire neveu (4), du sultan Mahmoud, est des deux personnages qui portent spécialement le titre de سلار (mot persan qui signifie *chef*, capitaine), le seul qui soit réputé saint. En effet, il y a dans le texte deux mots différens pour exprimer les tombeaux respectifs de ces deux personnages تربت pour le premier et درگاه pour le second : or ce dernier mot n'est employé qu'en parlant du tombeau d'un saint, ainsi qu'on l'a vu dans les observations préliminaires, au lieu que le premier désigne les sépulcres des personnages qui ne sont point l'objet de la vénération pu-

(1) *Voyez* plus haut l'article consacré à ce saint.

(2) *Araïch-i mahfil*, p. 46, 47.

(3) میان est un titre d'honneur qui équivaut à *monsieur*. C'est aussi une expression d'amitié qui se dit à un mari, à un amant.

(4) Shakespear, *Dict.*, p. 581.

blique, et indique par conséquent que Rajab Salar n'est pas considéré comme saint.

Afsos vient de nous donner, avec la légende la plus accréditée sur Salar, le motif du nom de *noce* que porte sa fête, la description des pénitences hindoues auxquelles les dévôts se livrent devant le tombeau du saint, et il explique d'une manière satisfaisante les accidens qui arrivent dans la chapelle où se trouve la châsse. Le savant et justement célèbre H. H. Wilson dit que cette cérémonie se nomme غازی میاں کا شادی c'est-à-dire *le mariage de Gazi*, et il pense que شادی est ici une corruption du mot شہادت *martyre* (1). Je ne saurais admettre cette conjecture. D'abord le mot شادی ne se trouve point dans les ouvrages hindoustani qui me fournissent les matériaux de ce Mémoire; mais ses synonymes بیاہ et عرس qui n'ont aucun rapport avec شہادت. En second lieu, cette légende n'a rien de ridicule, et n'exige pas que, pour l'expliquer, on ait recours à des suppositions.

L'extrait suivant nous fera connaître plus particulièrement la fête consacrée à Salar Maçoud, le plus célèbre des saints musulmans de l'Inde après Madar, dont il a déjà été question.

« Dans le mois solaire de jeth (2), un grand nombre » de musulmans plantent des bannières qu'ils nomment » *lances du saint* پیر کا نیزہ, c'est-à-dire de *Salar*

(1) Voyez l'*Asiatic Journal*, t. IV, N. S., p. 75.

(2) جیٹھ Second mois indien qui commence du 9 au 13 mai et finit au même temps du mois de juin.

» *Maçoud Gazi*. Les gens du peuple d'entre les musulmans sont très-dévots à cet élu de Dieu qu'ils ont pris pour leur patron. Pleins de confiance en lui, ils répètent souvent son nom en forme d'oraison jaculatoire, ou profèrent ces mots: *O grand saint!* Le tombeau de ce personnage célèbre est situé à Bahraïtch dans le royaume d'Aoude. Le brave nabab Açaf ud-daüla (1), perle sans prix de la nacre du visirat, ne manquait pas de s'y rendre à l'époque du pélerinage qui est en même temps celle d'une foire célèbre (2). »

» Dès avant le jour de la fête de ce saint, fête qui porte le nom de *noce* et que le peuple considère comme devant être consacrée au plaisir, on plante ces sortes de bannières sur le bord de la rivière, et sous chacune d'elles on place des lampes alimentées de beurre clarifié. Quelques individus mettent ces piques à leur ceinture et paraissent tellement hors d'eux-mêmes qu'ils excitent l'étonnement des spectateurs. L'un joint les mains avec respect, l'autre saute de joie; l'un soupire, l'autre se prosterne pour

(1) Souverain d'Aoude qui a régné de 1756 à 1775. Il a été célébré par Saüda et Haçan de Dehli et Mir Taki d'Agra, poëtes hindoustani qui jouissent d'une très-grande réputation et dont les ouvrages ont été imprimés à Calcutta. Dans l'avant-propos de la traduction que j'ai publiée des *Conseils aux mauvais poètes* de ce dernier écrivain, je l'ai fait mal à propos contemporain de Chah Alem I, fils d'Aurangzeb, tandis qu'il l'était de Chah Alem II, qui a régné de 1761 à 1806.

(2) On en a vu la description dans les Observations préliminaires.

» prier. On voit enfin mille actes différens, mille différentes attitudes. Beaucoup de gens viennent là pour » demander à Dieu des graces par l'intercession du saint; » et offrant des fleurs et des sucreries, ils disent : *Que » mon désir soit accompli*, tandis que des musiciens » frappant leurs cymbales font entendre ces mots : « *Celui-là voit ses désirs satisfaits qui entend les » chants qui célèbrent Gajna doulha* (1). »

« Chaque année, des piques avec des étendarts verts » et rouges (2), sont donc placées, comme nous venons » de le dire, dans une étendue de plusieurs *kos* (3) » que garantissent des rayons brûlans du soleil d'élégantes bannes de différentes couleurs (4). Là se tient » un marché sur deux lignes où l'on trouve tout ce » qu'on peut désirer. De jeunes indiennes à taille de » fées, à figure de lune, s'y promènent dans des *man- » jholi* et des *rath-gari* (5), et de nombreux curieux,

(1) *Voyez* plus haut l'explication de ce nom que les gens du peuple donnent au saint dont il s'agit.

(2) Le vert est la couleur des chiites qui célèbrent spécialement cette fête; le rouge est, comme dans le culte catholique, l'emblème du martyre.

(3) Mesure de distance, dont la valeur diffère dans presque chaque province. Elle est néanmoins généralement de 42 au degré. Hamilton, *East-Ind. Gazett.*, II, 722.

(4) *Voyez* l'excellent ouvrage de M. l'abbé Dubois, intitulé : *Mœurs et institutions de l'Inde*, tom. I, pag. 208.

(5) منجهولی est une voiture à deux roues : ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires hindoustani; mais il y a جهولی et جهیلی qui sont rendus par *small cart*. Le رتهه گاڑی est une voiture à quatre roues.

» qui n'ont d'autre but que de se divertir, remplissent
» les avenues. Les dévots au saint viennent à Bahraïtch,
» autant qu'ils le peuvent, à l'époque dont nous venons
» de parler. Dès le jour qui précède la fête, on en fait
» les apprêts ; et au matin du premier dimanche de
» *jeth*, on se dirige vers la châsse. Ce qui est vraiment
» singulier, c'est que les gens du bas peuple disposent
» tout ce qui est nécessaire pour une noce véritable,
» persuadés qu'en ce jour Salar Maçoud renouvelle son
» mariage. De leur côté les gardiens du tombeau de ce
» saint, ayant au matin placé sur un siége la *langui* (1)
» qui lui avait servi, la trempent dans de l'eau (2) qui de-
» vient par là, selon eux, préférable à l'eau de la vie (3);
» ils distribuent ensuite cette eau comme une relique,
» et l'échangent contre l'or et l'argent. Je n'y suis ja-
» mais allé; mais j'ai entendu raconter tout cela bien
» des fois. Cent personnes restent là, par dévotion,
» liées volontairement à des arbres. Mille boiteux, man-
» chots, aveugles et lépreux demeurent auprès du mo-
» nument dans l'espoir d'être guéris. Si un ouragan (4),

---

(1) لنگی pièce d'étoffe dont les Indiens se couvrent le milieu du corps. On sait que la plupart d'entr'eux n'ont que ce seul vêtement.

(2) La même chose se pratique à Constantinople pour le manteau de Mahomet. Voyez M. d'Ohsson, *Tableau de l'Emp. Ott.*, tom. II, pag. 391, édit. *in-8.º*

(3) *Voyez* sur cette eau l'ouvrage intitulé *Les oiseaux et les fleurs*, pag. 180, et l'article suivant.

(4) آندهی mot hindoustani synonyme de l'arabe طوفان qui, dans l'Inde et surtout dans le Bengale, a le sens d'*ouragan*. Le mot آندهی que connaissent tous ceux qui ont entendu parler

» phénomène fréquent en ce mois, a lieu le jour de la » fête, les dévots du saint ne manquent pas de dire » que c'est lui qui, déployant sa gentillesse, fait ba- » layer par un *div* (1). »

Mois de Bahdoun.

FÊTE DU BÉRA OU DE KHADJA KHIZR.

Khadja Khizr (2) est un personnage sur le compte duquel les opinions des orientaux varient. Plusieurs le considèrent comme étant le même que Phinée, petit-fils d'Aaron (3) : d'autres disent que c'est le prophète Élie (4); et enfin les Turcs le confondent avec Saint

---

l'hindoustani ou lu quelques lignes en cette langue, a bien embarrassé, je ne sais trop pourquoi, feu M. Langlès qui était cependant à même de le trouver facilement dans les nombreux dictionnaires hindoustani qu'il possédait. Voici comment il s'exprime au sujet de ce mot dans une note sur le *Voyage de Hodges*, tom. II, pag. 142.

« *Aoundy,* ouragans. J'ignore l'origine de ce mot sur lequel » toutes mes recherches ne m'ont procuré aucun renseignement. Je » serais tenté de croire qu'il y a erreur de la part de M. *Hodges;* » car plusieurs savans voyageurs que j'ai consultés m'ont avoué ne » point connaître ce mot, et ne se rappelaient pas l'avoir entendu » prononcer dans l'Inde; peut-être est-ce une corruption du mot » français *ondée.* »

(1) دیو *méchant génie*, les *pari* پری ou fées sont les bons génies.

Le morceau qui précède est extrait du *Barah maça*, pag. 29.

(2) Il y a une tribu de Caboul qui se nomme خواجه خضری *Khadja khizri. Ayeen Akbery,* tom. II, pag. 164.

(3) *Exode* VI, 25. *Nombres* XXV, 13, &c.

(4) Dans le *Fatiha* de ce saint personnage, on le désigne sous le nom خواجه خضر مهتر الياس *Khadja Khizr*, l'illustre Elie.

Georges. Pour allier ces diverses opinions, quelques-uns prétendent que la même ame a animé ces trois différens personnages. Quoi qu'il en soit, Khizr, selon les musulmans, découvrit la source de l'eau de la vie, et il en est le gardien.

Les musulmans de l'Inde croient en outre qu'il était fort habile dans la divination; de là ils nomment *Khabar-i Khizri* خبر خضری *nouvelle de Khizr,* une nouvelle que l'on devine, comme, par exemple, lorsque le public comprend les intentions du gouvernement. Wali a dit en ce sens dans une de ses gazelles : « Une » nouvelle m'est parvenue de la part de Khizr; sa lettre, » c'est le rubis de tes lèvres humides (1). » Ils le considèrent enfin comme le patron des eaux, et célèbrent en son honneur la fête dont on lit dans Jawan (2) la description suivante :

« Dans le mois de Bhadoun (3) qui est de 31 jours, » tous ceux dont les désirs ont été accomplis, se font » un devoir de coopérer à mettre à flot le bateau ناو, » en l'honneur de *Khadja Khizr,* et de faire, selon leurs » moyens, à ce saint personnage, des offrandes consis- » tant surtout en lait et en grains concassés. Les ven-

(1) روایت خضر سون پہنچی ہے مجکو
کہ اسکا خط ہے موج آب یاقوت

(2) *Barah maça,* pag. 62.

(3) Ce mois, qui commence du 9 au 13 août et finit à la même époque de septembre, est le dernier de la saison des pluies. Au même temps de l'année, les Égyptiens font sur le Nil des cérémonies analogues à celles qui sont ici décrites.

» dredis, et dans quelques endroits les jeudis (1) du » mois dont il s'agit, les dévots à Khizr, ayant préparé » le béra بيرا, le portent au soir au bord de la rivière, » avec mille cérémonies. Là, grands et petits, ayant » allumé des lampes et des bougies, font leurs obla- » tions respectives tandis que des nageurs réunis pous- » sent d'un commun accord le radeau au milieu de la » rivière, et procurent au spectateur un coup-d'œil » ravissant. »

Il y a deux sortes de bateaux ou radeaux qu'on lance sur la rivière en l'honneur de Khizr, lesquels se nomment *béra* بيرا (2). Le grand, désigné aussi sous le nom générique de ناو (*nāv*, *navis*, *nef*), qu'on lance annuellement avec pompe à la fête de *Khizr*; les petits, que chaque musulman se fait un devoir de mettre à flot sur les rivières, les vendredis du mois de bhadoun après y avoir placé une ou plusieurs lampes, des fleurs, &c., ce qui fait de loin un coup-d'œil charmant (3). Ces petits *béra* sont ordinairement de terre (4); on les voit par centaines sur les rivières de l'Inde, à l'époque indiquée. L'artiste voyageur Hodges, qui ignorait ce que c'était, en fut surpris d'étonnement.

---

(1) Il y a dans le texte जुमे شب qui est sans doute synonyme de جمعه رات जुमे expression usitée en hindoustani pour désigner le jeudi.

(2) Ce mot est employé dans le sens de *bateau* par les Gypseys ou Bohémiens dont le langage paraît dérivé de l'hindoustani. *Voy.* le curieux et intéressant mémoire du colonel Harriot sur l'origine orientale des Gypseys. *Transactions R. A. S.*, t. II, p. 518 et suiv.

(3) Shakespear, *Dict.*, pag. 168, 287.

(4) *Transactions R. A. S.*, tom. II, pag. 529.

« En passant par Mourched-abad (1), dit-il, dans » la soirée d'un jour saint pour les musulmans, je » m'amusai beaucoup à voir la rivière couverte d'une » quantité innombrable de lumières qui flottaient sur » la surface de l'eau ; c'était un spectacle vraiment ex- » traordinaire et dont il était difficile d'abord de se for- » mer une idée satisfaisante; mais je découvris bientôt » par mes recherches, que, dans ces occasions, les » musulmans fabriquent un grand nombre de petites » lampes qu'ils lancent sur la rivière après les avoir » allumées; comme elles durent plusieurs heures, le » courant les entraine à une distance considérable (2). »

Les voyageurs nous apprennent que les habitans des îles Maldives, qui du reste professent la religion musulmane, lancent annuellement un petit vaisseau chargé de parfums, de gomme et de fleurs odoriférantes, et le laissent aller au gré des flots et des vents comme une offrande au roi de la mer (3). Nul doute que ce roi de la mer ne soit *Khizr*, le patron des eaux.

Le fatiha de Khadja Khizr est ainsi conçu :

« Pour obtenir la santé spirituelle et corporelle, je » m'appuie sur les bénédictions de celui qui satisfait » les vœux des mortels et repousse loin d'eux les mal- » heurs, à savoir le Khadja Khizr, l'illustre Élie. »

» Le fidèle dira dans cette intention la surate fa- » tiha (4). »

---

(1) Ancienne capitale du Bengale située sur le Gange.
(2) *Voyage pittoresque de Hodges* trad. par Langlès, t. I, p. 80.
(3) Hamilton, *East-India Gazetteer*, tom. II, pag. 192.
(4) *Hidayat ul-islam*, pag. 270.

FÊTE DE GOGA.

« Les Musulmans sont aussi très-dévots à *Goga*,
» qu'ils nomment autrement *Zahir pir*. Ils se dévouent
» à lui d'esprit et de cœur, et se livrent à son égard à
» divers actes d'humilité. Pendant le mois de *bha-*
» *doun*, dans la vue de célébrer sa fête, ils parcourent
» les rues, armés de piques, jouant de différens ins-
» trumens de musique et célébrant par leurs chants,
» en cœur, les louanges du saint. Ces processions
» durent un mois. A la fin de cet espace de temps,
» s'étant rassemblés, ils plantent tous leurs piques en
» un même lieu. Il se tient en ce jour une grande foire,
» remarquable par des divertissemens de tout genre et
» des spectacles curieux. J'ai entendu dire que le tom-
» beau de ce saint personnage est dans le Douab;
» toutefois l'usage dont je parle est suivi partout (1). »

(La fin au numéro prochain.)

Lettre au Rédacteur du Nouveau Journal asiatique.

Lorsque la commission du Journal me communiqua la lettre de M. Pauthier, je déclarai d'abord que je ne répondrais pas aux personnalités et aux expressions inconvenantes qu'elle contient; mais comme membre du conseil et du comité du *Journal asia-*

---

(2) *Barah maça*, pag. 64. Cet ouvrage est le seul, de ceux que j'ai pu consulter, où il soit question de *Goga*.

tique, je crois pourtant de mon devoir de dévoiler les nombreuses erreurs que M. Pauthier y a accumulées, pour qu'on ne puisse dire de notre Journal qu'il sert à propager des faits controuvés. Je vous prie donc de me permettre d'entrer en matière par cette première lettre.

M. Pauthier dit d'abord que, dans le commencement de la vie de Lao tseu, j'ai pris pour un *second titre*, ce qui n'est que la citation, comme autorité, d'une ancienne légende sur Lao tseu, et que j'avais été forcé de le reconnaître plus loin, où je traduis : *Il faut encore observer que, d'après le livre authentique de la sainte généalogie de Lao kiun*, &c. Mais dans ces deux passages, il n'est nullement question de la même chose. Le titre de la vie de Lao tseu, que M. Pauthier a essayé de traduire, est effectivement en chinois *Kin kiuė hiuan yuan tai chang Lao kiun ching ki*, titre que j'ai rendu, mot-à-mot, par : *Généalogie sainte du très-haut et vieux prince* (Lao kiun), *d'origine obscure et merveilleuse du portail d'or.* Dans le second endroit, il s'agit au contraire d'un livre ancien (*king*) contenant la généalogie de Lao tseu et intitulé *Lao kiun ching ki king*, ou *Livre authentique de la sainte généalogie de Lao kiun.* Tout ce que M. Pauthier dit à ce sujet est donc sans fondement; la précipitation avec laquelle il paraît travailler ne lui ayant pas permis d'apercevoir dans le second passage le mot *king*, ni la différence totale du titre de la biographie et de celui du livre qui y est cité.

Quant au mot 玄 *Hiuan*, M. Pauthier persiste à vouloir le traduire par *bleu foncé*, même quand il est appliqué à des choses incorporelles. Il s'obstine à assurer que *Hiuan* n'a jamais eu la signification de *merveilleux*, quoique tous les dictionnaires chinois l'expliquent ainsi, et qu'en mandchou on le rende par *Fergouetchouké*, mot qui signifie *chose merveilleuse, extraordinaire*, comme on peut le voir dans le dictionnaire du Père Amiot, publié par M. Langlès (vol. III, pag. 161). Je dois encore ajouter que 玄談 *Than hiuan*, est l'expression la plus ordinaire, en chinois, pour désigner une discussion philosophique.

M. Pauthier prétend aussi que j'ai traduit inexactement les mots *Hiuan tchi, yeou hiuan*, par *merveilleux est-il? très-merveilleux*, parce que, ajoute-t-il, il n'y a aucun signe d'interrogation dans la phrase. Il n'a pas voulu s'apercevoir que le point interrogatif n'est qu'une faute d'impression, corrigée d'ailleurs dans le tirage à part de mon article (pag. 26), où je l'ai remplacé par un signe d'exclamation.

En rendant compte du Mémoire de M. Pauthier sur le Tao, j'ai été loin de signaler toutes les méprises que l'auteur y a commises. J'ai passé, par exemple, sous silence une faute très-grave, qui a précisément rapport au mot *Hiuan*, car M. Pauthier dit (p. 47):
« Le dictionnaire de Khang hi semble confirmer cette
» conjecture, quand il donne au caractère *Hiuan* cette

» signification de DIEU DE LA RÉGION DU NORD, » 北方之神 *Pe fang tchi chin*, et » celle d'*un des génies SIEN*, que la mythologie chi» noise suppose habiter le mont *Kuen lun*. . . . . . » Cette montagne Kuen lun est aussi le mont *Méru*, » le *Maha méru* de la mythologie indienne. C'est » donc un Dieu de l'Inde que le Dictionnaire de Khang » hi a voulu désigner, car un Dieu du Nord propre» ment dit serait pour la Chine, un Dieu de la Mon» golie, qui d'ailleurs a reçu de l'Inde ses croyances » religieuses. »

Le dictionnaire de Khang hi se garde bien de débiter toutes les belles choses que M. Pauthier lui fait dire. Voici le passage de cet excellent ouvrage, qu'il a si mal compris :

北方之神。禮曲禮前朱雀而後玄武。

Pe fang tchi chin, Li Khiu li : *Thsian TCHU TSIO, eul heou HIUAN WOU*. C'est-à-dire : « Le gé» nie du côté septentrional. Selon le *Li ki*, chapitre

» *Khiu li*, il y a au sud (par devant), le TCHU » TSIO ou *l'oiseau rouge*, au nord (par derrière), » est le HIUAN WOU ou *le guerrier obscur et mer-* » *veilleux* (1) ». Pour comprendre ce passage, il faut savoir que le *Li ki* ou Livre des rites, cité par Khang hi, parle dans cet endroit des quatre constellations dont les génies président aux quatre régions du monde. Ce sont, sur le devant ou au sud, *Tchu miao*, ou l'oiseau rouge; derrière ou au nord, *Hiuan wou* ou le guerrier obscur et merveilleux; à gauche ou à l'est, *Thsing loung* ou le dragon vert, et enfin à droite ou à l'ouest, *Pe hou*, ou le tigre blanc (2). Ces génies mentionnés dans le *Li ki*, ainsi que ceux des trente-quatre constellations qui président aux différens rumbs des vents et aux époques de l'année, n'ont rien de commun avec la doctrine des Tao sse; ils appartiennent uniquement à la secte des lettrés. Ce sont des êtres astrologiques. On voit donc que *Hiuan*, seul, ne désigne pas, comme M. Pauthier l'a cru, le DIEU DE

(1) A présent les Mandchoux n'écrivent plus le nom de ce génie 玄武 *Hiuan wou*, mais 神武 *Chin wou*; car ils évitent de se servir du caractère 玄 *Hiuan*, qui est le surnom d'un de leurs premiers empereurs. Ils traduisent *Hiuan wou* par *Fergouotchouké khoronggo*, c'est-à-dire, *le héros obscur et merveilleux*. L'étendard dédié à ce génie porte l'image d'un serpent et d'une tortue.

(2) Voyez *Li ki ta thsiuan*, édition de 1717, volume I, fol. 52 *recto*.

LA RÉGION DU NORD, ainsi tout son raisonnement sur l'origine indienne du génie de la constellation septentrionale porte à faux.

A cette occasion, il peut être convenable de faire remarquer que, dans beaucoup de cas, il ne suffit pas seulement de chercher une expression chinoise dans les dictionnaires purement chinois, car au lieu d'une explication, ces ouvrages ne donnent souvent que des fragmens de passages d'auteurs où le terme se trouve employé. Pour comprendre ces fragmens, il est presque toujours nécessaire d'avoir recours au texte même de ces ouvrages, d'y lire tout le passage et de consulter les commentateurs. C'est une précaution que des personnes, sachant assez bien le chinois, ont souvent négligée, et qui les a fait tomber dans des erreurs, telles qu'on en rencontre dans les ouvrages de MM. Deguignes père, Morrison, Milne et autres.

M. Pauthier se trompe encore, s'il croit que le dictionnaire de Khang hi dit que *Hiuàn* est le nom d'un des génies qui habitent le mont *Kuen lun*. Cet ouvrage fait seulement observer que 玄 *Hiuan* entre dans la composition de plusieurs noms et titres honorifiques de génies et d'immortels.

Les auteurs de ce dictionnaire citent plusieurs de ces noms dans lesquels ce caractère se trouve employé : « D'après le *Chin sian ki*, disent-ils, *Lao tseu* portait, avant l'époque des *trois Houang*, le titre de « *HIUAN tchoung fa szu*, et après les trois Houang « celui de *Kin khiue ti kiun*. Puis le vénérable vieil-

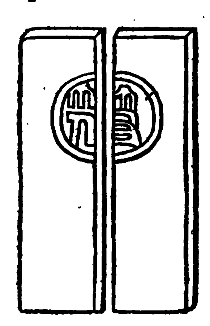
» lard *Ko sian*, obtint le surnom de *HIUAN*; il suivit » (les instructions de) *Tso yuan fang* (1), et reçut » de lui les livres des immortels, intitulés *Kieou tan* » et *Kin y*. Le *Sou sian tchhouan* dit que le titre » honorifique de *Tchang tchi ho* était *HIUAN tching* » *tse*. Selon le *Sian tchhouàn çhi i*, *Sie HIUAN* » *tchin* se promenant à la source des nuages, obtint » l'art de prolonger la vie. On lit dans l'histoire de » l'empereur *Ming houang*, insérée dans l'ancien » *Thang chou* (Histoire de la dynastie des *Thang*), » que *Tchang ko ssé*, de *Weï houan tcheou*, porta » le titre honorifique de *Thoung HIUAN sian seng* » (c'est-à-dire *le maître qui pénètre le merveilleux*, » ou, comme le voudrait M. Pauthier, *le maître qui* » *pénètre dans le bleu*). Le *Taï phing kouang ki* » dit : « Le vertueux maître *I khi HIUAN* était tou- » jours coiffé comme les femmes, il avait la figure » d'un jeune garçon, sa respiration était parfumée et » pure; en parlant aux hommes, il parcourait d'un seul » coup-d'œil tous les événemens de milliers et de » centaines d'années ». Après tous ces détails, traduits du dictionnaire de Khang hi, croirait-on, avec M. Pauthier, que cet ouvrage donne *HIUAN* pour « *LE* » *NOM D'UN DES GÉNIES SIEN ?* »

---

(1) Le nom de ce saint homme était *Tso thou*, et son titre *Yuan fang*, il était natif de Liu kiang et vivait à l'époque des troubles qui amenèrent la chute de la dynastie de Han. Il se rendit à la montagne *Thian tchu chan*, où il trouva, dans une caverne, les livres sacrés *Kieou tan* et *Kin y*. *Ko hian* ou *Ko hiao sian* fut son disciple et l'accompagna. *V.* le *Chin sian ki*, v. V, f. 6, et v. VII, f. 7 et suiv.

M. Pauthier, pour défendre la signification de *livre*, qu'il attribue au caractère 符 *Fou*, prétend que la définition de *scriptura publico sigillo munita*, donnée par le P. Basile, est confirmée par le Dictionnaire de Khang hi, dans lequel il assure qu'on lit : « *Fou* » est un *ordre*, un décret, tracé sur une planche de » bois, dont on garde une partie, comme la souche » d'un billet de banque ou tout autre mandat, pour » servir de garant ». D'abord cette signification serait loin de celle de *livre* que M. Pauthier donne à *fou* ; mais la simple inspection d'un des nombreux ouvrages avec figures représentant les divers meubles, instrumens et ustensiles des Chinois, aurait mieux fait comprendre à M. Pauthier l'explication d'ailleurs très-claire du dictionnaire de Khang hi. Les *fou* dont on se servait anciennement n'étaient en effet que de petites planchettes de bois, de métal ou d'autre matière, coupées en deux morceaux, qu'on réunissait pour y tracer un ou deux caractères, souvent fantastiques, placés de sorte que chaque moitié de la planchette ou médaille en contenait une portion. Une de ces moitiés était envoyée au gouverneur d'une place ou au commandant d'une division de troupes, et on donnait l'autre moitié à la personne qu'on déléguait auprès de lui avec des pleins-pouvoirs, afin qu'elle pût se faire reconnaître, par ce moyen, comme le véritable porteur d'ordres supérieurs. L'usage des *fou*, qui correspondent aux *tesseræ* des Romains, était même plus général ; on en donnait, par exemple, une moitié aux

gens auxquels on avait accordé la permission de passer par les portes aux heures où elles étaient fermées pour le public. L'autre moitié de la planchette restait déposée au corps de garde près de la porte, pour être confrontée avec celle qui se trouvait entre les mains du porteur. Ces *fou* avaient au plus deux pouces de longueur sur un de largeur. En voici la figure, copiée d'après une Encyclopédie chinoise :



On s'est aussi servi, en guise de *fou*, de petites figures d'animaux, composées de deux moitiés et sans aucune inscription. Comme les caractères qu'on y traçait étaient souvent de pure invention et ressemblaient aux caractères magiques, on a donné plus tard le nom de *fou* (en mandchou *karmani*) aux talismans et autres objets de ce genre, mais jamais le mot *fou* n'a désigné un livre. Voici au surplus l'explication assez exacte donnée par M. Morrison (*Diction. alphab.*, pag. 167), du caractère *fou* : *Certain slips of wood, in ancient times employed as cheeks between two parties; they were made to fit each other, and each party took one, by which they could trust*

each other. Tallies used by the government. To correspond to; to be credible. Name of the bark of a tree; a book (1); *a surname. Certain superstitious* spells *or charms of the Chinese, both of the sect Fuh and Taou. They are called* Foo lou *and* Foo chow, *by these, evil spirits and noxious influences are expelled. Some are burnt and others are pasted up. Some are written with red ink, &c.*

A l'occasion du mot *fou*, M. Pauthier fait encore un emprunt malheureux au P. Basile, qui traduit le caractère 譜 *Phou* par : *libri referentes antiquas historias*. Il veut identifier ce mot avec le sanscrit *Pourana*. Mais *Phou* n'a rien de commun avec *Pourana;* ce mot désigne simplement un *rôle*, un *feuillet de papier*, une *table généalogique*, un *cadastre*, une *liste d'objets appartenant à la même classe*, et principalement une *histoire particulière* d'une famille, d'un art ou d'une production quelconque. Il y a, par exemple, des *Me phou*, traités ou histoires de l'encre de Chine; des *Tchu phou*, traités sur le bam-

(1) Le dictionnaire de Khang hi, que M. Morrison extrait ici, dit pour expliquer le mot *Fou* : « 又書名 Puis il y » a des livres (intitulés) *Houang ti thaï kiaï lou fou king* (le livre » des six charmes de la constellation Thaï kiaï par Houang ti); » *Yn fou king* (le livre du charme caché) et *Tchun thsieou kan* » *thsing fou* (charmes pour émouvoir les esprits purs des diverses » époques de l'année) ». On voit que *Fou* n'est nullement rendu par *livre*, comme on pourrait le croire d'après la version inexacte de M. Morrison.

bou ; des *Weï khi phou*, traités sur le jeu des échecs ; des *Kiàn phou*, description des sabres célèbres, &c. M. Pauthier en fera autant de *Pourana*.

J'arrive à présent au point principal des erreurs de M. Pauthier, c'est la fausse interprétation qu'il a donnée au mot 大梵 *Ta fan*, en le traduisant par *le grand dieu de l'Inde, Brahma*. Ce mot n'offre, dans le texte du *Seou chin ki*, aucun sens raisonnable, si l'on n'admet pas, sur l'autorité des dictionnaires chinois, que le caractère 梵 *Fan* y est employé pour 芃 *Fung* ou *Phung*, pousser en grande quantité et partout. Voici le passage en question :

昔天地未分。陰陽未判。濛洪杳冥。溟涬大梵。寥廓無光。

« Anciennement le ciel et la terre n'étaient pas sé-
» parés; les principes *yn* (l'imparfait) et *yang* (le
» parfait) ne se trouvaient pas disjoints, le chaos était
» profond et ténébreux, et le souffle vivifiant était

» RÉPANDU PARTOUT ET EN ABONDANCE, le vide im- » mense était sans lumière, &c. ». Quiconque sait un peu de chinois, verra que dans cette phrase il ne peut nullement être question du *grand dieu Brahma*, ni d'une divinité quelconque, et que le mot *Fan* y est employé comme adjectif. Mais il n'est pas facile de convaincre M. Pauthier de ses méprises, et pour les soutenir, il s'expose à chaque instant à en commettre de nouvelles. C'est ainsi qu'il dit : « J'ai con- » sulté le dictionnaire DE *Pin tseu tsian* (1), bien » préférable pour son érudition à celui de Khang hi, » et j'ai trouvé au mot *Fan* : *Si yu* (9,852 et 1,617) » *Pays de l'Occident*, et *Feou thou chi tchi hao*, » titre ou nom honorifique de FEOU THOU (Boud- » dha). Mon hypothèse n'est donc point basée sur une » *méprise* ». Cependant elle l'est bien réellement, car M. Pauthier n'a pas compris le sens de l'explication du lexique chinois qu'il cite. On y lit dans une seule phrase :

號之氏圖浮域西

Si yu Feou thou chi tchi hao, c'est-à-dire : FAN » est le titre honorifique de la famille de *Feou thou* » (Bouddha) des pays occidentaux ». *Fan* ne désigne donc pas le *Si yu* ou les pays de l'Occident ; mais

(1) *Pin tseu tsian* n'est pas un nom d'auteur, comme M. Pauthier paraît le croire en parlant du *Dictionnaire* DE *Pin tseu tsian*. Ce titre signifie *Bulletins de caractères rangés*.

quand même cela serait, et cela n'est pas le cas, quelle connexion les *contrées de l'ouest* pourraient-elles avoir avec le *grand dieu Brahma?*

Voici en quoi consiste la méprise de M. Pauthier, relativement au mot *Fan*, employé dans le *Seou chin ki*. Dans les *livres bouddhiques* écrits en chinois, *Brahma* est effectivement désigné sous le nom de 大梵王 *Ta fan wang* (1), c'est-à-dire le *grand roi de l'accroissement*. M. Wilson nous apprend (*Dict. sanscr.*, pag. 607) que les lexicographes hindoux dérivent le mot *Brahma* de la racine वृह् *vrih*, accroître. Pour rendre cette idée dans leur langue, les Chinois ont eu parfaitement raison d'employer le mot *Fan* (ou *Fung*), qui, comme je l'ai fait voir, signifie *répandre partout et avec abondance*. Les Tubétains en ont usé de même en donnant à Brahma le nom de *Tsædhba*, dérivé de la racine *tsadh*, qui signifie *extensibn, étendre*. Mais si *Fan wang* ou *Fan thian* est employé dans les livres bouddhiques pour désigner le *Brahma* des Hindoux, il ne s'ensuit nullement que le mot *Fan* ait la même signification dans d'autres livres chinois, et principalement dans ceux qui appartiennent à une religion différente

---

(1) Cette découverte appartient, non à M. Pauthier, mais à M. Abel-Rémusat, qui a déjà imprimé, il y a vingt ans (dans son *Mémoire sur l'étude des langues étrangères en Chine*, inséré dans le *Magasin encyclopédique de Millin*), que Fan était l'expression par laquelle les Bouddhistes chinois désignaient Brahma.

de celle des Bouddhistes, et dans lesquels il n'est pas question de leur croyance. Dans l'évangile arabe, le mot مخلّص *moukhallis* (dérivé de la racine خلص *khalasa*, il a sauvé) le *sauveur*, est employé pour désigner le *Christ*, mais si on rencontrait ce mot dans un ouvrage écrit par un auteur musulman, aurait-on le droit de le traduire par *Jésus-Christ?* Certainement non, puisque les Mahométans ne regardent pas N. S. comme le Sauveur du genre humain. Une semblable observation peut s'appliquer au mot *Fan* (ou *Fung*), quand il est employé dans les livres des Tao ssé.

Dans une note (pag. 139), M. Pauthier prétend que j'ai reproduit la transcription tubétaine ཨོཾ de la syllabe *Om*, en confondant l'*ó* tubétain surmonté de l'*anouswara* simple, avec la seconde forme de l'*anouswara* sanscrit, qui ne s'emploie que lorsque la lettre labiale qu'il représente change de nature par les lois de l'euphonie. — Je dois d'abord protester, contre l'assertion de M. Pauthier, d'avoir jamais écrit en tubétain la syllabe *ôm* autrement que ཨོྂ, et précisément à l'endroit qu'il cite (*Nouv. Journ. asiat.*, tom. VII, pag. 185); cependant, quand même j'aurais écrit ཨོཾ ce ne serait pas une faute, puisque c'est ainsi que la syllabe mystique *ôm* se trouve exprimée sur une foule de planchettes tubétaines contenant la formule *Om*

maṇi padme houm. Le signe ྃ n'y est nullement la seconde forme de l'*anouswara* sanscrit, mais c'est la voyelle ོ *o*, tirée en demi-cercle, et renfermant l'anouswara tubétain, représenté par un *point*, au lieu d'un *petit zéro*. Ce même signe est aussi fréquemment employé dans l'écriture *Landza* pour écrire la syllabe *ôm*, mais comme je n'avais pas de lettres landza à ma disposition, je l'ai transcrit en dévanagari par अोँ *ôm* (pour ओँ). Quant au mot आम् (*âm*) qu'on lit chez moi (pag. 188), ce n'est pas une faute d'impression pour अोम् *ôm;* l'*ô* superposé s'est cassé sous presse par le foulage.

Dans la même note, M. Pauthier dit que, dans le vocabulaire pentaglotte bouddhique, *ôm* est traduit en chinois par les deux caractères 深美 *Chin meï* ou *beauté profonde.* Une *beauté profonde* serait une chose assez singulière, et M. Pauthier a eu tort de traduire ici l'expression chinoise à la lettre, car en chinois et en mandchou les mots 深 *chin*, et ᡧᡠᠮᡳᠨ *choumin*, qui signifie primitivement *profond*, sont aussi employés à faire des superlatifs et signifient *très* ou *extrêmement*, comme dans les phrases suivantes.

自然深應 *Thsu jan chin yng*, naturellement il vous sera très-obligé.

信深敢不 *Pou kan chin sin,* Je n'ose pas y ajouter beaucoup de foi.

辨深敢不 *Pou kan chin pian,* je n'ose pas trop disputer là-dessus.

久日深年 *Chin nian jy kieou,* il y a bien des années.

道海明深 *Chin ming haï tao,* il entend fort bien la marine. — Et en mandchou *choumin kechi,* un grand bienfait; *choumin boutou,* très-secrètement, etc.

Quant au caractère 美 *Meï,* il n'est pas non plus employé ici dans sa signification de *beau, beauté,* mais dans celle de *louer, louange.* L'expression 美深 *Chin meï* signifie donc *ce qu'il y a de plus louable,* comme on le voit par les équivalens donnés par le dictionnaire pentaglotte, savoir en tubétain : *Rab ngægh,* en mandchou *Choumin saïchan,* en mongol *Masi saïsiyaksan,* qui signifient tous *extrêmement louable.* Si, dans cette phrase, *Meï* signifiait *profond,* il faudrait qu'il y eût en mongol *Gun,* pour *Masi,* et en tubétain *Zav,* pour *Rab.*

M. Pauthier termine sa note de la page 139 en défigurant encore une fois mes paroles. J'avais dit (*Nouveau Journal asiatique*, tom. VII, pag. 190) que le nom du dieu अवलोकितेश्वर *Avalôkites-vara*, qui en sanscrit signifie *le maître qui contemple avec amour*, avait été rendu en chinois par *Kouan chi yn*, c'est-à-dire, *celui qui contemple les sons du monde*, et que cette traduction fautive provenait vraisemblablement de ce qu'on avait lu स्वर *svara*, pour श्वर *s'vara*. C'était la manière la plus claire dont on pût s'expliquer dans le cas en question; mais M. Pauthier fait semblant de ne pas comprendre ma pensée, et dit : « श्वर *S'vara* (pag. 190) ne signifie rien, il faut » ईश्वर *Is'wara*. » Je demande aux lecteurs qui savent le sanskrit, s'il y a de la bonne foi dans cette phrase, et si l'on peut supposer que j'aie ignoré que, dans le nom d'Avalôkites'vara, *s'wara* était le même mot qu'*Is'wara* (maître), qui avait perdu sa première voyelle d'après les règles euphoniques du sanscrit, puisque je traduis le nom entier par *le* MAÎTRE *qui contemple avec amour*.

A la page 141, M. Pauthier a raison de dire que le caractère 布 *Pou*, n'a jamais eu la signification de *répondre*, et qu'il signifie au contraire, *toile*, *étendre*, *disperser*. Mais tout homme impartial verra au premier coup d'œil que *répondre* est ici une faute

d'impression pour *répandre*, puisque dans le texte que je traduis je n'ai pas employé le mot de *répondre*.

A la même page, M. Pauthier assure que 載 *Tsaï*, n'a signifié *année* que seulement à l'origine de l'empire chinois. Qu'on ouvre un roman chinois, le premier venu, et on y trouvera des phrases comme celles-ci 未及二載 *Wei ky eul tsài*, il n'y a pas encore deux ans; 半載不朝 *Pan tsâi pou tchhao*, il y avait une demi-année qu'il n'était pas allé à la cour; 六十載美人 *Lou chy tsai mei jin*, une beauté de seize ans; 惡名千載 *O ming thsian tsai*, son nom sera encore détesté après mille ans. J'invite aussi M. Pauthier à consulter le petit traité intitulé *San tsu king*, dans lequel les enfans chinois apprennent à lire, et dont M. le baron Schilling de Canstadt a publié à S.t-Pétersbourg une édition magnifique que la Société asiatique possède. Il y trouvera, sur le feuillet 4, le mot *tsaï* employé trois fois avec la signification d'année, puisque l'auteur dit que les *Hia* ont régné pendant 400, les *Chang* pendant 600 et les *Tcheou* pendant 800 *tsaï* ou années. A la page suivante on lit encore que la dynastie des Thang a duré, sous douze générations d'empereurs, pendant 300 *tsaï*.

Je termine ici ma première lettre. Dans une seconde

je m'occuperai encore, de la prétendue défense de M. Pauthier, et de sa traduction de quelques passages du *Tao te king*.

Je saisis cette occasion, &c.

KLAPROTH.

De la Gazette arabe et turque imprimée en Égypte.

Le pacha actuel d'Égypte, Mohammed-Ali, fait paraître depuis près de trois ans, une gazette imprimée à Boulac, près du Caire, et qui est destinée à tenir les nationaux au courant des nouvelles politiques, administratives, judiciaires et industrielles qui les intéressent. Cet établissement si nouveau pour le pays où il a été fondé, n'est pas la seule amélioration dont l'Égypte soit redevable au vice-roi. Déjà une imprimerie arabe, persane et turque, établie à Boulac, à l'imitation de celle qui existe à Constantinople depuis un siècle, avait commencé à mettre à la portée du commun des lecteurs, non-seulement les ouvrages appartenant à la littérature nationale, mais ceux qui avaient été primitivement écrits dans une langue européenne, et qui, traduits convenablement, devaient naturaliser en Orient les découvertes de notre civilisation. Le pacha avait fait davantage : bravant les préjugés du pays, il avait envoyé en France, en Italie, et dans d'autres régions, des jeunes gens qui faisaient preuve d'intelligence et de zèle, et qui, étudiant sur les lieux mêmes les sciences et les arts de l'Europe, auraient plus de facilité à les

répandre dans leur propre patrie. Plus tard, les provinces d'Égypte furent divisées en départemens, arrondissemens et cantons. Une assemblée particulière fut formée pour chaque département, et on créa de plus une assemblée supérieure ou divan général qui devait se réunir dans la capitale, et qui, se composant des députés de chaque province, ainsi que d'un certain nombre d'officiers civils et militaires, était en état de décider de tous les détails de l'administration (1).

Mais ces institutions, qui déjà ont porté d'heureux fruits et qui en promettent de meilleurs pour l'avenir, auraient été incomplètes si, d'une part, les divers membres de l'administration n'avaient pas été régulièrement tenus au courant des besoins de chaque localité ainsi que des moyens que les circonstances mettaient entre leurs mains; et si, de l'autre, les administrés n'avaient pas été fixés sur la marche suivie par le gouvernement. C'est à quoi le journal dont nous parlons a été destiné à pourvoir.

Le journal égyptien a commencé à paraître le 12 de djoumadi premier 1244 de l'hégire (20 novembre 1828), et porte le titre de وقايع مصرية c'est-à-dire d'*évènemens d'Égypte ;* il n'existe pas dans les langues orientales de terme qui réponde précisément à notre mot *journal*. En tête de la première page est représentée une pyramide avec un palmier à droite,

(1) *Voy.*, au sujet des diverses réformes introduites par le vice-roi, un article fort intéressant du *Globe*, du 16 janvier 1830, et le *Moniteur* du 21 du même mois.

et une moitié du disque du soleil à gauche. La pyramide et le palmier désignent l'Égypte, et le soleil levant est l'image de la civilisation qui doit y faire chaque jour de nouveaux progrès. Le journal est de format *in-fol.* et est à la fois rédigé en turc et en arabe. C'est afin qu'il puisse être lu par les indigènes, qui parlent tous la langue arabe, et par les membres du gouvernement, qui, en général, sont originaires de la Turquie. Chaque version occupe une colonne particulière. Il paraît que la rédaction se fait d'abord en turc, et que c'est d'après le turc qu'est écrite la version arabe. Du moins il est certain que la version turque renferme ordinairement quelques détails de plus. Le journal paraît au reste deux ou trois fois par semaine.

La gazette étant particulièrement destinée aux nationaux, on conçoit que la plus grande partie des colonnes soit consacrée aux nouvelles qui intéressent spécialement le pays. On y trouve des fragmens de la correspondance des préfets et des commandans de province, les décisions des assemblées provinciales et de l'assemblée supérieure, le prix courant des marchandises, etc. A l'égard des nouvelles étrangères, il n'est fait mention dans le journal que de celles d'un intérêt général; encore y sont-elles à peine indiquées. On sait qu'en Orient le peuple, en butte aux excès du despotisme et étranger au bien-être qu'enfante l'industrie, croupit à la fois dans l'ignorance et la misère. La masse du peuple égyptien est encore en proie à ce double fléau. Il est donc naturel que le gouvernement

ne songe pas à faire naître des idées qui créeraient des besoins et ne les satisferaient pas.

Les articles relatifs aux opérations du gouvernement et des diverses branches de l'administration, sont fournis par le secrétaire du conseil supérieur, qui est en même temps le directeur du journal. Ainsi la gazette tient à la fois lieu de moniteur, de messager des chambres, de journal du commerce et de gazette des tribunaux. A l'égard des nouvelles étrangères, elles sont communiquées par le gouvernement lui-même qui est abonné auxjournaux français, italiens, etc., et qui a à ses ordres un comité de traducteurs.

Dans les commencemens, le directeur avait adopté un style fleuri et emphatique, tel qu'il a été employé jusqu'ici dans la chancellerie orientale. C'est ce style rempli d'images et de métaphores qui passe en orient pour le plus éloquent, mais que l'exagération de l'expression et la recherche de la pensée rendent souvent inintelligible. Ainsi, indépendamment des premières difficultés que devait présenter aux nationaux un ordre d'idées qui leur étaient en partie étrangères, il y avait celles qui résultent nécessairement d'un récit affecté et obscur. Le gouvernement ouvrit de bonne heure les yeux, et les feuilles qui paraissent aujourd'hui sont rédigées à-peu-près de la même manière que les nôtres.

Il n'est pas besoin d'ajouter que nous ne parlons ici que du choix des mots et de la place qu'ils occupent. On n'en est pas encore venu en Égypte à faire de l'opposition contre le gouvernement; on ne songe pas même à traiter les questions de théories politique et

littéraire qui tiennent tant de place dans nos journaux. C'est le gouvernement qui publie la gazette, et il ne parle que des objets qui entrent dans ses vues et qui présentent quelque chose de positif. Il paraît que les lecteurs s'en contentent et que le gouvernement a à se louer de leur discrétion; car depuis quelque temps la gazette a agrandi son format, et aujourd'hui elle pourrait aller de pair avec ce qu'on est convenu d'appeler chez nous les grands journaux.

Il est certain que la feuille égyptienne s'améliore chaque jour, tant sous le rapport de la rédaction que de l'exécution materielle. Le journal paraît à des intervalles moins éloignés. Les nouvelles étrangères commencent à y recevoir plus de développemens. Les idées d'ordre et de justice distributive, à mesure qu'elles font des progrès, exigent de la part du gouvernement un langage plus positif. Quels ne seront pas les perfectionnemens, lorsque les jeunes égyptiens qui s'instruisent en France, sous la direction de M. Jomard, et qui se forment de plus en plus à la civilisation européenne, feront dans leur patrie l'application de ce qu'ils ont appris? Déjà, l'on annonce que le scheikh Réfaa, qui, pendant son séjour en France, avait traduit du français en arabe plusieurs ouvrâges de sciences et de littérature (1), va être attaché à la rédaction du journal.

---

(1) *Voyez* un article de M. Jomard sur les travaux du scheikh Réfaa, inséré dans la *Revue encyclopédique*, du mois de novembre 1830, pag. 521.

Nous avons cependant remarqué une méprise qui existe depuis la fondation de la gazette égyptienne, et qui annonce la plus singulière inadvertance. En tête de la feuille on a voulu marquer l'état de la température au Caire pour chaque jour de la semaine; c'est ce qu'indiquent des chiffres placés dans de petits carrés. Mais au-dessus, au lieu de mettre les mots arabes ميزان حر مصر qui auraient signifié *mesure de la chaleur au Caire*, ce qui eût été l'équivalent d'*observations faites sur le thermomètre*, on a écrit ميزان هواى مصر ce qui signifie *mesure de l'air au Caire*. Ainsi l'on a confondu le baromètre avec le thermomètre.

Nous allons donner quelques fragmens des feuilles du mois de juillet de l'année 1830. Peut-être existe-t-il des passages plus intéressans; mais nous n'avions à notre disposition que quelques feuilles offertes par M. Jomard à la Société asiatique. D'ailleurs M. Jomard a déjà fait connaître plusieurs morceaux du même genre (1). Ceux que nous avons préférés pourront donner une idée du système d'administration qui régit actuellement l'Égypte.

Voici un passage relatif à la marche suivie dans l'administration de la justice; il est tiré de la feuille du 13 de moharram 1246 (4 juillet 1830). La traduction en est littérale. Nous nous sommes seulement permis de supprimer certains détails consacrés au signalement des individus.

« Le nègre Bakhit, soldat du bataillon des baltagis,

(1) *Voyez* le *Moniteur* du 21 janvier 1830.

» résidant à Alexandrie, et Abd-allah, garçon meu-
» nier, infestaient les chemins, et avaient osé se livrer
» au brigandage, au point qu'ils attaquèrent Raschid-
» aga, capitaine dans le premier régiment de ligne, qui
» était en route; ils le frappèrent à coups de bâton et
» de sabre, et le blessèrent; puis croyant qu'il était
» mort, ils prirent tout ce qu'il avait sur lui. Mais le
» capitaine n'était pas mort; il se traîna vers l'hôpital
» militaire pour s'y faire traiter, et au bout de quelque
» temps il se trouva guéri. Or, un jour il rencontra
» les deux individus déjà nommés; aussitôt les arrê-
» tant, il les conduisit au prévôt qui les traduisit devant
» le conseil de guerre. Là, on instruisit leur affaire en
» présence de son Excellence Selim-bey, de manière
» à ce qu'ils fussent jugés conformément aux régle-
» mens militaires. Il fut décidé qu'on assemblerait une
» partie de la garnison et qu'ils seraient mis à mort.
» Cette décision fut soumise à l'approbation de l'ami
» des bienfaits (Ibrahim-pacha, fils du vice-roi), qui
» donna ordre de la mettre à exécution. En consé-
» quence on a réuni une partie des onzième et dou-
» zième régimens, officiers et soldats, et les coupables
» ont été fusillés. Tel a été leur châtiment. »

Cette manière de procéder n'offre pour nous rien que de naturel; mais si on se transporte dans le pays où elle est maintenant mise en usage, que de réflexions elle fera naître? Les idées d'ordre et de justice commencent donc à se répandre en Orient; où s'arrêteront les réformes qu'un tel début annonce?

Le passage suivant, qui montre de quelle manière

le gouvernement du pacha agit dans ses rapports d'intérêt avec les particuliers, est emprunté à la feuille du 5 de safar de la même année (26 juillet) :

« Mohammed-bey, inspecteur militaire à Alexan-
» drie, avait demandé à l'inspecteur de la marine dans
» la même ville, sept mille baguettes pour servir de
» cerceaux. En ce moment il ne se trouvait pas de ba-
» guettes dans les magasins; mais il y en avait chez le
» négociant Noury. Le conseil décida que ce négociant
» serait appelé avec un échantillon de sa marchandise,
» et que des experts en fixeraient eux-mêmes le prix.
» On fit donc venir le négociant et les experts; ceux-ci
» ayant dit que le faisceau de baguettes, à douze baguet-
» tes le faisceau, se vendait au prix de soixante pièces
» d'argent; il fut décidé qu'un bon serait envoyé à l'ins-
» pecteur de la marine pour qu'il achetât au prix convenu
» les baguettes qui étaient nécessaires, et qu'elles se-
» raient remises sur-le-champ à l'inspecteur de la guerre. »

Là-dessus on peut se faire cette demande : Est-ce là ce système de monopole qu'on a tant reproché à Mohammed-Ali ? Sans doute, la gazette du Caire se publiant sous les auspices mêmes du vice-roi, il est à croire qu'on n'y insère rien de ce qui pourrait nuire à sa considération. Mais c'est le pacha qui de lui-même a établi le journal, genre de fondation qui jusqu'ici n'a pas eu d'autre exemple dans les contrées musulmanes (1), et c'est lui qui a voulu rendre compte à ses administrés de la marche de son gouvernement. Com-

(1) On annonce en ce moment, comme prochaine, la publication d'un journal turc et français à Constantinople.

ment concilier un gouvernement essentiellement cupide avec un système d'administration aussi régulier?

Nous allons citer un second trait du même genre, emprunté à la feuille du 4 juillet.

« Les scheikhs arabes Saad, Soliman et Mahmoud, » avaient sollicité la permission de tirer de l'argile du » territoire de...., offrant pour chaque arpent deux » pièces d'argent, et se chargeant d'ensemencer le sol » à partir de l'année 1246. Le préfet du département » avait demandé que, si la proposition paraissait raisonnable, on voulût bien lui envoyer l'autorisation nécessaire. Le conseil a décidé qu'on accepterait les » propositions des trois scheikhs, et que leur privilége » durerait trois ans; qu'ils auraient ensuite la faculté » d'ensemencer le sol; qu'on leur donnerait à ce sujet » une patente (1) et que de leur côté, ils remettraient » un engagement par écrit qui serait inséré dans les » registres du département; enfin que si d'autres personnes adressaient la même demande, elle leur serait également accordée. »

Il nous reste à faire connaître de quelle manière le gouvernement procède à la nomination des employés subalternes, et quelle importance il met à faire de bons choix. Voici un fragment à ce sujet; il est tiré de la feuille du 26 juillet.

« Le préfet d'une partie de la province de Bahyreh » avait demandé qu'on divisât son département en

(1) سند *Voy.* sur ce mot arabe les *Recherches asiatiques* de la Société de Calcutta, traduction française, tom. 1, pag. 158.

» quatre portions, et qu'à chacune on attachât trois se-
» crétaires et un inspecteur dirigés par un mobaschir,
» C'était afin de mettre plus d'activité dans la copie
» des registres du département. Il a été décidé qu'on
» enverrait à maître Basile (directeur de l'école d'ad-
» ministration) l'ordre de présenter douze secrétaires
» et un mobaschir expérimentés; de plus, on devra
» choisir pour les fonctions d'inspecteur, des hommes
» connus du président du divan, et qui sachent lire
» et écrire. »

Un système de gouvernement si bien tracé, si bien lié dans ses diverses parties, donne une idée avantageuse des vues du pacha d'Égypte. Sans doute il reste beaucoup à faire pour régénérer un peuple tombé dans le dernier degré de l'avilissement. D'ailleurs, les ouvrages des hommes sont sujets à s'altérer et même à s'effacer tout-à-fait. Mais si le gouvernement fondé par Mohammed-Ali se maintient pendant quelque temps, n'est-il pas permis d'espérer que les idées de société et de justice qu'il aura contribué à répandre, germeront tôt ou tard, et que certaines contrées du vieil Orient, particulièrement l'Égypte, qui jouirent jadis d'une si grande prospérité, recouvreront une partie de leur ancienne gloire?

Si, de ces considérations que nous ne faisons qu'indiquer, mais qui sont si importantes, nous passons à celles qui intéressent spécialement la littérature, nous nous féliciterons des suites que l'établissement d'un journal en Égypte doit avoir pour la littérature orientale. Jusqu'ici les livres arabes, persans et turcs, trop

arriérés pour les progrès qu'a faits la civilisation, n'avaient presque pour les nationaux eux-mêmes qu'un intérêt de curiosité. Les questions qui se rapportent aux besoins journaliers de la vie, ou étaient vainement cherchées dans ces livres, ou bien elles y étaient traitées d'une manière incomplète. La gazette égyptienne va mettre en circulation des idées nouvelles dans les contrées où elle est lue, et elle va créer de nouveaux besoins. Sans doute, pour les idées qui étaient jusqu'ici étrangères aux nationaux, elle devra introduire des mots étrangers. On en voit déjà de nombreux exemples dans les feuilles qui ont paru; il n'est guère de page où l'on ne rencontre quelque terme français, italien, &c. Mais, d'un autre côté, elle remettra en lumière des mots d'une origine vraiment orientale, et qui étaient tombés en désuétude ou qui ne nous étaient parvenus qu'altérés. Sous ce rapport, la gazette égyptienne sera fort utile aux personnes qui voudront approfondir l'étude des langues arabe et turque. Un grand avantage pour ces personnes, c'est que, comme le récit est reproduit dans deux langues à la fois, si elles rencontrent un mot qui manque dans les dictionnaires, elles seront éclairées par l'equivalent placé à côté.

On peut dire encore que les diverses langues orientales vont se constituer et se fixer à-peu-près comme les nôtres. Jusqu'ici les écrivains étaient abandonnés à leur propre goût; et dans ces pays si misérables et si arriérés, il n'existait pas de public pour former une espèce de tribunal littéraire. En général, les livres étaient écrits d'une manière triviale et barbare; ou

bien ils étaient rédigés dans un style tellement boursoufflé qu'en avait de la peine à en suivre le sens. Il va se former nécessairement une manière d'écrire simple, claire, précise, qui deviendra celle de tout le monde.

Dans tous les cas, la gazette égyptienne restera comme un monument des nobles efforts que fait le vice-roi pour régénérer ses états. On verra ce qu'il est permis d'espérer relativement à l'état moral et politique d'un pays dont l'essor a été jadis si éclatant.

Nous ne devons pas manquer de rappeler que l'idée de l'établissement d'une gazette en Égypte n'appartient pas en propre au pacha actuel. Les Français, pendant les trois années de leur occupation du pays, publièrent non-seulement divers recueils périodiques, mais un journal français paraissant deux ou trois fois par semaine, et dirigé par M. le D.r Desgenettes, M. Costaz et M. Marcel. Plus tard on a fondé un journal français à Alexandrie. Depuis quelque temps, M. Jomard, qui a tant contribué à accroître l'influence française en Égypte, et qui jouit de beaucoup de crédit auprès du gouvernement, songe à faire ajouter une version française aux deux versions actuelles de la gazette du Caire.

REINAUD.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 1.er août 1831.

M. l'abbé FLOTTES, professeur de philosophie à Montpellier, est présenté et admis comme membre de la Société.

M. Delpech, de Calcutta, propose au Conseil d'échanger la Gazette de Calcutta, publiée en anglais dans cette ville, contre un exemplaire du Journal asiatique. Cette proposition est acceptée, et on arrête en outre qu'on offrira à M. Delpech l'échange d'une collection complète du Nouveau Journal asiatique contre une collection complète de la Gazette de Calcutta.

M. Saint-Martin, au nom de la Commission nommée dans une des dernières séances, fait son rapport sur la proposition de M. Mohl, relativement à la gravure d'un corps de caractères zends, et demande que le Conseil accorde un crédit pour cet objet. Cette proposition est renvoyée à la commission des fonds. La même commission demande que M. Eug. Burnouf soit adjoint aux membres du Conseil chargés de suivre la gravure du caractère zend. Cette proposition est adoptée.

Détails sur les ravages du choléra-morbus dans l'Arabie.

Une épidémie paraissant avoir tous les caractères du choléra-morbus des Indes, a éclaté à la Mecque dans les derniers jours du mois de chawal et dans les premiers de zilcadé, qui correspondent à la première quinzaine de mai. C'était l'époque de la réunion des pèlerins venus de toutes les parties de l'empire pour visiter les saints lieux et faire les sacrifices. La mortalité a été très-grande, et au moment où sont parties les dernières nouvelles, le mal continuait ses ravages, et l'on portait à au moins douze mille le nombre des victimes.

L'invasion de la maladie fut rapide, instantanée, des individus dans l'état de bonne santé tombaient à terre, vomissaient, devenaient froids et mouraient sur la place. La première pensée qui se présenta fut que cette maladie était la peste, mais les ulémas, les cheikhs et même les méde-

cins musulmans repoussèrent unanimement cette idée, en se rappelant l'article du Koran qui dit que la peste a été pour toujours exilée des saints lieux par le Prophète, et qu'elle n'y pourra jamais entrer.

En recherchant les causes de cette mortalité si imprévue, on était généralement disposé à l'attribuer au manque d'eau. Dans le mois de chawal, de grandes pluies continues et les torrens qu'elles avaient formés avaient détruit les conduits qui portaient l'eau à la Mecque, de sorte que l'on se trouva privé d'eau douce dans cette ville encombrée d'une population extraordinaire. Les docteurs de la Mecque assuraient pourtant que cette circonstance n'était pas la cause unique du mal. Le colonel du régiment de garnison avait, à ce qu'il semble, partagé leur avis. Les tambours et la musique militaire cessèrent de se faire entendre; la raison qu'on en donna était que ces instrumens, inventés par les infidèles, avaient troublé trop long-temps par leur bruit importun, le repos des saints lieux, et violé la maison de Dieu qui, dans sa colère, avait envoyé, non pas la peste, parce qu'il gardait la promesse donnée par son prophète, mais une maladie dont les ravages n'étaient pas moins grands.

L'importation du choléra-morbus, si c'est bien lui qui règne à la Mecque, comme on a trop de raison de le croire, n'a pas besoin d'être attribuée à cette cause surnaturelle si judicieusement indiquée par les docteurs musulmans; il suffit d'observer qu'il y est entré en même temps qu'une foule de pélerins de la Perse, des Indes, de l'Yemen et d'autres pays en proie à l'épidémie.

Indépendamment de ces circonstances, qui seraient suffisantes pour faire reconnaître l'origine du mal, les médecins Européens, en petit nombre dans le Hidjaz et à la Mecque, ont observé dans l'état de la température et de l'atmosphère les causes et les conditions du développement de la maladie. Ils les trouvaient dans l'excès de la chaleur, qui s'est constamment maintenue à 31 degrés de Réaumur;

dans les grandes pluies, qui ont produit une humidité délétère; dans la continuité des vents du sud, de sud-est; dans le nombre prodigieux cette année de pélerins venus des lieux infectés, entassés les uns sur les autres sur un petit espace; dans le mélange des hommes sains et des malades, dans l'irremédiable habitude de porter les habillemens des personnes mortes d'affections plus que suspectes; dans l'usage d'alimens de mauvaise qualité et de fruits verts ou pourris, mangés avec une avidité sans exemple, et enfin dans les fatigues inexprimables auxquelles cette multitude de dévots a dû se soumettre pour remplir le devoir religieux de visiter les lieux saints, qui sont des montagnes arides, malgré l'ardeur d'un soleil brûlant.

On aura peine à croire en Europe ce qui s'est passé dans une de ces pieuses cérémonies. Un récit succinct, réduit au fait principal, suffira pour en donner l'idée.

Pendant les trois jours spécialement consacrés à des actes religieux qui précèdent le Courban-Bayram, tous les pélerins, tous les habitans du pays, la garnison entière se rendit à l'Arafat. Cette foule immense, pressée, amoncelée, y resta les trois jours entiers sans bouger de place. Pendant la troisième journée, elle fut inondée par un déluge d'eau, mais on ne pouvait pas se retirer, il s'agissait de la prière pour la reconnaissance d'Adam et d'Eve après la sortie du Paradis terrestre. Le nombre des morts, qui avait déjà été considérable, s'accrut pendant cette terrible journée, et surtout dans le moment où l'eau tombait avec le plus d'abondance, dans une progression effrayante. Tous ces cadavres restèrent sans sépulture; ceux qui avaient survécu ne prirent pas le temps de les ensevelir, ayant trop de hâte de se rendre le soir même à Mina, lieu de la grande foire, pour jeter tous ensemble des pierres aux trois grands démons ou esprits malins qui y ont été emprisonnés par le prophète.

A ces scènes désastreuses de l'Arafat, succédèrent des malheurs bien plus grands encore, et l'affreuse mortalité

qui s'en suivit fut proportionnée aux causes qui la produisirent. A la fête de Mina, l'usage est que chaque Musulman aisé tue et dépèce un mouton. On assure que trente mille de ces animaux furent égorgés dans la journée. Le sang et les entrailles des victimes, les débris de leur chair livrés à la putréfaction, les exhalaisons des cadavres de l'Arafat que le vent portait sur Mina, tous ces nouveaux principes de corruption et de mort vinrent porter au dernier degré d'intensité le fléau qui accablait ce malheureux pays. Mina fut bientôt comme un champ de bataille; de minute en minute on voyait des morts tomber dans les rues. Une épouvante universelle se manifesta et tout le monde se mit à fuir, abandonnant les morts et les mourans, et en poussant des hurlemens affreux. A la Mecque, le mal augmenta aussi à la suite de ces journées de désolation. Le nombre des victimes croissait de moment en moment, et l'espace d'une heure ou deux suffit pour voir périr ceux qui n'avaient aucun symptôme du maladie. Le gouverneur Abdin-bey, ne voulant pas manquer à ses devoirs religieux dans la grande journée de Mina, s'y était rendu dès la veille pour faire le sacrifice des moutons, recevoir les visites d'usage et jeter des pierres aux esprits malins. Il fut attaqué, dans la nuit même, du choléra-morbus, car il paraît qu'on ne peut refuser ce nom à cette horrible maladie, et le lendemain matin il n'existait plus.

Ci-joint est un extrait du procès-verbal d'autopsie cadavérique de deux soldats de la garnison de la Mecque. Il confirme nos médecins européens dans l'opinion que le choléra-morbus est une gastro-entérite.

Quoique on ait tout lieu d'espérer que cette épidémie, résultant de causes atmosphériques et de circonstances locales, se concentrera dans la ville de la Mecque et ses environs, le vice-roi sent qu'il est de la plus haute importance de prendre toutes les mesures de précaution possibles pour que ceux des pèlerins qui voudraient revenir par l'Égypte ne puissent y entrer, sans qu'on n'ait la certitude qu'ils sont

parfaitement sains et sans le moindre soupçon de maladie contagieuse. Les ordres sont déjà donnés pour qu'une quarantaine rigoureuse soit établie aux deux points de communication, qui sont Suez et Kosseïr.

Extrait du procès-verbal.

1.° Mohammed-Cadiz, soldat, s'était senti attaqué de douleurs aux extrémités inférieures, de plénitude et de douleurs à l'estomac, d'oppression dans la région du cœur; à la suite, vomissemens abondans, soif ardente et chaleur interne; prostration de forces, abattement général. La matière vomie était un fluide aqueux sans goût et sans odeur. Transporté à l'hôpital, il continue à vomir le même fluide, mais en très-grande quantité. Déjection pareille; difficulté de se lever; voix basse et dure; spasmes convulsifs aux extrémités, au thorax et à l'abdomen; perte totale des forces; respiration embarrassée, interrompue par des soupirs; refroidissement du corps et sueur froide; visage livide et décomposé; yeux fixes, vitrés, enflammés dans leurs orbites environnés de cercles noirs; ongles bleus; bouche sèche et aride, langue blanche et tremblante; augmentation rapide de tous les symptômes; quelques heures après, la mort.

Ouverture du cadavre. — L'estomac contracté; sa substance épaisse et dure; dans sa petite cavité un fluide trouble couleur d'argile; sa membrane muqueuse couverte d'une pâte terreuse ressemblant à de l'argile; tout le canal intestinal pâle, plein de gaz, avec un peu de fluide de la même qualité que celui de l'estomac, mais plus foncé dans les gros intestins; la membrane muqueuse de ceux-ci couverte de la même pâte terreuse que l'estomac; le diaphragme contracté et couvert de grandes taches d'un gros rouge; le foie d'une couleur plus foncée que dans l'état naturel; le cœur dans son état naturel avec une très-petite quantité de sang. Les autres organes n'avaient éprouvé aucune altération.

2.° Mohammed-Ibrahim, soldat, porté à l'hôpital, s'était plaint de douleurs aux extrémités et à l'estomac. Son pouls

était presque dans l'état naturel, mais les yeux commençaient à paraître sombres et caves. Le lendemain, les douleurs semblaient moindres, mais les yeux étaient plus caves encore et la respiration difficile. La soif ardente survint et ensuite le vomissement et les déjections de couleur olivâtre; le pouls à force de diminuer devenu presque insensible; les yeux de plus en plus creux, cercles noirs autour; oppression, suffocation; la respiration de plus en plus embarrassée; la langue de la même couleur que la matière du vomissement; soif inextinguible; la superficie du corps froide; sueur froide; la nuit suivante, la mort.

Ouverture du cadavre. — Le diaphragme noir et contracté, le ventricule épais, dur, avec un peu de fluide de la même qualité que la pâte qui enduisait leur membrane muqueuse; le pancréas détruit; le foie volumineux, dur, de couleur sombre et foncée; la rate de couleur bleue foncée, dure et volumineuse; la superficie du poumon flasque et terne; son tissu plein de mucosité; le cœur dans son état naturel avec un peu de sang; la vessie terne et molle; le cerveau dans son état naturel.

Sur l'étymologie du mot Divan.

M. G. T. observe, dans la notice des *Extraits des historiens arabes de M. Reinaud* (*Journ. as.*, t. VII, p. 89 et 90), « qu'un savant orientaliste a dit quelque part, probablement » pour plaisanter, que le mot *Divan* est le pluriel du mot *Div*, » mauvais génie, qu'ainsi le divan de Constantinople est » proprement une réunion de diables. » M. G. T. eût mieux fait de nommer ce savant orientaliste. A-t-il entendu par là l'auteur du *Kâmous* ou celui du *Ferhengui Schououri?* L'un et l'autre rapportent sous le mot *divan* la même anecdote, et l'auteur du *Kâmous* (1), nomme même le roi per-

(1) Edition de Constantinople, tom. IV, pag. 631.

san (Nouchirvan le juste), lequel, passant devant la porte de son conseil d'état, doit avoir dit *Inan diwan end*, c'est-à-dire, ils ont de l'esprit comme des démons.

Que ce soit un conte ou non, toujours reste-t il (d'après le *Kâmous* même) douteux si le mot *divan* est d'origine arabe ou persane; l'auteur du *Ferhengui Schououri* ne ne le produit que comme un mot persan; dans ce cas, les Arabes l'ont adopté comme d'autres mots persans auxquels ils ont donné des formes arabes (1). Le conte susdit, accrédité par les premiers lexioographes arabes et persans, atteste, en tous cas, l'opinion de ces peuples sur les qualités qu'ils exigent de leur conseil d'état. C'est d'après ces sources de la lexicographie arabe et persane que j'ai dit, dans mon *Histoire de l'empire ottoman* (2), que ce nom a eté donné au conseil d'état, dans la supposition que ses membres doivent être doués de la force et de l'activité des démons. Le mot *démon* se peut entendre, en allemand comme en grec, d'un génie quelconque, d'un bon comme d'un mauvais génie; l'éclaircissement ajouté à ce passage donne en outre la raison pourquoi le même nom de *divan* est donné, par les Arabes, Persans et Turcs, au conseil d'état et aux recueils de poésies; c'est que le génie doit présider à l'un comme à l'autre. Il n'y a rien de plaisant dans cette remarque, et il y a loin de là à ce que M. G. T. fait dire à son savant orientaliste, « que le divan de Constantinople » est proprement une réunion de diables. »

J. de Hammer.

---

(1) Ce mot existe aussi et depuis fort long-temps en arménien, avec le même sens qu'en persan. Il est fréquemment employé dans les écrivains du v.e siècle. — *N. du Réd.*

(2) Tom. II, pag. 273.

NOUVEAU
JOURNAL ASIATIQUE.

Tour du monde, ou Voyages du Rabbin Péthachia, de Ratisbonne, dans le XII.ᵉ siècle.

INTRODUCTION.

Le douzième siècle, cette grande époque littéraire des Israélites modernes, qui a produit tant d'hommes célèbres, donna aussi naissance à deux fameux voyageurs dont les relations sont parvenues jusqu'à nous.

Le premier, Benjamin de Tudèle, est connu de tous les savans, et il existe plusieurs traductions de ses *Masakoth*, ou voyages. Une relation de cette époque ne peut en effet manquer d'être intéressante : mais il ne faut pas perdre de vue, que c'est un voyage du moyen âge, temps où l'ignorance de la géographie était générale, où l'on ne parcourait le monde qu'en pélerin, et Benjamin lui-même paraît avoir entrepris ses voyages dans les trois parties de l'univers plutôt dans le dessein de visiter les différentes synagogues que pour enrichir les sciences. Ce voyageur, quoique souvent observateur fidèle, a quelquefois tous les défauts de ceux de ses contemporains qui parcouraient les mêmes con-

trées, en sacrifiant la vérité au goût de son siècle porté vers le merveilleux.

Ce que nous venons de dire des voyages de Benjamin de Tudèle, est également applicable à ceux de Péthachia de Ratisbonne, dont nous offrons aujourd'hui le texte et une traduction française. Comme Benjamin, il voyageait dans l'intention de connaître l'état moral et politique de ses frères dispersés dans les différentes parties du monde. Comme lui, il s'attacha specialement aux objets qui intéressaient sa nation; et son récit offre également beaucoup de fables et souvent peu d'intérêt. D'ailleurs, nous n'avons des mémoires de Péthachia qu'un extrait fait par des mains étrangères qui ont peut-être omis les choses les plus essentielles. *Ici*, est-il dit dans l'ouvrage en parlant de la Syrie, *ici Péthachia nous a indiqué le nom de chaque ville qu'il a parcourue, et combien de jours il a employés pour se rendre d'une ville à l'autre : mais nous avons jugé inutile de le transcrire.* En effet d'après le titre de l'ouvrage, notre voyageur a dû parcourir le monde entier connu alors, et non quelques contrées seulement, comme le ferait supposer le texte imprimé.

Quant aux détails de la vie de notre Péthachia, ils sont peu connus. On sait seulement qu'il était né à Ratisbonne, ville d'Allemagne, et qu'il avait deux frères, dont l'un nommé Isaac Halbin, se rendit célèbre en France où il étudia sous Jacob Tam; l'autre appelé Nachman, fut rabbin à Ratisbonne. Cette ville était alors l'Athènes des Israélites : car outre Péthachia et

Nachman desquels nous venons de parler, elle possédait encore Éphraïm, fils d'Isaac, et Isaac fils de Mardochée, tous deux disciples du célèbre Jacob Tam ci-dessus cité; Moïse, fils de Joël, et Abraham Hagadol son fils; Juda Chasid et son fils Aaron, qui s'appliquaient jour et nuit à l'intelligence de la loi divine.

Cependant les études de Péthachia ne lui firent pas perdre le désir qu'il avait de marcher sur les traces de Benjamin, et de visiter les diverses parties du monde connu, pour déterminer et connaître tous les établissemens israélites. Il partit donc de Ratisbonne vers l'année 1175, deux ans après la mort de Benjamin, et arriva à Jérusalem dans le temps où les successeurs de Godefroi de Bouillon étaient encore les maîtres de la ville sainte, et avant que cette celèbre cité eut été prise par Saladin, 1187. On ignore la suite du voyage de Péthachia, quels étaient les pays qu'il a encore parcourus, et par quel chemin il est enfin revenu en Allemagne : on peut seulement conjecturer, d'après le dernier passage de son ouvrage, qu'il y retourna par la Grèce.

A son retour il publia la relation de son voyage sous le titre de *Sibbub k'olam, Tour du monde ;* cette relation, qui ne nous est point parvenue, paraît avoir été rédigée par Juda Chasid, ci-dessus mentionné, et mise ensuite en abrégé par quelqu'un de ses disciples dont le nom est ignoré (1). Mais quel que soit l'auteur de cet extrait, il est certain qu'il a omis la

(1) *Voyez* ci-après, pag. 279, note 2.

majeure partie de la relation de notre voyageur, et ne nous a transmis qu'un court abrégé. Cet abrégé a été imprimé pour la première fois à Prague, en 1595, in-4.°, avec le *Medrasch Jonas;* plus tard il en parut une nouvelle édition à Amsterdam, puis une traduction allemande en caractères hébraïques également à Prague. Ces éditions sont si rares, qu'il nous a été impossible de nous les procurer. La seule que nous ayons eue en notre pouvoir est celle que Wagenseil a publiée avec une traduction latine dans ses *Exercitationes*, Altorf, 1687 et 1696, in-4.°, et qui a été reproduite dans les *Institutions rabbiniques* de Zanolini, et dans le *trésor des antiquités sacrées* d'Ugolini. Quant à celle que nous publions ici elle est faite d'après une copie écrite à Colmar en 1650, par notre trisaïeul le rabbin Meir Carmoly, et elle est beaucoup plus exacte que celle de Wagenseil (1).

---

(1) Nous avons été assez heureux pour trouver depuis dans la Bibliothèque du Roi, un exemplaire de l'édition de Prague qui, quoique plus exacte que celle d'Altorf, n'est cependant pas tout-à-fait conforme à notre manuscrit. Voici la première phrase par laquelle notre auteur débute dans cette édition :

אלה הדברים אשר סיפר הרב רבי פתחיה שסבב כל הארצות
ושב וסיפר מה שראה ושמע. הלך מפראג שבביהם לפולין. ומפולין
לקיוב שברוסיא ומרוסיא הלך בשלשה ימים. על נהר דנפרא ·
ומעבר הנהר התחיל לילך בארץ קדר:

Quant à celle d'Altorf, elle commence ainsi :

אלה הסבובים אשר סבב רבי פתחיה שסבב את כל הארצות:
בתחילה הלך מפראג שבביהם לפולין · ומפולין לקיוב שברוסייא ·
ומרוסייא הלך בששה ימים עד על נהר דנפרא · ומעבר הנהר
התחיל לילך בארץ קדר:

Nous avons cru devoir ajouter des notes pour éclaircir les endroits de l'ouvrage de Péthachja qui nous ont paru obscurs; et pour suppléer à la concision de ses descriptions, nous avons consulté toutes les relations de voyages qui pouvaient nous fournir des renseignemens utiles et peu connus. Nous ne nous sommes point bornés à cela, et nous avons eu recours aux lumières d'un savant modeste que nous nous honorons d'avoir pour collègue à la Société Asiatique, M. Reinaud, à qui nous nous faisons un devoir d'offrir ici le témoignage de notre reconnaissance.

Les écrits des rabbins bien étudiés peuvent jeter un nouveau jour sur la géographie du moyen âge. Comme le texte et les traductions des voyages de Benjamin de Tudèle et les autres écrivains rabbiniques, publiés jusqu'ici, fourmillent d'erreurs, notre intention serait de les reproduire plus tard. Puisse l'échantillon que nous donnons ici appeler l'attention du public sur ce genre d'entreprises !

Eliacin CARMOLY.

Paris, 1.er juin 1831.

A juger d'après la traduction du même passage cité dans la préface du *Khozari*, Bâle 1660, *in-4.°*, pag. 8, Buxtorf avait également un troisième exemplaire des relations de notre voyageur, non conforme aux deux précédens. Voici ses propres paroles :

« *Ego Pethachja profectus Ratisbonâ, veni Pragam : Pragâ in Poloniam : ex Polonia in Russiam : ex Russia sex dierum itinere progressus ultra fluvium* נפארי *Navaram, vel, Nafaram ; veni in Tartariam.* »

Parmi toutes ces variations nous n'indiquerons que celles qui sont de quelque importance.

TOUR DU MONDE,

DU

RABBIN PÉTHACHIA, DE RATISBONNE.

Voici les voyages du rabbin Péthachia, qui fit le tour du monde.

Partant d'abord de Ratisbonne, ville de sa naissance, il arriva à Prague, capitale du royaume de Bohême. De Prague il se rendit en Pologne, de Pologne à Kiow en Russie. De là, après une marche de six jours, il parvint au fleuve Dnieper, et l'ayant passé, il commença à parcourir le pays de *Kédar* (1).

Les habitans de ce pays n'ont point de navires; ils cousent ensemble une dizaine de peaux de cheval étendues, et passent une corde tout autour du bord. Ils se placent au milieu avec leurs chariots et leurs effets, attachent la corde à la queue de plusieurs chevaux et traversent ainsi le fleuve (2). On ne mange point de pain

(1) Péthachia semble appliquer ici à la Tauride, le nom de קדר, qui désigne ordinairement l'Arabie déserte, habitée par les descendans de *Kédar*, fils d'Ismaël, parce qu'elle était occupée alors par les *Comans*, peuple qui, suivant quelques auteurs russes, était également de race ismaélite. *Voyez* Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*, t. III, pag. 113. Peut-être aussi l'auteur les nomme-t-il ainsi,

סבוב העולם
של
רבי פתחיה מרגנשבורג

אלה הסבובים אשר סבב רבי פתחיה שסבב את כל העולם :

בתחלה הלך מרגנשבורג · עיר מולדתו לפראג ראש ממלכת בוהמיא · ומפראג נסע לפולוניא · ומפולוניא לקיוב שברוסיא · ומשם הלך בששה ימים עד נהר דניפרא · ומעבר הנהר הזה התחיל לילך בארץ קדר :

תושבי הארץ הזאת אין להם ספינות · אלא תופרין עשר עורות סוסים שטוחין ורצועה אחת בשפה סביב · ויושבין עם העגלות והמשא בתוך העורות · וקושרין רצועה בשפת העורות בזנבות הסוסים ·

---

parce qu'ils demeuraient comme les Kédariens sous des tentes; c'est par la même raison que les rabbins des XV.e et XVI.e siècles nommèrent les Tartares *Kédariens. Voy.* Elias Levita, *Tisbi*, pag. 201; Pomis, *Tzemach David*, pag. 197, col. 4.

(2) Le *Tarikh-el-kamil* rapporte qu'en 617 de l'hégire, les Mongols envoyés à la poursuite de Mohammed, passèrent le Djihoun

dans le pays de Kédar, mais du riz et du millet cuits dans du lait, ainsi que du beurre et du fromage. Quant à la viande, ils la découpent en morceaux, la placent sous leurs selles, puis font galoper leur chevaux jusqu'à les mettre en sueur, et ainsi échauffée, ils la mangent avidement (1).

On ne peut voyager dans ce pays qu'à la suite d'un guide. Et voici comment le *Kédarien* (2) se lie par serment : il se pique le doigt avec une aiguille et donne son sang à sucer à celui qu'il doit conduire, pensant ainsi introduire en quelque sorte son sang et sa chair dans le corps de l'étranger (3). Ils ont encore une autre manière de se lier par serment : on remplit de lait un vase d'airain, en forme de figure humaine; le guide et le voyageur y boivent ensemble, et jamais ils ne violent la foi ainsi jurée. Ils n'ont pas de rois, mais des princes et des familles nobles.

Le rabbin Péthachia traversa le pays de Kédar dans

---

se tenant à la queue de leurs chevaux et traînant après eux, par une corde passée autour du corps, des peaux de bœuf où ils avaient placé leurs bagages. *Voyez* aussi Carpin, lib. XXXI, cap. XVII.

(1) Ammien Marcellin est le premier auteur qui ait parlé de cette manière de macérer les viandes; lorsque Bergman voulut obtenir des Kalmouks quelques détails sur cette singulière préparation des alimens, ils l'assurèrent qu'elle leur était inconnue et se moquèrent de la crédulité européenne. — E. J.

והסוסים שטין · וכך עוברים את המים :
ואין אוכלין לחם בארץ קדר · כי אם אורז
ודוחן מבושל בחלב · וחלב וגבינה : ואמנם
החתיכות בשר משימין תחתיהן על הסוס
תחת האוכף · ומניעין את הסוס עד שמזיע ·
והבשר חם · ואוכלין אותו כן :

ואין הולכין בארץ הזאת כי אם על ידי
תיור : וכך נשבע אחד מבני קדר לחבירו ·
נועץ מחט באצבעו · ונותן לאותו שיש ללכת
עמו לבלוע הדם · והוא לו כדמו ובשרו :
ויש להם עוד שבועה אחרת · ממלאין כלי
נחושת של מתכות כמו פרצוף אדם ·
ושותין שניהם התיור והחולך · ולא ישקר לו
לעולם · גם אין להם מלך · אלא נשיאים
ומשפחות מיוחסות :

ועבר רבי פתחיה את ארץ קדר לרחבה

---

(2) C'est-à dire *le Coman*. *Voyez* la note pag. 262, n.º 1.

(3) Cette coutume existait dès le temps d'Hérodote chez les Scythes (Hérod, liv, IV, ch, 70); elle est mentionnée par Joinville comme existant encore de son temps chez les Comans (Joinville, édit. du Louvre, pag. 104); enfin M. Klaproth l'a retrouvée en Chine et parmi toutes les nations tartares. Voyez *la Description du Tubet*, pag. 31.

toute sa largeur en seize jours. Les habitans, du reste, demeurent sous des tentes; ils ont la vue perçante et de beaux yeux, parce qu'ils ne mangent point de sel et qu'ils habitent dans des champs qui exhalent une odeur agréable. Ils sont excellens archers, au point qu'ils percent de leurs flèches les oiseaux au vol. Non-seulement ils aperçoivent des objets éloignés *d'une journée de marche*, mais encore il les reconnaissent.

Cette contrée n'est point montagneuse; elle consiste en plaines cultivées. A une journée de marche dans le pays de Kédar, la mer s'avance dans les terres et sépare ce pays de la *Khazarie* (1). Ici l'usage est que les femmes pleurent jour et nuit leurs mères et leurs pères morts, et elles continuent ces honneurs funèbres jusqu'à ce que quelqu'un des fils ou des filles ou des proches parens soit atteint de la mort. Ceux qui restent pleurent ceux qui les premiers sont sortis de la vie. Les mères enseignent des élégies à leurs filles, et la nuit elles gémissent et se lamentent. Les chiens y mêlent leurs aboiemens et leurs hurlemens.

Notre rabbin Péthachia employa huit jours à traverser ce pays. A l'extrémité de la Khazarie, coulent dix-sept rivières qui finissent par se réunir en une

(1) La כוזריא, ou *Khazarie* semble ici désigner la contrée située entre le Don et le Volga; elle fut ainsi nommée à cause des כוזרים où *Khazars*, qui l'occupèrent pendant long-temps, ainsi que les contrées circonvoisines. Il est étonnant que notre

בששה עשר יום · ויושבי אהליהם הם · ורואים למרחוק · ועיניהם יפים מפני שאינם אוכלים מלח · וחונים בעשבים שנותנים ריח טוב : גם בעלי חצים הם · ומורים את העוף בהדי דקא פרח : ולא לבד שרואין יותר ממהלך יום · אלא שגם מכירין :

ואין להם הרים אלא הכל גיא : ומהלך יום אחד בארץ קדר · הולך לשון ים · ומפסיק בין ארץ קדר ובין ארץ כוזריא : ושם מנהג שהנשים מספידות ומיללות כל היום וכל הלילה את אבותיהן ואת אמותיהן שמתו · כך עושין עד שמתו מבניהם או מבנותיהם או מן המשפחה : האחרונים מספידין את הראשונים שיצאו מן החיים . ומלמדות את בנותיהן קינות ובלילה מתאנחות ומיללות · והכלבים בוכין וצועקים לקולם :

והלך רבי פתחיה את הארץ הזאת בשמונה ימים : ובסוף ארץ כוזריא · שבעה עשר

voyageur ne dise pas un mot de la conversion du roi des Khazars à la religion juive; conversion qui, d'après le témoignage des écrivains israélites, confirmé par celui des auteurs arabes contemporains, fit une grande sensation. Voyez D'Ohsson, *Des peuples du Caucase*, pages 35, 179, 187, 206 et suivantes.

seule (1), et c'est là que se rassemblent tous ceux qui veulent partir sur des vaisseaux pour les régions lointaines. Il y a d'un côté une mer qui répand au loin une odeur fétide (2), et de l'autre côté il y en a une seconde qui n'a point d'exhalaison méphitique (3); ces deux mers sont à la distance d'une journée de marche. Si quelqu'un essaie de traverser la mer Putride il meurt sur le champ, et beaucoup sont même frappés de mort quand le vent souffle seulement de cette mer vers l'autre. C'est pourquoi l'on ne hasarde aucune traversée sur celle-ci, que lorsque le vent souffle du côté opposé à la première.

De la Khazarie, le rabbin Péthachia se rendit dans le pays de *Thogarma* (4), où l'on observe, de même que plus loin, la loi de Mahomet. De Thogarma, il entra dans le pays d'Ararat (5), et après huit jours de chemin il parvint à Nizibin, laissant à la droite les hautes montagnes d'Ararat (6).

Il n'y a point en Kédar de véritables Juifs; on y trouve seulement des hérétiques (7) auxquels le rabbin Pétha-

---

(1) Il s'agit probablement ici du Don, qui, après avoir reçu dans son sein les eaux d'un grand nombre de rivières, se jette dans la mer d'Azof, près de la ville du même nom.

(2) La mer Putride, ou *Gniloi more*.

(3) La mer d'Azof.

(4) Il paraît que Péthachia, pour se rendre à Thogarma, s'embarqua à Azof, et mit pied à terre à l'embouchure du Phase. Thogarma répond à la Géorgie, ainsi nommée du nom de Thogarma, fils de Gomer, dont les Géorgiens, de même que les Arméniens, se croient issus. Le mot *thogarma*, chez plusieurs écri-

נחרות יסובביהו ומתקבצין יחד : וכל הרוצה
לעבור בספינה למרחוק יבא שמה : ויש שם
ים שמעלה סירחון גדול מצד אחד · ומצד
אחר יש ים שאינו מסריח · והוא כמהלך יום
בין שתי ימים האלה : ואם יעבור אדם הים
של סרחון מיד מת : גם כשהרוח בא מים
שמסריח · לים שאינו מסריח · רבים ימתו :
לכן אין עוברין אלא כשהרוח נוטה לצד אחר :

ומכוזריא עבר רבי פתחיה בארץ תוגרמה ·
ומשם והלאה מאמינים בחקורת מחמט :
ומתוגרמה נכנס לארץ אררט · ובשמונה
ימים הלך עד נציבין · ועזב ההרים הגבוהים
הרי אררט · לימין :

ואין יהודים גמורים בארץ קדר כי אם
מינים : ושאל להם רבי פתחיה למה אינכם

---

vains rabbiniques, a également servi à désigner les Turcomans.

(5) Nom de lieu dont il est parlé dans l'Écriture Sainte (II Rois XIX, 37; Isaïe XXXVII, 38) et que Jonathan ben Uziel traduit ארע קרדו *pays de Kardou,* ou par Arménie.

(6) Fameuses montagnes dans l'Arménie, sur lesquelles on dit que l'arche de Noé s'arrêta après le déluge. *Voy.* Genèse, VIII, 4.

(7) L'auteur veut parler des Caraïtes, qui étaient et qui sont encore aujourd'hui très-nombreux dans la Crimée. Un voyageur anglais nous donne des détails assez intéressans sur la ville *Dschefout-kalé,* habitée exclusivement par des Caraïtes, et qui renferme

chia demanda : « Pourquoi n'ajoutez-vous pas foi aux traditions que nous ont transmises nos docteurs d'heureuse mémoire ? » — Ils lui répondirent : « Parce que nos pères ne nous les ont pas enseignées. » — Tout le pain qu'ils doivent manger au Sabbath, ils le découpent la veille ; ils restent tout le jour assis à la même place et ne font pour toute prière que réciter des cantiques. Péthachia leur ayant recité après le repas nos prières et l'action de grâces dont nous nous servons selon le Talmud, ils parurent les approuver ; mais ils avouèrent que jamais ils n'avaient entendu dire ce que c'est que le Talmud.

Arrivé dans le pays d'Ararat, il traversa les hautes montagnes de ce pays jusqu'à Nizibin et à Hisn-kaifa, nom qui veut dire *grand rocher* (1). Quand il eut atteint l'extrémité des montagnes d'Ararat, il parcourut pendant deux jours la pente opposée. Il y a dans la ville de Nizibin une grande communauté juive (2) et une synagogue fondée par le rabbin Juda, fils de Bathera (3). Il y a encore deux autres synagogues qu'Esdras le scribe

---

deux cents maisons et environ douze cents habitans. *Voy.* Clarke : *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa* ; London 1813, *in-4.°*, tom. I, pag. 487. Quant à la rigoureuse observation du Sabbat, elle existe encore aujourd'hui parmi cette secte ; un de leurs chefs, Élie Béchizi, qui a voulu l'adoucir dans le XV.e siècle : fut vivement attaqué par ses confrères, entre autres par le médecin Abraham Bali qui écrivit contre lui un long ouvrage intitulé : איסור נר שבת.

(1) On plutôt *Forteresse de la pierre*. Cette ville, située sur

מאמינים בדברי קבלות חכמינו זכרם לברכה ·
וענו לו בשביל שלא למדום אבותינו : ובערב
שבת חותכין כל הלחם שאוכלים בשבת :
ואוכלין בחושך · ויושבין במקום אחד כל
היום : גם אינם מתפללים אלא מזמורים :
וכשאמר להם רבי פתחיה התפילות שלנו
וברכת המזון שנוהגים על פי התלמוד · היה
טוב בעיניהם · אך אמרו לא שמענו מעולם
מה הוא התלמוד :

הגיע בארץ אררט עבר בהרים הגבוחים
עד נציבין ועד חוסן כיפה · פירוש סלע גדול :
ובסוף הרי אררט · הלך יומים לצד שכנגדו :
ויש בנציבין קהלה גדולה ובית הכנסת של
רבי יהודה בן־בתירה · ושתי בתי כנסיות
אחרות שבנה עזרא הסופר · ובאחת מהן

---

le Tigre, a joué un rôle assez important dans le moyen âge.

(2) Benjamin de Tudèle, qui passa dans cette ville quelques années auparavant, dit y avoir trouvé environ mille Israélites. *Voyez Masahoth*, édit. de Constantinople, pag. 29.

(3) Ce docteur fleurit à Nizibin dans le second siècle de l'ère vulgaire, vers l'année 170. Nous avons encore le fragment d'une lettre qu'on lui adresse alors de Jérusalem à Nizibin conçue en ces termes : את בנציבין ומצודך פרוסה בירושלים. *Voyez* Talmud de Babylone, *traité Pésachim*, pag. 3, *verso*.

fit bâtir. Dans le mur de l'une d'elles on voit incrustée une pierre rouge qu'Esdras emporta avec lui des débris du temple de Jérusalem. Au-delà de Nizibin, se présente l'Assyrie; il faut ajouter que les habitans de la Khazarie font usage d'un autre idiome que ceux du pays de Thogarma (1). Ces deux peuples paient tribut à l'empereur des Grecs. Quant aux Kédariens, ils ont aussi leur langue particulière.

De *Nizibin* (2), en cinq jours de marche, notre rabbin Pétachia parvint à la *nouvelle Ninive* (3) qu'arrose le Tigre. Il passa le fleuve, et après avoir parcouru l'autre rive pendant trois jours, il arriva à l'ancienne Ninive qui est aujourd'hui ruinée. Tout le sol environnant est comme de la poix, et la place principale de Ninive, qui était jadis une forêt, a été bouleversée à l'égal de Sodome, tellement que l'on n'y trouve ni herbes, ni buissons, et la nouvelle Ninive se trouve vis-à-vis à l'autre rive. Elle est habitée par plus de six mille Juifs. Deux chefs sont à leur tête, l'un nommé rabbin David, l'autre s'appelle rabbin Samuel : ils sont cousins-germains et descendent de la race du roi David (4). Les habitans

(1) La langue des Khazars, dit Ibn Haukal, diffère totalement de celle des Turcs et de celle des Persans; elle n'a d'affinité avec aucun autre idiome. *Voy. Ketab-el-mesalik wé-el-memalik*, p. 145.

(2) L'ancienne Nisibe, à 112 l. N. O. de Bagdad, et à 12 l. S. E. de Mardin.

(3) La ville de *Mossoul*. Benjamin de Tudèle y trouva sept mille Israélites. *Voy. Masah.* l. c. Cette ville renferme aujourd'hui, d'après le témoignage d'Ézéchiel Eléa de Bagdad, quatre cents maisons israélites et quatre synagogues.

יֵשׁ אֶבֶן אֲדוּמָּה קָבוּעַ בַּכּוֹתֶל שֶׁהֵבִיא עִמּוֹ עֶזְרָא מֵאַבְנֵי בֵּית הַמִּקְדָּשׁ שֶׁבִּירוּשָׁלַיִם: וּמִנְצִיבִין וְאֵילַךְ אֶרֶץ אַשּׁוּר: וְיֵשׁ לְהוֹסִיף כִּי כּוּזְרִיָּא לָשׁוֹן אֶחָד וְתוֹגַרְמָה לָשׁוֹן אֶחָד · וְכֻלָּם נוֹתְנִים מַס לְקֵיסָר יָוָן: גַּם לְקֵדָרִים יֵשׁ לָשׁוֹן אֶחָד:

וּמִנְצִיבִין הָלַךְ רַבִּי פְּתַחְיָה בַּחֲמִשָּׁה יָמִים לְנִינְוֵה חֲדָשָׁה · וּנְהַר חִדֶּקֶל עוֹבֵר לְפָנֶיהָ · וּמֵעֵבֶר הַנָּהָר הָלַךְ לְצַד אַחֵר מַהֲלַךְ שְׁלֹשָׁה יָמִים עַד בֹּא לְנִינְוֵה הַיְשָׁנָה · וְהִיא שְׁמָמָה כְּהַיּוֹם: וְכָל אֶרֶץ נִינְוֵה שְׁחוֹרָה כְּזֶפֶת · וּבִמְקוֹם הָעִיקָּר שֶׁל נִינְוֵה שֶׁהָיְתָה הָעִיר נֶהְפַּךְ כִּסְדוֹם וְאֵין בּוֹ עֵשֶׂב וְצֶמַח · וְנִינְוֵה חֲדָשָׁה כְּנֶגְדָּהּ מֵעֵבֶר הַשֵּׁנִי: בָּעִיר הַזֹּאת יֵשׁ קָהָל גָּדוֹל מִיְּהוּדִים כְּשֵׁשֶׁת אֲלָפִים וְיוֹתֵר: וּבְרֹאשָׁם שְׁנֵי נְשִׂיאִים · שֵׁם הָאֶחָד רַבִּי דָּוִד

---

(4) Ce sont sans doute les enfans du rabbin Zaccaï, ou du rabbin Joseph, chefs de la communauté juive, lorsque Benjamin passa dans cette ville. *Voy. Masah.*, l. c.

.Ce rabbin David, au reste, vivait encore lorsque le célèbre poète Juda Charizi, visita Mossoul, vers l'année 1219. Ce savant désigne cette ville comme Benjamin, par le nom d' אשור. *V. Tahkémoni*, chap. XLVI, pag. 66, *a*, de l'édition de Constantinople et de celle d'Amsterdam.

soumis à un tribut paient annuellement un écu d'or; l'impôt sur les juifs est partagé en deux parties, dont l'une est donnée à leurs chefs, et l'autre revient au souverain, qu'on ne nomme pas roi, mais sultan : celui-ci est soumis au khalife de Babylone (1). Les Juifs y possèdent des champs et des vignes.

Dans tous ces pays, les synagogues n'ont point de *Hazans* (2); on n'en trouve pas non plus en Perse, en Médie, à Damas ni dans les provinces voisines. Mais les chefs nourrissent à leur table beaucoup de savans auxquels ils font entonner les prières. Ils ont aussi une prison dans laquelle ils renferment les criminels. Quand un différend s'élève entre un juif et un *ismaélite*, les chefs ont droit de punir celui qui est reconnu coupable.

Notre Péthachia, pendant son séjour à Ninive tomba malade et les premiers médecins du roi déclarèrent sa maladie mortelle; et comme dans ce pays l'usage est que, lorsqu'un juif étranger meurt, la moitié de sa for-

(1) A l'époque où voyageait Péthachia, la ville de Mossoul était la capitale d'une principauté particulière qui en effet reconnaissait l'autorité spirituelle du khalife de Bagdad. Le prince portait le titre de *roi des Emirs*.

וְשֵׁם הַשֵּׁנִי רַבִּי שְׁמוּאֵל · וְהֵם שְׁנֵי בְּנֵי אַחִים מִזֶּרַע דָּוִד הַמֶּלֶךְ : כָּל אָדָם נוֹתֵן מַס לְשָׁנָה זָהָב אֶחָד לְגֻלְגּוֹלֶת · אַךְ מַה שֶּׁבָּא מִיְּהוּדִים הַחֵצִי לַנְּשִׂיאִים וְהַחָצִי לַמֶּלֶךְ · שֶׁאֵין קוֹרִין מֶלֶךְ אֶלָּא שֻׁלְטָן · וְהוּא תַּחַת מֶלֶךְ בָּבֶל : וְיֵשׁ לַיְּהוּדִים שָׂדוֹת וּכְרָמִים :

וְאֵין בְּכָל אֵלּוּ הָאֲרָצוֹת חַזָּנִים בְּבָתֵּי הַכְּנֵסִיּוֹת · כְּמוֹ בְּאֶרֶץ פָּרָס · וּמָדַי · וְדַמֶּשֶׂק · וּבְכָל אוֹתָן הָאֲרָצוֹת · כִּי אִם יֵשׁ לַנְּשִׂיאִים תַּלְמִידֵי חֲכָמִים רַבִּים אוֹכְלֵי שֻׁלְחָנָם · פְּעָמִים אוֹמְרִים לָזֶה לְהִתְפַּלֵּל · וּפְעָמִים אוֹמְרִים לָזֶה לְהִתְפַּלֵּל : גַּם יֵשׁ לָהֶם בֵּית הַסּוֹהַר וְחוֹבְשִׁים בָּהּ אֶת הָרְשָׁעִים · אִם יְהוּדִי וְיִשְׁמָעֵאל מִתְקוֹטְטִים יַחַד · הַנְּשִׂיאִים יֵשׁ לָהֶם רְשׁוּת לַחֲבוֹשׁ מִי שֶׁחַיָּב :

רַבִּי פְּתַחְיָה בְּעֵת הֱיוֹתוֹ בְּנִינְוֵה נָפַל חוֹלֶה · וְאָמְרוּ הָרוֹפְאִים שֶׁל הַמֶּלֶךְ לֹא חָיָה : וּמִנְהָג שָׁם כָּל יְהוּדִי אֹרֵחַ שֶׁיָּמוּת · הַשִּׁלְטוֹן יִקַּח חֲצִי הַמָּמוֹן שֶׁלּוֹ · וְכַאֲשֶׁר רַבִּי פְּתַחְיָה הָיָה לָבוּשׁ בְּגָדִים

(2) Tel est le nom qu'on donne au Ministre de la synagogue qui fait la prière, chante les hymnes, et lit la section de la loi.

tune revienne au trésor du sultan, Péthachia, qui portait de beaux habits, fut jugé riche, et déjà les greffiers du sultan venaient réclamer son argent dans le cas où il viendrait à mourir. Mais Péthachia demanda que, tout malade qu'il était, on le transportât à l'autre bord du Tigre. Ce fleuve est large, et l'on ne peut le passer sur un bateau parce qu'il le renverserait, tant est grande la force et la rapidité de son cours (1). On se sert donc de radeaux de joncs, qu'on appelle *flösse* (2), sur lesquels on peut mettre des hommes et des effets. Le rabbin Péthachia s'étant mis dans un radeau de cette espèce, fut guéri sur-le-champ; car les eaux de ce fleuve sont très-saines.

Il y a à Ninive un éléphant dont la tête ne ressort pas tout-à-fait (3); il est d'une grandeur énorme et mange en une seule fois autant de foin qu'on en donnerait à deux jeunes taureaux. Sa bouche est près de la poitrine, et quand il veut manger, il étend une trompe longue d'environ deux coudées (4) dont il se sert ponr prendre le foin et le porter à sa bouche. Si quelqu'un est condamné par jugement du sultan au dernier supplice, on dit à l'éléphant: celui-ci a mérité la mort: aussitôt il le saisit avec sa trompe, le jette en l'air et le tue. En général tout ce que l'homme fait avec

---

(1) Cet effet naturel des localités, lui a mérité le nom de *Tigre* en langue médienne, de *Diglité* ou *Diglith* en arabe et de *Hiddekel* en hébreu, termes qui tous rappellent le vol d'une flèche.

(2) Le mot *flösse* est allemand. Les habitans du pays nomment ces radeaux *kelek* كلك.

נָאִיבֵם אָמְרוּ עָשִׁיר הוּא · וְסוֹפְרֵי הַשִּׁלְטוֹן כְּבָר
בָּאוּ לָקַחַת הַמָּמוֹן כְּשִׁימוֹת ׃ אַךְ רַבִּי פְּתַחְיָה אָמַר
לְהַעֲבִירוֹ אֶת הַנָּהָר חִדֶּקֶל כָּל כָּךְ חוֹלֶה שֶׁהָיָה ·
וְהַנָּהָר הַזֶּה רָחָב · וְאֵין עוֹבְרִין אוֹתוֹ בִּסְפִינָה · כִּי
הַנָּהָר חִדֶּקֶל חַד וְקַל וּמְהַפֵּךְ אֶת הַסְּפִינָה · אֶלָּא
עוֹשִׂין קָנִים רַפְסוֹדוֹת שֶׁקּוֹרִין וְלוּשׁ · וַעֲלֵיהֶם
יֵשׁ לְהָנִיחַ הַמַּשָּׂא וּבְנֵי אָדָם · וַיֵּשֶׁב רַבִּי פְּתַחְיָה
עַל קָנִים רַפְסוֹדוֹת הָאֵלֶּה · וְנִתְרַפָּה מִיָּד · כִּי
הַמַּיִם בְּרִיאִים מְאֹד ׃

וּבְנִינְוֵה יֵשׁ פִּיל שֶׁאֵין רֹאשׁוֹ בּוֹלֵט חוּץ · וְהוּא
גָּדוֹל מְאֹד וְאוֹכֵל כִּשְׁתֵּי עֲגָלוֹת תֶּבֶן בְּפַעַם
אַחַת ׃ פִּיו כְּחָזֶה הוּא · וּכְשֶׁחָפֵץ לֶאֱכוֹל מוֹצִיא
שְׂפָתוֹ כְּאַמָּתַיִם · וּמְקַבֵּץ בּוֹ הַתֶּבֶן · וּמַכְנִיס
אוֹתוֹ בְּפִיו ׃ כְּשֶׁחַיָּיב אָדָם מִשִּׁלְטוֹן לַהֲרִיגָה ·
אוֹמְרִים לַפִּיל · זֶה נִתְחַיֵּיב לְמִיתָה · מִיָּד יִקָּחֵהוּ
בִּשְׂפָתוֹ וּמַשְׁלִיכוֹ לְמַעְלָה וּמְתֵהוּ ׃ סוֹף דָּבָר
כָּל מַה שֶּׁאָדָם עוֹשֶׂה בְּיָד · הוּא עוֹשֶׂה בִּשְׂפָתוֹ ׃

---

(3) L'anteur veut sans doute dire que la tête de l'éléphant ne se distingue pas de son corps, comme dans les autres animaux. . . .

(4) Ancienne mesure qui était prise sur la longueur ordinaire du bras de l'homme depuis le coude jusqu'au bout de la main. Deux coudées valent trois pieds.

ses mains, cet animal le fait avec sa trompe. Il est beau et bigarré. On adapte sur son dos une machine en forme de tour, qui peut contenir douze hommes armés et cuirassés. Il tend sa trompe, et les soldats s'en servent comme d'un pont, pour parvenir à la tour.

Il y avait alors à Ninive un astronome appelé rabbin Salomon (1), qui n'avait pas son pareil dans la science astrologique ni dans cette ville, ni dans l'Assyrie entière, ni parmi tous les savans. Le rabbin Péthachia lui demanda quand viendrait le Messie? Il lui répondit : « Je l'ai déjà vu quelque fois très-clairement dans les » astres. » Mais le rabbin Juda Chasid n'a pas voulu le consigner par écrit, de crainte qu'on ne l'accusât d'avoir ajouté foi aux paroles du rabbin Salomon (2).

. . . .

Le rabbin Péthachia s'embarqua ensuite sur le Tigre, et après avoir descendu ce fleuve durant quinze jours, il aborda au jardin du chef de l'académie (3) babylonienne. Il faut au moins un mois de temps pour faire ce trajet par terre. A partir de Ninive, il y a dans toutes les villes et dans tous les bourgs des communautés juives.

Notre voyageur entra donc dans le jardin du chef de l'académie. Ce jardin s'étendait au loin et il y avait

(1) Benjamin de Tudèle parle aussi d'un astronome israélite de Mossoul ; mais celui-ci s'appelait Joseph surnommé *Burhan-al falk* برهان الفلك, ou *preuve vivante des sphères célestes*, à cause de sa grande habileté dans l'astronomie, et était au service de Zineddin, frère de Noureddin, sultan de Damas. *Voyez Masah*, loc. cit.

ומשנדה ומפואר הוא : ועושין על גבו בנין כמגדול · ושנים עשר פרשים עליו עם שריונים : ומוצא שפתו · ועולין בו כגשר :

גם היה בנינוה איש חוזה בכוכבים ושמו רבי שלמה שאין כמוהו בקי במזלות בעיר הזאת · בכל ארץ אשור ובכל החכמים : ושאל אותו רבי פתחיה מתי יבא משיח · והשיב לו כבר ראיתי אותו במזלות כמה פעמים בברר : אבל רבי יהודה החסיד לא רצה לכתוב אותו · פן יחשדיהו שהוא מאמין בדברי רבי שלמה :

והלך רבי פתחיה אחר כך על החדקל · וירד את הנהר הזה בחמשה עשר ימים ויבא אל הגן של ראש הישיבה שבבבל · וההולכין ברגל זה הדרך · יצטרכו חדש אחד : ומנינוה ואילך קהלות יהודים בכל עיר ועיר ובכל כפר וכפר :

ונכנס רבי פתחיה לגן של ראש הישיבה והגן גדול מאד · ובו כל מיני פירות : גם נמצא

---

(2) Ceci vient à l'appui de ce que nous avons avancé dans l'avertissement, que le rabbin Juda Chasid avait rédigé cette relation, et qu'elle fut abrégée ensuite par un de ses disciples à Ratisbonne.

(3) En hébreu *Yeschiba*, mot qui signifie à la lettre *siége*, de ישב *être assis*, parce que les disciples sont assis.

toutes sortes de fruits. On y trouve aussi les *dudaïms* (1), qui représentent une figure humaine, et dont les feuilles sont larges. De là, il se rendit par terre en un jour de marche à Bagdad en Babylonie; car on ne peut continuer à naviguer plus loin sur le Tigre, à cause de la force et de la rapidité de ses eaux. Pour faire le trajet par terre, on se sert de chameaux et de mulets; on attache les outres derrière soi sur le dos des chameaux.

La ville de Bagdad est la capitale du royaume. Le khalife y a sa résidence : ce grand prince exerce une autorité absolue sur tous les peuples des alentours. Bagdad est une cité immense de plus d'un jour de marche dans sa longueur et de plus de trois jours de circonférence. Il y demeure environ mille Juifs, qui sortent toujours voilés. On n'y voit jamais une femme dans la rue, et personne n'ose entrer dans la maison de son voisin sans préalablement s'être fait annoncer de crainte d'y apercevoir son épouse. Si, par hasard, un homme entre sans avertissement, on court à sa rencontre et on lui dit : « Pourquoi es-tu venu ici, homme audacieux? » Un domestique frappe à la porte avec un petit marteau, et le maître de la maison arrive et converse avec lui. Tous les Juifs se couvrent d'un *taled* (2) de laine avec des franges qu'ils portent toute la journée.

---

(1) Fruits mentionnées dans l'Écriture Sainte (Gen. xxx, 14; Cant. vii, 14), et que notre auteur paraît confondre avec la mandragore, plante que les Persans appellent ابرو صنام c'est-à-dire figure humaine, parce que les Orientaux accommodent si proprement la racine de cette plante avec les filamens qui l'environnent,

בּוֹ דוּדָאִים וּפַרְצוּף אָדָם לָהֶם · וַעֲשָׂבִים שֶׁלָּהֶם
רְחָבִים : וּמִשָּׁם הָלַךְ בַּיַּבָּשָׁה בְּיוֹם אֶחָד עַד
בַּגְדַּד שֶׁבְּבָבֶל · כִּי אֵין יָכוֹל לַעֲבוֹר הַלְּאָה בִּנְהַר
חִדֶּקֶל · מִפְּנֵי שֶׁמֵּימָיו חַדִּים וְעַזִּים הֵם : וּבַיַּבָּשָׁה
הוֹלְכִין בִּגְמַלִּים וּבִפְרָדִים · וְקוֹשְׁרִין הַגּוֹרוֹת
אֲחוֹרֵי הַגְּמַלִּים :

בַּגְדַּד הִיא הָעִיר מְלוּכָה · וּבָהּ מְקוֹם הַשִּׁלְטוֹן ·
הוּא מֶלֶךְ גָּדוֹל הַמּוֹשֵׁל וְשׁוֹלֵט עַל כָּל הָעַמִּים
סְבִיבָיו : בַּגְדַּד עִיר גְּדוֹלָה מְאֹד יוֹתֵר מִמַּהֲלַךְ
יוֹם בְּאָרְכָּהּ וּבְהֶיקֵּף יוֹתֵר מִשְּׁלֹשָׁה יָמִים : וְיֵשׁ
בָּהּ כְּאֶלֶף יְהוּדִים · שֶׁהוֹלְכִין בְּסוּדָרִין : וְאֵין רוֹאֶה
שׁוּם אִשָּׁה בָּרְחוֹב · וְאֵין אָדָם הוֹלֵךְ לְבֵית חֲבֵירוֹ
בְּלִי דַעַת · שֶׁמָּא יִרְאֶה אֵשֶׁת חֲבֵירוֹ : וְאִם הָלַךְ
יָבֹא לִקְרָאתוֹ וְאוֹמֵר לוֹ · פְּרִיץ לָמָּה בָּאתָ הֵנָּה :
וּמַכֵּהוּ בְּבַדִּיל · וְיוֹצֵא בַּעַל הַבַּיִת וּמְדַבֵּר עִמּוֹ :
וְכֻלָּם מְעֻטָּפִין בְּטַלִּיּוֹת שֶׁל צֶמֶר וְצִיצִית · וְהוֹלְכִין
בָּהֶם כָּל הַיּוֹם :

---

qu'elle paraît avoir la figure d'un homme ou d'une femme. *Voyez* Dom Calmet, *Diction. de la Bible, Art.* Mandragore ; *Diction. des Sciences Médicales,* t. xxx, page 427.

(2) Voile carré, avec des franges aux quatre coins, dont on se couvre ordinairement, dans la synagogue, pendant le temps de la prière.

Le chef de l'académie à Bagdad est le rabbin Samuel Halevi (1), fils d'Ali, ancien chef de l'académie. C'est un homme célèbre, plein de sagesse, versé dans la loi écrite et dans la loi orale. Il sait tout le Talmud par cœur, et rien ne lui est caché; il connaît la nécronomie et est versé dans toute les *sciences d'Egypte* (2).

On ne trouve pas dans la Babylonie, l'Assyrie, la Médie, la Perse, même parmi le plus bas peuple, un homme qui ne connaisse les vingt-quatre livres de l'Écriture, avec ses *points*, *anomalies*, *lacunes* et *répétitions* (3). Car dans les synagogues de ces pays, ce n'est pas le Hazan (4) qui lit la section de la loi, mais c'est chaque individu appelé au pupitre, qui fait cet office. Le chef de l'académie a près de mille disciples, dont plus de cinq cents assistent à la fois à ses leçons. Tous sont parfaitement instruits; car avant de se présenter à ses leçons, ils prennent dans la ville d'autres maîtres, et ce n'est qu'après cette espèce d'initiation qu'ils sont admis devant le chef de l'académie.

Le rabbin Éléazar (5), chef d'ordre, est soumis au chef de l'académie (6). La maison de ce dernier est très-

---

(1) Ce savant docteur fut élu à cette dignité du temps de Maïmonide, comme il le dit dans son *Traité de la résurrection des morts*, en ajoutant qu'il avait aussi composé un traité sur le même sujet, dans lequel il attaque avec force les philosophes. Benjamin cite également ce rabbin avec éloge. Voy. *Masah.* p. 33. Nous avons encore de lui une lettre sur une décision de Maïmonide, avec la réponse. *Voyez Ighereth Harambam*, pages 52 et 53 de l'édit. de Prague,

(2) Telle que l'alchimie, l'astrologie, &c.

(3) C'est-à-dire avec *la Massòra*, ou critique du texte de l'Écriture Sainte.

ראש הישיבה בבגדד הוא רבי שמואל הלוי
בן־עלי ראש הישיבה · שר מלא חכמה ·
בתורה שבכתב ובתורה שבעל פה: יודע כל
התלמוד בגירסא · ואין דבר נעלם ממנו: יודע
בשמות · ובקי בכל חכמת מצרים:

ואין עם הארץ בכל ארץ בבל · ובארץ אשור ·
ובארץ מדי ופרס · שלא יודע כל העשרים
והארבעה ספרים · בניקוד ודיוק · בחסירות
ויתירות: כי החזן אינו קורא הפרשה בבית
הכנסת · אלא מי שיעמוד לתורה הוא קורא:
ויש לראש הישיבה כאלפים תלמידים · ובפעם
אחת סביביו · חמש מאות ויותר: וכלם מבינים
בטוב · כי קודם שיודעין · לומדין בעיר לפני
תלמידי חכמים אחרים · ורק כשיודעין יבאו
לפני הראש הישיבה: ורבי אלעזר ראש הסדר

---

(4) *Voyez* ci-dessus, page 275, note 2.

(5) C'est sans doute le même *chef d'ordre* que Benjamin de Tudèle nomme *Eléasar,* fils de *Zemach*. Quant à la dénomination de ראש הגולה qui se trouve dans les deux éditions au lieu de ראש הסדר, c'est évidemmment une faute; car on voit par la suite du récit que le chef de la captivité était mort et qu'il n'avait pas encore été remplacé.

(6) Voici la liste de tous les titres usités dans cette contrée, dans leur ordre hiérarchique :

ריש גלותא, *chef de la captivité;* ריש מתיבתא, *chef de l'aca-*

vaste, et tapissée d'étoffes de soie; lui-même, couvert de vêtemens dorés, se place dans une chaire élevée: les disciples s'assoient par terre.

Il s'adresse à l'interprète, qui transcrit ses paroles à l'auditoire. Lorsqu'il s'élève quelque question difficile, les disciples la soumettent à l'interprète; et si celui-ci ne peut la résoudre lui-même, il a recours au chef de l'académie. Il y a donc deux répétiteurs: le premier lit l'un des traités du Talmud à une portion de l'auditoire; le second lit un autre traité talmudique au reste de l'auditoire. Toute la lecture du Talmud se fait avec une certaine harmonie, et l'explication du chef de l'académie termine la leçon.

Un an avant l'arrivée du rabbin Péthachia, la mort enleva le rabbin Daniel, chef de la captivité, dignité supérieure à celle de chef de l'académie (1). Tous les Israélites ont des livres généalogiques, qui remontent jusqu'aux tribus dont ils sont issus. Le rabbin Daniel descendait de la maison de David. Le khalife ne

---

démie; ריש סדריא, *chef d'ordre;* ריש כלה, *chef de la communauté;* ריש פרקא, *chef de chapitre,* et ריש כנישתא, *chef de la synagogue.*

(1) Cette dignité était d'une haute importance sous la domination persane et les premiers khalifes, mais elle perdit beaucoup de son éclat depuis les Abbassides. Elle était l'apanage ordinaire des descendans de David, et d'après les témoignages d'Aben Esra, Benjamin de Tudèle et Isaac Arama, tous les chefs de la captivité, des XII.e, XIII e et XIV.e siècles, étaient en possession de livres généalo-

הוא תַּחַת רֹאשׁ הַיְשִׁיבָה : וּבַיִת גָּדוֹל יֵשׁ לָזֶה הָאַחֲרוֹן · מְחֻפֶּה בִּמְעִילִים · וְהוּא עַצְמוֹ מְלֻבָּשׁ בְּבִגְדֵי זָהָב יוֹשֵׁב לְמַעְלָה · וְהַתַּלְמִידִים יוֹשְׁבִים בַּקַּרְקַע : וְהוּא אוֹמֵר לְהַמְתֻרְגְּמָן · וְהַמְתֻרְגְּמָן מוֹסֵר לְהַתַּלְמִידִים : וְאִם יֵשׁ דָּבָר קָשֶׁה · הַתַּלְמִידִים שׁוֹאֲלִין לְהַמְתֻרְגְּמָן · וְאִם אֵינוֹ יוֹדֵעַ יִשְׁאַל לְרֹאשׁ הַיְשִׁיבָה : וּשְׁנֵי מְתֻרְגְּמָן הֵם · הָרִאשׁוֹן אוֹמֵר לְצַד אֶחָד מַסֶּכְתָּא אַחַת · וְהַשֵּׁנִי אוֹמֵר מַסֶּכְתָּא אַחֶרֶת לְצַד אַחֵר : וְכָל קְרִיאַת הַתַּלְמוּד בְּנִיגּוּן · וְאַחַר שֶׁגּוֹרְסִין מְפָרֵשׁ לָהֶם רֹאשׁ הַיְשִׁיבָה :

וְשָׁנָה אַחַת קוֹדֶם שֶׁבָּא רַבִּי פְּתַחְיָה · מֵת רַבִּי דָּנִיאֵל רֹאשׁ הַגּוֹלָה · שֶׁהוּא יוֹתֵר שַׂר מֵרֹאשׁ הַיְשִׁיבָה : וּלְכָל יִשְׂרָאֵל יֵשׁ סֵפֶר הַיִּחוּס עַד הַשְּׁבָטִים · רַבִּי דָּנִיאֵל הָיָה מִבֵּית דָּוִד : וְאֵין

---

giques qui remontaient jusqu'à David. *Voy.* Aben Esra, *Comm. sur Zacharie*, XII, 1; Benj. *Masah.* p. 34; Arama, *Akedath Itzckak*, chap. XXXIII, pag. 88, col. 4.

Ce titre de *chef de la captivité*, s'est perpétué jusqu'à nos jours. Le rabbin Esra qui le portait il y a quelques années, a été conduit prisonnier à Constantinople. Son successeur, le chef de la captivité actuel, se nomme, d'après le témoignage d'Ezéchiel Elea de Bagdad, rabbin Saül. Voy. aussi *Jewish expositor*, juin 1825, page 221.

nomme jamais le chef de la captivité, que sur la présentation des principaux Juifs. Il n'y avait personne plus capable de remplir cette importante dignité que deux chefs de tribus, issus de la souche de David, sur lesquels les suffrages se sont partagés; les uns ont choisi le rabbin David, et les autres ont préféré le rabbin Israël (1); et jusqu'à présent ils n'ont pas pu s'accorder, parce que tous deux sont des personnes fort instruites (2). Quant à rabbin Daniel, il n'a point laissé des fils, mais seulement des filles.

Le rabbin Samuel Halevi, possède un livre de généalogie qui remonte jusqu'à Samuel de Ramatha, fils d'Elkana (3). Ce rabbin n'a aussi qu'une fille : elle est très-versée dans la Sainte Écriture et dans le Talmud. Elle enseigne l'Écriture aux jeunes gens; mais elle reste enfermée dans une maison d'où elle enseigne par une jalousie qui se trouve en haut; les élèves assis dehors et en bas ne peuvent jamais la voir. Du reste tous les Juifs qui habitent l'Assyrie, Damas, *Acco* (4), la Perse, la Médie, la Babylonie, ne reconnaissent d'autres juges que ceux qui sont nommés par le rabbin Samuel, chef de l'Académie. C'est lui qui dans toutes les villes donne le pouvoir d'enseigner et de juger; son seing est d'un grand poids dans tous les pays, même dans la Terre Sainte, car il est respecté de tous. Il a sous ses or-

---

(1) Dans l'édition d'Altorf on lit רבי שמואל; mais celle de Prague porte, comme notre manuscrit, רבי ישראל.

(2) Cependant, d'après la *lettre apologétique* d'Abraham Maïmonide, David obtint la préférence sur Israël. Ce rabbin David était un homme très-éclairé, qui estimait beaucoup Moïse Maïmonide

השלטון מקבל ראש הגולה אלא על פי שרי היהודים : ואין שם הראוי למלא זה המקום אלא שני נשיאים מבית דוד · מקצתם בוחרים ברבי דוד ומקצתם ברבי ישראל · ועדין לא השוו · כי שניהם תלמידי חכמים : ואולם רבי דניאל לא הניח בנים כי אם בנות :

ורבי שמואל הלוי יש לו ספר היחוס עד שמואל הרמתי בן־אלקנה : גם זה חרב אין לו בנים אלא בת אחת : והיא בקיאה מאד בקריאה ובתלמוד · ומלמדות הקריאה לבחורים · אך סגורה היא בבית ולומדת דרך חלון למעלה · והתלמידים יושבים בחוץ למטה · ואינם רואין אותה : וכל יהודי אשור ודמשק ועכו ופרס ומדי וארץ בבל · אין להם דיין אחר אלא זו שמוסר להם רבי שמואל ראש הישיבה : והוא נותן רשות בכל עיר ועיר לדון ולהורות · וחותמו

• et le défendit contre un des disciples du chef de l'Académie de Bagdad, nommé Daniel Babli, qui s'était établi à Damas, et osa critiquer ce grand homme. *Voyez Ighereth kaithuatzluth*, mss. dans notre cabinet, cod. héb. n.º xx.

(3) Le prophète *Samuel*.

(4) Aujourd'hui Saint-Jean-d'Açre ou Ptolémaïs.

dres environ soixante domestiques et licteurs, qui frappent de verges les délinquans. Lorsque les disciples ont fini leurs études, les plus avancés en âge les interrogent sur l'astronomie et sur d'autres sciences.

Dans le pays d'Ararat (1) il y a de grandes villes; mais peu de Juifs y demeurent. Autrefois, lorsqu'il y en avait beaucoup, la discorde se mit entre eux, il se firent la guerre et finirent par se séparer et aller s'établir partie en Babylonie et partie dans la Médie, dans la Perse et dans l'Éthiopie. On compte en Babylonie plus de six cent mille Juifs; l'Éthiopie et la Perse en contiennent autant. Mais dans ce dernier pays ils ont à souffrir la plus cruelle servitude et les plus désagréables vexations, c'est pourquoi Péthachia n'en visita qu'une seule ville. Les Israélites de la Babylonie jouissent d'une grande tranquillité; ils paient tous les ans par tête une pièce d'or au chef de la captivité, car ils ne paient pas de tribut au khalife, mais seulement au chef de la captivité.

Le prédécesseur du khalife actuel (2), celui qui régna du temps de Chasdai, chef de la captivité (3)

---

(1) Il s'agit toujours de l'*Arménie*. *Voy.* ci-devant p. 268, n. 5.

(2) Le khalife qui régnait à Bagdad à l'époque où Péthachia visita cette ville, paraît avoir été Abou'labbas Ahmed, surnommé *Nasir-lidin-allah*, qui monta jeune sur le trône, l'année 576 de l'hé-

הולך בכל הארצות עד ארץ ישראל · והכל
יראים ממנו ׃ ויש לו כששים עבדים ומשרתים
שרודים את העם במקלות ׃ והזקנים לאחר
עמידת התלמידים שואלין מהם חכמות המזלות
ושאר כל מיני חכמות ׃

עריהם גדולים הם בארץ אררט · אך מעט
יהודים שם ׃ כי מתחלה כאשר היו שם יהודים
רבים בימי קדם · הרגו זה את זה ונפרדו והלכו
לערי בבל ולערי מדי ולערי פרס וכוש · ויש
בארץ בבל יותר מששים רבוא יהודים · וכן
בארץ כוש ובארץ פרס ׃ אך בפרס יש להם
שיעבוד וצער גדול · לכן לא בא רבי פתחיה
אלא בעיר אחת של הארץ הזאת ׃ אמנם
בארץ בבל יש שלום לישראל ׃ וכל יהודי נותן
זהב אחד לגלגלת לראש הגולה · כי אין המלך
מקבל מהם מס אלא ראש הגולה ׃

המלך שהיה קודם זה בימי רבי חסדאי ראש

---

gire (1180). Le prédecesseur de Nasir-lidin-allah était son père *Mostadhi-biamri-allah.*

(3) On lit, dans les deux éditions que j'ai sous les yeux, le *rabbin Salomon*, mais Benjamin dit, comme notre manuscrit, que le père de Daniel s'appelait rabbin Chasdai : Voyez *Masah.*, page 34 et 43.

et père du rabbin Daniel, aimait beaucoup ce rabbin, parce qu'il était de la race de Mahomet (1), et que le chef de la captivité était un descendant de David (2). Il lui dit un jour qu'il voulait voir la tombe du prophète Ézéchiel, qui, dit-on, opérait des miracles. Le rabbin Chasdai lui répondit : « Seigneur, vous ne pouvez la voir, car il est saint, et vous n'aurez pas la » force d'ouvrir son sépulcre ». Comme le khalife persistait dans sa demande, le chef de la captivité et les anciens lui dirent : « Seigneur, près du tombeau du » prophète, on a placé son disciple Baruch, fils de » Nérei; visitez d'abord, si vous voulez, le tombeau » de Baruch, et après avoir vu impunément le dis» ciple, vous pourrez contempler aussi le maître ». Alors le khalife fit assembler tous ses vizirs, et ordonna de fouiller le tombeau de Baruch, fils de Nérei. Mais tous ceux qui tentèrent d'ouvrir ce tombeau furent renversés et moururent. Il se trouvait là un vieillard *ismaélite* (3), qui conseilla au khalife de faire exécuter les fouilles par des Juifs. Mais les Juifs répondirent que ce tombeau leur inspirait trop de crainte. Le khalife leur dit alors : « Si vous suivez la » loi de Baruch, fils de Nérei, il n'y a point de dan» ger pour vous; car il n'a fait périr que les fossoyeurs » ismaélites ». A cela le rabbin Chasdai répliqua : « Ac-

---

(1) Les khalifes de Bagdad descendaient d'Abbas, oncle de Mahomet; c'est pourquoi on les appelle du nom général d'Abbassides.

(2) *Voyez* ci-devant, page 284, note 1.

(3) Chez Péthachia et chez les autres rabbins le mot *ismaélite* est

הגולה · אביו של רבי דניאל · היה אהב את רבי
חסדאי : מפני שהמלך היה מזרע מחמט ·
וראש הגולה מדוד המלך : ויהי היום ואמר
לרבי חסדאי שהוא רוצה לראות את קבר
יחזקאל הנביא שעשה ניסים · והשיב לו רבי
חסדאי · אדוני המלך לא תוכל לראותו כי
קדוש הוא · ולא תוכל לגלות את קברו : אמנם
כאשר קם המלך בבקשתו · אמרו לו ראש
הגולה והזקנים : אדוננו המלך · הנה ברוך
בן-נריה תלמידו קבור סמוך לקבר רבו · אם
תחפוץ תגלה קברו · ואם תוכל לראות
התלמיד תוכל אחר כך לראות גם הרב : הלך
המלך וקבץ כל שריו וצוה לחפור קבר של
ברוך בן-נריה : אך כל מי שחפר היה נופל
ומת : והיה שם זקן אחד ישמעאל ויעץ למלך
לצות על היהודים לחפור · אולם היהודים אמרו
אנו יראים ממנו : ואמר להם המלך אם אתם
תופסים תורתו של ברוך בן-נריה לא יזיק

---

synonyme de *mahométan*, vu que Mahomet descendait d'Ismaël fils d'Abraham. Quelquefois aussi les rabbins désignent par le nom d'*ismaélite* les Arabes en général, et appellent לשון ישמעאל *la langue arabe*, ארץ ישמעאל *le pays des Arabes* ou *l'Arabie*.

» cordez-nous un délai de trois jours pour jeûner, afin » qu'il nous pardonne notre hardiesse ». Les trois jours passés, les Juifs ouvrirent le tombeau sans qu'il leur arrivât aucun mal. Le cercueil de Baruch, fils de Nérei, se composait de deux blocs de marbre, au milieu desquels le corps était couché de manière que le bord du *taled* (1) sortait un peu. Le khalife dit : « Il » ne convient pas que deux rois portent la même » couronne, et il ne faut pas que ce juste reste auprès » d'Ézéchiel, je veux le faire transporter ailleurs ». Il fit donc enlever le cercueil de marbre, mais quand ils furent arrivés à un mille (2) du tombeau d'Ézéchiel, ils ne purent plus avancer, tous les chevaux et tous les mulets n'auraient pas pû faire avancer le cercueil. Alors le rabbin Chasdai s'écria : « le Juste a choisi ce » lieu pour sépulture ». Le cercueil y fut donc déposé, et l'on éleva dessus un superbe palais (3).

Le rabbin Samuel Halevi, chef de l'Académie, déjà cité, donna au rabbin Péthachia un écrit empreint de

(1) *Voyez* ci-devant page 281, note 2.

(2) מיל au pluriel מילין. Quoique on ne puisse douter que cette dénomination ne soit empruntée des Romains, cela n'empêche pas que, chez les rabbins, le mille n'ait sa définition distincte et particulière, laquelle est donnée sur le pied de deux mille coudées. Plusieurs endroits du Talmud (*Traité Joma*, page 67, a; *Traité Baba Mezia*, p. 33, a.) nous apprennent que les talmudistes comp-

לכם · כי רק הישמעאלים שחפרו נפלו ומתו:
אז אמר לו רבי חסדאי תן לנו זמן שלשה
ימים להתענה כדי שימחול לנו: ויהי אחר
שלשה הימים ויחפרו היהודים ולא הוזקו:
וארון של ברוך בן־נריה · שני אבני שיש והוא
בתוך שניהם ומקצת הטלית יצא מבין האבנים:
ואמר המלך · אין שני מלכים משתמשים בכתר
אחד · ואין נאה לזה הצדיק להיות אצל יחזקאל
אני רוצה להביאו במקום אחר · ונשאו משם
האבני שיש עם הארון: ויהי כאשר באו ברחוק
מקבר יחזקאל מיל · לא יכלו לזוז ממקומם
עוד · וכל הסוסים וכל הפרדות לא היו יכולות
להזיז הארון ממקומו: ואמר רבי חסדאי · כאן
בחר הצדיק להיות קבור: וקברו שם את
הארון ובנו עליו פלטין יפה:

ונתן רבי שמואל הלוי ראש הישיבה הנזכר ·
כתב וחותמו לרבי פתחיה · שבכל מקום

---

tent la mesure du mille par sept stades et demi. Le terme dont ils se servent pour exprimer le stade est ריס au pluriel ריסים. La jonction de quatre מילין exprime chez les rabbins une espèce de lieue nommée פרסה au pluriel פרסאות et chez les anciens Perses *Parasanges*.

(3) *Voy*. ci-dessous page 306, note 2.

son sceau, pour lui servir de sauf-conduit auprès de tous les Israélites qu'il rencontrerait sur son chemin, et afin qu'on lui fît voir les tombeaux des docteurs de la loi et des justes. Dans toute la Babylonie, on étudie les commentaires du rabbin Saadias (1) sur l'Écriture et les *six ordres*, de même que ceux du rabbin Hai Gaon (2). Ces deux docteurs sont enterrés au pied du mont Sinaï. On dit que toutes les montagnes de cette contrée ne forment qu'une chaîne jusqu'au mont Sinaï, et qu'elle s'étend jusqu'auprès de Bagdad.

Le rabbin Péthachia emporta donc avec lui le sceau du rabbin Samuel, chef de l'académie; on obéit à toutes ses demandes, tant était grand le respect pour son nom. Rabbin Péthachia se dirigea vers une ville nommée *Felousa* (3), éloignée de Bagdad d'un jour de chemin. Il y demeurait un prêtre vénérable qui, d'après l'opinion générale, descendait de la race d'Aaron, tant du côté paternel que du côté maternel sans aucune interruption. Il a aussi un livre généalogique. Près de l'entrée de cette ville est un sépulcre sur lequel on a élevé une superbe maison. On rapporte qu'un fantôme apparut en songe à un riche Juif, et lui dit : « Je me nomme Beruzak, je suis un des seigneurs qui » furent emmenés en captivité avec Jéchonias ; je suis » juste, et comme tu n'as point d'enfans, si tu élèves

---

(1) C'est le célèbre *Saadias Gaon*, du Fayyoum, mort en 942 de l'ère vulgaire, à Sora, où il fut chef de l'académie pendant 14 ans. Il est auteur d'une version arabe de l'Ecriture Sainte et d'autres ouvrages. Quant à ses commentaires sur les *six ordres*, dont se compose la *Mischna*, ils nous sont inconnus.

שֶׁיָּבוֹא שָׁם · שֶׁיִּתְיַירוּ אוֹתוֹ · וְיִרְאוּ לוֹ מְקוֹם
קְבוּרַת תַּלְמִידֵי חֲכָמִים וְצַדִּיקִים ׃ וּבְכָל אֶרֶץ
בָּבֶל · לוֹמְדִים פֵּירוּשֵׁי רַב סְעַדְיָה שֶׁעָשָׂה מִכָּל
הַקְּרִיאָה · וּמִשִּׁשָּׁה סְדָרִים · וּפֵירוּשֵׁי רַב הַאי
גָּאוֹן · וּשְׁנֵיהֶם רַב סְעַדְיָה וְרַב הַאי · קְבוּרִים הֵם
תַּחַת הַר סִינַי ׃ וְאוֹמֵר שֶׁכָּל הָרֵי הָאָרֶץ · הַר אֶחָד
מִשָּׁם עַד הַר סִינַי · וְהוּא קָרוֹב לְבַגְדָד ׃

וְהוֹלִיךְ רַבִּי פְּתַחְיָה חוֹתָם שֶׁל רַבִּי שְׁמוּאֵל
רֹאשׁ הַיְשִׁיבָה עִמּוֹ · וְהָיוּ עוֹשִׂין כָּל מַה שֶּׁהָיָה
מְבַקֵּשׁ · וְיֵרְאִים מִמֶּנּוּ ׃ וְהָלַךְ רַבִּי פְּתַחְיָה עַד
עִיר אַחַת שֶׁשְּׁמָהּ פֵּילוּשָׁא רָחוֹק מִבַּגְדָד מַהֲלַךְ
יוֹם אֶחָד ׃ וְשָׁם כֹּהֵן חָשׁוּב · וְהַכֹּל מוֹדִים שֶׁהוּא
מִזֶּרַע אַהֲרֹן מֵאָב וָאֵם בְּלִי דוֹפִי · וְיֵשׁ לוֹ סֵפֶר
יָחוּס ׃ וְלִפְנֵי אוֹתָהּ עִיר קֶבֶר · וּבַיִת יָפֶה בָּנוּי
עָלָיו ׃ וְאוֹמֵר כִּי רוּחַ אֶחָד בָּא בַחֲלוֹם לְאִישׁ
עָשִׁיר יְהוּדִי וְאָמַר · אֲנִי שְׁמִי בְּרוּזָק מִשָּׂרֵי יְכָנְיָה
שֶׁהָלְכוּ בַּגּוֹלָה · וַאֲנִי צַדִּיק וְאַתָּה אֵין לְךָ בָּנִים ·
וְאִם תִּבְנֶה עַל קִבְרִי בַּיִת יָפֶה יִהְיוּ לְךָ בָּנִים ׃

---

(2) Savant docteur, également chef de l'académie de Sora, ville située sur l'Euphrate, au commencement du onzième siècle.

(3) Il s'agit probablement ici de *Feloudja* فلوجه ville de l'Irak-arabi, bâtie sur l'Euphrate, un peu au-dessus de Hilla.

» sur mon tombeau une maison digne de moi, il te » naîtra des enfans ». Cette maison fut donc fondée par cet homme, qui, ensuite, eut beaucoup d'enfans. Depuis il interrogea le fantôme (1) sur celui qui est enterré en cet endroit, ce fantôme répondit : « Je me » nommais Beruzak, et je n'ai point d'autre nom ».

Le prêtre dont nous avons parlé ci-dessus fit escorter le rabbin Péthachia par cinquante jeunes gens, armés de lances et d'autres armes. Car il y a sur les confins de Babylone une peuplade qui ne reconnaît pas l'autorité du khalife, elle habite le désert et on la nomme les *Charaméens* (2), parce qu'ils attaquent et pillent tous les autres peuples. Leur visage a quelque ressemblance avec l'herbe *grona* (3). Ils ne reconnaissent que le *divin Ezéchiel*, c'est ainsi que ce prophète est nommé aussi par les Ismaélites.

De Bagdad à une journée ou une journée et demie de marche est le tombeau d'Ézéchiel dans le désert (4), dont les Charaméens revendiquent la possession. Mais il y a une ville près de cette tombe dont les Juifs gardent les clefs. Le tombeau d'Ézéchiel est entouré d'un mur; il y a un édifice superbe et une vaste cour.

---

(1) Le texte porte תעשה שאלות חלום c'est-à-dire : *il fit des questions en songe*. C'était une pratique assez commune dans le moyen âge, d'interroger le songe sur toutes sortes de choses. Il existe même un ouvrage entier de questions semblables avec leurs réponses, par un certain rabbin Jacob Levi, dont un exemplaire manuscrit se trouve dans la bibliothèque du Roi, *fonds Sorbonne*, n.° 152, ct un autre dans notre cabinet de mss. Cod. héb. n.° xv.

(2) Du mot arabe حرامى qui signifie *voleur*.

(3) Sous-arbrisseau rampant de la Cochinchine, à feuilles al-

וּבָנָה עָלָיו בַּיִת וְנוֹלְדוּ לוֹ בָּנִים הַרְבֵּה ׃ וְעָשָׂה שְׁאֵלוֹת חָלוֹם · מִי הוּא הַנִּקְבַּר שָׁם וְהֵשִׁיב · אֲנִי בְּרוּךְ וְאֵין לִי שֵׁם אַחֵר ׃

וְנָתַן הַכֹּהֵן הַנִּזְכָּר לְרַבִּי פְּתַחְיָה חֲמִשִּׁים בְּחוּרִים חָמֵשׁ בִּרְמָחִים וּשְׁאָר כְּלֵי זַיִן לְתַיֵּיר אוֹתוֹ · מִפְּנֵי שֶׁיֵּשׁ אוּמָּה אַחַת אֵצֶל בָּבֶל שֶׁאֵין חוֹשְׁשִׁין עַל הַמֶּלֶךְ וְהֵם בַּמִּדְבָּר וְנִקְרָאִים חֲרָמִים עַל שֵׁם שֶׁגּוֹזְלִין וְחוֹמְסִין. כָּל שְׁאָר אוּמוֹת · וּפְנֵיהֶם כְּעֵשֶׂב גְּרוֹנָא וְאֵין מַאֲמִינִים אֶלָּא בִּיחֶזְקֵאל הָאֱלֹהַי · כֵּן קוֹרִין לוֹ כָּל הַיִּשְׁמְעֵאלִים ׃
וְכִמְהַלֵּךְ יוֹם אוֹ יוֹם וָחֵצִי מִבַּגְדַּד · קִבְרוֹ שֶׁל יְחֶזְקֵאל בַּמִּדְבָּר וְיֶשְׁנוֹ בְּיַד הַחֲרָמִים הַנִּזְכָּרִים · אַךְ יֵשׁ עִיר קְרוֹבָה כְּמִיל לְקֶבֶר · שֶׁבְּיַד הַיְּהוּדִים הַמְּפֻתֵּיחוֹת ׃ וְסָבִיב לְקֶבֶר יְחֶזְקֵאל · מוּקֶּפֶת

ternes, petiolées, ovales, entières et accompagnées de deux stipules subulées, à fleurs pourpres portées, aiguës, biflores, lequel forme un genre dans la diadelphie décandrie. *Voy. Nouv. Dict. d'Histoire naturelle.* Art. *Grone.*

(4) Entre *Imam-Hossein* et *Imam-Ali*, à douze milles dans le désert, au sud-ouest de Hilla. Ce tombeau est encore aujourd'hui très-fréquenté par les Israélites du pays. *Voyez*, *Description du pachalik de Bagdad*, Paris, 1809, *in-8.º* p. 77; *Voyages aux ruines de Babylone*, édition de Paris, 1818, *in-8.º*, pag. 25.

Ce mur n'a point de porte ; il n'existe qu'une petite ouverture resserrée que les Juifs ouvrent, et où ils passent en se traînant sur leurs pieds et sur leurs mains. Cependant durant les fêtes des Tabernacles, lorsqu'on y vient de tous les pays des alentours, la porte s'élargit et s'élève d'elle-même, jusqu'à ce que ceux qui montent sur des chameaux puissent y entrer. On y compte quelquefois jusqu'à soixante et quatre-vingt mille Juifs, qui y viennent à cette époque, sans compter les Ismaélites (1), et ils célèbrent la fête dans la cour d'Ézéchiel. La fête passée, la porte reprend ses anciennes limites. Cela s'opère à la vue de tout le monde, alors chacun apporte des dons et des offrandes. Si un homme ou une femme se trouvent frappés de stérilité, ou si un pasteur possède quelque animal stérile, ils forment des vœux et adressent leurs prières sur cette tombe, et ils sont exaucés.

On a raconté au rabbin Péthachia qu'un homme puissant qui demeurait à quatre journées du tombeau d'Ézéchiel, avait une jument stérile. Il fit le vœu que, si elle engendrait, il donnerait le poulain à Ézéchiel. Quelque temps après, elle mit bas un poulain : le maître le trouvant beau, en eut pitié et ne le consacra point aux mânes du prophète. Le poulain prit

(1) Nous avons déjà remarqué (*Voy.* p. 290, note 3) que le mot *ismaélite* chez les rabbins est synonyme de mahométan. Ce nom est d'autant plus volontiers employé par les docteurs israélites, qu'à leurs

חוּמָה עִם בִּנְיָן יָפֶה וְחָצֵר גָּדוֹל : וּבַחוֹמָה
הַזֹּאת אֵין שַׁעַר אֶלָּא פֶּתַח קָטָן וְקָצֵר · וְהַיְּהוּדִים
פּוֹתְחִין אוֹתוֹ וְנִכְנָסִין בּוֹ עַל יְדֵיהֶם וְרַגְלֵיהֶם :
אָמְנָם בְּחַג הַסֻּכּוֹת כְּשֶׁבָּאִין שָׁם מִכָּל הָאֲרָצוֹת
סָבִיב · הַפֶּתַח מַרְחִיב וּמַגְבִּיהַּ אֶת עַצְמוֹ מֵאֵלָיו
עַד שֶׁנִּכְנָסִין בּוֹ הַבָּאִים רוֹכְבִים עַל גְּמַלֵּיהֶם :
וּבָאִים שָׁמָּה פְּעָמִים כְּשִׁשִּׁים אוֹ כִּשְׁמוֹנִים אֶלֶף
יְהוּדִים מִלְּבַד הַיִּשְׁמְעֵאלִים · וְעוֹשִׂין סֻכּוֹת
בַּחֲצֵירוֹ שֶׁל יְחֶזְקֵאל : וְאַחַר כָּךְ מַקְטִין הַפֶּתַח
כְּבַתְּחִלָּה · וְכֻלָּם רוֹאִים אוֹתוֹ וְנוֹתְנִין נְדָרִים
וּנְדָבוֹת : וְאִם אִישׁ אוֹ אִשָּׁה עָקָר וַעֲקָרָה אוֹ אִם
יֵשׁ לְרוֹעֶה בְּהֵמָה עֲקָרָה · נוֹדֵר וּמִתְפַּלֵּל עַל
הַקֶּבֶר הַלָּז יִשָּׁמֵעַ :

וְסִפְּרוּ לְרַבִּי פְּתַחְיָה שֶׁהָיָה לְשַׂר אֶחָד כִּמְהַלֵּךְ
אַרְבָּעָה יָמִים מִקֶּבֶר יְחֶזְקֵאל סוּסְיָא עֲקָרָה · וְנָדַר
אִם תֵּלֵד · יִתֵּן הַוָּלָד לִיחֶזְקֵאל : וַיְהִי אַחַר יָמִים
וַתֵּלֶד הַסּוּסְיָא וַיַּרְא כִּי טוֹב הַוָּלָד וַיַּחְמוֹל עָלָיו
וְלֹא נְתָנוֹ לַנָּבִיא : וּבָרַח לוֹ הַוָּלָד · וְנִכְנַס לְתוֹךְ

---

yeux il constate leur supériorité sur les musulmans. Car Ismaël, aïeul de Mahomet, était fils d'une esclave d'Abraham, au lieu qu'Isaac, leur aïeul, était fils de l'épouse légitime de ce patriarche.

la fuite et se réfugia dans la cour d'Ézéchiel par la petite ouverture, qui s'était élargie pour le laisser passer. Le seigneur ayant fait partout des perquisitions pour retrouver son jeune cheval, s'arrêta enfin sur cette idée : « C'est peut-être, dit-il, parce que j'ai fait » vœu de le consacrer à Ezéchiel le juste, qu'il s'est » rendu de lui-même à son tombeau ». Il y alla donc et y trouva son poulain; mais il fit de vains efforts pour l'emmener : il ne put y réussir, car l'ouverture était trop petite. Alors un Juif lui dit : « Ce n'est pas » sans cause que votre cheval est entré ici, peut-être » l'aviez-vous voué aux mânes du Juste » ? Le seigneur avoua tout et dit : « En effet, je l'avais voué, mais » que faut-il faire pour le faire sortir d'ici » ? — « Pre- » nez de l'argent, lui répondit le Juif, et déposez-le » sur le tombeau par petites portions, quand vous » aurez atteint la somme équivalente à votre poulain, » il pourra sortir librement ». Le seigneur suivit ce conseil, et déposa successivement plusieurs pièces d'argent, jusqu'à ce qu'il eût atteint la valeur numérique nécessaire : alors l'ouverture s'élargit et le cheval sortit. Le rabbin Péthachia lui-même se rendit au tombeau d'Ezéchiel, portant dans ses mains des grains d'or (1); les ayant laissé tomber par mégarde, il dit : « Seigneur » Ezéchiel, c'est en ton honneur que je suis venu ici, » et j'ai apporté avec moi un don suivant ma fortune,

---

(1) Le terme גרעין dérive du mot latin *granum*. Ceci explique cette question qui est adressée dans le Talmud de Babylone; *Traité sabbath*, p. 77, *recto*, איבעיא לחו גראינין או גרעינין.

חֲצֵרוֹ שֶׁל יְחֶזְקֵאל עַל יְדֵי הַפֶּתַח הַקָּטָן שֶׁנִּתְרַחֵב עַד שֶׁנִּכְנַס: וְהָיָה הַשַּׂר מְחַפֵּשׂ בְּכָל מָקוֹם הַסּוּס וְלֹא מָצָא אוֹתוֹ · וְשָׂם אֶל לִבּוֹ וְאָמַר · אֶפְשָׁר שֶׁבִּשְׁבִיל שֶׁנְּדַרְתִּיהוּ לָתֵת לִיחֶזְקֵאל הַצַּדִּיק · הָלַךְ הוּא מֵעַצְמוֹ לְקִבְרוֹ: וַיֵּלֶךְ שָׁמָּה וַיִּמְצָאֵהוּ שָׁם · וְרָצָה לְהוֹצִיאוֹ אוֹתוֹ וְלֹא יָכוֹל כִּי הַפֶּתַח הָיָה צָמוּק מְאֹד: וַיֹּאמֶר לוֹ אִישׁ יְהוּדִי · אֵינוֹ עַל חִנָּם שֶׁנִּכְנַס הַסּוּס הֵנָּה · שֶׁמָּא נְדַרְתָּה אוֹתוֹ לַצַּדִּיק: וְהוֹדָה הַשַּׂר וְאָמַר · נָדַרְתִּי אוֹתוֹ בֶּאֱמֶת · אַךְ מָה אֶעֱשֶׂה שֶׁאוֹצִיאֶנּוּ: הֵשִׁיב לוֹ הַיְּהוּדִי קַח כֶּסֶף · וְשִׂים אוֹתוֹ עַל קִבְרוֹ מְעַט מְעַט · אִם יִהְיֶה שָׁוְיוֹ · יֵצֵא הַסּוּס: וַיַּעַשׂ הַשַּׂר כִּדְבָרָיו וַתָּשִׂים הַכֶּסֶף מְעַט מְעַט עַד שֶׁנָּתַן שָׁוְיוֹ · וְנִתְרַחֵב הַפֶּתַח וַיֵּצֵא הַסּוּס: וְרַבִּי פְּתַחְיָה בְּעַצְמוֹ הָלַךְ עַל קֶבֶר יְחֶזְקֵאל · וְהֵבִיא בְּיָדוֹ גַּרְעִינִין שֶׁל זָהָב · וְנָפְלוּ מִיָּדוֹ בְּלִי דַעַת וְאָמַר · אֲדוֹנִי יְחֶזְקֵאל הִנֵּה לִכְבוֹדְךָ בָּאתִי הֵנָּה · וְהֵבֵאתִי מִנְחָה כְּמַתְּנַת יָדִי · אַךְ נָפְלוּ מִמֶּנִּי הַגַּרְעִינִין שֶׁל זָהָב וְנֶאֶבְדוּ · אָמְנָם בְּכָל מָקוֹם שֶׁהֵם יִהְיוּ שֶׁלְּךָ: וַיְהִי בְּטֶרֶם כִּלָּה לְדַבֵּר וְהִנֵּה נִרְאָה בְּעֵינָיו רָחוֹק מִמֶּנּוּ כְּמוֹ כּוֹכָב · וְסָבַר שֶׁמָּא

» mais j'ai laissé tomber les grains d'or que je te des-
» tinais, et ils sont perdus. Néanmoins, quel que soit
» le lieu où ils se trouvent, ils t'appartiennent ». A peine avait-il achevé ces mots, qu'il les vit briller à une hauteur d'étoile, il crut d'abord que c'était une pierre précieuse, mais s'en étant approché, il reconnut ses grains d'or, qu'il déposa aussitôt sur le tombeau d'Ézéchiel.

Il est à remarquer que chaque Ismaélite qui va en pélerinage au tombeau de Mahomet, passe près du sépulcre d'Ézéchiel pour y déposer des dons et des offrandes; et qu'il lui adresse ses vœux en ces termes : « Mon maître Ézéchiel, si je reviens sain et sauf, je
» te donnerai telle ou telle chose ». On va là en quarante jours, on traverse un désert; et celui qui connaît les routes, peut en dix jours faire le trajet du tombeau d'Ézéchiel au fleuve *Sambation* (1).

Celui qui veut voyager dans les pays lointains, donne à garder sa bourse ou d'autres objets précieux à Ézéchiel et dit : « Mon seigneur Ézéchiel, conserve-
» moi cette bourse ou cet objet jusqu'à mon retour,
» et ne permets pas que personne y touche, si ce n'est
» mes héritiers ». Il y a là plusieurs bourses pleines d'argent, qui sont détériorées parce qu'elles sont là depuis plusieurs années. Il y a aussi des livres confiés à la garde d'Ézéchiel; quelqu'un des impies voulut

---

(1) *Le Sabbatique.* Au rapport de l'historien Flavius Josèphe, et des talmudistes, cette rivière de la Syrie cessait de couler le jour du sabbath, et reprenait ensuite son cours pendant les autres jours de

אֶבֶן טוֹבָה הוּא · וְהָלַךְ וּמָצָא חֲגוֹרְעִינִין שֶׁל זָהָב שֶׁלּוֹ · וּנְתָנָם עַל קֶבֶר יְחֶזְקֵאל : וְיֵשׁ לְהַזְכִּיר שֶׁכָּל יִשְׁמָעֵאל שֶׁהוֹלֵךְ לְאוֹתוֹ מָקוֹם שֶׁשָּׁם מְחַמֵּט · הוֹלֵךְ בְּדֶרֶךְ קֶבֶר יְחֶזְקֵאל וְנוֹתֵן מַתָּנָה וּנְדָבָה · וְנוֹדֵר וּמִתְפַּלֵּל כִּדְבָרִים הָאֵלֶּה · אֲדוֹנִי יְחֶזְקֵאל אִם אָשׁוּב בְּשָׁלוֹם אֶתֵּן לְךָ כַּךְ וְכַךְ : וְהוֹלְכִים שָׁם בְּאַרְבָּעִים יוֹם דֶּרֶךְ הַמִּדְבָּר · וּמִי שֶׁיּוֹדֵעַ בַּדֶּרֶךְ הוֹלֵךְ בַּעֲשָׂרָה יָמִים מִקֶּבֶר יְחֶזְקֵאל עַד נְהַר סַמְבַּטְיוֹן :

וְכָל מִי שֶׁרוֹצֶה לָלֶכֶת בְּאֶרֶץ מֶרְחַקִּים מַפְקִיד כִּיסוֹ אוֹ שׁוּם חֵפֶץ לִיחֶזְקֵאל וְאוֹמֵר · אֲדוֹנִי יְחֶזְקֵאל שְׁמוֹר לִי כִּיס אוֹ חֵפֶץ זֶה עַד שֶׁאָשׁוּב וְאַל תָּנִיחַ לְקַחְתּוֹ שׁוּם אָדָם · אֱלֹהִים יוֹרְשַׁי : וְכַמָּה כִּיסִים שֶׁל מָמוֹן מוּנָחִים שָׁם שֶׁנִּרְקְבוּ לְפִי שֶׁכַּמָּה שָׁנִים הֵם שָׁם : גַּם סְפָרִים מוּפְקָדִים שָׁמָּה לִיחֶזְקֵאל · וְרָצָה אֶחָד מִן הָרֵקִים לְהוֹצִיא

---

la semaine, cequi lui avait fait donner le nom de *Sabbatique*. *Voy*. Josèphe, *de Bello Judaic*. l. VII, c. 13; Talmud, *Traité Sanhédrin*, p. 65; *Béréchith Rabba*, ch. 11, §. 6; *Echa Rabbati*, f. 77, col. 1.

enlever un de ces livres, mais ce fut en vain, car il fut atteint de mille maux et frappé de cécité. Aussi tout le monde célèbre-t-il les louanges d'Ézéchiel (1).

Au reste, celui qui n'a pas vu le grand palais d'Ézéchiel n'a jamais vu de beau monument. Il est tout incrusté d'or en dedans. Sur le tombeau même, on a construit une maçonnerie à hauteur d'homme, et aux côtés de cette maçonnerie, s'élève un édifice en cèdre doré tel que l'œil humain n'en a jamais vu de pareil. Des fenêtres y sont pratiquées, au travers desquelles celui qui veut prier introduit la tête. Au-dessus règne une voûte d'or garnie en dedans de belles tapisseries et de vases précieux. Trente lampes y brûlent nuit et jour, et l'huile nécessaire à l'entretien de ces trente lampes est acheté de l'argent des offrandes. Deux cents commissaires sont préposés à la garde des trésors offerts sur ce tombeau, dont l'un surveille l'autre. Ils doivent avec cet argent subvenir à l'entretien de la synagogue quand elle exige quelque réparation. En outre, ils dotent les jeunes orphelins et orphelines, et nourris-

(1) Voyez, à ce sujet, les beaux vers du célèbre poète Juda Charizi, *Tahkemoni* ch. xxxv. La strophe suivante, que le même poète envoya au tombeau du prophète Ézéchiel, est moins connue :

לבקר קברך עיני אגמים . ודמעתם מגוללה בדמים :
נביא האל יחזקאל המכובד . בפי צבאות מרומים והדומים :
קרבי נכספו לרחוך עפרך ״ וללקוט מעפר קברך לשמים :
ולשאוף מרקחות בושם בריחך : מקוטרים בכל ראשי בשמים :

אֶחָד מִן הַסְּפָרִים הָאֵלֶּה · וְלֹא הָיָה יָכוֹל כִּי
אֲחָזָתוּ יִסּוּרִין וְעִוָּרוֹן ׃ לָכֵן מִתְפָּאֲרִים כָּל הָעוֹלָם
בִּיחֶזְקֵאל ׃

סוֹף דָּבָר כָּל מִי שֶׁלֹּא רָאָה בִּנְיַן הַפַּלְטִין
הַגָּדוֹל שֶׁל יְחֶזְקֵאל · לֹא רָאָה בִּנְיָן יָפֶה מֵעוֹלָם ׃
מְחֻפֶּה זָהָב הוּא בִּפְנִים · וְעַל הַקֶּבֶר עַצְמוֹ ·
סִיד גָּבוֹהַּ כְּאָדָם · וְעַל הַסִּיד סָבִיב וְעַל גַּבָּיו
בִּנְיָן שֶׁל אֶרֶז מוּזְהָב שֶׁעַיִן לֹא רָאָה דוּגְמָתוֹ ׃
וְיֵשׁ לוֹ חַלּוֹנִים · שֶׁאָדָם מַכְנִיס רֹאשׁוֹ לְהִתְפַּלֵּל ׃
וּלְמַעְלָה כִּיפָּא גְּדוֹלָה שֶׁל זָהָב · וּמְעִילִים
יָפִים מַקִּיפִים בִּפְנִים · וּכְלִי זְכוּכִית בְּתוֹכוֹ יָפָה
מְאֹד · וּשְׁלֹשִׁים נֵרוֹת שֶׁל שֶׁמֶן זַיִת דּוֹלְקִין שָׁם
יוֹמָם וָלַיְלָה · וְקוֹנִין הַשֶּׁמֶן זַיִת לִשְׁלֹשִׁים נֵרוֹת
הָאֵלֶּה · מִן הַמַּתָּנוֹת שֶׁנּוֹתְנִין שָׁמָּה ׃ וְיֵשׁ מְמֻנִּים
עַל הַמַּתָּנוֹת שֶׁנּוֹתְנִים עַל הַקֶּבֶר כְּמָאתַיִם
פַּרְנָסִים · זֶה מְמֻנֶּה אַחַר זֶה ׃ וּמֵאוֹתוֹ מָמוֹן
שֶׁנּוֹתְנִים · מְתַקְּנִין בֵּית הַכְּנֶסֶת שֶׁצָּרִיךְ תִּיקּוּן ׃

ואז אשיר לאל חיי ואומר · חבלים נפלו לי בנעימים ׃

Voyez Tahkemoni, mss. de notre cabinet, cod. héb. n.º xxx, c. L. La Bibliothèque du Roi, fonds Sorbonne, n.º 236, en possède également un exemplaire manuscrit, dans lequel se trouve cette strophe.

sent les pauvres étudians dépourvus de moyens de subsistance.

A Babylone, il y a trois synagogues, sans compter celle que fonda Daniel, dans l'endroit où il vit les deux anges, l'une sur la rive droite, et l'autre sur la rive gauche du fleuve (1). Tandis que le rabbin Péthachia était sur le tombeau d'Ezéchiel, il aperçut au sommet du *palais* (2), un oiseau à face humaine. Celui qui, en ce moment, veillait à la garde des trésors, se lamenta et dit : « Il existe parmi nous une tradition de » nos ancêtres, que la maison sur laquelle un pareil » oiseau se repose sera détruite ». Mais l'oiseau ayant voulu s'envoler d'une fenêtre, on le vit changer et mourir. Alors le gardien fit éclater une grande joie et dit : « Puisque cet oiseau est frappé de mort, l'ordre » fatal est révoqué ». Le chef de la synagogue apprit à Péthachia qu'autrefois une colonne de feu s'élevait sur le tombeau d'Ézéchiel ; mais que des impies étaient venus et l'avaient profanée. Quatre-vingt mille hommes environ étaient accourus pour les fêtes du Tabernacle : mais parmi eux se trouvaient des gens indignes ; alors la *colonne de feu* disparut (3). On élève encore aujourd'hui les tabernacles dans cette cour, près du tombeau.

---

(1) *Voyez* Daniel, XII, 5.

(2) Le mot פלטין dérive du nom latin *palatium*; en hébreu on désigne un *palais* par ארמון, בירה ou טירה. *Voyez* Bondi, אור אסתר *oder Beleuchtung der im Talmud von Babylon, &c.*

גם משיאין בו יתומים ויתומות ומפרנסין התלמידים שאין להם במה להתפרנס:

ובבבל הישנה שלשה בתי כנסיות לבד אותה שבנה דניאל במקום שראה השני מלאכים בשפת היאור מזה אחד ומזה אחד · כמו שכתב בספר דניאל: ובהיות רבי פתחיה על קבר יחזקאל · ראה על הפלטין עוף שפניו כפני אדם; והיה פרנס השוער מצטער ואומר · מסורת בידינו מאבותינו שכל בית שזה העוף נמצא עליו · יהיה חרב: אמנם כשרצה העוף לצאת מן החלון · ראה שנהפך ומת · ושמח פרנס השוער מאד ואומר · מאחר שמירת העוף · נהפך הגזירה: ואמר ראש הכנסת לרבי פתחיה · שבימי קדם היה עמוד של אש על קבר יחזקאל · אלא שבאו פריצים וחללוה; שהיו באים לרגל בחג הסכות בשמונים אלף · והיו ביניהם אנשים שאינם הגונים · ונסתלק עמוד האש: ועוד היום עושין סכות באותו חצר אצל בית הקבר:

---

vorkommenden fremden besonders lateinische Woerter. **Dessau, 1812, *in-8.o* art. פלטין. — (3) *Voyez* ci-dessous, pag. 372.**

Fin du Mémoire sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde, par M. GARCIN DE TASSY.

SECONDE PARTIE.

SAINTS DE L'INDE MUSULMANE POUR LESQUELS ON N'A PAS ÉTABLI DE FÊTES SPÉCIALES.

ABD-ULCADIR.

Ce saint personnage surnommé *Gaus ul-azam* غوث الاعظم *le grand contemplatif*, naquit, selon Afsos (1), à Jil, près de Bagdad, en 471 (1078-79), et reçut le manteau de l'initiation religieuse des mains du cheikh *Abou saïd*. Il était doué d'une grande vertu et avait le don des miracles. Une foule de gens, pleins de confiance en lui, devinrent ses disciples, et des milliers d'individus furent, par son entremise, instruits dans la doctrine ésotérique de la religion (2). Encore à présent un grand nombre de personnes reconnaissent sa sainteté et ont beaucoup de dévotion à lui. On lui donne le nom de *cheïkh* à cause de sa science et de sa vertu; mais il était *Saïd*, c'est-à-dire de la race d'Houçaïn. Il vécut plus de quatre-vingt-dix ans (solaires)

(1) *Araïch-i mahfil*, page 61.

(2) C'est-à-dire *le sofisme* تصوف.

et se mit en route pour la demeure de l'immortalité en 571 (1175-76).

Abd-ulcadîr a écrit plusieurs ouvrages mystiques renommés (1). Je crois que c'est le même dont il a déjà été question à l'article de *Mouïn-uddîn*.

SARWAR.

« Sultan Sarwar, fils du saïd Zaïn-ulabadin (2), se » livra, dès l'âge le plus tendre, à la piété et à l'abs- » tinence; aussi, à peine adolescent, il acquit une » grande pureté de cœur. Ayant été obligé de com- » battre dans la ville des *Baloutch* (3) contre une » troupe d'idolâtres, il périt martyr avec son frère. Sa » femme mourut de chagrin et un jeune fils les suivit » aussi dans la tombe, ensorte qu'ils furent tous ense- » velis en ce lieu dans un même sépulcre qu'on nomme » le *tombeau du martyr*.

» On raconte qu'un marchand se rendait de Can- » dahar en Moultan, lorsqu'arrivé près du tombeau

---

(1) *Ar. makf.*, p. 62. — Il y a, sur un des traités mystiques de ce personnage célèbre, un commentaire en dialecte hindoustani du Décan, par Abd-ulla Houçaïni Kes-diraz de Kalbargah. Cet ouvrage est cité dans le catalogue de la Bibliothèque de Tippou par M. Ch. Stewart, et dans le Catalogue manuscrit de la Bibliothèque du Collége de Fort-William à Calcutta : il est intitulé نشاط العشق c'est-à-dire *les plaisirs de l'amour* (*divin*).

(2) Le tombeau de ce saint personnage est à 4 kos de Moultan; on s'y rend en pélerinage de tous les côtés à l'époque des chaleurs, et on y reste quelques jours. J'ignore si ce Zaïn-ulabadin est le même dont il est parlé dans l'*Ayeen Akbery*, t. II, p. 152.

(3) Apparemment Kelat, leur capitale. *Voyez* Hamilton, *East-India Gazetteer*, II, p. 81.

» de Sarwar, son chameau se cassa une patte. Fort
» embarrassé de savoir comment il transporterait la
» charge de l'animal, il adressa des prières à Dieu sur
» le tombeau du saint, et aussitôt la patte se raccom-
» moda. Le marchand, reconnaissant, fit une oblation
» à l'instant même, et ayant rechargé son chameau, il
» continua sa route. La nouvelle de cet événement se
» répandit partout, et par suite le tombeau de Sarwar
» devint un lieu de pèlerinage. On cite, entr'autres,
» un aveugle, un lépreux et un impotent qui s'y ren-
» dirent et qui eurent le bonheur d'être guéris de leurs
» infirmités par la grâce de Dieu. Ces cures miracu-
» leuses accrurent encore la confiance en Sarwar; aussi,
» à l'entrée de l'hiver, vient-on de tous côtés et de
» fort loin déposer sur son tombeau de nombreuses
» offrandes (1).

» A douze kos de Sialkot, dans la province de
» Lahore, est un lieu nommé *Dhonakal*, qui est con-
» sacré à sultan Sarwar. Les musulmans s'y rendent
» toute l'année en pèlerinage, mais surtout pendant
» les deux mois des chaleurs, temps où hommes et
» femmes viennent en foule de la plupart des pro-
» vinces y déposer leurs diverses oblations (2). »

DARIAÏ.

« Chah chams-uddin Dariaï, célèbre par les pro-
» diges qu'il a opérés, est enseveli à Dépal-dal, dans

---

(1) *Araïch-i mahfil*, p. 165.
(2) *Ar. mahf.*, p. 184.

» la province de Lahore. Entr'autres miracles qui lui » sont attribués, on raconte qu'un Hindou, nommé » Dépali, très-fervent dans sa religion, quoique dis- » ciple de Dariaï, lui demanda la permission d'aller, » à une certaine époque, se baigner dans le Gange » avec ses coréligionnaires. Le saint lui recommanda » simplement de lui rappeler ce desir, au jour fixé » pour ce bain religieux. Dépali le fit : *Fermez les* » *yeux*, lui dit alors Dariaï; il les ferma et se trouva » de suite sur les bords du Gange, où ayant joint ses » parens et ses amis, il se baigna avec eux. Ayant en- » suite ouvert les yeux, il se retrouva en la compagnie » de son guide spirituel, ce qui le surprit extrême- » ment. Lorsque ses coréligionnaires furent de retour » dans leurs maisons et qu'ils le trouvèrent arrivé dans » ce pays, ils pensèrent qu'il les avait devancés; mais » quand ils surent la manière dont tout s'était passé, » ils furent plongés dans l'océan de l'admiration.

» Un autre fait plus extraordinaire encore, c'est le » suivant : Quelques années après la mort de Dariaï, » des charpentiers ayant abattu un arbre de *Séris* (1) » qui croissait auprès de son tombeau, le coupèrent » en plusieurs pièces pour l'employer à des construc- » tions. Tout-à-coup une voix terrible se fit entendre, » la terre se mit à trembler et le tronc de cet arbre se » releva de lui-même. Les ouvriers épouvantés s'en- » fuirent et l'arbre ne tarda pas à reverdir.

» Ces événemens miraculeux n'ont pas peu contri-

---

(1) *Mimosa seris.*

» bué à répandre la dévotion envers ce saint; aussi » son tombeau est-il, jusqu'à ce jour, un lieu de pé» lerinage très-fréquenté. Grands et petits, hommes » et femmes s'y rendent les jeudis, surtout ceux de la » nouvelle lune, et y font des oblations, persuadés » d'obtenir par ce moyen l'accomplissement de leurs » vœux. Le plus singulier, c'est que les gardiens du » tombeau de Dariaï sont des Hindous descendans de » Dépali. En vain les musulmans ont voulu leur retirer » ces fonctions pour les exercer eux-mêmes, ils n'ont » pu y réussir, et cet état de choses a duré jusqu'au » temps d'Alamguir (1). J'ignore ce qui en est à pré» sent (2). »

COUTB-UDDIN.

Ce personnage est un des saints musulmans de l'Inde les plus célèbres et les plus vénérés. Il a donné son nom à la ville de *Coutoub* où il est enseveli, et au monument élevé près de cette ville (3), et connu sous le nom de *Coutb minar* قطب منار ou minaret de Coutb. Cet édifice superbe et majestueux, chanté par plusieurs poètes indiens, se dégrade malheureusement

(1) Probablement Alam-Guir II, qui a régné de 1753 à 1756.

(2) *Araïch-i mahfil*, p. 75.

(3) Voyez-en la description exacte dans Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 473.—M. C. Elliot vient de donner à la Société asiatique de Londres, une copie de l'inscription qui se lit sur cette tour. S'il faut en croire Bernier (*Voyages*; t. II, p. 75.—Amsterdam, 1723), cet édifice était jadis un دیہرا ou *temple d'idoles*, et les inscriptions sont en caractères inconnus, différens de ceux de toutes les langues de l'Inde.

chaque année de plus en plus. Près de la châsse de *Coutb* (1) sont plusieurs belles maisons formant une place carrée avec un puits au milieu. Ces maisons appartiennent au sultan actuel de Dehli et aux princes de la famille royale qui viennent quelquefois visiter par dévotion le tombeau du saint (2). Feu Chah Alam et plusieurs autres membres de la famille de Timour sont ensevelis dans la ville de Coutb, et l'empereur régnant nominalement (3), Akbar II, y a aussi fait préparer un mausolée pour lui et pour l'impératrice.

« Le khadja *Coutb-uddin Bakhtiar kaki*, fils du » khadja Kamal-uddin Mouça, naquit en Fargana (4). » Dieu daigna l'attirer à lui dès sa plus tendre jeu-

---

(1) قطب n'est pas pris ici dans le sens mystique qu'il a quelquefois et que M. de Sacy a bien développé dans sa traduction du *Pend-nameh ou livre des conseils d'Attar*, p. LVIII. On l'emploie pour قطب الدين, qui est le titre honorifique du saint dont il s'agit et qui signifie le *pôle de la religion*. C'est à-peu-près comme en turc, où l'on dit *Baki* باقى au lieu de عبد الباقى, *serviteur de l'Éternel*.

(2) Hamilton, *East-India Gazetteer*, I, 473.

(3) Aux yeux des naturels de l'Inde, les Anglais gouvernent sous les ordres du Grand Mogol; ils sont censés ses lieutenans ou visirs. Afsos l'exprime clairement. « L'Hindoustan, dit-il, est depuis quelque temps dominé par une multitude de petits souverains qui s'arrachent l'un l'autre leurs possessions. Aucun d'eux ne reconnaît comme il faut l'autorité légitime du Mogol, si ce n'est cependant messieurs les Anglais, *lesquels n'ont pas cessé d'être soumis à son obéissance*, en sorte qu'actuellement, c'est-à-dire en 1222 (1807), ils reconnaissent l'autorité suprême d'Akbar chah, fils de chah Alam. » *Ar. mahf.*, page 211.

(4) Pays et ville de Transoxane.

» nesse; le prophète Khizr (1) lui apparut et fit péné-
» trer dans son ame la lumière céleste. A l'âge de
» douze ans il vit en songe le khadja Mouïn-uddin
» Tchichti (2), qu'il considéra depuis ce temps comme
» son guide spirituel, et ayant voulu jouir de sa pré-
» sence, il se mit en route pour aller le joindre. Arrivé
» à Bagdad, il y trouva plusieurs saints personnages
» de la société desquels il retira beaucoup d'avantages
» spirituels. Puis il vint à Moultan où il se lia d'amitié
» avec Baha-uddin Zakaria (3), et sachant que Mouïn-
» uddin résidait dans l'empire du sultan Chams-uddin
» Altamch (4), il se dirigea vers Dehli. De son côté,
» Mouïn-uddin, mu par l'inspiration divine, se ren-
» dit aussi en cette ville. Là, ces deux élus de Dieu
» qui étaient déjà attachés par des liens spirituels,
» purent se connaître temporellement et se communi-
» quer leurs pensées. Cependant ils ne restèrent pas
» long-temps dans le même lieu. Mouïn-uddin se re-
» tira à Ajmir et Coutb-uddin resta à Dehli où une
» foule de gens participèrent par son moyen à l'abon-
» dance des grâces divines. Ce fut là que, le 14 rabi 1.er
» 630 (29 décembre 1232), il quitta ce monde péris-
» sable pour aller habiter le séjour de l'éternité. Son
» tombeau est situé à trois kos de la ville (5). »

---

(1) *Voy.*, dans la première partie, l'article consacré à ce prophète.

(2) *Voyez* l'article consacré à ce saint.

(3) *Voyez* l'article suivant.

(4) Empereur pathan de Dehli qui a régné de 1210 à 1225.

(5) C'est-à-dire dans la ville de *Coutb* ou *Couttoub*, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Le sépulcre de Coutb-uddîn est constamment fréquenté par de nombreux pélerins; mais il s'y rend, comme auprès des châsses des autres saints célèbres de l'Inde, encore plus de curieux que de dévôts. La description suivante que fait le poète hindoustani Faïz d'une scène dont il fut témoin en ce lieu renommé, donne une triste idée du genre de personnes qui vont à ce pélerinage.

« Je passai un jour, dit-il, près du tombeau de » Coutb-uddîn, j'y vis une sémillante marchande, » gentille comme une bayadère, belle comme une » houri.... Elle vendait du *bang* (1), de la bière » et du vin; tandis que ses yeux portaient le trouble » dans les cœurs.... Il y avait là une réunion éton- » nante de monde.... La guitare et le violon réson- » naient de toutes parts; partout on vendait des li- » queurs enivrantes.... Des gens estropiés se te- » naient debout comme des bougies; beaucoup de » gens du peuple et des esclaves dont les oreilles por- » taient les boucles de la servitude, conversaient pai- » siblement entr'eux.... tandis que d'autres, pris » de vin, se donnaient des coups de poing et de pied, » et ne tardèrent pas à tirer leurs épées. La belle mar- » chande qui avait attiré mon attention voulut fuir » cette scène de désordre, mais elle fut inhumainement » assassinée, et la pleine lune de sa beauté, qui était » dans son apogée, alla s'évanouir dans le périgée de » la mort.... Tout le monde fut bouleversé par cet

(1) Il a déjà été parlé de cette liqueur enivrante.

» événement funeste qui eut lieu vers le soir. Quelques-uns furent la dupe de leur curiosité; mais plusieurs infâmes scélérats périrent.

» O Faïz, fuis les gens méprisables, reste jour et nuit en la compagnie des bons. »

ZAKARIA.

« Le cheikh Baha-uddin Zakaria, fils du cheikh » Coutb-uddin Mohammed et petit-fils de Kamal-ud- » din Coraïchi, naquit à Cot-caror (1) en 565 (1169- » 70). Quoiqu'il fût encore enfant lorsque son père » quitta ce monde, il continua néanmoins à s'occuper » de la science spirituelle et ne tarda pas à parvenir » au degré de l'excellence. Ensuite ayant desiré voya- » ger, il parcourut l'Iran et le Touran et vint à Bagdad » où il s'attacha au cheikh Chihab-uddin Souhrawar- » di (2). Après avoir été son disciple pendant quelque » temps, il lui succéda dans sa dignité spirituelle; en- » sorte que le cheikh Araki et Mir Houçaïn retirèrent » de notre saint des avantages religieux. Puis ce grand » personnage vint de Bagdad en Moultan où il de- » meura. Là aussi plusieurs hommes recommandables » acquirent par son moyen des faveurs spirituelles. On » dit qu'une amitié étroite l'unissait au cheikh Farid

(1) Ville de Moultan.

(2) Célèbre contemplatif, auteur de plusieurs ouvrages mystiques renommés : il naquit en 539 (1144), et mourut en 632 (1234). Voyez la notice sur les vies des sofis, de Jami, par M. le baron Silvestre de Sacy, dans le tome XII des Notices des Manuscrits.

» uddin Chakar-ganj (1). Pendant long-temps en effet » ils vécurent ensemble dans un même lieu. Enfin le » 7 Safar 665 (7 septembre 1266), un pir du Touran apporta une lettre cachetée à son adresse et la » remit au cheikh Sadr-uddin, fils du cheikh Zakaria. Celui-ci s'empressa d'aller porter la missive à son » père; mais en la lisant, Zakaria remit son ame à son » créateur. Un cri unanime s'éleva alors dans la mai» son : *L'ami*, disait-on, *s'est réuni à l'ami*.

» On raconte de ce saint personnage plusieurs mi» racles qu'il serait trop long de rapporter ici. Il est » enseveli à Moultan où son tombeau est un lieu de » pélerinage.

» Le cheikh Sadr-uddin, son fils, lui succéda » dans sa dignité spirituelle, et il forma, comme son » père, un grand nombre de disciples, parmi lesquels » plusieurs se distinguèrent par leur sainteté et leurs » vertus; il quitta lui-même ce monde périssable en » 709 (1309). Le cheikh Rocn-uddin (2), son fils, » marcha sur les traces de son père et de son aïeul, et » à sa mort il fut enseveli, comme son grand-père, » dans la ville de Moultan (3). »

---

(1) *Voyez* son article.

(2) Ce cheik avait le surnom patronymique de Souhrawardi, comme on l'a vu à l'article sur le mois de Rajab. Son grand-père Zakaria avait été disciple de Chihab-uddin Souhrawardi, et apparemment il avait pris son surnom et l'avait transmis à ses descendans. *Voyez* les Observations préliminaires.

(3) *Araïch-i mahfil*, page 164. *Voyez* aussi l'*Ayeen Akbery*, II, 113, et Hamilton, *East-India Gazetteer*, II, 242.

FARID-UDDIN.

« Farid-uddin Chakar-ganj, fils du cheikh Jalal-
» uddin Soliman, et issu de Faroukh chah Kabouli,
» naquit à *Ghanawal*, près de Moultan. A peine ado-
» lescent, il alla étudier à Moultan. Là, il fut en rela-
» tion avec le khadja Coutb-uddin Bakhtiar Kaki, et
» retira de sa société de grands avantages. Il se rendit
» ensuite à Dehli avec ce saint guide, et, plein d'ar-
» deur, il entra dans la vie spirituelle. Quelques-uns
» disent que, conformément à l'ordre du khadja sus-
» dit, il alla d'abord de Moultan en Candahar et en
» Sistan (1), et qu'après avoir acquis les connaissances
» nécessaires, il vint à Dehli où il fut admis comme
» disciple auprès de Coutb-uddin. Ce fut alors qu'il
» renonça tout-à-fait aux desirs des sens et se livra à
» des mortifications cruelles, à de pénibles pratiques
» de dévotion. Ensuite, ayant quitté son directeur
» dans la voie du salut, il se retira à Hansi (2) où il
» vécut paisiblement jusqu'à la mort de ce dernier. A
» cette époque, il alla de nouveau à Dehli pour retirer
» le froc, et le bâton (3) que Coutb-uddin tenait de
» son maître spirituel et qu'en mourant il avait re-
» commandé de remettre à Farid. Muni de ce précieux
» dépôt, il quitta cette ville et alla résider à Patan (4),

(1) Grande province de Balouchistan.
(2) Ville de la province de Dehli.
(3) *Voyez* les Observations préliminaires.
(4) Ce nom qui est commun à plusieurs cités de l'Inde, indique

» où un monde entier obtint par son entremise la
» faveur céleste. Il mourut dans cette ville le samedi
» 5 moharram 667 (15 septembre 1268), et y fut en-
» seveli.

» Chacun sait que, par l'effet des regards de Farid,
» des monceaux de terre se changeaient en sucre. Tel
» est le motif du surnom de *Chakar-ganj* شکر گنج
» *trésor de sucre*, qui lui a été donné (1) »

CALANDAR.

« Le cheikh Charaf bou Ali Calandar naquit à Pa-
» nipat (2), ville située à trente kos N. O. de Dehli.
» A l'âge de quarante ans il vint à Dehli et eut l'avan-
» tage d'être introduit auprès du khadja Coutb-ud-
» din (3); mais néanmoins il ne pensa pendant vingt
» ans qu'à s'occuper des sciences extérieures. Enfin la
» lumière divine vint éclairer le miroir de son cœur;
» il jeta tous ses livres dans la Jamna et se mit à voya-
» ger pour son instruction religieuse. Arrivé en Asie
» mineure, il y retira de grands avantages de la société

---

ici une ville de la soubabie de Moultan, autrement dite Ajodan, située dans le *sirkar* ou district de Debalpour. *Ayeen Akbery*, tome II, page 286.

(1) *Araïch-i mahfil*, page 166.

(2) C'est près de cette ville que se donna entre les Musulmans et les Mahrattes, en 1761, la bataille de Panipat, que remportèrent les premiers, et qui a été célébrée en hindoustani dans un poëme intitulé : *Jang-namah*, c'est-à-dire le *livre du combat*. Mackenzie, *Collection*, II, 145.

(3) Voyez plus haut l'article consacré à ce saint.

» de Chams Tabriz (1) et de Maulavi Roum (2), ainsi
» que de plusieurs autres saints personnages. Il revint
» ensuite à son pays et vécut constamment dans l'angle
» de la retraite jusqu'au moment où Dieu daigna l'ap-
» peler à lui. Un grand nombre de gens ont été les
» témoins oculaires de ses miracles, et de nos jours
» encore son tombeau est un lieu de pélerinage très-
» fréquenté (3). »

Ce personnage, l'un des saints les plus célèbres de l'Inde musulmane, mourut, s'il faut en croire M. W. Hamilton (4), en 724 (1323-24); mais si, à l'âge de quarante ans, il fut effectivement en relation avec Coutb-uddin, qui décéda, ainsi qu'on l'a vu plus haut, en 630 (1232-33), la date donnée par M. Hamilton, ne doit pas être exacte, car elle supposerait que Calandar avait plus de 130 ans lorsqu'il mourut.

Dans sa jeunesse, Akbar II, le soi-disant empereur régnant de Dehli, fut conduit au tombeau de Calandar par son malheureux père, Chah Alam, qui consacra au saint une boucle de ses cheveux. Cette cérémonie

---

(1) C'est-à-dire شمس الدين تبريزى célèbre poète persan. M. Jules Boilly, peintre distingué, a, dans sa jolie collection de manuscrits persans, un exemplaire correct du diwan de ce poète, copie qui a appartenu à Scheidius.

(2) مولوى جلال الدين رومى très-célèbre spiritualiste musulman, fondateur de l'ordre des *Maulavi* et auteur d'un poème très-renommé, connu sous le titre vague de *Masnavi*. A l'époque dont il s'agit, il résidait à Cogni (Iconium). D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

(3) *Araïch-i mahfil*, page 64.

(4) Hamilton, *East-India Gazetteer*, t. II, p. 367.

impose l'obligation de laisser, sans la toucher, pendant un certain espace de temps, la portion de cheveux qu'on a taillée; on doit ensuite venir couper ces cheveux au lieu même qui a été choisi la première fois pour cette consécration. L'empereur tient beaucoup, dit-on, à consommer ce rite; mais comme ce pélerinage occasionnerait de grandes dépenses qu'il ne pourrait se dispenser de faire sans que ce fût pour lui un sujet de confusion, on l'a jusqu'ici persuadé de différer d'accomplir cette cérémonie (1).

On trouve le fatiha de ce saint dans l'Eucologe musulman (2) imprimé à Calcutta. Il est conçu en ces termes :

« A cause du prince des contemplatifs, du chef des » spiritualistes, l'illustre Chah Charaf bou Ali Calandar » (que Dieu sanctifie son précieux tombeau), et aussi » par l'ame pure de Chah Charaf-uddin Yahia Mou- » niri, d'Ahmad khan et de Moubarac khan (que Dieu » sanctifie leurs tombeaux), que le Très-Haut daigne » accepter les oblations et les prières que je lui offre.

» Dans cette intention, le fidèle dira le premier cha- » pitre du Coran; ensuite le verset du trône (3), trois » fois; le quatre-vingt quatorzième chapitre trois fois; » le premier trois fois; le cent douzième, dix fois; la » prière *Douroud* (4), dix fois. »

---

(1) Hamilton, *East-India Gazett.*, II, 367.

(2) *Hidayat-ul-islam*, p. 269.

(3) C'est-à-dire les versets 255-258 du second chapitre du Coran.

(4) Voy. *Doctrine et devoirs de la religion musulmane*, p. 222.

AWLIA.

« Le prince des cheikhs Nizam-uddin Awlia, fils » d'Ahmed, fils de Daniel, naquit à Gazna en 630 » (1232-33). Lorsqu'il fut arrivé à l'âge de raison, il » se rendit à Badaoun (1), et là il se livra avec le plus » grand succès aux sciences extérieures. Comme dans » l'argumentation, il triomphait presque toujours de » ses condisciples, on le surnomma vainqueur de l'as- » semblée محفل شكن. A vingt ans il alla à Ajodhan (2) » où il eut le bonheur d'être disciple de Farid-uddin » Chakar-ganj (3) qui lui communiqua la science in- » térieure. L'ayant ensuite quitté, il se rendit à Dehli » pour la conduite spirituelle des hommes. Une foule » de gens dévoués à la recherche des vérités reli- » gieuses trouvèrent en effet un grand secours au- » près de lui. On peut citer entre autres les cheikhs » Wajh-uddin à Chandéri (4), Nacir-uddin Chiragui » Dehli (5), Ala-ulhak et Raji Siraj dans le Bengale,

(1) Ville dans la province de Dehli, qui n'est actuellement remarquable que par son antiquité. *Ayeen Akbery*, tom. II, pag. 87. Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 291.

(2) Ville de Moultan, dont il a déjà été parlé.

(3) *Voyez* l'article consacré à ce saint personnage.

(4) Ville de Malwa.

(5) نصير الدين چراغ دهلی c'est-à-dire l'*aide de la religion, lampe de Dehli*, enseveli dans cette ville. *Ar.mahf.*, p. 166; *Ayeen Akbery*, II, 87. — Il y a un autre saint nommé aussi Chah Nacir-uddin شاه نصير الدين qui est enseveli à Jalindhar, ville de la province de Lahore. Une foule de pélerins surtout à l'époque des chaleurs viennent déposer sur son tombeau leurs offrandes et exprimer en même temps leurs vœux. *Araïch-i mahfil*, p. 172.

» Yacoub et Kamal à Malwa, Hoçam-uddin en Gu-
» zarate, le cheikh Burhan-uddin et le khadja Haçan
» dans le Décan, l'émir Khosrau à Dehli, les respec-
» tables Mougith à Oujjeïn, et Giath à Dahar (1), &c.
» Ses descendans et ses héritiers spirituels conti-
» nuèrent, jusqu'au temps d'Aurang-zeb, à diriger,
» dans la voie de Dieu, leurs coréligionnaires; mais
» depuis cette époque on ne sait rien sur cette lignée.

» L'historien Firichta donne à la naissance de Nizam-
» uddin une date différente de celle que je viens d'in-
» diquer. Selon lui, le père de ce contemplatif vint
» de Gazna dans l'Hindoustan et résida dans la ville
» de Badaoun où naquit notre saint au mois de Safar
» 634 de l'hégire (octobre 1236). Il avait à peine cinq
» ans lorsque son père, homme extrêmement recom-
» mandable, prit la route de l'éternité. Sa mère eut le
» plus grand soin de lui et le conduisit à Dehli,
» quand il eut atteint l'âge de discrétion. Ce fut en
» cette ville qu'il apprit ce qu'on enseigne ordinaire-
» ment aux enfans.

» Nizam-uddin fut admis dans le paradis un mer-
» credi 18 rabi 1.er 725 (4 mars 1325), et fut enseveli
» à peu de distance de Dehli, où l'on voit encore son
» tombeau près de celui du khadja Coutb-uddin (2).
» Cet ami de Dieu est, par sa grande piété, un des
» saints les plus éminens de l'Hindoustan. La chaîne

(1) Ancienne ville de Malwa, qui a été la capitale de cette province.

(2) *Voyez* l'*Ayeen Akbery*, II, 87.

» de son initiation religieuse aboutit, en remontant, » au cheikh Abd-ulcadir Jilani (1). »

KABIR.

Kabir est un célèbre Hindou unitaire, vénéré par les musulmans aussi bien que par ses coréligionnaires. Il établit une nouvelle secte, c'est-à-dire, celle des *Kabir panthi* كبير پنتهى ou *partisans de Kabir*, à laquelle Nanek, fondateur de celle des Sikhs, emprunta les notions religieuses qu'il propagea avec plus de succès (2).

« S'il faut en croire, dit Afsos, un bon nombre de » gens, c'est à Ratanpour, dans le royaume d'Aoude, » que se trouve le tombeau du tisserand Kabir. Cet » homme célèbre qui vivait sous le sultan Sikandar » Lodi (3), demeura long-temps à Bénarès occupé de » pratiques de piété. Les fakirs le considèrent comme » orthodoxe et possesseur de perfection. Ils récitent » sans cesse des vers (4) de sa composition où respire » la connaissance et l'amour de Dieu (5). »

---

(1) *Voyez* l'article consacré à ce saint personnage.

La notice qui précède est extraite de l'*Araïch-i mahfil*, page 60.

(2) H. H. Wilson, *A sketch of the religious sects of the Hindus.* (*Asiatic Researches*, XVI, 53.)

(3) Souverain de Dehli, de la dynastie afgane ou pathane des Lodi, lequel régna de 1488 à 1516.

(4) دوهرا mot hindoustani qui est synonyme de l'arabe بيت. Le savant M. Wilson a donné la traduction de plusieurs vers de Kabir dans l'excellent Mémoire sur les sectes des Hindous dont il a enrichi le tome XVI.e des *Recherches asiatiques*.

(5) *Araïch-i mahfil*, page 95.

Pendant sa vie il fut, comme après sa mort, également vénéré par les Hindous et les musulmans. Les brahmes voulaient brûler son corps, les musulmans le mettre en terre, mais la légende rapporte que sur ces entrefaites le cadavre disparut (1).

LAL.

« Baba Lal était un derviche (également Hindou) » qui habitait Dhianpour, dans la province de Lahore. » Il s'énonçait avec éloquence et facilité, et employait » ce talent à développer les principes immuables de » l'unité de Dieu et à expliquer les autres attributs di- » vins. Aussi accourait-on auprès de lui et éprouvait- » on un plaisir inoui à l'entendre. Il a laissé un grand » nombre de vers *hindoustanis* sur les matières reli- » gieuses, vers que beaucoup de gens lisent régulière- » ment comme une tâche journalière. La dévotion à » ce saint personnage est très-répandue, tant parmi » les gens distingués que parmi le peuple. On dit que » Dara Chikoh, fils aîné de Chah Jahan et frère d'Au- » rang-zeb, voyait souvent Baba Lal, et qu'ils s'entre- » tenaient ensemble des choses de Dieu. Effective- » ment, le mounchi Chandarban chah Jahani a écrit » en persan un ouvrage qui contient les conversations » pieuses de ces grands personnages (2). »

De même que Kabir, Baba Lal est considéré comme fondateur d'une secte hindoue qui porte

---

(1) *Ayeen Akbery*, II, 16.
(2) *Araïch-i mahfil*, 176.

son nom, je veux parler de celle des *Baba-lali* (1).

DOLA.

« Chah Dola, l'essence des contemplatifs, fut d'a- » bord esclave de Kamaïandar Sialkoti (2); mais l'a- » mitié des fakirs rendait son état heureux. Il voyait » surtout souvent le saïd Nadir, et jouissait de son » édifiante compagnie. Nadir vint à mourir et jeta sur » chah Dola un dernier regard qu'animait la faveur » céleste. Aussitôt celui-ci entra dans un nouvel état ; » sa vue intérieure se purifia et put voir la lumière » spirituelle. Puis étant venu de Sialkot à Tchoti Gou- » jarat (3), il y fixa sa résidence ; y bâtit des réser- » voirs (4), des puits, des mosquées, des ponts et » embellit ainsi cette ville alors peu florissante. Il fit » construire entr'autres un pont fort solide à cinq kos » d'Amn-abad sur la rivière de Dek dans la grande » route qui conduit à Lahore ; et procura ainsi un » avantage immense à un nombre infini de personnes. » Sa générosité était telle, que, s'il eût été le contem- » porain d'Hatim (5), personne n'aurait cité le nom

---

(1) *Asiatic Researches*, XVI, 26 et 53.

(2) L'ouvrage original persan qui a servi de base au travail d'Afsos porte کهایدیره ساکن سیالکوت.

(3) چهوتی گجرات le petit Guzarate.

(4) Proprement, *des étangs*, تالاب.

(5) Cet arabe, célèbre par sa générosité, est le héros d'un roman persan qui a été récemment traduit en anglais par M. Forbes, laborieux et estimable orientaliste. Il en existe une traduction hin-

» de celui-ci. Quelque chose que lui offrissent ses contemporains qui venaient le visiter, de près et de loin, en fait d'or, de denrées et d'autres objets, ils retiraient de lui deux ou quatre fois autant. En la dix-septième année du règne d'Alam-guir (1), ce saint personnage remit son ame à Dieu et fut enseveli près de la ville qu'il avait placée, par son séjour, dans un état prospère, ville où sa châsse est encore aujourd'hui un lieu fréquenté de pélerinage (2). »

ZOUHOUR.

« Le saïd Chah Zouhour était un homme d'un grand sens et d'une grande piété, aucun fakir ne pouvait lui être comparé quant à l'éloignement qu'il avait pour le monde, et à l'austérité de sa vie. Il fit bâtir près d'Ilahabad un monastère fort petit et construit simplement en terre, qui existe encore.

» Il se plaisait à se livrer aux pratiques les plus pénibles de la dévotion, comme à réciter les prières à rebours (3). Sa sainteté l'élevait au-dessus de tous

---

doustani, sous le titre emphatique de آرایش محفل c'est-à-dire *l'ornement de l'assemblée*, titre que porte aussi l'ouvrage d'Afsos que j'ai souvent cité. — *Catalogue manuscrit des livres hindoustani, persans et arabes du Collége de Fort-William à Calcutta.*

(1) Plus connu sous son autre titre honorifique d'Aurang-zeb اورنگ زیب c'est-à-dire *ornement du trône*. La dix-septième année de son règne correspond à l'an 1675 de J. C.

(2) *Araïch-i mahfil*, page 185.

(3) Singulière pratique de piété. *Voyez* Golius, *Lexicon arab. lat.*, p. 2453, au mot نكس.

» ses contemporains, et ses miracles avaient rendu
» son nom célèbre. J'ai entendu raconter celui-ci par
» mon père : Le défunt nabab Omdat-ulmoulk Amir
» khan, gouverneur d'Ilahabad, fut atteint d'une affreuse
» maladie chronique. Il eut en vain recours aux méde-
» cins les plus habiles, ils ne purent le guérir. Un jour
» un des seigneurs qui l'approchaient ayant fait devant
» lui l'éloge de chah Zouhour, le nabab ressentit le
» desir de voir ce contemplatif, et le fit prier de venir
» le visiter. En entrant dans les appartemens du prince,
» Chah Zouhour prononça ces mots : *Les prières des*
» *fakirs attirent la miséricorde de Dieu; leur pré-*
» *sence éloigne le malheur.* A l'instant la maladie
» perdit de son intensité, et le nabab se trouva soulagé.
» Enfin, dans quelques jours, le grand médecin se ren-
» dit aux prières du saint personnage et accorda au
» nabab une parfaite guérison. *Non, il ne faut pas*
» *avoir confiance aux remèdes seuls, les prières*
» *des fakirs sont quelquefois plus efficaces.*

» Chah Zouhour était imamien et de la chaîne spi-
» rituelle nommée Tchichti (1). Ses excellens maîtres
» furent aussi des contemplatifs, surtout le saïd Chah
» Fath Mohammed, qui était extrêmement distingué
» dans les sciences extérieures et intérieures, et très-
» célèbre dans son siècle. Beaucoup de gens recon-
» naissent sa sainteté et rapportent de lui des faits sur-
» naturels. J'en ai entendu raconter plusieurs par

(1) سلسله چشتيه *Voyez*, dans la première partie, l'article sur Mouïn-uddin Tchichti.

» Mian chah Golam-i raçoul, descendant direct de » chah Zouhour Mohammed, lequel était très-religieux » et très-véridique (du reste je ne sais si Golam-i ra- » çoul vit encore, et j'ignore aussi quel est celui qui, » dans cette lignée, tient le premier rang spirituel » (سجادهٔ نشین). Je suis né en présence de chah Fath » Mohammed. On raconte qu'il se flattait d'être âgé » de trois cents ans et d'avoir vu bâtir la forteresse » d'Ilahabad, en quoi la plupart des gens le considé- » raient comme véridique. Il est en effet possible que, » dans ces derniers temps, Dieu ait voulu faire » naître dans la famille du prophète (1) une per- » sonne d'une nature extraordinaire et qu'elle ait vécu » autant d'années. Ce qu'il y a de certain, c'est que » cet homme distingué a poussé sa carrière jusqu'en » ces derniers temps. Mon père a eu plusieurs fois » l'honneur de le voir; il reconnaissait la réalité de » ses miracles et parlait souvent de l'efficacité de ses » amulettes. Ce serviteur de Dieu était réellement » plein de qualités morales et avait revêtu le manteau » de la pauvreté spirituelle. Mais comme on finit tou- » jours par mourir, le gain de la vie n'étant autre chose » que la mort, il termina son existence à Ilahabad. » On ne connaît ni sa secte ni sa descendance spiri- » tuelle et temporelle (2). »

---

(1) Les *saïd* sont de la famille de Mahomet, dont ils descendent par Houçaïn.

(2) *Araïch-i mahfil*, p. 83.

HAZIN.

« Il y a à Bénarès un grand nombre de sépulcres » musulmans, parmi lesquels on distingue celui du » cheikh Mohammed Ali Hazin Guilani (1). Ce saint » personnage avait, de son vivant, fait construire son » tombeau, et venait quelquefois le jeudi (2) s'asseoir » auprès et distribuer des aumônes. *Il voit sans effroi » approcher la mort, celui qui la considère comme » l'entrée à l'immortalité; que dis-je? la mort ne » fait pas changer d'état l'homme qui a su mourir, » même dans sa vie* (3).

» Le cheikh dont nous parlons réunissait aux scien- » ces intérieures les extérieures. Son habileté à écrire » tant en vers qu'en prose était son plus petit mé- » rite (4). Il fut la gloire des écrivains de son temps » et il doit servir de modèle à ceux du nôtre. Il se rendit

---

(1) Ou du Guilan, non pas qu'il y fût né, car il vit le jour à Hispahan en 1692; mais parce qu'il en était originaire et qu'il y résida long-temps. — Belfour, *the Life of Ali Hazin, written by himself*, pag. 50, 135, 169.

(2) Jour spécialement consacré, comme nous l'avons déjà vu, à la commémoration des trépassés et aux exercices religieux faits pour le repos de leur âme.

(3) جو بقا اپنی فنا سمجھی وی دکھ بھرتی نہین
مر متی جو زندگی مین وی کبھو مرتی نہین

(4) Il a laissé des recueils de poésies ou *diwans*, et des mémoires très-intéressans, qui viennent d'être publiés en anglais par M. F. C. Belfour, aux frais de l'*Oriental translation fund*, sous le titre de *The life of M. A. Hazin, written by himself.*

» dans l'Hindoustan pendant le règne de Mohammed » chah. Après être resté quelques années à Dehli (1), » il vint à Bénarès où il vécut dans l'angle de la soli- » tude, n'allant jamais voir qui que ce fût, ni les grands » ni les petits ; et loin de rien recevoir de personne, » donnant fréquemment aux pauvres selon ce que ses » moyens lui permettaient. Sa vie fut constamment » irréprochable ; il ne ressentait d'autre desir que celui » d'être uni à Dieu. Il avait des révélations et le don » des miracles ; on dit même que le soleil lui était sou- » mis, et qu'à son gré il pouvait opérer d'autres pro- » diges non moins extraordinaires.

» Tout le monde sait que ce contemplatif sans hy- » pocrisie, loin de conseiller au nabab d'Aoude Chouja- » uddaula d'attaquer les Anglais, l'avait au contraire » sagement engagé à rester en paix avec eux. Il mou- » rut après la déroute de Baxar (2), en 1180 (1766- » 67) et alla habiter le paradis (3). »

---

(1) Ce fut là qu'il écrivit ses Mémoires, qui ne vont pas au-delà de cette époque, ouvrage où respire la piété la plus fervente et qui donne une idée fort avantageuse d'Hazin. On voit par sa lecture qu'il avait des idées très-larges relativement à la religion, ce qui rentre du reste tout-à-fait dans l'esprit du Coran et le système des sofis. On y lit qu'il connaissait le christianisme par les livres saints et les missionnaires chrétiens ; mais loin de se convertir, il s'affermit davantage dans sa croyance.

(2) بکسر Ville de la province de Bahar, célèbre par la grande victoire que les Anglais remportèrent près de là en 1764 sur les armées réunies de Chouja-uddaulah et de Cacim khan, nabab du Bengale. Hamilton, *East-India Gazett.*, I, 304.

(3) *Araïch-i mahfil*, pag. 88.

Rien ne serait plus facile que de prolonger ce mémoire en parlant de plusieurs autres saints vénérés dans l'Inde musulmane et qui ont acquis de la célébrité. J'ai trouvé, dans les ouvrages hindoustani que j'ai pu consulter, des notices sur plus de cent *pirs* intéressans à connaître; mais ne voulant ni ne pouvant parler de tous ceux qui méritaient une mention particulière, j'ai dû me borner à un petit nombre. J'ai donné des articles spéciaux sur vingt personnages, et incidentellement des notes sur un nombre à-peu-près égal. Je crois que c'est suffisant et que je dois m'appliquer ces vers de mir Taki (1) :

« Quelque chose que tu aies encore à dire, quelque » importante qu'elle te paraisse, le sceau du silence » est à présent préférable; il vaut mieux renoncer à » parler. »

کتنی وسعت تری بیان میں ھی
کتنی طاقت تری زبان میں ھی
لب پر اب مہر خامشی بہتر
یان سخن کی فرامشی بہتر

(1) *Koolliyat meer Tuqee.* Calcutta, 1811, pag. 910.

Notice des ouvrages arabes, persans et turcs imprimés en Égypte.

On sait que le pacha actuel d'Égypte, imitant une institution qui existe depuis un siècle à Constantinople, et qui a commencé à porter d'heureux fruits, a fondé, il y a environ dix ans, une imprimerie à Boulac, dans les environs du Caire. Cette imprimerie publie à la fois des ouvrages arabes, persans et turcs. La langue arabe est celle des indigènes. Le turc est la langue maternelle du pacha et de la plupart des membres de son gouvernement. La langue persane est également cultivée par beaucoup d'Arabes et de Turcs.

Il nous a paru intéressant de faire connaître les ouvrages qui ont déjà été mis au jour et qui sont parvenus à notre connaissance. Si jamais l'on a pu dire que la littérature est l'expression de la société, ce doit être à l'occasion d'une nation qui naît, pour ainsi dire, à la civilisation, et qui, dédaignant l'ordre d'idées où elle avait vécu jusqu'ici, se porte vers un monde presque nouveau pour elle. On verra qu'à l'exception des livres qui traitent des premiers élémens du langage, ces ouvrages appartiennent presque tous aux sciences et aux arts de l'Europe moderne, particulièrement en ce qui concerne l'art militaire. Dans ce siècle, où l'on vise surtout aux intérêts matériels et aux moyens de s'en assurer la possession, le gouvernement égyptien n'a pas encore songé à multiplier par la voie de la presse les anciens traités historiques et géographiques des

Arabes et des Persans, qui constituent pourtant en grande partie la littérature nationale. Chose singulière, et qui montre bien ce que peut une curiosité savante! c'est chez nous que ces ouvrages sont le plus goûtés. Au reste une partie des traités que nous allons indiquer avaient déjà été publiés à Constantinople.

OUVRAGES DE GRAMMAIRE.

1. مراح الارواح, ou *Repos des Esprits; grammaire arabe d'Ahmed Ibn-Massoud;* un vol. *in-8.°* imprimé en 1244 de l'hégire (1828 de J. C.).

2. *Ouvrage grammatical arabe*, sans nom d'auteur; un vol. *in-8.°* même année.

3. *Ouvrage grammatical arabe;* un vol. *in-8.°* même année.

4. *Ouvrage grammatical arabe;* un vol. *in-8.°* même année.

5. *Conjugaisons arabes;* un vol. *in-8.°*

6. *Traité du prétérit et de l'imparfait*, en arabe; un vol. *in-8.°* 1244 (1828).

7. Les six traités précédens, réunis en un seul volume.

8. *Ouvrage grammatical arabe*, avec des gloses marginales dans la même langue; un volume *in-4.°* 1241 (1825).

9. *La Djaroumia*, grammaire arabe; un volume *in-12;* 1239 (1824).

Ce traité est un des premiers qui aient attiré l'attention en Europe, lorsqu'après la renaissance des lettres et des arts, on s'y occupa des langues orientales. Il existe

une traduction latine et un commentaire sur ce traité par le P. Thomas Obicini, de Novare.

10. *Commentaire sur la Djaroumia*, en arabe; un vol. *in-8.°* 1242 (1826).

11. *Traité sur la philosophie du langage*, en arabe et en vers; un vol. *in-18*, 1241 (1826).

DICTIONNAIRES.

12. *Dictionnaire persan-turc*, par *Hayret Effendi*, suivi d'une *Grammaire persane à l'usage des Turcs;* un vol. *in-8.°* 1242 (1826).

13. *Dictionnaire poétique persan-turc*, par *Vehby* (وهبی); un vol. *in-8.°* 1245 (1830).

14. *Dizionario italiano e arabo, che contiene in succinto tutti i vocaboli che sono più in uso e più necessari per imparar a parlare le due lingue correttamente;* un vol. *in-4.°* 1238 (1821).

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La première renferme tous les mots vulgaires disposés par ordre alphabétique. Dans la seconde, on trouve une partie de ces mêmes mots classés suivant les objets auxquels ils se rapportent.

HISTOIRE.

15. *Annales de l'empire othoman*, par *Vassif-effendi*, depuis l'an 1166 de l'hégire (1752) jusqu'à l'an 1189 (1775); un vol. *in-4.°* 1243 (1827).

Ces annales avaient dejà été imprimées à Constantinople, et M. Caussin de Perceval fils en a extrait le

récit de la guerre de la Turquie contre les Russes, qu'il a publié en français.

16. *Chronique othomane*, en turc, par *Anveri effendi*, depuis l'an 1173 (1759) jusqu'en 1183 (1769); un vol. *in-4.°*

Ce n'est ici que la deuxième partie de l'ouvrage, la seule que j'aie sous les yeux. Cette partie commence à la page 132 et finit à la page 265.

17. *Essai sur l'Histoire de Russie*, en turc, d'après l'*Histoire de Catherine II*, par Castéra, un vol. *in-4.°* 1244 (1829).

Cette traduction a été faite, il y a une vingtaine d'années, par Jakovaki Argyropoulo, employé du Divan. Comme dans l'ouvrage français, on rencontre beaucoup de noms de localités et de dignités, tels que *Cronstadt*, *Revel*, *Sénat*, tout-à-fait inconnus aux Orientaux. Le traducteur a eu soin de les expliquer en marge. A la fin est un tableau du Gouvernement et des forces de l'empire russe.

RELIGION MUSULMANE.

18. جوهريه بهيه احمديه في شرح الوصيه المحمديه *La perle précieuse d'Ahmed, servant de commentaire sur les préceptes de Mohammed*, ou *Commentaire sur l'Exposition de la religion musulmane, de Mohammed, fils de Pir Ali Berkevi*, par *Cadi Zadeh Ahmed;* le texte et le commentaire sont en turc; un vol. *in-8.°* 1240 (1825).

Cet ouvrage avait déjà été imprimé à Constanti-

nople. M. Garcin de Tassy en a donné une traduction abrégée en français avec des notes.

19. *Préceptes de la religion musulmane,* en turc, par *Durikta* (دريكتا); un vol. *in-8.°* 1245 (1830).

20. *Traité de la religion musulmane,* en turc; un vol. *in-8.°* 1243 (1828).

21. مشارع الاشواق الى مصارع العشاق و مثير الغرام الى دار السلام, *Les routes de l'empressement vers les rendez-vous des amans, et le guide de la passion vers le séjour de la paix,* ou *Traité du mérite et des devoirs de la guerre sacrée,* c'est-à-dire de la guerre que les Musulmans sont obligés de faire aux peuples qui ne sont pas de leur religion; un vol. *in-8.°* 1242 (1826).

Cet ouvrage est rédigé en arabe, et renferme les divers passages de l'Alcoran et des autres livres religieux qui sont dirigés contre les Chrétiens, les Juifs et les Idolâtres. Il existe plusieurs traités arabes du même genre. Le célèbre *Boha-eddin,* auteur de la vie de Saladin, en avait composé un (1).

LITTÉRATURE.

22. كتاب التقاط الازهار في محاسن الاشعار, *Recueil de poésies arabes;* un vol. *in-18,* 1242 (1827).

Ces fragmens avaient déja été recueillis et publiés avec une traduction et des notes, sous le titre d'*Anthologie arabe*, par M. J. Humbert, de Genève.

---

(1) *Voyez* mes Extraits des Chroniques arabes relatives aux guerres des Croisades, *Observations préliminaires,* pag. xiv.

Cette réimpression de l'ouvrage de l'orientaliste genevois, dans un pays où une partie de ces mêmes fragmens avaient été originairement composés, est la meilleure preuve du bon goût qui avait présidé au choix primitif.

23. *Le Gulistan de Sadi*, en persan; un volume *in-8.°* 1243 (1828).

24. *Pend-nameh*, ou *Livre des conseils*, en vers persans, par le scheikh *Ferid-eddin Attar*; un vol. *in-8.°* 1243 (1828).

C'est l'ouvrage publié, avec une traduction et des notes, par M. Silvestre de Sacy.

25. *Vers turcs adressés au pacha actuel d'Égypte, Mohammed Ali, au sujet de ses exploits*; un vol. *in-12*, 1242 (1826).

ART ÉPISTOLAIRE ET MODÈLES D'ACTES DE TOUT GENRE.

26. *Modèles de lettres à toutes sortes de personnes, et actes de tous genres*, en arabe, un vol. *in-8.°*

27. *Art épistolaire*, en arabe, par le scheikh *Meri* (مرعى); un vol. *in-8.°* 1242 (1826).

28. رياض الكتبا و حياض الادبا, *Jardin des secrétaires et bassins des personnes bien élevées*, ou *Recueil de lettres et de requêtes de tout genre*, en turc, par *Hayret effendi*; un vol. *in-4.°* 1242 (1826).

Hayret effendi était secrétaire d'un fonctionnaire turc, et ses lettres passent pour des modèles. Le recueil se compose de huit jardins ou livres, dont le premier renferme les lettres adressées au Sultan, le

second les lettres adressées aux principaux fonctionnaires du Sérail, le troisième les lettres adressées au Grand-vizir, le quatrième les lettres adressées au Mufti, le cinquième les pièces relatives aux Mollas et professeurs de collége, &c.

SCIENCE DU CALCUL ET GÉOMÉTRIE.

29. *Traité du calcul,* en arabe, par le scheikh *Schehab-eddin Ahmed Ibn-Mohammed;* un vol. *in-8.°* 1241 (1826).

30. *Barrême* ou *Comptes faits,* en turc, un vol. *in-18.*

31. *Élémens de géométrie,* en turc; un volume *in-8.°*

32. *Géométrie et arpentage,* en turc; un vol. *in-8.°* avec planches lithographiées; 1240 (1825).

33. *Calendrier copte et arabe,* un vol. *in-18;* 1240 (1825).

34. *Calendrier turc pour l'année 1245 de l'hégire;* un vol. *in-18,* 1245 (1830).

SCIENCES MÉDICALES.

35. *Élémens des sciences médicales,* en arabe, d'après le traité de Fr. Vacca, professeur à l'Université de Pise; deux vol. *in-8.°* 1242 (1826).

36. Le quatrième d'entre les cinq livres du *Traité des opérations chirurgicales,* en turc, par *Schany Zadeh* (شانى زاده); un vol. *in-4.°* 1244 (1829).

On peut consulter sur ce traité la notice qui en a

été publiée par M. Bianchi, d'après un exemplaire complet publié à Constantinople.

AGRICULTURE ET ARTS INDUSTRIELS.

37. *Code agricole,* en arabe; un volume *in-8.°* 1245 (1830).

38. Même ouvrage que le précédent, en turc.

Cet ouvrage traite du débordement périodique du Nil, de l'époque des semailles, &c.

39. *Art de teindre la soie,* en arabe, d'après le traité français de Macquer; un vol. *in-4.°* 1238 (1823).

ART MILITAIRE.

40. قانوننامه انقياد و اطاعت عسكريه, *Principes de la discipline et de la conduite des troupes,* en turc; un vol. *in-8.°* 1245 (1830).

41. *Exercices des troupes,* en turc; un volume *in-8.°* 1245 (1830).

42. القانون الثاني في درس العسكرى, *Seconde règle des leçons militaires,* en arabe; un vol. *in-8.°* 1239 (1824).

43. Même ouvrage que le précédent; un volume *in-12,* éd. 1242.

44. تعليمنامه پياده عسكرى, *École du fantassin;* un vol. *in-8.°* avec planches, 1239 (1824).

45. خدمة الاونباشية, *Service du caporal,* en arabe; un vol. *in-8.°* 1246 (1830).

46. خدمة الچاويش, *Service du sergent,* en arabe; un vol. *in-8.°* 1244 (1828).

47. اورطه تعليمى بيان, *École du bataillon*, en turc; un vol. *in-8.°* 1240 (1824).

48. الاى تعليمر, *École du régiment et évolutions de ligne*, en turc; un vol. *in-8.°* 1240 (1824).

49. *Mines en usage à la guerre*, en turc; un vol. *in-8.°* avec planches, 1239 (1825).

Cet ouvrage, déjà imprimé à Constantinople, fut rédigé sous Sélim III, d'après les traités français du même genre, par Hossein Refky, professeur-adjoint de l'école de géométrie à Constantinople.

50. رسالة خمبره جدولنك, *Art de lancer les bombes*, en turc; un vol. *in-8.°* 1239 (1823).

NAVIGATION ET MARINE MILITAIRE.

51. رسالة في قوانين الملاحة عملا, *Traité de la navigation pratique*, en turc, d'après le traité français de M. l'amiral Truguet; un volume *in-12*, 1242 (1826).

Cet ouvrage avait déjà été imprimé à Constantinople. On sait que M. Truguet, se trouvant encore capitaine de vaisseau, fut envoyé par le roi Louis XVI à Constantinople, pour donner aux Turcs des leçons de navigation et de tactique navale. Ce traité est un de ceux qu'il rédigea pour ce peuple, encore si arriéré.

52. قانوننامه بحريه جهاديه, *Réglemens de marine militaire*, en turc; un volume *in-8.°* avec planches, 1242 (1827).

53. *Réglemens de marine*, en turc; un volume *in-8.°* 1242 (1827).

54. اصول المعارف في وجه تصفيف سفاين دونغما وفن,

تدبير حركاتها, *Traité de l'alignement des vaisseaux de guerre et de leurs manœuvres;* un vol. *in-4.°* en turc, 1242 (1826).

55. تعليمنامه طوبجيان جهاديه بحريه, *École de l'artillerie de la marine*, en turc; un vol. *in-8.°*

Tous ces ouvrages, à l'exception du n.° 25, ont été successivement envoyés, au nombre de plusieurs exemplaires, par le gouvernement, à M. Jomard, ancien membre de l'Institut d'Égypte, et qui, par ses conseils et ses soins assidus, n'a pas cessé de travailler à l'amélioration de l'état moral et industriel du pays. M. Jomard en a déposé une suite complète à la Bibliothèque du Roi, et une autre à la Bibliothèque de l'Institut. Il a de plus offert à la Société asiatique les n.os 1, 7, 8, 9, 10, 49 et 52.

L'imprimerie de Boulac a été organisée d'après les conseils de dom Raphaël, ancien professeur d'arabe vulgaire à l'École des langues orientales vivantes, établie à Paris près la Bibliothèque du Roi. Le principal employé de l'établissement est un Égyptien qui a étudié à Milan en 1819, en même temps qu'Osman bey, aujourd'hui major général en Égypte. Cependant les ouvrages dont on vient de voir la suite, se ressentent, sous le rapport de l'exécution, des difficultés que rencontre toujours un établissement au moment de sa formation. Aucun ne porte de frontispice, plusieurs même manquent de titre et de nom d'auteur : à peine si les pages y sont marquées. Sans doute les personnes chargées de diriger une institution si utile, réaliseront peu à peu les diverses améliorations dont elle est sus-

ceptible ; à cet égard elles n'ont pas de meilleur exemple à suivre que ce qui se pratique maintenant en Europe. L'imprimerie de Boulac recevra bientot une impulsion salutaire de la mission des jeunes Égyptiens, dont M. Jomard dirige les études en France depuis 1826 ; cette mission fournira des sujets capables de transporter du français en arabe les ouvrages les plus utiles à la civilisation ; déjà le scheikh Refaa, l'un d'eux, qui s'est formé ici dans l'art de traduire, est arrivé au Caire, et se dispose à entrer en fonctions.

Telle est la marche rapide du temps, qu'à peine il a été rendu compte de la Gazette arabe et turque du Caire (*Voyez* le cahier de septembre). Nous avons à parler d'une gazette du même genre, publiée à la Canée, dans l'île de Candie : celle-ci est rédigée en turc et en grec moderne ; elle porte en turc le titre de وقايع كريديه ou *Événemens de Crète*, et en grec celui de ΚΡΗΤΙΚΗ ΕΦΗΜΕΡΙΣ ou *Journal crétois*. C'est le gouvernement égyptien qui, à peine affermi dans l'île de Candie, a établi ce moyen de publicité.

Le numéro de la Gazette de Candie que nous avons sous les yeux, renferme certaines dispositions du gouvernement par rapport à la salubrité du pays. On sait qu'en effet le choléra-morbus et d'autres fléaux du même genre, n'affligent pas seulement l'Europe, mais les contrées orientales, particulièrement l'Égypte. M. Bianchi nous apprend, qu'à l'exemple de ce qui se pratique chez nous, l'autorité a soin de détacher ces sortes de pièces pour les imprimer sur placard et les afficher dans les lieux publics. Que de nouvelles

idées de telles mesures doivent faire naître dans les esprits!

REINAUD.

Notice sur une médaille mongole de Ghazan khan, traduite de l'allemand par M. JACQUET (1).

Le Musée Asiatique de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg a reçu une collection de monnaies orientales très-curieuses, dont cinq, très-bien conservées, appartiennent à Ghazan; elles ont toutes été frappées en l'an 700 de l'hégire (1300) à *Basra, Bagdad, Schiraz* et *Dameghan*. Ces monnaies sont remarquables par la légende mongole très-nettement tracée sur l'une des faces où l'on lit, à gauche [illegible] *par la puissance de Dieu;* puis au centre le nom arabe de Gazan (غازان); et à droite [illegible] *Monnaie* (cusum) *de Ghazan.*

Cet exemplaire prouve l'existence de monnaies de pareille fabrique, qui étaient encore inconnues à M. Fræhn, aussi bien qu'aux autres numismates orientaux, et l'empreinte, qui est très-nette, permet de rectifier la lecture de la légende d'une autre médaille. J'avais lu, sur une monnaie d'Argoun (*Voyez* mes *Forschungen* u. s. w. pag. 209) (2),

---

(1) Cette notice a été publiée par M. Schmidt de Saint-Pétersbourg, comme supplément à son *Appendix critique et philologique à l'édition des Lettres mongoles d'Argoun et Œldjhaïtou*, publiée par M. Abel-Rémusat. Saint-Pétersbourg, 1824 (3 pp. 8.°).

(2) Cette monnaie d'Argoun khan (qui appartient également au Musée Asiatique de l'Académie Impériale) porte cette inscription mongole : [illegible] ce que M. Schmidt interprétait ainsi : *Le lieutenant du Khakan, Argoun khan* (dont la gloire est) *répandue* (au loin). *Argoun*

le dernier mot de cette légende, [illegible] *répandu*; c'est [illegible] qu'il faut lire. [illegible] signifie en mongol *frapper*, [illegible] *faire frapper*, et c'est ce dernier mot employé au participe, qui paraît sur ces monnaies. Toutes les cinq portent aussi, sous la légende arabe au centre, trois caractères que j'incline à regarder comme tibétains, mais dont cette détermination n'assure pas mieux la lecture. Le premier est un *tcha* tibétain très-bien formé, le second peut se lire *kra* ou *gra*, et le troisième *râ*. Il se peut que ces trois caractères signifient *Tchakrarâdja* et se rapportent au titre du grand khan dont ces monnaies, contre l'usage, ne feraient aucune mention, si l'on se refusait à admettre cette conjecture. On sait que Koubilaï reçut des lamas tibétains le titre indien de *Tchakravarti* (Dominateur du monde, ou Celui qui tourne la roue, en mongol *Kourdoun-i-ergigoulaktchi*); et qu'il est toujours appelé *Tchakravarti* dans les livres mongols où il est question de lui (Conf. *Forschungen*, u. s. w. p. 151). Koubilaï, il est vrai, n'existait plus au temps de Ghâzan, mais son appellation honorifique peut avoir été continuée par l'usage aux grands khans qui sont venus après lui.

On a des monnaies de Ghazan frappées dans d'autres villes avec la même légende mongole (que personne n'avait encore expliquée); on en trouve dans Tychsen, *Mémoires de l'Acad. de Göttingue*, tom. X, pl. IV, n.° 57 (pag. 18, Conf. *Mémoires*, tom. XIV, pag. 94, et *Museum cuf. Borg.* d'Adler, tom. II, pag. 179), dans les *Nouveaux mémoires de Göttingue*, tom. III, pl. I, n.° 14 (pag. 20 du mémoire *De numis Selgiuc. et Mogolorum*), et dans les *Numismata orient. illustr.* de Marsden, tom. 1, pl. XV,

---

khan diffusus. En adoptant la nouvelle interprétation, il faudra suppléer و entre le dernier et l'avant-dernier mot. C'est du mongol [illegible] adouci en [illegible] que s'est formé le mot persan داروغه *surintendant*, introduit dans l'hindoustani. — E. J.

n.° CCLXXV (1). On retrouve sur toutes ces monnaies, plus ou moins nettement exprimés, les trois caractères que je regarde comme tibétains; mais ils ne se présentent jamais sur celles des autres Houlagouïdes (2).

Observations supplémentaires.

M. Castiglioni a fait graver, dans le magnifique ouvrage qui porte le titre de *Monete cufiche, &c.*, une monnaie bilingue fort curieuse. « Elle avait déjà été publiée par » Adler et décrite par T. C. Tychsen, mais d'après des » exemplaires tellement frustes et rognés, qu'on ne pouvait » la déchiffrer. M. Klaproth en a depuis décrit une autre » (*Ueber die Sprache und Schrift der Uiguren*) : il lit » ainsi la légende qui est sur la marge du revers ضرب سنة » تسعين و ستمايه *frappé l'an 690.* Il se trouve de plus au » revers le chiffre ou monogramme (georgien) de Vakhtang, » roi de Georgie. On voit par ce fait qu'avant l'année 690 » de l'hégire, les rois de Géorgie étaient rentrés en posses- » sion de leur capitale. » La légende du revers doit singu-

---

(1) La légende de ce dernier exemplaire est assez lisible; je la reproduis ici :

[illegible]

[illegible] (*sic*)

عاران محمود

[illegible] و

. . . . [illegible] . . .

M. W. Marsden ne mentionne pas les deux dernières lignes; je crois lire . . . [illegible] avec le [illegible] *t* au lieu du [illegible] *d*, et le [illegible] au lieu du [illegible].

(2) L'absence de ces trois lettres tibétaines sur les monnaies des autres Houlagouïdes n'est pas favorable à l'explication qu'en donne M. Schmidt par l'appellation honorifique de Koubilaï khan. — E. J.

lièrement modifier cette opinion de M. Castiglioni. Il ajoute dans les *Correzioni ed aggiunte* : « Le Dr. Fræhn, qui a » décrit une monnaie semblable à celle-ci (*Beytrage,* S. 53) » a remarqué que la dernière ligne du revers contient, en » caractères arabes, le nom d'Argoun khan des Mongols » de Perse (683-690 de l'hégire); le même nom se lit sur » la monnaie que j'ai fait graver : je ne l'avais pas remar- » qué d'abord. Le musée de Milan possède encore un » autre exemplaire dont l'inscription du revers est toute en » caractères mongols. »

Sur la face on lit ces mots :

بسم الاب

والابن وروح

القدس اله

واحد ✝ .....

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Dieu unique.... (la légende marginale est effacée).

Les traits indéchiffrables qui suivent la croix ne sont peut-être que le monogramme de Vakhtang retrouvé sur d'autres exemplaires.

Il eût été à desirer que M. Klaproth eût donné l'explication de la légende mongole qui se lit au revers; j'essaierai de suppléer à cette omission; je crois pouvoir lire (autant du moins que la rudesse de la gravure me permet de reconnaître les traits) :

(*sic*) [illegible]

[illegible]

[illegible] (*sic*, pour [illegible])

(*sic*) [illegible].....

.... ارعون

exactement comme sur l'exemplaire que M. Schmidt décrit dans ses *Forschungen*, moins la faute contenue dans le dernier mot. Cette légende prouve que les rois de Géorgie étaient encore à cette époque vassaux d'Argoun, lieutenant du Khagan, et que le monogramme géorgien placé dans un coin de la monnaie n'était considéré que comme un *Tamgha*.

M. Erdman (*Numophylacium Casan*) cite une monnaie de l'Houlagouide *Abousaïd Bahadour*, présentant une légende mongole. Adler, Tychsen, M. Fræhn (*De Numorum Bulgharicor.*) mentionnent quelques monnaies où les Djoudjides *Toktöghou khan*, *Ouzbek khan*, *Djanibek hhan* et *Touktamisch khan*, ont inscrit leurs noms en caractères ouigours. M. Klaproth (*Voyage au Caucase*, ed. fr.) en décrit une de *Toktöghou* qui porte [illegible] et une autre de *Djanibek* qui porte [illegible].

M. Castiglioni a aussi publié une médaille de Djanibek sur laquelle on peut reconnaître la même inscription, mais il l'a fautivement transcrite dans son texte — E. J.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 5 septembre 1831.

M. Fleischer envoie au Conseil un exemplaire de son ouvrage *Abulfedæ historiæ Anteislamica*, qu'il vient de publier. M. Reinaud est chargé de faire un rapport sur cet ouvrage.

M. Rifaud écrit pour faire connaître que M. Agoub, chargé par le Conseil d'examiner le Voyage en Égypte qu'il a publié, en a été empêché par le mauvais état de sa santé, et il demande que le Conseil renvoie son ouvrage à un autre commissaire. Le Conseil charge M. Marcel de

ce travail, et arrête qu'il en sera donné avis à M. Rifaud.

La commission des fonds fait son rapport sur la demande relative à la gravure d'un corps de poinçons zends, et annonce que l'état de la caisse permet d'ouvrir le crédit demandé. En conséquence, le Conseil arrête que la somme nécessaire sera affectée à la gravure du caractère zend.

M. l'abbé de Labouderie fait son rapport sur la nouvelle traduction du Pentateuque par M. Cahen. Le Conseil, délibérant sur la demande d'une souscription adressée par M. Cahen, exprime le regret que cet ouvrage ne rentre pas assez dans le cercle des travaux de la Société.

Etymologie du nom de Ziagatara, que les Japonais donnent à l'Europe.

Les Japonais, dont la méfiance est encore plus inquiète que celle du gouvernement Chinois, semblent vouloir se préserver de tout contact avec les autres nations en se renfermant dans leurs îles et en repoussant, même par la peine de mort, le navigateur égaré qui a touché par un naufrage à d'autres terres que celles du Japon. Aussi se sont-ils placés de leur propre volonté à l'égard de l'Europe, dans la même situation où les Européens sont contraints de demeurer à l'égard des empires Chinois et Japonais. Ils se refusent à eux-mêmes de pénétrer dans des contrées dont ils s'empressent de connaître les sciences, les mœurs et un peu même la géographie, puisqu'ils copient nos cartes avec autant d'intérêt que nous copions les leurs, quand nous pouvons en obtenir une communication illicite. De cette dissociabilité il résulte que les Japonais sont obligés d'emprunter aux livres qui leur sont apportés, toutes les notions scientifiques des autres peuples et spécialement celles qu'il est le plus utile de recueillir par des observations personnelles, les notions géographiques. Ils ont depuis long-temps adopté toutes les recherches des Chinois ou

plutôt ils ont copié leurs livres, et l'on peut dire que c'est la littérature chinoise qui a importé l'Asie (1) au Japon. Or, l'on peut croire que l'Europe n'y était pas même connue de nom avant la dynastie chinoise des Ming. Enfin les Portugais, et bientôt les autres nations commerçantes de l'Europe, parurent dans les mers de l'archipel oriental, soumirent de vastes royaumes et y établirent des colonies, souvent de manière à faire oublier les populations primitives et à renouveler la face du pays. Après quelques guerres entre les conquérans, il ne resta plus dans la Polynésie asiatique que trois nations enropéennes, les Portugais, les Espagnols et les Hollandais. Elles avaient déjà établi des relations commerciales avec la Chine; elles en établirent bientôt avec le Japon. Mais les deux peuples catholiques ayant été, peu de temps après, exclus de tous les ports de l'empire, les Hollandais seuls continuèrent d'être en rapport avec le Japon et furent confinés à Dezima, espèce de lazaret établi contre la civilisation européenne. Cette civilisation depuis lors n'a pas cessé d'être représentée exclusivement par les Hollandais; aussi furent-ils considérés par les Japonais comme le plus riche et le plus puissant des peuples de l'occident; on sait quelle part de l'Europe ils ont reçue dans les mappes gravées au Japon sur leurs dessins ou d'après leurs instructions; l'Europe est un petit pays de mince apparence à côté du grand royaume de Hollande.

C'est à partir de ce temps qu'il se fit une grande séparation, dans le système ethnographique des Japonais, entre l'Europe des cartes et l'Europe commerçante admise à Dezima. Le nom de la première fut à peine conservé sous la forme *Yao rou pa* dans les désignations de toiles ou d'étoffes apportées d'Europe par les Hollandais (Voyez *Encycl. jap.*, liv. 27, p. 10). L'Europe commerçante, devenue

(1) Moins le littoral de l'extrême Asie orientale.

synonyme de Hollande (*Ho lan to* ou *Wa ran ta*), reçut des Japonais le nom de ぢやがたら *Ziagatara* ou *Jagatara.* On a souvent cherché la raison étymologique de cette dénomination, mais je ne sache pas que l'on y ait réussi jusqu'à présent : j'ose croire que l'explication suivante approche beaucoup de la vérité.

C'était de leurs possessions coloniales de Java que partaient les Hollandais pour trafiquer au Japon ; Batavia était plutôt un point central de commerce qu'un entrepôt établi entre le Japon et l'Europe ; Batavia était la capitale du royaume de la compagnie des Indes toute-puissante dans ces mers. Il est donc probable que les Japonais n'entendaient jamais parler de l'Europe européenne, et qu'ils plaçaient la patrie des Hollandais dans l'île de Java (la colonisation étant d'ailleurs étrangère à leurs idées et à leurs mœurs politiques). Lorsqu'ils voulurent donner un nom à la patrie des Hollandais (c'est-à-dire des Européens), ils le cherchèrent à Java, et sur les renseignemens géographiques fournis par les Hollandais eux-mêmes, ils nommèrent l'Europe *Djakatra* (نكَرى جكترا), altérant ce mot en *Ziagatara,* comme devait le faire un peuple qui altère toutes les prononciations en les comprimant dans son syllabaire. *Djakatra* est en effet le nom du district de l'île de Java dont Batavia (l'Amsterdam de l'orient) est la capitale. Ce nom était autrefois plus usité qu'il ne l'est aujourd'hui, ce district s'étant comme perdu dans la grande province des *Prianger Regentschappen.*

S'il fallait une autorité à cette étymologie, je la trouverais dans l'*Encyclopédie japonaise* qui donne ぢやがたら comme synonyme de *Karafatsou*, contrée située dans l'île de Java (liv. 14, pag. 11). Il reste entendu que cette dénomination ne s'applique qu'à l'Europe asiatique et à la Hollande de Java.

Je pense que c'est par de pareilles méprises que l'on doit espérer d'expliquer quelques difficultés de la

géographie orientale : les exemples ne sont pas rares, il me suffira de rappeler que le pays des *Fo lan ki* ou *Franghis* est placé par les auteurs chinois près de Malacca. Ne serait-ce pas aussi parce que *Pasî* était autrefois comme la métropole de l'islamisme dans la Polynésie asiatique (1), que les Barmans désignent encore aujourd'hui un musulman par le nom de *Pasî* ပသီ?

E. Jacquet.

Errata pour le numéro de mai.

Page 406, ligne 29, *lisez* quoique le choléra ne se.

Errata pour le numéro de juin.

Pag. 420, ligne 6, *lisez* uotre.

Errata pour le numéro de juillet.

Page 34, ligne 17, *lisez* la corte.
.... 40, ... 9, ... pobres.
.... 42, ... 4, ... uvo (*huvo*).
.... 44, ... 7, ... diremos.

Je crois devoir faire observer, pour l'intelligence de deux passages de la consultation de M. de Rada, que le mot *rescatar* y est employé dans le sens presqu'inusité de *admettre à rançon.* — E. J.

---

(1) Elle partageait cette espèce d'autorité religieuse avec *Atjih* sous la domination de laquelle elle ne tarda pas à tomber.

(Novembre 1831.)

NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE.

Tour du monde, ou Voyages du rabbin Péthachia, de Ratisbonne, dans le XIIe siècle.

(Suite.)

UN MOT SUR CETTE SECONDE PARTIE DES VOYAGES DE PÉTHACHIA.

En publiant cette seconde partie des voyages du rabbin Péthachia, il n'est peut-être pas hors de propos de dire un mot sur la description minutieuse des tombeaux et des lieux saints qu'elle renferme.

Cette description porte le caractère du temps où elle a été écrite et de l'esprit qui animait alors les chrétiens et les musulmans aussi bien que les israélites. En effet, à cette époque, comme aujourd'hui encore dans une grande partie de l'Orient, c'était à qui mettrait en avant le plus de saints personnages à vénérer, le plus de lieux sacrés à visiter, le plus de miracles à préconiser: les faits de ce genre ayant été soigneusement recueillis par notre auteur, nous ne pouvions les passer sous silence. Ils serviront à donner une idée des croyances d'une époque si éloignée de nous; on verra que des détails analogues se retrouvent dans plusieurs autres relations rabbiniques du moyen âge, ce qui prouve à quel point ces croyances étaient accréditées.

TOUR DU MONDE,

AU

RABBIN PÉTHACHIA, DE RATISBONNE.

L'Euphrate et le Chaboras se jettent l'un dans l'autre, mais leurs eaux se distinguent. Au-delà de l'Euphrate, à un mille environ de l'enceinte du tombeau d'Ézéchiel, sont enterrés Hanania, Mischaël et Azaria, chacun à part. On voit là aussi la synagogue d'Esdras le scribe (1).

Revenu de son excursion, notre rabbin Péthachia se rendit en deux jours à Nahardea (2), ville que l'on pouvait à peine parcourir jadis en trois jours, mais qui est aujourd'hui toute en ruines, excepté un quartier fort resserré, où demeure une communauté de juifs. Dès qu'il leur eut montré le sceau du chef de l'académie de Bagdad, ils lui firent voir la synagogue de *schaf veiathib* (3) et ses triples murs, dont le côté occidental s'élève au bord de l'Euphrate. Tout ce mur n'est bâti

---

(1) C'est ainsi qu'Esdras est nommé dans Néhémie, VIII, 9, parce qu'il a rédigé ceux des livres de la sainte Écriture qui ont pu souffrir quelques altérations pendant la captivité de Babylone.

(2) Située sur l'Euphrate dans la Babylonie, autrefois très-peuplée d'Israélites. *Voyez* Josèphe, *Antiq. Jud.*, l. XVIII, ch. 12.

סבוב העולם

של

רבי פתחיה מריגנשבורג

נְהַר פְּרָת וּנְהַר כְּבָר נוֹפְלִין זֶה בָּזֶה · וּמֵימֵיהֶם נִכָּרִים : וּמֵעֵבֶר הַנָּהָר פְּרָת כְּמִיל · נֶגֶד קֶבֶר יְחֶזְקֵאל · נִקְבְּרוּ חֲנַנְיָה מִישָׁאֵל וַעֲזַרְיָה כָּל אֶחָד לְבַדּוֹ : וְשָׁם בֵּית הַכְּנֶסֶת לְעֶזְרָא הַסּוֹפֵר :

וְחָזַר רַבִּי פְּתַחְיָה וּבָא בִּשְׁנֵי יָמִים לִנְהַרְדְּעָא : וְהָעִיר הָיְתָה מִלְּפָנִים כְּמַהֲלַךְ שְׁלֹשָׁה יָמִים · וְהַכֹּל חָרֵב כְּהַיּוֹם : וּבִקְצֵה הָעִיר יֵשׁ קְהִלָּה מִיְּהוּדִים : וְהֶרְאָה לָהֶם הַחוֹתָם שֶׁל רֹאשׁ הַיְשִׁיבָה מִן בַּגְדַּד · וְהֶרְאוּ לוֹ כְּנִישְׁתָּא דְּשָׁף וְיָתִיב · וְשָׁלֹשׁ חוֹמוֹתֶיהָ · אֲשֶׁר הַחוֹמָה הַמַּעֲרָבִית

---

(3) Cette ancienne synagogue fut fondée, d'après la tradition, par le roi Jéchonias, des débris du temple de Salomon, qu'il avait apportés de Jérusalem. C'est pourquoi on l'appela שף ויתיב c'est-à-dire *transplanté ici*. *Voyez* à ce sujet *le Talmud de Babylone, traité Meghilla*, p. 29, *recto*; l'*Aruch*, art. שף; et Benjamin de Tudèle, *Masahoth*, pag. 39.

ni en pierres, ni en briques, mais avec une terre que Jéchonias a rapportée de Jérusalem. Cette synagogue n'a point de toiture, car tout est ruiné. Les Juifs racontent que, pendant la nuit, il y apparaissait une colonne de feu qui s'étendait jusqu'au tombeau de Berusak, dont il a été fait mention ci-dessus.

Il alla visiter ensuite la ville que l'on nomme Hillah; là, il trouva le tombeau du rabbin Meir; c'est le même rabbin Meir de la Mischna (1). Hors de la ville est un champ voisin du fleuve, et dans ce champ est le tombeau. Comme souvent l'Euphrate l'inondait dans ses débordemens, on construisit avec une partie de l'or offert tant par les Juifs que par les Ismaélites une enceinte et des tours dans le fleuve même, et sur ce tombeau on éleva un superbe édifice. Les Ismaélites l'appellent rabbin Meir *Alchanki* (2), parce qu'un sultan ayant enlevé un jour la pierre des degrés par lesquels on monte au sépulcre, le rabbin Meir lui apparut pendant son sommeil, et le saisissant au cou comme s'il eût voulu l'étrangler, lui dit : « Pourquoi » as-tu enlevé ma pierre? Ne sais-tu pas que je fus un » homme pieux et chéri de Dieu? » Comme le sultan

---

(1) Docteur célèbre de la Palestine, mort dans le second siècle de l'ère vulgaire en Babylonie, et enterré, suivant le *Talmud de Jérusalem, traité Khelaim, in fin.* על גוף ימא c'est-à-dire *sur le bord de la mer*, sans doute sur les bords de l'Euphrate. Conférez à ce sujet, Benjamin de Tudèle, *Masah.*, page 37.

עַל נְהַר פְּרָת׃ כָּל הַחוֹמָה הַזֹּאת אֵין לָהּ אֶבֶן וְלֹא לְבֵנִים אֶלָּא הַכֹּל מֵעָפָר שֶׁהֵבִיא עִמּוֹ יְכָנְיָה מִירוּשָׁלַיִם׃ וְאֵין גַּג לְאוֹתוֹ בֵּית הַכְּנֶסֶת · כִּי הַכֹּל חָרֵב׃ וְאָמְרוּ לוֹ הַיְּהוּדִים · שֶׁבַּלַּיְלָה רוֹאִין עַמּוּד אֵשׁ יוֹצֵא מִשָּׁם וְהוֹלֵךְ עַד קֶבֶר בְּרוּזַק שֶׁכָּתַבְנוּ לְעֵיל׃

וְהָלַךְ מִשָּׁם וּבָא לְעִיר שֶׁשְּׁמָהּ חִילָה וְשָׁם קִבְרוֹ שֶׁל רַבִּי מֵאִיר · הוּא רַבִּי מֵאִיר דְּמַתְנִיתָא׃ וְיֵשׁ לִפְנֵי הָעִיר אֵצֶל הַנָּהָר שָׂדֶה · וּבְאוֹתוֹ הַשָּׂדֶה יֵשׁ הַקֶּבֶר׃ וְהִנֵּה הַפְּרָת רָבָּה לַעֲלוֹת עַל קִבְרוֹ · וְלָקְחוּ מִן הַמָּמוֹן שֶׁנּוֹדְרִין הַיְּהוּדִים וְהַיִּשְׁמְעֵאלִים וּבָנוּ חוֹמָה סָבִיב · וּמִגְדָּלִים בְּתוֹךְ הַמַּיִם · וּבַיִת יָפֶה עַל הַקֶּבֶר׃ וְהַיִּשְׁמְעֵאלִים קוֹרִין לוֹ רַבִּי מֵאִיר אַלְחַנְקִי · מִפְּנֵי שֶׁפַּעַם אַחַת בָּא שׁוֹלְטָן אֶחָד וְלָקַח הָאֶבֶן בְּמַעֲלוֹת שֶׁעוֹלִין בּוֹ לְקִבְרוֹ · וּבָא אֵלָיו רַבִּי מֵאִיר בַּחֲלוֹם הַלַּיְלָה · וְתָפַס אוֹתוֹ בִּגְרוֹנוֹ וְרָצָה לְחַנְּקוֹ בְּאָמְרוֹ

---

(2) Mot arabe qui signifie l'*étrangleur*. Ce nom se trouve également dans un ancien *Itinéraire* à l'usage des pélerins israélites, manuscrit de notre cabinet, cod. héb. n.º XVII, part. II, pag. 15. Voici ses propres paroles en parlant de la ville de Hillah :

ושם קבר רבי מאיר אלח באנאק · והוא נקבר בבית הכנסת שלו׃

lui demandait pardon, il répondit : « Je ne t'accorde
» point de pardon que tu n'aies d'abord porté cette
» pierre sur tes épaules en présence de tout le monde,
» et que tu n'aies dit à haute voix : J'ai péché, parce
» que je me suis permis de dépouiller mon juste maî-
» tre. » Le lendemain il porta la pierre sur ses épaules en présence de tout le monde, il la remit à sa place et s'écria : « J'ai péché, parce que j'ai osé voler mon juste
» maître. » Depuis ce temps les Ismaélites honorent ce juste, se prosternent devant son tombeau, offrant des dons et des présens afin d'obtenir un heureux retour dans leur pélerinage.

Partout où Péthachia faisait usage du sceau du chef de l'académie, on sortait avec lui armé de lances pour l'escorter. Du tombeau d'Ézéchiel à la tombe de Baruch, fils de Nérei, il n'y a guère plus d'un mille, mais le tombeau de Nahum l'Elkousien est éloigné de quatre *parasanges* (1) de celui de Baruch, fils de Nérei (2). Entre ces deux monumens, vers le milieu est situé le tombeau d'Abba Aricha (3). Il est long de dix-huit coudées. Cinq autres *amoraïs* y sont également ensevelis. On voit aussi dans cet endroit le mou-

(1) Mesure itinéraire chez les anciens Perses. *Voyez* ci-dessus, pag. 293, not. 2.

(2) On trouve encore à quelques lieues de Mosseul, de l'autre côté du Tigre, une petite ville appelée Elcousch, où on vénère le tombeau du prophète Nahum.

(3) C'est le même docteur que *Rab*, disciple du rabbin *Juda*

לו · למה גזלת אבן שלי · וכי אינך ידע שהייתי
צדיק ואהוב למקום : ויהי כאשר בקש ממנו
השולטן מחילה · השיב · לא אעשה זאת עד
שתשאנה האבן ההוא בעצמך על כתיפך לעין
כל · ותאמר רשעתי שגזלתי אדוני הצדיק :
למחור נשא האבן על כתיפו לעין כל והחזיר
אותה למקומו · ואמר רשעתי שגזלתי אדוני
הצדיק : ומערת ההוא · יראים ממנו
הישמעאלים · ומשתחוים על קברו ונותנים לו
מתנות ונודרין אם יחזירו בשלום כך וכך :

ובכל מקום שהראה רבי פתחיה החותם של
ראש הישיבה · מיד יוצאים עמו ברמחים
ומתיירין אותו : ומקבר יחזקאל עד קבר ברוך
בן־נריה · רחוק כמיל : אך מקבר ברוך
בן־נריה עד קבר נחום האלקושי כארבע
פרסאות : ובנתיים באמצע קבר של אבא
אריכא · וקברו אריך שמונה עשר אמות : ועוד

Hannasi, qui érigea une académie célèbre à Sora, et y enseigna la Mischna jusqu'à sa mort, en 243. Rab fut un des premiers docteurs qui portaient le titre d'*amoraï* ou *orateur*, et se distingua par deux ouvrages sur les II.ᵉ, IV.ᵉ et V.ᵉ livres de Moïse, intitulés *Sifra* et *Sifri*. Le Talmud, *traité Nidda*, p. 24, *recto*, parle de sa grande taille, qui lui a donné le nom d'*Aricha*, qui veut dire *long*, *grand*, *haut*.

lin que Raba (1) avait fait construire pour ses disciples. Il est aujourd'hui sans eau, et l'on bâtit au-dessus une maison élégante.

Les habitans se vantent, d'après une ancienne tradition, de connaître les sépultures de tous les prophètes et *amoraïs* au nombre de cinq cent cinquante, nombre renfermé dans le mot *sarim* (2). Avant que quelque caravane arrive pour visiter le tombeau d'un Juste, on étend sur la tombe des rideaux de soie, et lorsqu'elle quitte le monument on le couvre de tapis de laine grossière, à moins qu'on n'ait construit un édifice sur cette tombe. Sur la plupart des tombeaux qui sont couverts de rideaux ou de tapis, il y a sous la couverture un serpent gardien du tombeau. C'est pourquoi l'on dit à celui qui veut ôter la couverture : « *Prenez garde au serpent.* »

Le chef de l'académie donna par écrit au rabbin Péthachia les noms de tous les *amoraïs* qui y sont enterrés; mais il a oublié cette liste en Bohême. Car Péthachia vint ici (3) de Bohême, et raconta les voyages qu'il avait faits dans les pays orientaux (la Bohême est

---

(1) Docteur du IV.e siècle, chef de l'Académie de *Bumbéditha*. J'ignore le fait auquel Péthachia fait allusion ici.

(2) *Seigneurs*. On sait que toutes les lettres hébraïques, ainsi que celles des autres langues orientales, ont une valeur numérique; le mot שרים que notre auteur emploie ici pour désigner le nombre de 550, se compose d'une ש dont la valeur numérique

חֲמִשָּׁה אֲמוֹרָאִים אֲחֵרִים קְבוּרִים שָׁם : וְרֵחַיִים שֶׁעָשָׂה רָבָא לְתַלְמִידָיו גַּם כֵּן שָׁם · וְהִיא בְּלִי מַיִם כְּהַיּוֹם · וּבוֹנִין עָלָיו בַּיִת יָפֶה :

וְיֵשׁ מָסוֹרֶת לְתוֹשָׁבֶיהָ שֶׁיּוֹדְעִים קִבְרֵי הַנְּבִיאִים וְהָאֲמוֹרָאִים · חֲמֵשׁ מֵאוֹת וַחֲמִשִּׁים בְּמִנְיַן שָׂרִים : וּכְשֶׁבָּא קְהִלָּה עַל קֶבֶר שֶׁל צַדִּיק אֶחָד · פּוֹרְשִׁים כְּלֵי מְלוֹת עַל הַקֶּבֶר · וּכְשֶׁהוֹלְכִין מִשָּׁם פּוֹרְשִׁין עָלָיו מְחַלֶּצֶת · דְּהַיְינוּ אִם אֵין בִּנְיָן עָלָיו : וְעַל רוֹב הַקְּבָרִים שֶׁעָלָיו מְלוֹרַת אוֹ מְחַלֶּצֶת · נָחָשׁ כָּרוּךְ תַּחַת הַמְכַסֶּה שֶׁשּׁוֹמֵר הַקֶּבֶר : לָכֵן אוֹמֵר לְמִי שֶׁתַּגְבִּיהַּ הַמְכַסֶּה · שְׁמוֹר מִן הַנָּחָשׁ :

וְנָתַן רֹאשׁ הַיְשִׁיבָה לְרַבִּי פְּתַחְיָה בִּכְתַב · שְׁמוֹת אוֹתָן הָאֲמוֹרָאִים שֶׁנִּקְבּוּרִים שָׁם · אַךְ שָׁכַח זֶה הַכְּתָב בְּבוֹהֶמְיָא : כִּי הוּא בָּא הַנָּה מִבּוֹהֶמְיָא וְסִפֵּר כָּל מַה שֶּׁהָלַךְ וְעָבַר מִכָּאן

est 300, d'une ר qui renferme le nombre de 200, d'un י qui a la valeur de 10, et d'un ם qui contient le nombre 40.

(3) A *Ratisbonne*. Ce passage prouve que cet ouvrage n'est pas de Péthachia lui-même, et qu'il a été écrit non à Prague, mais à Ratisbonne. *Voyez* l'Introduction, pag. 243.

à l'orient de Ratisbonne, et la Russie est à l'orient de la Pologne).

De là, se dirigeant vers l'orient, après six jours de marche, il arriva au tombeau de notre maître Esdras, le scribe (1). On rapporte qu'autrefois le tombeau d'Esdras fut brisé, et qu'un pasteur, étant passé là et voyant une ruine, s'endormit auprès. Alors Esdras lui apparut en songe et lui dit : « Va et dis au sultan que » je suis Esdras le scribe, qu'il me fasse transpor- » ter par des Juifs dans tel ou tel lieu, que s'il néglige » de le faire tous ses sujets périront. » Le sultan ayant méprisé ces ordres, plusieurs de ses sujets moururent; alors les Juifs ayant été appelés, le sépulcre fut fouillé avec respect, et l'on trouva un cercueil de marbre portant cette inscription : *Je suis Esdras le prêtre.* Les Juifs l'ensevelirent donc dans le lieu qu'il avait indiqué au pasteur et y élevèrent un palais. A l'onzième heure de la nuit, une colonne de feu sortit du sépulcre, s'éleva vers le ciel et dura jusqu'à la douzième heure. Sa lueur s'étend de trois ou quatre parasanges à la ronde. Quelquefois on la voit paraître aussi vers la première heure de la nuit (2). Les Ismaélites rendent

---

(1) Dans le pays de Hawizah, vis-à-vis de Korna et près de la rivière de *Senné,* on voit encore aujourd'hui un vieux bâtiment qui passe pour être le tombeau du prophète Esdras; ce monument est honoré par les Turcs, et les Israélites vont souvent s'y acquitter de leurs pieux devoirs. *Voyez Description du Pachalik de Bagdad,* déjà citée, p. 58. – Benj. de Tudèle, p. 41, et *Charisi, Tahkemoni,* ch. xxxv, p. 54, nomment l'endroit de ce tombeau גזרה סמסיא.

לְמִזְרָחוֹ שֶׁל עוֹלָם ׃ (בּוֹהֶמִיָּא לְמִזְרָחוֹ שֶׁל רֵיגֶנְשְׁבּוּרג וְרוּסִיָא לְמִזְרָחוֹ שֶׁל פּוֹלוֹנְיָא) ׃

וּמִשָּׁם פָּנָה לְמִזְרָח · הָלַךְ בְּשִׁשָּׁה יָמִים עַד קִבְרוֹ שֶׁל אֲדוֹנֵנוּ עֶזְרָא הַסּוֹפֵר ׃ וְאוֹמֵר שֶׁבִּימֵי קֶדֶם הָיָה קִבְרוֹ שֶׁל עֶזְרָא הַסּוֹפֵר נִשְׁבָּר · וּבָא רוֹעֶה אֶחָד וְרָאָה תֵּל וְיָשַׁן עָלָיו ׃ וּבָא לוֹ בַּחֲלוֹם וַיֹּאמֶר אֵלָיו · לֵךְ וֶאֱמוֹר לְשׁוּלְטָן · אֲנִי עֶזְרָא הַסּוֹפֵר · שֶׁיִּקָּחֵנִי עַל יְדֵי יְהוּדִים וִישִׂימֵנִי בְּמָקוֹם פְּלוֹנִי · וְאִם לָאו כָּל בְּנֵי עַמּוֹ יָמוּתוּ ׃ וְלֹא חָשׁ הַשּׁוּלְטָן לְאוֹתוֹ דָּבָר · וָמֵתוּ הַרְבֵּה מִבְּנֵי עַמּוֹ ׃ אָז הֵבִיא יְהוּדִים וְחָפְרוּ בִּכְבוֹד הַקֶּבֶר · וּמָצְאוּ אֲרוֹנוֹ מֵאַבְנֵי שַׁיִשׁ · וְלוּחַ חָקוּק עָלָיו · אֲנִי עֶזְרָא הַכֹּהֵן ׃ וְקִבְּרוּהוּ הַיְּהוּדִים בְּמָקוֹם שֶׁאָמַר לְרוֹעֶה · וְעָשׂוּ פַּלְטִין עַל קִבְרוֹ ׃ וּבְשַׁעַת אַחַד עָשָׂר · עַמּוּד אֵשׁ יוֹצֵא מִקִּבְרוֹ וְעוֹלֶה עַד לָרָקִיעַ בַּלַּיְלָה עַד שָׁעַת שְׁתַּיִם

(2) Ce phénomène paraît être attesté par le célèbre poète Charizi, qui, l'ayant entendu raconter par plusieurs personnes sans vouloir y ajouter foi, alla lui-même pour se convaincre de la vérité. Il ajoute que plusieurs savans prétendent que ce n'est que l'effet naturel des matières sulfureuses recélées dans le sein de la terre; mais après un examen réfléchi dont il donne les détails, il se convainquit que c'est plutôt un phénomène surnaturel. *Voyez Takkémoni*, l. c., et ci-dessous, page 382, note 2.

à ce sépulcre un culte religieux. Les clefs des maisons qui y sont bâties se trouvent entre les mains des Juifs qui reçoivent les offrandes, et avec les produits, ils fournissent des dots aux orphelins et orphelines, entretiennent des étudians, et réparent les synagogues des pauvres.

Avant d'aller au tombeau d'Esdras, le rabbin Péthachia s'était rendu en huit jours à Suse, ville royale. Deux Juifs seulement y demeurent, ceux-ci sont teinturiers (1). Après leur avoir montré le sceau du chef de l'académie de Bagdad, ils lui firent voir le cercueil de Daniel.

Il était autrefois enterré sur l'une des rives du fleuve du Tigre (2), et cette partie du sol jouissait d'une félicité parfaite et d'une grande abondance de tous les biens de la terre, tandis que sur l'autre bord il n'y avait que misère et pauvreté. Ils dirent : « C'est parce que ce » Juste n'est point enterré de notre côté, que le sol est » ingrat. » Il s'éleva donc des guerres continuelles entre ces habitans qui se disputaient le cercueil et se l'ar-

---

(1) Du temps de Benjamin de Tudèle, il y avait sept mille Israélites. *Voyez Masah.*, p. 41.

(2) L'auteur paraît ici confondre le Tigre avec la rivière qui se jette dans ce fleuve du côté de l'Orient, et sur laquelle était située l'antique Suse. Benjamin de Tudèle a commis la même erreur.

עָשָׂר : וְהוֹלְכִין שְׁלשָׁה אוֹ אַרְבָּעָה פַּרְסָאוֹת מֵאוֹר שֶׁל הָעַמּוּד : וּפְעָמִים נִרְאֶה גַם בְּשָׁעָה הָרִאשׁוֹנָה בִּתְחִלַּת הַלַּיְלָה : וְכָל הַיִּשְׁמְעֵאלִים מִשְׁתַּחֲוִים שָׁם : וְהַמִּפְתְּחוֹת מִן הַבָּתִּים אֲשֶׁר שָׁם · בְּיַד הַיְהוּדִים הֵם · אֲשֶׁר לוֹקְחִין הַנְּדָרִים וּמְחַלְּקִין אוֹתָם לְהַשִּׂיא יְתוֹמִים וִיתוֹמוֹת · וּלְהַסְפִּיקוֹת הַתַּלְמִידִים וּלְתַקֵּן בָּתֵּי כְנֵסִיּוֹת שֶׁל עֲנִיִּים :

וְקוֹדֶם שֶׁהָלַךְ רַבִּי פְּתַחְיָה לְקִבְרוֹ שֶׁל עֶזְרָא · הָלַךְ בִּשְׁמוֹנָה יָמִים לְשׁוּשַׁן הַבִּירָה · וְאֵין בָּהּ אֶלָּא שְׁנֵי יְהוּדִים צַבָּעִים : וְהֶרְאָה לָהֶם הַחוֹתָם שֶׁל רֹאשׁ הַיְשִׁיבָה מִן בַּגְדַּד · וְהֶרְאוּ לוֹ אֲרוֹנוֹ שֶׁל דָּנִיֵּאל :

מִתְּחִלָּה הָיָה קָבוּר בְּצַד הָאֶחָד מִנְּהַר חִדֶּקֶל · וּבְאוֹתוֹ צַד הָיָה בְּכָל הָאָרֶץ שׂוֹבַע גָּדוֹל וְהַצְלָחָה וּבְרָכָה · וּבְצַד הָאַחֵר מֵעֵבֶר הַנָּהָר · אֵין הָיָה אֶלָּא עֲנִיּוֹת וְדַלּוּת : וְאָמְרוּ בִּשְׁבִיל שֶׁאֵין הַצַּדִּיק קָבוּר בְּחֶלְקֵינוּ לְפִיכָךְ אֵין אַרְצֵנוּ מְבוֹרֶכֶת : וְהָיָה מִלְחָמוֹת גְּדוֹלוֹת תָּדִיר בֵּינֵיהֶם · וְגָזְלוּ אִילוּ מֵאִילוּ הָאָרוֹן · עַד שֶׁבָּאוּ זְקֵנִים וְעָשׂוּ פְּשָׁרָה בֵּינֵיהֶם : לָקְחוּ הָאָרוֹן · וְתָלוּ אוֹתוֹ בְּשַׁלְשְׁלָאוֹת

rachaient les uns aux autres; jusqu'à-ce qu'enfin des anciens vinrent leur proposer un arrangement (1). Ils prirent le cercueil et le suspendirent par des chaînes de fer à de hautes colonnes aussi de fer, joignant les deux rives du fleuve. Et ainsi le cercueil, qui est entièrement d'airain, est suspendu au milieu du fleuve à dix coudées au-dessus de l'eau, et il offre à ceux qui le regardent de loin, l'aspect du plus beau cristal.

Les Juifs assurent que le vaisseau qui passe sous ce cercueil, s'il est chargé d'hommes pieux, continue sa route en paix; sinon, il est enfoncé dans l'eau; aussi n'y passe-t-on qu'en tremblant. Ils disent encore que l'on y trouve des poissons avec des anneaux d'or qui pendent à leur nez (2). Le rabbin Péthachia ne passa pas sous le cercueil, mais il le contempla de loin et retourna à Bagdad.

On lui fit voir alors un *chameau volant* (3), qui est petit et qui a les jambes grêles. Quand on veut le monter, on s'attache à son dos de peur de tomber. Le cavalier fait en un jour autant de chemin qu'un piéton en quinze; et même plus si les forces humaines pouvaient se prêter à une telle rapidité; car dans

---

(1) Voyez à ce sujet Benjamin de Tudèle, *Masah.*, page 41, et Hadji-Khalfa, *Djihan-numa* ou *Miroir du monde*, Géographie de l'Asie, composée en turc, et imprimée à Constantinople, en 1732, art. *Suse.*

(2) Il est certain qu'en Orient l'anneau passé dans la narine d'un animal est un signe de sujétion, et qu'il est d'usage de tenir dans un bassin d'eau des poissons avec un de ces anneaux en l'honneur du propriétaire ou du saint qui est révéré dans le voisinage. *Voyez*

שֶׁל בַּרְזֶל עַל עַמּוּדֵי בַּרְזֶל גְּבוֹהִים · עָשׂוּי
בְּתוֹךְ שְׁתֵּי שִׂפְתֵי הַנָּהָר׃ בְּכֵן הָאָרוֹן שֶׁהוּא שֶׁל
נְחוֹשֶׁת קָלָל תּוֹלֶה בְּאֶמְצַע הַנָּהָר · עֶשֶׂר אַמּוֹת
גָּבוֹהַּ מִן הַמַּיִם׃ וְרוֹאִין אוֹתוֹ לְמֵרָחוֹק כִּזְכוּכִית
יָפֶה מְאֹד׃

וְהַיְּהוּדִים אוֹמְרִים שֶׁכָּל סְפִינָה שֶׁהוֹלֶכֶת תַּחַת
הָאָרוֹן · אִם הֵם זַכָּאִין יֵלְכוּ בְּשָׁלוֹם · וְאִם לַאו
תִּטְבַּע בַּמַּיִם · לָכֵן יְרֵאִים לַעֲבוֹר שָׁם׃ וְאָמְרוּ עוֹד
שֶׁתַּחַת אֲרוֹנוֹ יֵשׁ דָּגִים בְּנֶזֶם זָהָב בְּאַפָּם׃ וְלֹא
עָבַר רְבִּי פְּתַחְיָה תַּחַת הָאָרוֹן · אֶלָּא עָמַד עַל
שְׂפַת וְרָאָה אוֹתוֹ · וְחָזַר אַחֲרֵי כֵן לְבַגְדָּד׃

וְהֶרְאוּ לוֹ שָׁם גַּמְלָא פַּרְחָא · דְּנָמוּךְ הוּא
וְרַגְלָיו דַּקִּין׃ וּכְשֶׁחָפֵץ אָדָם לִרְכּוֹב עָלָיו · יִקְשְׁרוּ
עַל גַּבּוֹ שֶׁלֹּא יִפּוֹל׃ וְהָרוֹכֵב מְהַלֵּךְ בְּיוֹם אֶחָד
מַה שֶּׁהָיָה אָדָם הוֹלֵךְ בַּחֲמִשָּׁה עָשָׂר יוֹם · וְיוֹתֵר

M. Reinaud, *Monumens arabes, persans et turcs,* t. I, p. 32 ; et les *Voyages de Chardin,* édit. de Paris, 1811, t. III, p. 199 et suiv.

(3) Espèce de chameau que les Turcs nomment يلدوه c'est-à-dire *chameau de vent*, et les Persans شتر مرغ, c'est-à-dire *chameau-oiseau ;* cet animal répond au *struthiocamelus* des Latins. Il est plus petit, mais plus éveillé que les autres ; le chameau ordinaire ne va que le pas, et celui-ci va le trot et galope aussi bien que le cheval. *Voyez*, *Voyages* d'*Oléarius*, tome I, page 550.

un moment il franchit un *espace d'un mille.* On lui fit voir aussi les portes de Bagdad, hautes de cent coudées, larges de dix coudées, d'airain pur, ornées de ciselures si belles, que nul humain ne pourrait les imiter. Il en était tombé par hasard un clou, mais on ne put trouver un ouvrier qui sût le remettre à sa place. Anciennement, les chevaux, lorsqu'ils voyaient ces portes, reculaient effarouchés, car la réverbération de l'airain poli leur représentait la figure d'autres chevaux s'avançant contre eux, et ils s'enfuyaient. C'est pour cela qu'on lava ces portes avec du vinaigre bouillant, qui enleva à l'airain son éclat et son poli, afin que les chevaux ne fussent plus effarouchés à leur passage. Cependant on voit encore au haut un petit espace sur lequel le vinaigre ne fut pas répandu. Ces portes faisaient partie de celles de Jérusalem (1).

Le chef de l'académie de Bagdad a près de soixante domestiques pour frapper ceux qui exécutent trop lentement ses ordres (2). Tout le monde le respecte ; c'est un homme pieux, modeste, plein de l'esprit de la loi ; il est revêtu d'habits d'or et de pourpre comme un roi. Son palais est garni de tapis de soie avec une magnificence vraiment royale.

---

(1) C'est une tradition assez ancienne parmi les Israélites de cette contrée, que Nabuchadnézar fit transporter à Babylone les

יהיה יכול לרכוב בגמלא פרחא · אלא שאין
אדם יכול לסבול מהירות כזה · כי ברגע אחד
מדלג מיל : והראו לו גם שערי בגדד · גבוהים
מאה אמות ורחבים עשרה אמות של נחושת
קלל · ומצויר יפים שאין אדם יודע לעשות
דוגמתם : ופעם אחת נפל מסמר · ולא נמצא
אומן שהיה יודע לתקוע בו המסמר : ומתחלה
היו הסוסים נרתעים לאחוריהם · מפני שהיו
רואים בזוהר הנחשת ונראה להם כמו שסוסים
אחרים רצים לקראתם ובורחים : ולקחו חומץ
והרתיחו ושפכו אותו על השערים · והעבירו
זוהר של קלל · בשביל הסוסים שיכנסו : אמנם
למעלה נראה עוד מקום מעט שלא נשפך חומץ
עליו : והשערים האלה · משערי ירושלים הם :

וראש הישיבה של בגדד · יש לו כששים
עבדים · ומי שלא יעשה מהרה מצותיו יכוהו :
וכל העולם יראים ממנו : והוא איש צדיק ועניו
ומלא תורה · לבוש בבגדי זהב וצבעונין כמלך :
ופלטין שלו ביריעות של מילת כמלך :

---

portes de Jérusalem avec toutes les richesses de cette grande cité.

(2) *Voyez* ci-devant, page 19.

De Bagdad, le rabbin Péthachia se rendit en deux jours à l'extrémité de l'ancienne Babylone. Le palais de Nabuchadnézar le méchant (1) est entièrement ruiné; près de ses vieilles murailles on voit une colonne et la maison de Daniel. Cette dernière a encore l'apparence toute neuve. Là, on voit aussi et la pierre où il avait coutume de s'asseoir, et le marbre sur lequel il appuyait ses jambes; au-dessus est la pierre sur laquelle était placé le livre qu'il a écrit. Dans un des murs mitoyens entre la maison de Daniel et le palais de Nabuchadnézar, se trouve une petite ouverture où le prophète plaçait ses manuscrits. Au-dessous, on voit des gradins sur lesquels s'asséyaient en sa présence trente sages Chaldéens. Près du siége du prophète, à droite, est une pierre enchâssée dans le mur. Et, d'après une ancienne tradition, c'est là que furent cachés les vases du saint temple. Ce secret fut un jour révélé aux chefs du pays qui accoururent pour enlever la pierre, mais dès qu'ils la touchèrent, ils furent renversés et moururent, de sorte que jamais on ne put rien emporter de cet endroit.

Ensuite les guides conduisirent le rabbin Péthachia, par des degrés pratiqués dans une cavité du mur, au cénacle où Daniel avait coutume de prier. L'entrée est disposée de manière à ce qu'elle soit en face de Jéru-

---

(1) C'est Nabuchadnézar roi de Babylone, ainsi nommé par les rabbins, parce qu'il livra Jérusalem au pillage, fit égorger les

והלך הכו פתחיה בשני ימים משם עד קצה בבל הישנה : והנה פלטין של נבוכדנצר הרשע חרב כלו ; ואצל חומותיו עמוד וביתו של דניאל כאלו חדש · ויש עוד שם האבן שישב עליו · והשיש שסמך עליו רגליו · ולמעלה האבן שמונה עליו הספר שכתב : ובכותל אחד שבין בית דניאל ובין פלטין של נבוכדנצר חלון קטן שהיה משליך בו כתבים ; ולמטה רואה מעלות שתים יושבים לפניו שלשים חכמים כשדיים : וסמוך מקום מושבו של הנביא · לימינו תקוע אבן בחומה · ויש מסורת ושבה ששם טמונים כלי בית המקדש : ופעם אחת נתגלה הסוד לשלטוני הארץ ובאו לחפור : אמנם כשלקחו האבן נפלו מתים · ולא יכל איש מעולם לקחת משם דבר :

ויוציאו את הכו פתחיה ממאנתו חוצה · ויעל יחד בעובי החומה במדריגות עד עליתה · שהיה מתפלל בו דניאל : ופתח מזרח שמכוון כנגד

---

vieillards, les femmes, les enfans jusque dans le sanctuaire, et mit le feu au temple du Seigneur.

salem, par un art que personne ne pourrait expliquer.

Le rabbin Péthachia atteste que, pendant tout le temps qu'il passa à Babylone, il ne vit pas un seul visage de femme : car elles sont voilées et très-modestes. Chaque père de famille a un bain dans sa maison, et ne récite sa prière qu'après l'ablution. Les voyageurs ne marchent ici qu'à la faveur de la nuit, à cause de la grande chaleur. Dans la saison d'hiver, tout y croît comme chez nous en été; et c'est aussi pendant la nuit que se traitent à Babylone la plupart des affaires. Cette ville est comme un autre univers; la plupart des Israélites qui l'habitent se livrent à l'étude de l'Écriture sainte et au culte de la divinité. Les Ismaélites mêmes sont d'une loyauté à toute épreuve; si quelque marchand vient chez eux déposer des marchandises, ils les exposent en vente dans les rues avec les leurs, et si quelqu'un offre le prix établi par le propriétaire, ils font pour lui des marchés avantageux; sinon, ils emploient des courtiers pour faciliter la vente; s'ils voient que la marchandise commence à être méprisée, ils s'en défont le mieux qu'il leur est possible, surtout avec une très grande bonne foi.

A Babylone il y a trois synagogues, sans compter celle de Daniel, comme nous l'avons déjà remarqué (1). Mais il n'y a point de *Hazan* titulaire; celui que dé-

(1) *Voyez* ci-devant. pag. 307.

יְרוּשָׁלַיִם · וְנַעֲשָׂה כָּךְ בְּאוּמָנוּת שֶׁלֹּא יָכוֹל אָדָם לְהַגִּיד :

וְהֵעִיד רַבִּי פְּתַחְיָה שֶׁלֹּא רָאָה פְּנֵי אִשָּׁה כָּל זְמַן שֶׁהָיָה בְּבָבֶל · מִפְּנֵי שֶׁמְּכוּסוֹת וּצְנוּעוֹת הֵן : וְכָל אֶחָד וְאֶחָד יֵשׁ לוֹ מִקְוֶה בַּחֲצֵירוֹ וְלֹא יִתְפַּלֵּל עַד שֶׁיִּטְבּוֹל עַצְמוֹ : וְהוֹלְכֵי דְרָכִים שָׁם · הוֹלְכִים בַּלַּיְלָה · מִפְּנֵי הַחֲמִימוּת : וּבִימוֹת הַחוֹרֶף גָּדֵל הַכֹּל לְשָׁם כְּבִימוֹת הַקַּיִץ בְּכָאן · וּמְלַאכְתָּם רַבָּה בַּלַּיְלָה : בָּבֶל מַמָּשׁ עוֹלָם אַחֵר · רוֹב עִסְקֵי בְּנֵי יִשְׂרָאֵל בַּתּוֹרָה וְיִרְאַת שָׁמַיִם : וְאַף הַיִּשְׁמְעֵאלִים נֶאֱמָנִים מְאֹד · כְּשֶׁסּוֹחֵר הוֹלֵךְ לְשָׁם · וְנוֹתֵן הַסְּחוֹרָה בְּבִירַת אֶחָד וְהוֹלֵךְ לוֹ · מְבִיאִין הַסְּחוֹרָה בְּכָל מָקוֹם עַל הַשְּׁוָקִים : אִם רוֹצִים לָתֵת כְּמוֹ שֶׁדִּבֵּר הֲרֵי טוֹב · וְאִם לַאו · יֵרָאוּ הַסְּחוֹרָה לְכָל הַתַּגָּרִים : וְאִם רוֹאִין שֶׁיִּתְקַלְקֵל יִמְכְּרוּ אוֹתָהּ · וְהַכֹּל בְּנֶאֱמָנוּת רַבָּה :

וּבְבָבֶל יֵשׁ שְׁלֹשָׁה בָּתֵּי כְּנֵסִיּוֹת לְבַד אוֹתָהּ שֶׁל דָּנִיֵּאל · כְּמוֹ שֶׁאָמַרְנוּ כְּבָר : אַךְ אֵין חַזָּן שָׁם · אֶלָּא מִי שֶׁיְּצַוֶּה רֹאשׁ הַכְּנֶסֶת יִתְפַּלֵּל : אֶחָד אוֹמֵר בְּיָחִיד הַמֵּאָה בְּרָכוֹת · וְעוֹנִין אַחֲרָיו אָמֵן :

signe le chef de la synagogue, entonne les prières: l'un des assistans récite d'abord seul les *cent bénédictions*, auxquelles l'assemblée répond *amen*. Ensuite un autre se lève et chante à haute voix l'hymne *Loué soit celui qui a parlé* (1); ensuite vient encore un autre qui récite les actions de grâces, et l'assemblée les répète avec lui, mais sa voix se distingue toujours par-dessus toutes les autres, pour éviter la confusion. Ils commencent la prière *Qu'il soit loué* (2), avant celle *Dieu sauve* (3); les autres prières se suivent, et ainsi l'office des prières quotidiennes est partagé entre plusieurs *Hasans*. Du reste, personne dans la synagogue ne peut adresser un mot à son voisin; ils se tiennent debout, modestement, sans souliers et pieds nus. Si quelqu'un de ceux qui prient chante faux, le chef de la synagogue lui fait signe du doigt, et aussitôt il comprend le ton qu'il faut prendre. C'est ordinairement un jeune homme doué d'une belle voix qui récite les psaumes avec une douce mélodie. Durant les demi-fêtes on les accompagne avec des instrumens de musique; ils possèdent, d'après une ancienne tradition, les mélodies qui conviennent à chaque psaume. Pour l'*asour* ils ont dix mélodies, pour *le schminith* (4) ils en emploient huit; car sur chaque psaume on a plusieurs mélodies différentes. Pendant que le rabbin Péthachia était dans

---

(1) *Voyez* Rituel des prières journalières à l'usage des Israélites, traduit en français par M. J. Anspach, Metz, 1828, *in-8°*. page 24.

(2) *Ibid.*, page 58.

ואחר כך יעמוד אחר ויאמר ברוך שאמר בקול רם · ואחריו יעמוד עוד אחר ויאמר השבחות · ומסייעים אותו הקהל · וקולו נשמע למעלה מכלם · כדי שימהרו הכל אחריו : ואומר ישתבח קודם ויושע · ואחר כך יתר התפלות : באופן שחולקים התפלה מכל היום · לכמה חזנים : ולא ידבר אדם עם חבירו בבית הכנסת · אלא עומדים בתרבות גדול בלי נעלים ויחיפים : ואם המתפללין טועין בניגון · הראש הכנסת מראה להם באצבעו והם מבינים איך הוא הניגון : ובחור שיש לו קול נעים יאמר על פי רוב · המזמורים בקול נעים : ובחולי של מועד אומרים המזמורים בכלי שיר : ויש להם מסורת באיזה ניגונים יאמר כל מזמור · לעשור יש להם עשר ניגונים · ולשמינית שמונה : כי לכל מזמור · יש כמה ניגונים : וכשהיה רבי פתחיה בעליתה של דניאל · הראה לו גוב האריות שהוא עמוק מאד · וכבשן אש שהוא

(3) *Ibid.* page 62.

(4) Je crois qu'il s'agit ici de l'instrument de musique à dix cordes עשור et à huit cordes שמינית mentionné dans les Psaumes XCII, 4 et VI, 1.

le cénacle de Daniel, on lui montra la fosse aux lions, laquelle est très-profonde, ainsi que la fournaise ardente, qui est aujourd'hui à moitié remplie d'eau. Si quelqu'un, attaqué d'une fièvre ardente, se baigne ou se plonge dans cette eau, il est guéri sur-le-champ.

Durant son séjour à Bagdad, il vit les députés des rois de *Mésech* (1); le pays de *Magog* est éloigné de là de dix jours de marche, et s'étend jusqu'aux *Montagnes ténébreuses*, au-delà desquelles habite la postérité de Jonadab, fils de Réchab (2).

On dit que sept rois qui commandaient au pays de Mésech virent pendant leur sommeil un ange qui leur ordonna de quitter leur religion et d'embrasser la loi de Moïse, fils d'Amram, sous peine de voir leur pays dévasté. Les rois hésitèrent quelque temps et traînèrent en longueur jusqu'à ce que, l'ange ayant commencé le ravage, ils se convertirent avec tous leurs sujets et demandèrent au chef de l'académie de Bagdad, de leur envoyer des docteurs. Tout savant dénué de fortune se rendait dans ce pays pour enseigner aux habitans la loi divine et le Talmud babylonien (3). Une foule d'é-

---

(1) *Mésech* est le nom d'un des fils de Japheth (Gen. X, 2), qu'on croit s'être établi entre la Mer Noire et la Mer Caspienne, au nord du Caucase. Quant au pays de *Magog*, il désigne dans l'opinion des Orientaux les régions situées au nord de l'Europe et de l'Asie. *V.* l'ouvrage de M. D'Ohsson, déjà cité, p. 276 et suiv.

(2) Ce conte est tiré de Joseph, fils de Gorion, liv. II, ch. IX, p. 24 de l'édit. de Venise 1544, *in-4.*° Les auteurs arabes placent derrière ces montagnes qu'ils nomment *Cournan* قرنان les des-

כְּהַיּוֹם חֶצְיוֹ מָלֵא מַיִם ׃ וּמִי שֶׁיֵּשׁ לוֹ חוֹלִי קַדַּחַת · רוֹחֵץ וְטוֹבֵל בּוֹ · וְנִתְרַפֵּא מִיָּד ׃

וּבְעֵת שֶׁהָיָה בְּבַגְדַּד · רָאָה הַשְּׁלוּחִים שֶׁל מַלְכֵי מֶשֶׁךְ · וְאֶרֶץ מָגוֹג רָחוֹק מִשָּׁם מַהֲלַךְ עֲשָׂרָה יָמִים וּמוֹשֵׁךְ עַצְמָהּ עַד הָרֵי חוֹשֶׁךְ · וּמֵעֵבֶר לְהָרֵי חוֹשֶׁךְ בְּנֵי יוֹנָדָב בֶּן־רֵכָב יֹשְׁבוּ ׃ וְאוֹמֵר כִּי לְשִׁבְעָה מְלָכִים שֶׁמּוֹשְׁלִים עַל אֶרֶץ מֶשֶׁךְ · בָּא מַלְאָךְ בַּחֲלוֹם וְצִוָּה עֲלֵיהֶם שֶׁיַּנִּיחוּ דָּתֵיהֶם וְחֻקּוֹתֵיהֶם וְיִתָּפְסוּ בְּתוֹרַת מֹשֶׁה בֶּן־עַמְרָם וְאִם לַאו יַחֲרִיב אֶת אַרְצָם ׃ וְנִשְׁתָּהוּ הַמְּלָכִים עַד שֶׁהִתְחִיל הַמַּלְאָךְ לְשַׁחֵת אֶרֶץ אַרְצָם · וְנִתְגַּיְּרוּ וְכָל אַרְצָם · וְשָׁלְחוּ לְרֹאשׁ הַיְשִׁיבָה שֶׁל בַּגְדָּד שֶׁיִּשְׁלַח לָהֶם תַּלְמִידֵי חֲכָמִים ׃ וְכָל לַמְדָן שֶׁהוּא עָנִי הוֹלֵךְ לְשָׁם

---

cendans de *Yadjoudje* et de *Madjoudje*, enfans de Manassekh, qui est le Mésech de l'Écriture sainte.

(3) Nous avons déjà parlé ci-devant, pag. 250 note 1, des progrès que le judaïsme avait faits à une certaine époque au nord du Caucase. Les détails que notre voyageur nous donne ici, ne ressemblent pas tout-à-fait à ceux que l'auteur du *livre Khozari* raconte à ce sujet au commencement de son ouvrage. *Voy*. ספר כוזרי, Fano, 1506, *in-4.o* partie I, § 1.

tudians d'Égypte s'y rendirent également pour les instruire. Le rabbin Péthachia vit les députés qui visitèrent le tombeau d'Ézéchiel, parce qu'ils avaient ouï parler des miracles qui s'y opéraient et que toutes les prières qu'on faisait en cet endroit étaient exaucées.

Le rabbin Péthachia rapporte que les monts d'Ararat sont éloignés de la Babylonie de cinq journées de marche; qu'ils sont extrêmement hauts; qu'une de ces montagnes, très-élevée elle-même, en porte quatre autres qui sont deux en face de deux. C'est au milieu de ces monts que fut portée l'arche de Noé, et elle ne put plus en sortir. Il ne reste plus rien de cette arche; car elle est entièrement pourrie (1).

Ces montagnes sont pleines de chardons et d'herbages sur lesquels de la manne tombe avec la rosée (2). La manne fond à l'ardeur du soleil, c'est pourquoi on est obligé de la recueillir la nuit, et si l'on tarde, il arrive qu'il faut enlever avec la manne les broussailles ou chardons qui sont très-durs et qu'il faut couper. La manne est blanche comme la neige, les broussailles et les chardons ont une grande amertume, mais ils perdent ce goût si on les fait cuire dans la manne avec

(1) Il y a eu cependant des voyageurs, postérieurs à Péthachia, qui, à l'exemple d'auteurs anciens, ont prétendu qu'il restait encore des débris de l'arche. Benjamin dit que le khalife Omar avait fait enlever ces débris pour en faire une mosquée. *Voyez Masah.*, pag. 29.

לְלַמְּדָם וְאֶת בְּנֵיהֶם הַתּוֹרָה וְהַתַּלְמוּד ׃ וּמֵאֶרֶץ מִצְרַיִם הָלְכוּ גַּם כֵּן תַּלְמִידִים רַבִּים · לְלַמְּדָם ׃ וְרַבִּי פְּתַחְיָה רָאָה הַשְּׁלוּחִים הַנִּזְכָּרִים שֶׁהָלְכוּ לְקֶבֶר יְחֶזְקֵאל · כִּי שָׁמְעוּ הַנִּסִּים שֶׁנַּעֲשׂוּ · וְשֶׁהַמִּתְפַּלְּלִים נַעֲנִים שָׁם ׃

וְאָמַר רַבִּי פְּתַחְיָה כִּי הָרֵי אֲרָרָט מִבָּבֶל מַהֲלַךְ חֲמִשָּׁה יָמִים · וְהָרֵי אֲרָרָט גְּבוֹהִים מְאֹד · וְהַר אֶחָד גָּבוֹהַּ לְמַעְלָה מִמֶּנּוּ אַרְבַּע הָרִים אֲחֵרִים · שְׁנַיִם כְּנֶגֶד שְׁנַיִם ׃ וְנִכְנְסָה הַתֵּיבָה שֶׁל נֹחַ בֵּין אוֹתָן הֶהָרִים וְלֹא יָכְלָה לָצֵאת מֵהֶם · וְאֵין עוֹד הַתֵּיבָה שָׁם כִּי נִרְקְבָה ׃

הֶהָרִים הָאֵלֶּה מְלֵאִים קִמְשׁוֹנִים וַעֲשָׂבִים וּכְשֶׁיֵּרֵד עֲלֵיהֶם הַטַּל · יֵרֵד הַמָּן · וְחַם הַשֶּׁמֶשׁ וְנָמָס ׃ לָכֵן מְלַקְּטִין אוֹתוֹ בַּלַּיְלָה · וְאִם מַמְתִּין וְנָמָס · לוֹקְחִין אוֹתוֹ עִם הַקִּמְשׁוֹנִים וְהָעֲשָׂבִים שֶׁקָּשִׁים הֵם מְאֹד וְחוֹתְחִין אוֹתָם ׃ הַמָּן לָבָן כַּשֶּׁלֶג וְהָעֲשָׂבִים וְהַקִּמְשׁוֹנִים מָרִים · אַךְ כְּשֶׁמְּבַשְּׁלִין אוֹתָם עִם הַמָּן · דְּבַשׁ וְכָל שְׁאָר

(2) Voyez sur la manne qui tombe encore dans certaines contrées d'Orient, Aben Esra, *Commentaire sur l'Exode,* VI, 14, Harant, *der Christliche Ulysses,* Nuremberg, 1678, *in-4.o;* et la *Description de l'Arabie,* par Niebuhr, t. 1, p. 205.

du miel et d'autres substances douces. La manne cuite sans chardons relâche le corps à cause de sa grande douceur. Elle se présente sous la forme de petits grains; le rabbin Péthachia en goûta un peu, elle fondit dans la bouche. Elle était douce et pénétrait dans tous ses membres, il ne put supporter une telle douceur.

En se dirigeant vers le tombeau d'Ézéchiel, Péthachia passa devant la *Tour de la génération dispersée* (1). Elle s'est écroulée et a produit une haute montagne, une masse éternelle; mais la ville qui était devant est ruinée.

Le khalife qui régnait du temps de rabbin Chasdai, père du rabbin Daniel, chef de la captivité, voyant la clarté qui sortait du tombeau de Baruch, fils de Néréi, et son *taled* bien conservé et d'une blancheur éblouissante qui s'apercevait un peu à travers deux tables de marbre, partit pour la Mecque, où est enterré Mahomet, afin de visiter son tombeau (2) : mais il ne vit qu'un cadavre meurtri et putréfié, et de sa fosse s'exhalait une puanteur si forte, que personne ne pouvait la supporter. Il dit alors à son peuple : « Il n'y a rien de vrai dans » Mahomet le prétendu prophète, ni dans sa loi, car » vous voyez que Baruch, fils de Néréi, reste intact, et » que le *taled* qui sort de son cercueil brille d'une ma- » nière miraculeuse, lui qui ne fut que disciple d'un

(1) C'est-à-dire la tour de Babel, qui fut bâtie par ceux qui ont été dispersés après son édification. Le mot דור joint à un substantif quelconque est assez usité chez les rabbins pour désigner une

מיני מתיקה יהיו מתוקין : אמנם המן מבשל בלא קמשונים · מתפרדות האברים מרוב המתיקה · והוא כגרעינן קטנים : ואכל רבי פתחיה מעט ונמס בפיו והיה מתוק ונכנס בכל אבריו · ולא היה יכול לסבול המתיקה :

וכשהלך רבי פתחיה על קבר יחזקאל · עבר במגדל של דור הפלגה וכלו נפל · ועשה הר גבוה מאד תל עולם · והעיר לפניו חרב :

המלך שהיה בימי רבי חסדא אביו של רבי דניאל ראש הגולה כשראה הנוגות שיצא מקבר ברוך בן נריה ומליתו שנראה מעט בין שני אבני שיש יפה וזוהר גדול · והלך לעיר מיקה ששם קבר מחמט לראותו בקברו · והנה הוא פגר ונרקב וריח רע עולה מקברו ושלא היה אדם יכול לסבול : אמר לכל עמו · איך ממש לא במחמט הנביא · ולא בדתו כי הנה רואים שברוך בן נריה שלם · ומליתו שיוצא

époque mémorable comme דור המבול *génération du déluge*, דור המדבר *génération du désert*.

(2) Aucun khalife depuis Haroun-al-raschid, ne fit en personne le pèlerinage de la Mecque ; ainsi il y a ici erreur. *Voy.* les *Monumens arabes* de M. Reinaud, t. II, p. 223.

ou avec le chaldéen. Ainsi il disent *daroch* pour *derech* (chemin), *lahom* pour *lehem* (pain), *basor* pour *basar* (viande), et *bakor* pour *bakar* (gros bétail) (1).

Dans le *pays des Ismaélites* (2), l'or germe entre l'herbe; on le découvre la nuit par son éclat : alors les marqueurs font une marque dans la terre avec des cendres ou de la chaux, et le lendemain ils viennent couper l'herbe près de laquelle l'or est attaché. Aussi la monnaie n'est pas rare ici, et ils ont en général beaucoup d'or (3).

Le rabbin Péthachia ayant repris sa marche vers l'occident, revint à Ninive; et de là à Nizibin. Il y a dans cette dernière ville une synagogue fondée par Esdras (4), où l'on voit une pierre sur laquelle était gravé : *Esdras le scribe*. Il alla aussi à Aram Naharaïm, ville située entre deux fleuves (5). Huit cents

---

(1) Le pays dont parle Péthachia appartient à la Mésopotamie ou à quelque contrée du voisinage : or à cette époque les habitans parlaient la langue arabe. Le mot *daroch* paraît être le mot arabe طرق pluriel de طريقة *route; lahom* répond à l'arabe لحوم *viandes*, *basor* à بشور *chairs,* et *bakor* à بقور bœufs.

(2) L'*Arabie*. Voyez ci-devant, pag. 290, note 3.

(3) Peut-être aussi : *c'est pourquoi les orfèvres fréquentent souvent cet endroit; ils y recueillent beaucoup d'or.*

(4) *Voyez* ci-devant, page 272 et 273. Cette synagogue n'est pas mentionnée dans les voyages de Benjamin, quoiqu'il ait passé dans cette ville; mais elle paraît avoir été connue de Charizi, puisqu'il parle des vers qu'il avait fait graver sur la porte d'une synagogue d'Esdras que voici :

כי קרוב הוא ללשוננו או לתרגום : כגון דרוך דרך · לחום לחם · בשור בשר · בקור בקר :

בארץ ישמעאל גדל הזהב בעשב · ובלילה הוא אין זהרו : והמסממין עושין סימן בארץ · באפר או בסיד · ולמחור באין ולוקטין העשב שהזהב עליו : לכן הזהובים מצוים שם · ויש להם זהב הרבה :

וחזר רבי פתחיה פניו למערב ושב לנינוה · ומנינוה לנציבין · ושם בית הכנסת שבנה עזרא · ועל אבן אחת חקוק · עזרא הסופר : והלך גם לחרן וארם נהרים · בין שני נהרים :

יצו האל לעזרא רוב שלמות · צבי צבאות מחמות והדומות :
לזיו אורו · פאר כל המאורים · ולמקומו פאר כל המקומות :
מקומו הוא מקום מחנה אלהים · ואליו נפתחו שערי מרומות :
תהי נפשו בכסא אל צרורה · ויחליץ טל ישועה העצמות :
והאל משנתו חיש יעירן · לקץ ימין ויחידה אחרי מות :
זכותו יעמוד עלי למליץ · להשקיט את שאון ים התהומות :
ויפק אל יהודה בן־שלמה · בידו עוז ובימינו נעימות :

Ces vers, également inédits, se trouvent dans le *Tahkemoni*, déjà cité, chap. L, pag. 142.

(5) Le mot *Naharaïm*, en hébreu, signifie *deux fleuves* : en effet le pays est situé entre le Tigre et l'Euphrate. C'est dans ce sens que ce pays a été appelé par les Grecs *Μεσοποταμία*.

juifs habitent Nisibin. D'Aram Naharaïm il se rendit à Hamat. Ici Péthachia nous a indiqué le nom de chaque ville qu'il a parcourue et combien de jours il a employés pour se rendre d'une ville à l'autre. Mais nous avons jugé inutile de le transcrire. Il visita la ville de Haleb : c'est la même ville que celle qui est appelée dans l'Écriture (1), *Aram Zoba*. Elle est nommée Haleb, parce que les troupeaux d'Abraham, notre aïeul, paissaient sur une montagne voisine, et que l'on descendait de cette montagne par une espèce de trappe pour offrir du lait aux indigens (2).

De Haleb il se rendit à Damas; c'est une très-grande ville soumise au sultan d'Égypte (3). Elle est habitée par environ dix mille Juifs. Leur chef de l'Académie est le rabbin Esra (4), homme rempli de savoir, car il a été élevé à cette dignité par le rabbin Samuel Halevi, chef de l'académie de Babylone (Bagdad).

Le sol de Damas est très-fertile, et la ville est entourée de toutes parts de jardins et de vergers. Il y a

(1) Psaume LX, 2. Cette assertion est confirmée par Benjamin de Tudèle, *Masah*, pag. 28, et par Juda Charizi, *Tahkemoni*, c. 47. Cependant il est difficile de déterminer jusqu'à quel point cette opinion est fondée. Bochart, dans sa *Geogr. Sacra*, ch. VI, ne sait pas dans quel endroit il faut la placer, et Michaelis, *de Syria sobaea*, la transplante au-delà de l'Euphrate et la confond avec Nisibe. Ce qui est certain, c'est que les rabbins donnent encore aujourd'hui ce nom d'*Aram Zoba*, à la ville d'Alep. Guedalia ben Yahya dit de cette ville, dans sa chronique hébraïque intitulée, שלשלת הקבלה, Venise, 1587, pag. 34 *recto* : ויש קבלה אצלינו היום שארם צובה

יש בנציבין ׳ כשמונה מאות יהודים ׃ ומארם נהרים ׳ הלך לחמת ׃ וכל הערים שעבר רבי פתחיה ׳ הגיד לנו שמם ׳ וכמה ימים הלך מזו לזו ׳ אך אין צריך לכתוב אותם ׃ ונסע לחלב הוא ארם צובה שבמקרא ׳ ולמה קורין אותה חלב ׳ כי בהר היו צאנו של אברהם אבינו ׳ ומעלות יורדות מן ההר ׳ שמשם היה מושיט לעניים חלב ׃

ומחלב הלך לדמשק ׳ והיא עיר גדולה ׳ ומלך מצרים מושל עליה ׃ ושם כעשרת אלפים יהודים ׳ וראש ישיבה שלהם רבי עזרא ׳ איש מלא תורה ׳ כי סמכוהו רבו שמואל הלוי ׳ ראש הישיבה בבבל ׃

דמשק ארץ טובה ׳ בתוך גנות ופרדסים ׃

היא חליפו. C'est-à-dire : *Il existe aujourd'hui parmi nous une tradition qu'Aram Zoba est Haleppo.* On peut consulter sur ce nom la préface de l'ouvrage du rabbin *Ismaël Cohn* d'Alep, intitulé : נר מצוה Venise, 1598; et celle de l'ouvrage du rabbin *Siméon Dayack Cohn*, également d'Alep, qui a pour titre : ריח השדה, Constantinople, 1738, *in-fol.*

~~(2) En effet le mot Haleb, en hébreu et en arabe, signifie *lait*.~~

(3) Sous Saladin, époque où voyageait Péthachia, Damas dépendait de l'Égypte.

(4) Benjamin de Tudèle, en parlant de ce savant, assure qu'il était le chef de l'Académie de Palestine. *Voy. Masah*, p. 27.

de grands canaux et de vastes citernes dont les eaux sont très-saines; le pays abonde en toutes sortes de fruits et de productions. C'est pourquoi les Ismaélites ont coutume de dire : *S'il y a un paradis sur terre, il est à Damas ; et s'il est au ciel, Damas le remplace sur la terre.*

En allant à Damas, on voit sur le côté les montagnes Séïr, Hermon et Liban. Dans le pays de Sihon et d'Og (1), on ne trouve ni herbe ni arbrisseau; la plaine désolée rappelle la destruction de Sédom et de Gomorre. Le rabbin Péthachia vit une tombe longue de quatre-vingt coudées, que l'on dit être celle de Sem, fils de Noé; mais les Juifs ne disent pas cela.

La Syrie se traverse en vingt jours de marche. Notre rabbin Péthachia, passa le Jourdain qui sort d'une caverne; ainsi les Talmudistes disent : « Le Jourdain » sort de la grotte de Panéas, et se rend à Tibériade (2). » Il y trouva une grande communauté israélite. Il y a aussi des communautés israélites en Palestine, quoiqu'elles ne s'élèvent pas à plus de deux ou trois cents ames.

Tibériade possède une synagogue fondée par Josué,

---

(1) Le pays situé à l'orient du Jourdain. *Voy. Nomb.*, XXI, 12 et 33; *Deut.*, II, 26; III, 1 et suiv.

(2) *Voy. Talmud de Babylone*, traité Bechoroth, p. 55 *recto*.

וְיֵשׁ סְלוֹנוֹת גְּבוֹהִים וּבְרֵיכוֹת גְּדוֹלוֹת · שֶׁהַמַּיִם טוֹבִים מְאֹד : וְכָל מִינֵי פֵּירוֹת וּמְגָדִים שָׁם : לָכֵן אוֹמְרִים הַיִּשְׁמְעֵאלִים · אִם גַּן עֵדֶן בָּאָרֶץ הוּא דַּמֶּשֶׂק · וְאִם בַּשָּׁמַיִם הוּא · דַּמֶּשֶׂק כְּנֶגְדּוֹ בָּאָרֶץ :

וּמִי שֶׁהוֹלֵךְ לְדַמֶּשֶׂק רוֹאֶה לִצְדָדָיו הַר שֵׂעִיר הַר חֶרְמוֹן · וְהַר הַלְּבָנוֹן : וּבְאֶרֶץ סִיחוֹן וְעוֹג אֵין בּוֹ עֵשֶׂב וְצֶמַח כְּמַהְפֵּכַת סְדוֹם וַעֲמוֹרָה : וְרָאָה רַבִּי פְּתַחְיָה קֶבֶר אָרוֹךְ שְׁמוֹנִים אַמָּה · וְאוֹמֵר שֶׁהוּא קֶבֶר שֶׁל שֵׁם בֶּן־נֹחַ : אַךְ הַיְּהוּדִים לֹא יֹאמְרוּ זֶה :

וְסוּרְיָא כְּמַהֲלַךְ עֶשְׂרִים יוֹם : וְעָבַר רַבִּי פְּתַחְיָה אֶת הַיַּרְדֵּן שֶׁיּוֹצֵא מִמְּעָרָה · כְּמוֹ שֶׁאָמְרוּ חֲכָמִים · יַרְדֵּן יוֹצֵא מִמְּעָרַת פַּמַּיִים וּמְהַלֵּךְ לִטְבֶרְיָה · וְשָׁם מָצָא קְהִלָּה גְּדוֹלָה : גַּם בְּאֶרֶץ יִשְׂרָאֵל יֵשׁ קְהִלּוֹת · אַף עַל פִּי שֶׁאֵין שָׁם אֶלָּא כְּמָאתַיִם אוֹ שָׁלֹשׁ מֵאוֹת נְפָשׁוֹת :

וּבִטְבֶרְיָה בֵּית הַכְּנֶסֶת · שֶׁבָּנָה יְהוֹשֻׁעַ בִּן־נוּן :

Il faut donc corriger תניא ירדן יוצא ממערת פמיים au lieu de תניא ירדן יוצא ממערב פמיים, qui se trouve dans les éditions du Talmud. *Voy.* Sal. Levison, מחקרי ארץ Vienne, 1819, *in-8.°* art. ירדן.

fils de Nun. A Sephoris (1), est enterré *Rabbenou hakkadosch* (2) dont la sépulture répand une odeur suave, qui se fait sentir à un mille de distance. En Palestine les tombeaux sont profonds; il n'en est pas de même en Babylonie, où les eaux jaillissent après de légères fouilles, de sorte qu'on ne peut faire des fosses profondes.

De la postérité de *Rabbi*, existe encore un homme respectable nommé rabbin Nehoraï (3), qui a un fils très-savant, appelé rabbin Juda, du nom du rabbin Juda Hannasi. Il possède un livre généalogique remontant jusqu'à Rabbi. Le rabbin Nehoraï est un médecin, et vend publiquement des aromates. Ses enfans l'entourent dans sa boutique, couverts d'un voile, pour qu'ils ne puissent voir çà et là. Il est au reste aussi savant que juste.

Tibériade et Sephoris, ainsi que toutes les autres villes situées dans la plaine, sont de la Galilée inférieure. Car la haute Galilée n'a point de villes dans les montagnes. Péthachia visita aussi Uscha et Separem, où le rabbin Siméon, fils de Gamliel (4), occupait la chaire du chef du grand Sanhédrin. Il y a des Juifs à Acco (5);

---

(1) Sephoris, ancienne ville de Galilée, située sur une colline au milieu d'une plaine. Elle a reçu sous les Romains le nom de *Diocésarée;* aujourd'hui elle est comblée de ruines.

(2) C'est le célèbre Juda Hannasi, ainsi nommé à cause de la sainteté de sa vie; il est appelé aussi par excellence *Rabbi*, c'est-à-dire, *le maître.* C'est le savant auteur de la *Mischna*, mort à Sephoris en 235 de l'ère vulgaire.

וּבְצִפּוֹרִי רַבֵּינוּ הַקָּדוֹשׁ קָבוּר · וְרֵיחַ טוֹב יוֹצֵא מִקִּבְרוֹ · שֶׁמְּרִיחִין רָחוֹק מִשָּׁם מִיל : וְכָל קְבָרוֹת אֶרֶץ יִשְׂרָאֵל בְּבוּכִין · וְלֹא כֵן בְּבָבֶל · לְפִי שֶׁמַּיִם מְצוּיִים שָׁם · וְאֵין יְכוֹלִין לַחְפּוֹר מְעָרוֹת עֲמוּקוֹת :

וּמִזֶּרַע שֶׁל רַבִּי · יֵשׁ עוֹד אִישׁ נִכְבָּד רַבִּי נְהוֹרָאִי שְׁמוֹ · וְיֵשׁ לוֹ בֵּן מַשְׂכִּיל וּשְׁמוֹ רַבִּי יְהוּדָה עַל שֵׁם רַבִּי יְהוּדָה הַנָּשִׂיא : וְיֵשׁ לוֹ סֵפֶר יְחוּסוֹ עַד רַבִּי : וְרַבִּי נְהוֹרָאִי רוֹפֵא וּמוֹכֵר בְּשָׂמִים בְּשׁוּק · וּבָנָיו יוֹשְׁבִים לְפָנָיו בְּחֶנְוָתוֹ מְכֻסִּים בְּצָעִיף שֶׁלֹּא יֵרָאוּ לְכָאן וּלְכָאן : וְהוּא תַּלְמִיד חָכָם וְצַדִּיק :

וּטְבֶרְיָה וְצִיפּוֹרִי וְכָל הֶעָרִים שֶׁבְּמִישׁוֹר · גָּלִיל הַתַּחְתּוֹן לְפִי שֶׁאֵינָן בֶּהָרִים : וְרָאָה רַבִּי פְּתַחְיָה אוּשָׁה וְשְׁפַרְעַם · שֶׁהָיָה רַבָּן שִׁמְעוֹן בֶּן־גַּמְלִיאֵל רֹאשׁ הַסַּנְהֶדְרִין : בְּעַכּוֹ יֵשׁ יְהוּדִים · וּבְיַבְנֶה

(3) Il est remarquable que Benjamin de Tudèle ne parle ni de Nehoraï ni de son fils.

(4) Voy. le *Talmud*, traité *Rosch hassana*, ch. IV, p. 31 *vers.* Ce rabbin Siméon est le troisième du nom, et père du rabbin Juda Hannasi, ci-dessus mentionné.

(5) *Ptolémaïs*. *Voyez* ci-devant, pag. 287, note 4. Benjamin y trouva environ deux cents Israélites.

et à Yabné (1), se trouve une source qui coule pendant six jours de la semaine; mais le jour du sabbat, on n'y trouve pas une seule goutte d'eau (2).

Dans la Galilée inférieure il y a un souterrain large et élevé en dedans; d'un côté s'ouvre une caverne où sont enterrés Schammai (3) et ses disciples, de l'autre côté une seconde caverne renferme Hillel (4) et ses disciples : au milieu du souterrain est une grande pierre creusée en forme de coupe; elle peut contenir plus de quarante *seah* (5). Lorsque des personnes pieuses y viennent, ils trouvent cette pierre remplie d'eaux limpides; ils y lavent leurs mains, puis ils prient et adressent leurs vœux au ciel pour qu'il accomplisse leurs désirs. Le fond de cette pierre n'est point percé, et l'eau ne vient pas du sol; elle se forme naturellement en faveur de chaque homme pieux; mais s'il se présente un homme qui n'est pas pieux, il ne paraît point d'eau. Quand la pierre est remplie, on y puiserait mille cruches, que les eaux ne tariraient point et qu'elles paraîtraient toujours remplies comme lors de leur croissance (6).

---

(1) *Yabné*, nommée sous les Romains *Jamnia*, village sur la route de *Gaza*, à trois lieues de *Ramlé*. Ce village était, du temps d'Ozias, roi de Juda, une ville considérable et forte. *Voyez* le 2.e livre des Chron., XXVI, 6.

(2) *Voyez* ci-devant pag. 302.

(3) Schammai, docteur célèbre, assesseur du grand sanhédrin à Jérusalem, sous le règne d'Antigone, fils d'Aristobule. Il est fondateur d'une école qui porte le nom de *Beth Schammai*.

(4) Hillel, un des plus célèbres docteurs de la loi, président du grand sanhédrin à Jérusalem. Il est chef d'une école nommée *Beth Hillel*, qui surpassa celle de Schammai, son contemporain.

יש מעין שנובע כל ששה ימים ובשבת אפילו
טיפה אחת אין בו :

בגליל התחתון יש מערה רחבה וגבוהה
בפנים · מצד אחד מערה של שמאי ותלמידיו
ומצד אחר הלל ותלמידיו · ובאמצע המערה
אבן גדולה חלולה כמו כוס · ונכנס בבית קיבולו
כארבעים סאה ויותר : וכשבאים שם בני אדם
הגונים יראו האבן מלאה מים יפים · וירחצו
ידיהם ויתפללו ויבקשו מה שירצו : ואין האבן
הזאת חלולה מתחת · והמים אין באין מן
הקרקע · אלא נעשו מעצמם · אם אדם הגון בא :
ואדם שאינו הגון · לא יראה מים לעולם : וכשאבן
מלאה · אם ישאבו ממנו אלף כדי מים לא
תהיה חסרה · אלא מלאה כהויתה :

---

(5) Ancienne mesure hébraïque qui était le tiers d'un *épha*. Voici la définition la plus exacte de ces mesures de capacité, d'après l'opinion générale des docteurs de la loi :

איפה · שלש סאין : סאה · ששה קבין : קב · ארבעה לוגין :
לוג · ששה ביצים : והסימן גודו אילנא :

C'est-à-dire, l'*épha* contient 3 *séahs*, le *séah* 6 *kabs*, le *kab* 4 *lougs*, le *loug* 6 *œufs*, dont la marque mnémonétique est *guda*, mot chaldéen qui veut dire *sommet d'arbre* (Daniel, IV, 11), composé de quatre lettres qui renferme les nombres de 3, 6, 4 et 6.

(6) Benjamin de Tudèle place cette caverne près de *Maran*,

Le rabbin Péthachia se rendit de là dans la haute Galilée qui s'étend dans les montagnes. C'est ici qu'était Nithai H'arbeli (1) dans la ville d'Arbele (2). Le mont Gaas est très-élevé, et le prophète Abadias y est enterré. On y monte par des degrés taillés dans le roc; vers le milieu est enterré Josué, fils de Nun (3), et près de lui Caleb, fils de Jéphoné (4). Non loin de leurs tombeaux jaillit une source dont l'eau pure coule en bas de la montagne; à ces monumens on a ajouté de beaux mausolées. Ils sont, comme tous les édifices de la Judée, construits en pierres. Près d'une de ces basiliques est incrustée la trace d'un pied, comme le pas d'un homme, empreinte dans la neige. Cette marque est celle que laissa après lui l'ange qui, à la mort de Josué, vint donner une espèce de secousse à toute la Judée; et c'est de ce tremblement que la montagne tire son nom (5).

Le rabbin Péthachia ajoute que l'on peut traverser toute la Judée en trois jours. Il se rendit de là au sépulcre de Jonas, fils d'Amithai (6), près duquel s'élève pareillement un élégant mausolée; près de cette tombe est un jardin rempli de toutes sortes de fruits. Le gardien de ce jardin n'est pas un juif, et cependant lors-

---

dite autrefois *Meron*; mais il n'entre pas dans tous ces détails. Voy. *Masah*. pag. 25.

(1) Ancien docteur, qui florissait sous le pontificat de Jean Hyrcan, contemporain de Josué, fils de Pérachia.

(2) Ville qu'il ne faut pas confondre avec celle qu'Alexandre le Grand immortalisa par sa victoire, et qui est située au-delà du Tigre.

וְהָלַךְ מִשָּׁם רַבִּי פְּתַחְיָה לְגָלִיל הָעֶלְיוֹן שֶׁעוֹמֵד בֶּהָרִים · וְשָׁם הָיָה נִתַּאי הָאַרְבֵּאלִי בְּעִיר אַרְבֵּאל: וְהַר גַּעַשׁ גָּבֹהַ מְאֹד · וְעֹבַדְיָה הַנָּבִיא קָבוּר שָׁם: וְהָהָר עָשׂוּי מַעֲלוֹת שֶׁעוֹלִים בּוֹ · וּבְאֶמְצַע הָהָר קָבוּר יְהוֹשֻׁעַ בִּן נוּן · וְאֶצְלוֹ כָּלֵב בֶּן־יְפֻנֶּה: וְסָמוּךְ לְקִבְרָם נוֹבֵעַ מַעְיָן מַיִם טוֹבִים שֶׁיּוֹרְדִין מִן הָהָר: וְהֵיכָלוֹת נָאִים בְּנוּיִם אֵצֶל הַקְּבָרִים הָאֵלֶּה: וְכֻלָּם בְּנוּיִם מֵאֲבָנִים · כְּכָל בִּנְיַן אֶרֶץ יִשְׂרָאֵל: וְאֵצֶל הֵיכָל אֶחָד מֵהֶם · נִכֶּרֶת פְּסִיעָה אַחַת כִּפְסִיעַת אָדָם הַפּוֹסֵעַ בְּשֶׁלֶג · וְזֶה הוּא הַפְּסִיעָה שֶׁדָּרַךְ הַמַּלְאָךְ · וְנִתְגָּעַשׁ כָּל אֶרֶץ יִשְׂרָאֵל אַחַר מוֹת יְהוֹשֻׁעַ · וּמִמֶּנּוּ נִקְרָא שְׁמוֹ הַר גַּעַשׁ:

וְאָמַר רַבִּי פְּתַחְיָה · שֶׁכָּל אֶרֶץ יִשְׂרָאֵל כִּמְהַלֵּךְ שְׁלֹשָׁה יָמִים: וַיָּבֹא מִשָּׁם לִמְקוֹם קֶבֶר יוֹנָה בֶּן־אֲמִתַּי · וְגַם עָלָיו בָּנוּי הֵיכָל יָפֶה · וְאֶצְלוֹ פַּרְדֵּס מְלֵאָה מִכָּל מִינֵי פֵּירוֹת: שׁוֹמֵר הַפַּרְדֵּס אֵינוֹ יְהוּדִי · וְאַף עַל פִּי כֵן כְּשֶׁבָּאִין גּוֹיִם שָׁם ·

---

(3) *Voy.* Josué, xxiv, 30.

(4) Caleb, de la tribu de Juda, fut envoyé avec Josué et dix autres députés pour reconnaître le pays de Chanaan, et eut pour son partage les montagnes et la ville de Hébron, où il mourut.

(5) Le mot געש signifie en effet *trembler, être ébranlé.*

(6) *Voy.* ci-dessous, pag. 409.

qu'un infidèle vient le visiter, il ne lui donne rien des fruits de ce jardin; tandis que, s'il s'y présente des Juifs, il les reçoit d'un air de bienveillance, en leur disant : » Jonas, fils d'Amathai, fut un Juif; c'est pourquoi ce » qui lui appartenait vous est échu. » Et il leur donne des fruits à manger.

Il alla aussi visiter le tombeau de Rachel, sur le chemin d'Ephratha (1) qui est éloigné d'une demi-journée de Jérusalem. Onze pierres sont placées sur ce monument, d'après le nombre des onze tribus (2), car Benjamin alors n'était pas encore né, et ce ne fut qu'en mourant que sa mère lui donna le jour. Toutes ces pierres sont de marbre; et la pierre de Jacob, aussi de marbre, couvre toutes les autres. Elle est d'une telle grandeur, qu'elle serait la charge de plusieurs hommes. Les moines qui demeurent à un mille de là, avaient enlevé cette pierre du sépulcre pour la déposer dans leur chapelle; mais le lendemain ils la retrouvèrent couchée sur le monument, comme elle l'était auparavant; ils tentèrent plusieurs fois de l'enlever, jusqu'à ce qu'ils furent empêchés de la prendre : sur cette pierre est gravé le nom de Jacob. Il vit aussi la grande pierre qui est sur l'ouverture du puits près d'Haran (3): qua-

---

(1) *Voy.* Genèse, x, xxv, 19 et 20

(2) Benjamin de Tudèle, *Masah.* pag. 23, et l'auteur de l'*Itinéraire à l'usage des pélerins israélites*, déjà cité, disent à-peu-près la même chose. Voici les propres paroles de ce dernier :

כשתי פרסאות מירושלים דרך חברון · מצבת קבורת רחל על
הדרך משם לבית לחם : והמצבה עשתי עשר אבנים · שתי

אֵינוֹ נוֹתֵן לָהֶם מְאוּמָה מִן הַפֵּירוֹת : אָמְנָם אִם יְהוּדִים בָּאִין שָׁם · מְקַבְּלִין בְּסֵבֶר פָּנִים יָפוֹת וְאוֹמֵר לָהֶם · יוֹנָה בֶּן־אֲמִתַּי יְהוּדִי הָיָה לְכַךְ רָאוּי לָכֶם מִשֶּׁלוֹ · וּמַאֲכִילִין אוֹתָם פֵּירוֹת :

גַּם עַל קְבֻרַת רָחֵל בְּדֶרֶךְ אֶפְרָתָה הָלַךְ · הוּא מַהֲלַךְ חֲצִי יוֹם מִירוּשָׁלַיִם : וְאַחַד עָשָׂר אֲבָנִים עַל קֶבֶר רָחֵל כְּנֶגֶד הָאַחַד עָשָׂר שְׁבָטִים · כִּי בִּנְיָמִן לֹא נוֹלַד עֲדַיִין אֶלָּא בְּצֵאת נַפְשָׁהּ : וְכָל אוֹתָהּ הָאֲבָנִים · הֵם שֶׁל שַׁיִשׁ : וְאֶבֶן שֶׁל יַעֲקֹב שֶׁל שַׁיִשׁ אֶחָד מוּנַּח עַל כֻּלָּם · וְהִיא גְּדוֹלָה מְאֹד · מַשָּׂא הַרְבֵּה בְּנֵי אָדָם : וְהַכּוּמָרִים שֶׁהֵם רָחוֹק מִשָּׁם מִיל · לָקְחוּ אֶת הָאֶבֶן הַזֹּאת מֵעַל הַקֶּבֶר וְקָבְעוּ אוֹתָהּ בְּבִנְיַן עֲבוֹדָה זָרָה · אַךְ לְמָחוֹר רָאוּ אוֹתָהּ עַל הַקֶּבֶר כַּאֲשֶׁר הָיְתָה בַּתְּחִלָּה : כֵּן עָשׂוּ פְּעָמִים הַרְבֵּה · עַד

אבנים זו אצל זו : רחב האבן לרחב הקבר ׃ ואורך שתי האבנים ׃ ואבן אחרת למעלה מן העשר ארוכה לאורך הקבר · ורחבה לרחב הקבר : והקבלה כי עשרה השבטים נתנו עשרה האבנים · ויעקב אביהם · נתן את העליונה : בנימן לא נתן כי קטן בן יומו היה · יוסף לא נתן מפני שהיה קטן כבן שמנה שנה · או מפני עגמת נפשו · שהיתה אמו :

(3) *Voyez* à ce sujet Genèse, xxix. 2.

rante hommes ne pouvaient pas la remuer. Quant au puits, il a à peu près trois cents coudées de profondeur, mais les eaux en sont taries.

Ensuite il se rendit à Jérusalem; il n'y a plus qu'un seul Israélite (1), nommé rabbin Abraham hazéba (2), qui paie au roi un grand tribut pour avoir le droit d'y résider. Ce rabbin lui fit voir le Mont des Oliviers, et il observa que le pic était d'une hauteur de vingt-trois coudées et d'une largeur égale. Il y a là un temple superbe, que les Ismaélites fondèrent lorsque Jérusalem était entre leurs mains (3). Car des Juifs impies avaient annoncé au khalife qu'il y avait parmi eux un vieillard qui connaissait le lieu où existait jadis le sanctuaire et le parvis du temple; le khalife pressa alors tant ce vieillard, qu'il lui arracha son secret. Or, comme le khalife favorisait les Juifs, il dit: « Je veux bâtir là un » temple, et les Juifs seuls auront le droit d'y prier. » Aussitôt il fit élever un temple de marbre d'une architecture superbe, enrichi de marbre rouge et vert; et

---

(1) On sait que, sous la domination des Chrétiens à Jérusalem pendant les Croisades, les Israélites n'étaient pas toujours tolérés dans cette ville. Voy. *Chatizi*, *Tahkemoni*, c. 28. Ibn-Giouzi, dans sa chronique arabe, intitulée مراة الزمان ou *Miroir des temps*, mss. Arab. de la Bibliothèque du Roi, ancien fonds, n.º 641, dit même qu'à la première entrée des Croisés, en 1099, les Israélites furent enfermés dans leur synagogue, où on les brûla. Le rabbin Juda

שֶׁנִמְנְעוּ מְלַקְּחָהּ עוֹד ׃ וְעַל הָאֶבֶן הַזֹּאת חָקַק הַשֵּׁם שֶׁל יַעֲקֹב ׃ וְרָאָה גַּם הָאֶבֶן הַגְּדוֹלָה שֶׁעַל פִּי הַבְּאֵר אֵצֶל חָרָן · וְאַרְבָּעִים בְּנֵי אָדָם אֵינָן מְזִיזִין אוֹתָהּ ׃ וְהַבְּאֵר עָמוֹק כְּשָׁלֹשׁ מֵאוֹת אַמָּה · אַךְ אֵין מַיִם מְצוּיִין שָׁם ׃

אַחַר כָּךְ הָלַךְ לִירוּשָׁלַיִם וְאֵין שָׁם אֶלָּא יִשְׂרָאֵל אֶחָד שֶׁשְּׁמוֹ רַבִּי אַבְרָהָם הַצַּבָּע · וְהוּא נוֹתֵן מַס גָּדוֹל לַמֶּלֶךְ שֶׁמַּנִּיחוֹ שָׁם ׃ וְהֶרְאָה לוֹ רַבִּי אַבְרָהָם אֶת הַר הַזֵּיתִים · וְרָאָה שֶׁהַמַּעֲזִיבָה רִצְפָּה גְּבוֹהָה שְׁלֹשָׁה וְעֶשְׂרִים אַמּוֹת וְרָחְבָּהּ כְּמוֹהוּ ׃ וְיֵשׁ שָׁם הֵיכָל נָאֶה שֶׁבָּנוּ הַיִּשְׁמְעֵאלִים בִּימֵי קֶדֶם שֶׁהָיְתָה יְרוּשָׁלַיִם בְּיָדָם · כִּי פָּרִיצִים הָלְכוּ לַמֶּלֶךְ וְאָמְרוּ · זָקֵן אֶחָד יֵשׁ בֵּינֵינוּ שֶׁיּוֹדֵעַ מְקוֹם הַהֵיכָל וְהָעֲזָרָה ׃ וְדָחַק הַמֶּלֶךְ אֶת הַזָּקֵן עַד שֶׁגִּלָּה לוֹ סוֹדוֹ · אָמְנָם הַמֶּלֶךְ הָיָה אוֹהֵב אֶת הַיְּהוּדִים וְאָמַר · אֲנִי רוֹצֶה לִבְנוֹת הֵיכָל שָׁם · וְלֹא יִתְפַּלְּלוּ בּוֹ כִּי

Hallevi, qui voulut y entrer en 1140, fut cruellement massacré. On faisait seulement une exception en faveur de quelques individus qui s'occupaient de la teinture des draps et des laines. *Voy. Masa-hoth*, pag. 20.

(2) *Le Teinturier.*

(3) L'auteur veut parler de la célèbre mosquée bâtie par le khalife Omar sur l'emplacement du temple de Salomon.

de mille ornemens différens. Mais des infidèles survinrent et y placèrent leurs images; comme elles tombèrent, ils les incrustèrent dans l'épaisseur du mur. Cependant dans le lieu où fut autrefois le sanctuaire des sanctuaires, il leur fut impossible d'y placer une image.

A côté de ce temple est un hospice où sont nourris les pauvres. Non loin de là est un ravin que l'on appelle le *vallée de ben-Hinnom* (1), où ils ont leur cimetière (2).

Toute la terre d'Israël peut, comme il a été dit ci-dessus, être traversé en trois jours. Le rabbin Péthachia vit la Mer Salée (3) et les endroits où furent Sodome et Gomorre (4) qui manquent entièrement de végétation. Mais il dit n'avoir pas vu la statue de sel (5), car elle n'existe plus. Il ne vit pas non plus les tas de pierres que Josué fit élever (6).

De Jérusalem, Péthachia se rendit à Hebron, et il

---

(1) Ou *Gehinnon*, c'était une vallée joignant Jérusalem, par où passaient les limites méridionales de la tribu de Benjamin. On croit que dans cette vallée était la voirie de Jérusalem, et qu'on y entretenait toujours un feu pour brûler les charognes et les immondices; ce qui a fait donner à l'enfer le nom de *Gehennom* גיא הנום, à cause du feu éternel qui y doit brûler les méchans.

(2) J'emploie exprès ici le pronom *il*, qui est amphibologique,

אם היהודים : מיד בנה היכל מאבן שיש אדמים וירוקים · וכל מיני מראה : אך באו הגוים ושמו בו צלמיהם · וכאשר נפלו קבעו אותם בעובי הכותל · ואולם במקום שהיה מלפנים הקדש קדשים · לא היו יכולים לעמוד צלם :

בצד זה ההיכל · יש השפיטל שהעניים נזונים · ורחק משם יש שוחה · הנקראת גיא בן־הנום · ושם בית הקברות שלהם :

כל ארץ ישראל · כאשר נזכר לעיל · מהלך שלשה ימים : וראה רבי פתחיה ים המלח ומקומות שהיו שם סדום ועמורה שאין בהם עשב · אמנם הנציב מלח אמר שלא ראה כי איננו בעולם עוד : גם האבנים שהקים יהושע לא ראה :

משם הלך לחברון · והנה ראה הבנין שבנה

---

parce que le texte lui-même laisse lieu de douter si ce qui est dit doit s'entendre des infidèles ou des pauvres.

(3) La mer Morte.

(4) *Voy*. Genèse, XIX, 24 et 25.

(5) Genese, XIX, 26, où il est dit que la femme de Loth devint une statue de sel.

(6) A Galgala. *Voy*. Josué, IV, 17.

vit l'édifice que le patriarche Abraham éleva sur la caverne (1). Il y a des pierres de vingt-sept à vingt-huit coudées; mais celles qui sont placées à chaque angle ont jusqu'à soixante-dix coudées. Notre rabbin Péthachia offrit une pièce d'or au porte-clef de la caverne, afin qu'il l'introduisît dans la sépulture des patriarches. Quand elle fut ouverte, il vit une image sur la porte et trois tombeaux en dedans; mais il avait été averti par les juifs d'Acco de prendre garde, parce qu'on avait placé à l'entrée de la caverne trois cadavres que l'on faisait passer pour ceux des patriarches (2), et que ce n'étaient pas eux, quoique le gardien le lui soutînt.

Il lui donna donc une seconde pièce d'or pour qu'il le conduisît dans la véritable sépulture. Alors le gardien lui ouvrit une porte et dit : « Je n'ai jamais fait » entrer un étranger par cette porte. » Prenant ensuite des flambeaux, il conduisit Péthachia dans l'intérieur. Ils descendirent quinze degrés comme avant de parvenir à la première caverne. Péthachia arriva donc dans un vaste souterrain au milieu duquel était une ouverture pratiquée dans le sol; et ce sol est lui-même un roc comme toutes les cavernes taillées dans un rocher. Cette ouverture était fermée par des grilles de fer très-épaisses; et nul mortel n'en pourrait faire de sembla-

(1) Qui devait lui servir de tombeau ainsi qu'à Sara, sa femme. *Voyez* Genèse, XXIII, 19.

אברהם אבינו על המערה · ויש בו אבנים משבעה ועשרים עד שמונה ועשרים אמות · אך האבנים שבראש כל פנה · כל אחת יש כמו שבעים אמות : ונתן רבי פתחיה למי שבידו המפתח של המערה זהוב אחד · להביאו לקברי האבות : ויהי כאשר פתח והנה על המפתח צלם ושלש כובין בפנים · אך היהודים שבעכו כבר אמרו לו (2) הזהיר כי שמו שלש פגרים בתחילת המערה ואומרים שהם האבות ואינם · אף על פי ששומר המערה אמר לו הן :

והוסיף לו עדיין זהוב אחת להכניסו למערה האמתית · אז פתח לו השומר ואמר · מעולם לא הנחתי שום גוי לכנס בזה השער · והביא נרות ונכנס רבי פתחיה בפנים : וירדו חמשה עשר מעלות כמו שירדו קודם זאת המערה מבחוץ · ובא רבי פתחיה לתוך מערה רחבה מאד ובאמצע המערה פתח בקרקע · והקרקע כלה סלע · בכל המערות שהם בחלל הסלע ·

---

(2) **Benjamin de Tudèle rapporte à peu près la même chose, seulement il fait mention de six cadavres au lieu de trois.** ***Voy. Masahoth*****, pag. 23.**

bles sans le secours du ciel. Un vent violent perçant hors des cavités qui existaient entre une grille et l'autre, empêchait d'en approcher avec des flambeaux : notre rabbin jugeant que c'était là que les patriarches étaient ensevelis, se mit en prière : comme il se penchait sur l'ouverture de la tombe, un coup de vent le repoussa en arrière.

A Jérusalem il y a une porte nommée *Porte de la Miséricorde* (1) ; elle est tout obstruée de pierres et de décombres. Aucun Juif, et moins encore un infidèle, n'ose y approcher. Une fois les infidèles voulurent ôter et ouvrir la porte ; le pays d'Israël en trembla, et il y eut dans la ville une terreur panique, jusqu'à ce qu'ils se fussent retirés. Il y a une tradition parmi les Juifs, qui dit que c'est par cette porte que le *Séchinah* s'est exilé (2), et que c'est par cette même porte qu'il doit revenir un jour ; ses pieds s'appuieront sur le Mont des Oliviers, et ils le verront de leurs propres yeux

(1) Cette porte paraît être la même que celle qui fut nommée la porte dorée : elle est au levant, et donne sur le parvis du temple. Les Turcs l'ont murée. Voy. l'*Hist. des Croisades* par M. Michaud, 4.e édition, t. I, p. 631. Selon Benjamin, cette porte de la Miséricorde n'est qu'un reste de la muraille du temple appelée la *Porte de la Miséricorde ;* et c'est là où les Juifs font leurs prières. Voyez *Masahoth*, pag. 21.

(2) Les talmudistes prétendent que, depuis la destruction du temple, la *majesté divine* est comme exilée et ne se manifestera qu'au rétablissement du saint édifice. Voyez *Talmud*, *traité Meghilla*, pag. 29, *recto*. Ceci explique ce vers du célèbre poète Charizi :

ואותו פתח שבאמצע נעלות על ידי חתיכות
ברזל עבים ביותר ואין אדם יוכל לעשות כזה ·
אם לא במלאכת שמים : ורוח סערה יוצא מן
הנקבים שבין ברזל לברזל ולא היה יכול לבא
בנירות שמה · והבין רבינו ששמה האבות
והתפלל שם : וכשהיה שוהה על פי הפתח ·
היה רוח סערה יוצא ומשליכו לאחוריו :

בירושלים יש שער וקורין לו שער הרחמים ·
והוא ממלא אבנים וסיד ואין שום יהודי רשאי
לבא שמה וכל שכן גוי · ופעם אחת רצו הגוים
להסיר ולפתוח השער ונתרעשה ארץ ישראל
והיתה מהומה גדולה בעיר עד שחדלו : ויש
מסורת ביד היהודים שדרך אותו שער גלתה
השכינה · ובו עתידה לשוב : עמדו רגליו בהר
הזיתים ונראהו עין בעין כמו שנאמר · ועמדו

שבה שכינה אל ירושלים :

« A Jérusalem le *Séchinah* est-il retourné? »

Voyez *Takkemoni*, chap. xxxv, pag. 53, *verso*. Quant au nom *Séchinah*, proprement dit, c'est un mot hébreu de la racine שכן qui ne signifie que *demeurer* ou *être en repos*, mais dont les cabbalistes se servent pour exprimer la présence divine, se manifestant dans une nuée visible qui reposait sur le propitiatoire. Ce mot paraît être le même que سكينة *Sékineh* de l'Alcoran, II, 249, que Mahomet a sans doute emprunté des rabbins.

ainsi qu'il est dit : *Il posera ses pieds en ce jour sur la montagne des Oliviers,...... Ils verront de leurs propres yeux comment Dieu s'en retournera vers Sion* (1)............ Cette porte est en face du Mont des Oliviers, mais cette montagne est plus basse. On y fait des prières : le rabbin Péthachia vit aussi la tour de David qui existe encore (2).

Hors de la ville de Damas, il y a deux synagogues, l'une fondée par Elisée, et l'autre par le rabbin Eléazar, fils d'Azaria ; cette dernière est une grande synagogue dans laquelle se font encore aujourd'hui les prières.

Dans la plaine de Mamré, à quelque distance de là, habite un vieillard que Péthachia trouva mourant quand il se rendit près de lui ; mais ce vieillard ordonna à son fils de montrer à notre rabbin l'arbre contre lequel les anges s'étaient appuyés (3). Le fils du vieillard lui fit donc voir un bel olivier, fendu en trois parties, au milieu duquel était une pierre de marbre. La tradition rapporte que, lorsque les anges furent assis, cet olivier se fendit en trois, afin que chacun pût s'appuyer sur un arbre à part, en se mettant sur la pierre. Les fruits en sont très-doux.

Non loin de cet arbre est la fontaine de Sara, dont

(1) Zach. XIV, 4 ; Isaïe, LII, 8.

(2) Cette tour, située au nord de la ville, et qui avait toujours été respectée par les Chrétiens et les Musulmans, fut détruite en 1239.

רגליו ביום ההוא על הר הזיתים ···· עין בעין יראו בשוב יי ציון ···· דרך אותו שער ׃ והוא מכוון כנגד הר הזיתים · אך הר הזיתים נמוך ממנו · ומתפללין שם · וראה רבי פתחיה גם המגדל דוד · שקיים עוד ׃

בדמשק חוץ לעיר יש שתי בתי כנסיות · אחת שבנה אלישע · ואחרת שבנה רבי אליעזר בן עזריה ׃ וזאת האחרון · היא בית הכנסת גדולה שבה מתפללין עוד היום ׃

באלוני ממרא · רחוק משם מעט · יושב זקן אחד אשר נטה למות כשבא רבי פתחיה לשם · אך צוה לבנו להראות לרבינו העץ שנשענו בו המלאכים ׃ והראה לו בן הזקן זית אחד יפה נחלק לשלשה חלקים ואבן שיש באמצע · וקבלה בידם שכשישבו המלאכים · נחלק העץ לשלשה חלקים · שכל אחד נשען על עץ אחד בישבם על האבן ׃ ופירות העץ · מתוקים מאד ·

אצל העץ הזה בארה של שדה · שהמים

Voyez les *Extraits des historiens arabes relatifs aux croisades*, par M. Reinaud, page 440.

(3) Sur cet épisode de la vie d'Abraham, *voyez* la *Genèse*, XVIII, v. 4.

les eaux sont excellentes et très-limpides. La tente de Sara est près de cette fontaine ; et à proximité de la tente on voit d'un côté une plaine et de l'autre côté la fontaine d'Abraham le Patriarche. Il y a à peu près cent coudées de la fontaine de Sara, jusqu'à la fontaine d'Abraham, dont les eaux sont très-pures. Il lui montra encore une pierre longue de vingt-huit coudées, sur laquelle fut circoncis notre père Abraham. Ce vieillard étant sur le point de mourir et incapable de mentir, affirmait avec serment, que dans un jour solennel de l'expiation, comme il priait prosterné auprès de la fontaine de Sara, il vit un ange tout de feu et son cheval qui était pareillement de feu.

En Grèce, les Israélites sont réduits à une dure captivité, et souffrent une cruelle servitude. On trouve parmi eux des étudians qui connaissent la nécromancie, entre autre le rabbin Sabtai (1). Ils savent aussi évoquer les démons, et les emploient ensuite comme des domestiques (2). Ce pays renferme tant de communautés juives, que la Palestine ne pourrait les contenir, si elles y étaient.

Dans la *Caphar Uza* (3), est enterré Jonas, fils d'A-

---

(1) Le rabbin nommé ici, est sûrement le même que *Sabtai Yavani* ou le Grec, grand chiromancien dont parle Moïse Nachmanide, dans son discours prononcé devant le roi de Castille. Prague, 1597, *in-4.°* Voy. notre תולדות גדולי ישראל tom. II, art. שבתי יוני.

(2) Voyez, sur ces évocations également pratiquées chez les musulmans, l'ouvrage de M. Reinaud, intitulé : *Monumens arabes*,

מתוקים וצלולים מאד : ואצל הבאר הזאת
אהל של שרה · ואצל האהל מישר מצד האחד
ומצד האחר בארו של אברהם אבינו · וכמאת
אמות מבארו של שרה עד בארו של אברהם ·
והמים יפים מאד : גם הראה לו אבן משמנת
ועשרים אמות · שנימול עליו אברהם אבינו :
והזקן הנה הוא הולך לעולמו ואינו משקר · אמר
ונשבע שפעם אחת בצום יום כפור ראה אצל
בארה של שרה · שהיה מתפלל שם · מלאך
של אש וסוסו של אש :

בארץ יון · יש לישראל גלות גדול ומשעבדים
בגופם : ויש בהם בחורים בקיאים בשמות ·
ובתוכם רבי שבתי : גם משביעים השדים ·
שמשרתים אותם כעבדים : ויש בארץ הזאת
קהלות רבות מיהודים · שארץ ישראל אינה
יכולה לשאת אותם · אם היו עליה :

בכפר עוזא קבור יונה בן־אמתי · ובשכם

---

persans et turcs du cabinet de M. de Blacas, tome II, page 25.

(3) Je n'ai trouvé nulle part mention d'un lieu nommé כפר עוזא et j'ignore tout-à-fait où est situé cet endroit, si ce n'est כפר עזיז cité dans la *Mischna, traité Khélaïm*, chap. VI, 4. Quant au tombeau du prophète Jonas, Benjamin le place à Séphoris. Voyez *Masah.* pag. 25.

mithai; et à Sichem, nommée dans le *Ghémare*, *Néapolis* (1), est enseveli Joseph le Juste (2). Cette ville est au fond d'une vallée entre le mont Garizim et le mont Ebal, qui sont vis-à-vis l'un de l'autre. Le mont Garizim est couvert de jardins et de vergers; il est nommé pour cela *mont béni;* mais le mont Ebal est inculte et stérile, c'est pourquoi on le nomme *mont maudit* (3). Il y a là des Samaritains, qui offrent tous les ans l'agneau pascal sur le mont Garizim. La forêt de Saron est entre Acco et Jérusalem (4). Il y avait ici, du temps de Salomon, de très-belles roses. Dans le village de *Sezur* (5), on trouve le tombeau de Simon Sezuri, souvent cité dans la Mischna (6); et dans la ville de Bosra en Babylonie (7), sont enterrés le rabbin Esra, fils d'Abtolas (8), et le rabbin Hana Bagda-

---

(1) Voyez le Talmud de Jérusalem, *traité Aboda Zara*, pag. 44 *verso*: רבי ישמעאל ברבי יוסי אזל לחדא ניפולים.

(2) Le patriarche Joseph. Ce passage ne se trouve pas dans les deux différentes éditions de cet ouvrage.

(3) On trouve à peu près la même chose dans un ancien *Itinéraire* à l'usage des pélerins israélites; manuscrit dans notre cabinet, cod. héb. XVII, part. 1.

(4) Voy. *Mémoires sur la forêt de Saron*, par M. Paultre. Quant aux roses dont parle Péthachia, Voyez *Cant. des Cant.* II, 1.

(5) Abraham Zacuth parle de ce village, d'après des lettres envoyées de Palestine. Voici ce qu'il dit en parlant de notre Siméon Sézuri :

בגליל העליון קרוב לצפת יש כפר אחד שנקרא שזור עד היום׃
והוא קבור שם כאשר האיגו בכתבים ששלחו מארץ ישראל
מקברות הצדיקים׃

C'est-à-dire : « Dans la haute Galilée, près de Séphath, se trouve » un village nommé jusqu'à aujourd'hui *Sézur*. Il est enterré là,

הנקרא בגמרא ניפולים · קבור יוסף הצדיק :
העיר ההוא בתוך מקום מישור · בין הר גריזים
ובין הר עיבל · זה נגד זה : הרי גריזים מלאה
גנים ופרדסים · ונקרא בשביל זה הר מבורך ·
אך הר עיבל יבש ומלחה לכן קורין לו הר
מקולל : ושם יש כותיים ששוחטין את הפסח
בכל שנה על הר גריזים : היער שרון · בין עכו
וירושלים · ושם היו בימי שלמה חבצלות
יפות מאד : בכפר שזור · קבורת רבי שמעון
שזורי דמתניתא : ובעיר בוצרה של בבל · קברו

» comme nous l'avons vu par des lettres écrites sur les tombeaux » des Justes, envoyées du pays d'Israël. » Voy. *Sepher Jouchasin*, édit. de Cracovie, 1580, *in-4.°* pag. 68 *recto*, et pag. 49 *verso* de l'édition d'Amsterdam, 1715, *in-8.°*

(6) *Voyez Traité Demai*, ch. IV, 1; *Traité Schebiith*, ch. II, 8; *Traité Ghittin*, chap. VI, 5; *Traité Chulin*, ch. VI, 5; *Traité Teharoth*, ch. III, 2; *Traité Tebul Yom*, ch. IV, 5. Conférez ce passage avec la *Description des tombeaux*, que le rabbin Jacob, l'envoyé du rabbin Jéchiel de Paris, avait apportée de l'Orient. Mss. héb. de la Bibliothèque du Roi, fonds Sorbonne, n.° 222, et dans notre cabinet, code héb. n.° XVII.

(7) Grande ville au confluent du Tigre et de l'Euphrate appelée par les Arabes Basra; à 93 l. S. E. de Bagdad. Notre voyageur la nomme *babylonienne*, pour la distinguer de Bosra ou Bostra, ville à 20 l. S. de Damas.

(8) Le nom d'Esra, fils d'Abtolas, est cité dans le Talmud de Babylone, *traité Ménachoth*, pag. 53 *recto*. *Voyez*, sur ce rabbin, l'ouvrage du savant Jéchiel, fils de Salomon de Minsek, intitulé *Seder Hadoroth*, Carlsruhe, 1769, *in-fol.*, pag. 138, col. 4.

tha, dont il est question dans le Talmud (1). *Bagdatha*, au surplus, est Bagdad, cette grande ville dont nous avons parlé plus haut. A Babylone, il n'y a point de maison de pierre, mais tout est bâti en briques.

FIN.

Béni soit le seigneur qui a donné à son serviteur Meir Carmoly, la force de transcrire le récit du savant rabbin Péthachia de Ratisbonne, frère du rabbin Isaac Halbin, et du rabbin Nahman de Ratisbonne, qui porte le titre de *Tour du monde*. A Colmar, dans le mois de Sebat, 5410 de la création du monde.

(1) *Voyez* le Talmud de Babylone, *Traité Berachoth*, p. 56, a, *Traité Kethuboth*, p. 7. b, et p. 10, b; *Traité Jebamith*, p. 67, a; *Traité Baba Bathra*, p. 142, b. Ce rabbin était disciple de Samuel l'Astronome, chef de l'Académie de Nahardea, dans le troisième siècle de l'ère vulgaire.

רבי עזרא בן־אבטולס · ורבי חנא בגדתאה שכתב בתלמוד : בגדתאה הוא · בגדד העיר הגדולה שכתוב לעיל : בבבל אין בית של אבנים · אלא הכל של לבנים :

תם

בריך רחמנא דיהב חילא לעבדיה מאיר כרמולי להעתיק דברי החכם רבי פתחיה מריגנשבורג · אחיו של רבי יצחק הלבן ורבי נחמן מריגנשבורג · פה קולמר בחודש שבט שנת חמשת אלפים וארבע מאות ועשרה ליצירת העולם :

Seconde lettre au Rédacteur du Nouveau Journal asiatique.

OBSERVATION

DE LA COMMISSION DU JOURNAL ASIATIQUE.

En insérant cette seconde lettre de M. Klaproth, la Commission du Journal doit regarder comme close la discussion scientifique entre lui et M. Pauthier. Desirant ne plus y revenir, elle a invité M. Klaproth à donner en original les passages chinois sur lesquels roule la discussion, afin que les sinologues puissent fixer leurs idées sur l'interprétation de ces textes.

Je crois avoir démontré dans ma première lettre que M. Pauthier a eu tort sur les points qu'il a voulu défendre contre mes critiques; dans cette seconde, je ferai voir que le reste de son mémoire apologétique n'est pas plus solidement établi; et je m'y occuperai aussi des traductions qu'il a faites de quelques textes du *Tao te king* de Lao tseu.

J'avais rendu la phrase suivante du *Seou chin ki* 結空自然中 *Kiĕ khoun gthsu jan tchoung*, par : « Au milieu de la spontanéité du vide » continuel ». Voici ce que M. Pauthier m'objecte : « Le caractère 結 *Kiĕ*, dit-il, ne signifie pas formation *SPONTANÉE*, comme l'affirme M. Klaproth, mais

nouer, *nœud*, ou par extension *création successive*, &c. »

Le mot *Kiĕ*, a en chinois le même sens que *nouer* en français. Dans cette dernière langue *nouer* signifie d'abord faire un nœud, puis, en parlant d'arbres à fruit, *passer de fleurs en fruit*, ce qui est certainement une *formation spontanée*, et non pas une formation par *aggrégation*, comme un *peloton de fil qui se grossit*, par *l'addition du fil*, suivant l'explication donnée par M. Pauthier, qui, du reste, a certainement tort d'avoir traduit *Kiĕ* par *préluder à la création*.

Les mots d'un autre passage du *Seou chin ki*

太上老君居太清宮。乃元氣之祖宗。天此之根。

signifient : « Le très-élevé vieux prince (*Lao kiun*) habita dans le palais de la grande pureté ; il est le premier ancêtre du souffle vivifiant et le fondateur (*la racine*) du Ciel et de la Terre ». M. Pauthier avait traduit « Le vieux prince très-sublime habitait le palais de la suprême pureté ; *c'est-à-dire* qu'il fut le premier ancêtre des élémens subtils primordiaux, le fondement de la terre et du ciel illustre. »

D'abord 乃 *Naï*, signifie ici simplement *et aussi*, et non pas *c'est-à-dire*. Le terme 宗祖 *Tsou tsoung*, désigne aussi bien les ancêtres d'une famille, que celui qui le premier établit quelque chose. Cette expression se compose de *Tsou* grand-père, et de *Tsoung* aïeul illustre; M. Morrisson l'explique très-bien (Dictionnaire alphabétique, pag. 929) par « *Ancestors; the most remote of those who suceeded them* ». M. Pauthier coupe cette expression complexe en deux; il prend *Tsou* seul pour le *Grand ancêtre* (mot qu'il se plaît à rendre par le sanscrit *Pradjâpati*), et il joint *Tsoung*, qu'il traduit par *illustre*, au mot suivant *Thian* ciel, ce qui est tout-à-fait contre le génie de la langue chinoise, qui ne connaît aucune locution signifiant *Ciel illustre*, quoiqu'on y dise *Chang thian*, le ciel élevé, *Ching thian*, le ciel sacré, &c.

Le mot *illustre* ne se rencontre donc effectivement pas dans le texte, car pourrait-on prétendre que le mot *dictus*, dit, se trouve dans la phrase latine « *Cujus est homo vino addictus* »?

Je n'ai rien à ajouter sur le nom de la montagne *Yang kio chan*, qui signifie *Montagne à cornes de bélier*, et que M. Pauthier a mal traduit par *Montagne aux éclairs*, puisqu'il assure qu'ayant su, comme par inspiration, que je critiquerais sa dissertation, il y a inséré cette faute pour m'attraper. Il veut en effet chercher à pallier sa méprise, en

disant que *Yang kio* (corne de bélier) se trouve aussi expliqué, chez les commentateurs chinois, par *Souen foung* (lisez Siuan fung), « *vent tourbillonnant*, ou plutôt *tourbillon;* » mais comme la montagne *Yang kio chan*, s'appelle aussi *Loung kio chan*, que les géographes chinois disent qu'elle a reçu ce nom à cause de ses deux cimes qui s'élèvent dans les nues, et comme des *tourbillons* (tant ceux du vent que du génie) ne sont pas des *éclairs*, M. Pauthier me permettra de regarder sa prétendue finesse comme une mauvaise défaite.

L'expression chinoise 無爲 *Wou weï*, que M. Pauthier traduit par *non agissant*, désigne dans la philosophie bouddhique, et à ce qu'il paraît aussi dans celle des Tao szu, l'*Absolu*, ou la *Non-entité*, en opposition avec la *Réalité relative*. C'est dans le Bouddhisme l'état normal, toujours faussé par l'illusion, laquelle produit la matière, ou ce qui nous paraît réel; en un mot l'*existence*. Le terme *Wou weï* correspond exactement au निर्वृत्ति *Nirvritti* des Hindous, qui est l'*émancipation finale de l'existence*, et qu'il ne faut pas confondre, comme l'a toujours fait M. Pauthier, avec निवृत्ति *Nivritti* mot qui signifie seulement *cessation*.

J'avais fait observer que M. Pauthier confondait les villes de *Si ngan fou* dans le Chen si, et de *Khaï foung fou* dans le Ho nan, c'est-à-dire la résidence occidentale et la résidence orientale des premiers

empereurs de la dynastie des Soung, avec *Nan king* et *Pe king*, ou les résidences méridionale et septentrionale du fondateur de la dynastie des Ming. M. Pauthier prétend « que ce n'est pas une ignorance si ex» trême ». Mais que dirait-on d'un auteur qui, s'occupant d'écrire sur la France, confondrait Paris et Lyon avec Bordeaux et Strasbourg?

A la page 157, M. Pauthier prétend que les livres historiques de la Chine font mention de communications entre cet empire et l'Inde, 770 ans avant notre ère. Il cite pour appui de cette assertion les mots suivans :

通道八蠻謂天竺

Thoung tao pa Man; weï Thian tchu.

M. Pauthier n'indique pas la source d'où il a tiré ce passage; c'est tout bonnement dans le *View of China* de M. Morrison (Macao, 1817, *in-4.°*), p. 51, qu'il l'a trouvé. Quand on connaît le manque total de critique qui préside à tous les ouvrages du missionnaire anglais, on ne sera pas étonné qu'il ait accueilli une absurdité pareille, puisée dans quelque ouvrage chinois d'une autorité apocryphe; car nous pouvons assurer, que le fait en question ne se trouve consigné ni dans les *King* ou livres classiques de l'antiquité chinoise, ni dans aucun ouvrage historique regardé comme authentique par les Chinois. Les *Pa Man* ou *huit Man*, sont les anciens habitans de la Chine

méridionale, avant que cette contrée fût soumise à l'empire, et colonisée par des tribus parlant chinois. Encore aujourd'hui, on appelle 蠻子 *Man tsu*, les Chinois des provinces au sud de la longue chaîne des monts *Nan ling*, qui traverse l'empire depuis le *Yun nan* jusqu'au *Fou kian*. Nous retrouvons aussi ce nom chez Marco Polo et dans l'historien persan Rachid-eddin, qui appellent la Chine méridionale منزى *Manzi*, mot qu'on a voulu identifier à tort avec le sanscrit *Mahâ tchin*, duquel les Persans et autres mahométans ont fait ماچين *Mâtchîn*. Quant à la dénomination de 天竺 *Thian tchu* pour l'*Inde*, elle ne date dans les annales chinoises que de la huitième année du règne de l'empereur *Ming ti* des Han (65 avant J. C.). Le nom de *Thian tchu* ne se trouve, ni dans les King, ni dans aucun ouvrage antérieur à la dynastie des Han. Le dictionnaire classique *Choué wen*, rédigé par *Hiu chin* en 121 de notre ère, ne contient pas même le caractère 竺 *tchu*, qui est le second dans le mot *Thian tchu*.

Les relations directes des Chinois avec le *Chin tou* ou l'Inde, mentionnées dans leurs livres authentiques, ne sont pas antérieures à l'expédition de *Tchhang khian* dans le *Si yu* ou les contrées occidentales, 122 avant J. C. Dans le *Szu ki*, de *Szu ma thsian*, l'Inde est appelée *Khian tou*, mot qui correspond à celui de *Hindou*.

Pour revenir au passage cité par M. Morrison, sa première moitié se trouve au commencement du chapitre *Liu ngao* du Chou king, le contenu duquel a rapport aux événemens de la quatorzième année du règne de Wou wang (1122 avant J. C.). On y lit :

惟克商。遂通道于九夷八蠻。

« Ayant vaincu (le dernier empereur de la dynastie » de) *Chang*, il (Wou wang) ouvrit les commu- » nications avec les *neuf I* et les *huit Man*. »

Voici ce que les commentateurs cités dans le *Thoung kian kang mou* (Thsian pian. Kiv. 6, fol. 36 *verso*, de l'édition impériale de 1717) ajoutent pour l'explication de ce passage. « Après avoir vaincu » les *Chang*, la renommée de sa majesté et de sa » vertu se répandit au loin, de sorte que les *Man* » et les *I* lui apportèrent des tributs. Les habitans » des pays orientaux sont appelés *I*, ceux du midi » portent le nom de *Man*. Le *Tchi fang* parle de » *quatre I* et de *huit Man*; l'ancien vocabulaire *Eul* » *ya* dit: les *huit I* et les *six Man*. Pour ce qui » regarde les dénominations d'*I* et de *Man*, ce sont » des expressions pour désigner les peuples bar- » bares qui entourent l'état chinois de quatre côtés, » et l'emploi des mots *huit* et *neuf*, indique seule-

» ment que ces peuples ne formaient pas une seule
» nation. »

La phrase *Thoung tao pa Man* est donc, dans les livres classiques des Chinois, beaucoup plus ancienne que ne le croit M. Morrison, qui la place à l'année 770 avant J. C.; laquelle, selon sa chronologie fautive, est l'avant-dernière ou la 45.e du règne de *Siuan wang* des Tcheou, tandis qu'elle correspond effectivement à l'an 783 avant J. C. (1). Cependant aucun historien chinois ne parle à cette époque des *Pa Man* et des communications que les Chinois avaient avec eux; encore moins trouve-t-on dans les annales de la Chine l'*admirable* explication de cette expression : 竺天謂 *Weï Thian tchu*, « c'est-à-dire » l'Inde ».

Les bons auteurs chinois connaissent trop bien la géographie et l'ethnographie de leur patrie, pour confondre les anciens habitans du *Yun nan*, du *Kuei tcheou* et du *Szu tchhouan* méridional, avec les Hindous. Une absurdité pareille n'a pu germer que dans la tête d'un Bouddhiste ou d'un Tao szu, et il est probable que M. Morrison a trouvé sa belle explication de *Pa Man*, dans les livres des uns ou des autres.

Pour donner un exemple de l'ignorance des Tao szu en histoire, je n'ai qu'à dire, que dans une vie

(1) Aucun historien chinois ne place un événement quelconque dans les 44.e et 45.e années du règne de *Siuan wang*.

de *Lao tsu*, que je possède, l'auteur fait voyager ce philosophe, sous le règne de Wou wang des Tcheou (environ 1120 avant J. C.), dans le *Ta thsin* ou l'*Empire romain*, ainsi 368 ans avant l'existence de la ville de Rome même. Si M. Pauthier veut se fonder dans ses recherches sur des notions aussi apocryphes, il trouvera encore beaucoup d'étoffe pour des dissertations pareilles à celle qu'il a publiée sur le *Tao*; la science n'y gagnera rien, la confusion beaucoup.

Mais je pense qu'il est déjà temps de quitter une défense trop facile, et de me borner à donner quelques détails sur les traductions du *Tao te king* de Lao tseu, que M. Pauthier n'a pas craint de hasarder. A la page 29 et suivantes de son *Mémoire sur le Tao*, il donne le texte et la version du 6.ᵉ chapitre de cet ouvrage, que nous allons examiner tout de suite. Cependant, comme d'après tous les commentateurs, ce chapitre est intimement lié avec le précédent et que son contenu s'y rapporte, je crois devoir donner d'abord une traduction de celui-ci. Il est intitulé 用虛 *Hiuĕ young*, ou *l'action de ce qui est immatériel.* Voici comme il s'exprime :

« Le Ciel et la Terre ne sont pas compatissans; ils » estiment toutes les créatures comme si c'était un » chien de paille. Les hommes supérieurs (*Chingjin*) » ne sont pas compatissans, ils n'estiment pas plus » les peuples qu'un chien de paille. L'espace entre le » Ciel et la Terre ressemble à un soufflet, qui, quoique » vide, ne s'épuise pas, et une fois en mouvement

» fait toujours sortir (de l'air). Plus des nombreuses » paroles le remplissent, plus il garde le milieu (ou » reste impassible). »

Les commentateurs disent « qu'on se servait autrefois dans les sacrifices de *chiens de paille tressée*; et que le texte veut dire, que, quoique le Ciel et la Terre engendrent toutes les créatures, ils ne s'en font pas un mérite particulier; que les hommes supérieurs, quoiqu'ils contribuent à la prospérité du peuple, ne regardent pas cela comme un bienfait qu'ils lui accordent. C'est-à-dire que leur affection est si grande, qu'elle cesse d'être affection (1). On se sert d'un soufflet, ajoutent-ils, et il produit du vent; il est vide, mais il ne s'épuise pas, et une fois mis en mouvement l'air en sort toujours. Ce soufflet n'a pas de cœur; il en est de même de la compassion que le Ciel, la Terre et les Hommes supérieurs, ont pour les hommes et les autres créatures; car comme ils ne sont pas sensibles, comment seraient-ils autrement? »

« A ce sujet appartient aussi ce qui est rapporté dans le texte, des paroles qui s'évanouissent. L'espace entre le Ciel et la Terre reçoit toute la multitude des paroles qui remplissent l'oreille, mais comment se fait-il que ces paroles s'évanouissent en silence, tandis qu'eux gardent le milieu (c'est-à-dire qu'ils restent impassibles)? »

---

(1) 大仁不仁此之謂也

« Le *vide immatériel* placé entre le Ciel et la Terre, duquel il est parlé dans ce chapitre, est le 有爲 *Yeou wou*, ou l'*Absolu* d'un des précédens, et le 谷神 *Ku chin*, ou *l'eprit immatériel* du suivant. »

Voilà le 5ᵉ chapitre du *Tao te king* avec l'explication assez obscure qu'en donnent les commentateurs. Je fais suivre à-présent le texte du 6.ᵉ, que M. Pauthier croit avoir traduit.

谷神不死。是謂玄牝。玄牝之門。是謂天地根。綿綿若存。用之不勤。

C'est-à-dire : « L'esprit immatériel ne meurt pas ; » il est appelé *Hiuan* et *Pin ;* les catégories (*men*, » portes) du *Hiuan* et du *Pin*, sont nommées les » *racines* du ciel et de la *Terre.* Leur action est » perpétuelle et pour ainsi dire insensible, et pro» duite sans le moindre effort. »

Voici à présent les passages des commentateurs qui

m'ont porté à traduire ce chapitre de Lao tsu comme je l'ai fait.

« Le 谷神 *Ku chin*, ou *esprit immatériel*, disent-ils, est vide (non corporel) et n'a pas de forme; il agit sur la créature, et l'action de celle-ci en est la conséquence. La créature naît et meurt, mais l'esprit immatériel lui-même n'est pas né, par conséquent il ne meurt pas. Le mot *Hiuan* indique ce qu'il y a de plus digne de vénération et de louanges; le mot *Pin*, désigne la mère du monde (1).

Men ou *porte* est la dénomination générale de tout ce qui dérive d'une même source et appartient à une même catégorie, et par conséquent ici tout ce qui est d'origine céleste et d'origine terrestre. L'usage du mot 門 *Men* ou 門類 *Men loui* avec cette signification, est consacré dans les ouvrages philosophiques des Chinois. Ce sont les diverses espèces de choses de la même qualité. C'est ainsi qu'on dit, par exemple, 人事門類 *Jin szu men loui*, tout ce qui a rapport aux affaires humaines (2). »

---

(1) 玄者贊美之辭。牝者言爲天下母也。

(2) Les Arabes emploient de la même manière le mot باب

« *Les racines du Ciel et de la Terre.* C'est-à-dire, que le Ciel et la Terre ont pris naissance par le *Hiuan* et le *Pin*, ainsi que tout ce qui se trouve au Ciel et sur la Terre. C'est pour cette raison que l'expression *Hiuan pin* est aussi employée pour désigner le Ciel et la Terre. »

« 存 *Thsun* est expliqué par 不可見 *Pou kho kian*, « ce qui est invisible. » La production de toutes les choses, ajoutent les commentateurs, est perpétuelle, mais invisible; aucune chose ne manque de parvenir à sa perfection, ainsi l'action (du *Hiuan* et du *Pin*) se passe sans effort. »

On voit donc que, dans ce chapitre du *Tao te king*, il est question de l'immortalité de l'esprit immatériel qui pénètre et vivifie toutes les choses dans le Ciel et sur la Terre, et dont l'action les fait parvenir à leur perfection. Voici à présent comment M. Pauthier a compris le sens de l'original.

« Le génie de la vallée (du vide) ne meurt point.
» C'est pourquoi il est nommé la femelle primordiale
» (*Hiuan pin, femelle bleue,* noire, couleur du
» ciel, dont l'origine se perd dans la nuit du temps);
» la femelle primordiale (ou noire) est la porte (ou
» l'origine de toutes les choses); elle est nommée la
» racine (l'origine) du ciel et de la terre; elle a

bâb, porte, pour les divisions de leurs vocabulaires rangés par ordre de matières.

» conservé sans interruption son existence; l'usage de » sa faculté créative s'exerce sans efforts. »

C'est du galimathias tout pur; M. Pauthier aurait pu éviter d'y tomber, s'il avait compris la glose qui, dans le texte qu'il avait devant les yeux, accompagne les mots *Hiuan Pin*. On y lit 一陰一陽 *Y in y yang*, l'un est l'*Yn*, ou le principe de la Terre, et l'autre l'*Yang*, ou le principe du Ciel. Il a traduit cette glose « un *Yn* et un *Yang*. » Le mot *Pin* désigne en effet la femelle entre les animaux, mais ici ce mot est appliqué à la Terre, tandis que *Hiuan* est le Ciel. M. Pauthier a donc eu tort de prendre *Hiuan pin* pour un mot, et de le traduire par *FEMELLE BLEUE OU PRIMORDIALE*.

Dans sa lettre au Rédacteur du Journal asiatique, page 153 et suiv., M. Pauthier a inséré une traduction, qu'il dit *littérale*, du commentaire de *Tchhing kiu* sur le premier chapitre du *Tao te king;* il croit qu'il pourra servir à ébranler un peu l'incrédulité des personnes qui seraient tentées de regarder comme dénuées de fondement les analogies entre les idées philosophiques de l'Inde et de la Chine, qu'il a présentées dans son mémoire sur le Tao. Cependant ce morceau ne paraît nullement propre à ébranler l'incrédulité des personnes dont parle M. Pauthier, puisqu'il ne contient pas un mot de ce qu'il a cru y découvrir.

D'abord *Tchhing kiu* n'a pas écrit un commentaire complet sur le *Tao te king,* mais simplement un

老子論 *Lao tsu lun*, c'est-à-dire une *Dissertation sur la doctrine de Lao tsu.*

Tchhing kiu était d'ailleurs un lettré de l'école de Confucius, et comme tel incapable de soutenir l'origine indienne de la doctrine du chef de cette école. Aussi n'y a-t-il rien qui ressemble à un pareil sentiment dans le passage, dont M. Pauthier n'a compris ni la marche ni le sens, comme on pourra s'en convaincre par la traduction que je vais donner tout-à-l'heure et que je mets en regard de la sienne. Il faut pourtant que je fasse observer préalablement, que les remarques de Tchhing kiu s'appliquent au contenu du premier chapitre de Lao tseu, dont voici la traduction : « La » raison susceptible d'être conçue (par la raison hu» maine) n'est pas la raison éternelle; le nom qui » peut être nommé, n'est pas le nom éternel. Ce qui » est sans nom est le principe du Ciel et de la Terre; » avec un nom, c'est la mère de toutes les créatures. » La non-entité éternelle, désire contempler son » excellence; l'entité éternelle désire contempler son » état moins parfait. Ces deux principes sortent d'une » même source, mais ils diffèrent pour le nom. On » peut les nommer ensemble, la profondeur impéné» trable, ils sont admirables, et encore admirables; » ils sont la porte (l'ensemble) de tout ce qu'il y a » de plus parfait ».

Voici à présent le raisonnement de Tchhing kiu sur ce chapitre:

可道之道以之制行。可名之名以之立言至於不可道之常道。不可名之常名。則聖人未之敢以示人。非藏於密。而不以示人也。不可得而示人焉耳。故西方之聖人其所示見設。爲乘者三演。爲分者十二命之曰敎。若夫傳於敎外者。則其

不可道與不可名者也。中國之聖人祖唐虞憲文武以訂詩書禮樂之文命之曰經。若夫其所以言猶履之非迹者。則其不可道與不可名者也。故老子著五千之文。將以示天不迪後世。蓋非退於道冥而獨於己者。故其發言之首以謂可

道之道可名之名者。五千文之所具也。若夫于聖之所不傳者。不可得而言也。

SENS

DU TEXTE DE TCHHING KIU.

C'est par la raison susceptible d'être conçue qu'il (l'auteur) entre en action; c'est du nom qui peut être nommé que part son discours; puis il arrive à la raison éternelle, qui ne peut être conçue, et au nom éternel qui ne peut être nommé. Cependant le saint homme, quoiqu'il n'ose pas les montrer aux hommes, ne les cache pourtant pas (entièrement) dans le silence, de manière à ne pas les montrer aux hommes. Il leur montre seulement qu'on ne peut les atteindre (ou concevoir) et les montrer (ou expliquer).

C'est ainsi que le saint homme des contrées occidentales (c'est-à-dire Foe ou Boud-

TRADUCTION

DE M. PAUTHIER.

Le Tao qui peut être exprimé par des paroles, sert à diriger les actions (ou la conduite de la vie); le *Nom* qui peut être nommé (ou défini), sert à établir (à préciser) la parole. Quant à l'*Eternel Tao*, qui ne peut être exprimé par des paroles, et un *nom éternel* qui ne peut être nommé (ou défini), les saints hommes n'ont pas encore osé (ou pu, *kan*) les faire connaître aux hommes; mais seulement parce qu'ils n'avaient pu (*pou ko te*) les montrer, ou les faire connaître aux hommes.

C'est pourquoi ce que les saints hommes du pays de l'Occident révélèrent, instituèrent,

dha a exposé ce qu'il a pu saisir. Ce qu'il y a (dans leur exposition) d'essentiel, ce sont les *trois Yan*, et ce qui est secondaire, ce sont les *douze Ming*; (en ces deux choses) consiste ce qu'ils appellent la loi.

Quant à ce qui se trouve hors de la loi, telle qu'elle a été transmise par eux, c'est précisément (ce qui a rapport) à ce qui ne peut être conçu et qui ne peut être nommé.

A l'imitation de *Thang* (c'est-à-dire *Yao*) et de *Yu* (ou *Chun*), qui furent les premiers saints hommes de la Chine, *Wen wang* et *Wou wang*, approuvèrent les textes qui ont rapport aux *Chi* (vers) au *Chou* (histoire), au *Li* (rites), au *Yo* (la musique), et ce qu'ils avaient ainsi ordonné, fut appelé *King* (ou doctrine sacrée).

Quant à ce qui a été dit par eux (sur ce sujet), et qui est comme une marche qui n'a pas laissé de trace, c'est (ce qui a pour servir de lois, de règles de conduite, dans le livre *San yen* (les trois fleuves?), a été expliqué et divisé en douze livres de préceptes (*Chi eul ming*), nommés LOIS, DOCTRINE (*Kiao*). Quant à ce qui est transcrit (*Tchouan*) en dehors de cette doctrine (*Kiao*), c'est ce qui ne peut pas être nommé.

Les saints hommes du royaume du milieu (de la Chine), nos ancêtres *Thang, Hiu* (1), *Hien* (2), *Wen* et *Wou*, rédigèrent et publièrent semblablement d'après eux (*I ting*) les textes du *Chi king, Chou king, Li ki* et *Yo ki* (3). Ces préceptes (*Ming*), se nomment KING (*Lois* ou doctrines sacrées, vénérables). Pour ce qui concerne ces (doctrines) qu'ils ont divulguées (*yan*), on peut encore les suivre en marchant sur leurs traces; mais ce qui n'a pas de vestiges (ce dont on ne trouve aucune

---

(1) M. Pauthier a confondu le caractère *Yu* (9369) avec *Hiu* (9381).

(2) *Hian* (3090) n'est pas un nom propre; ce mot signifie *imitation, imiter*.

(3) Les livres que M. Pauthier cite ici, ont été rédigés par Confucius long-temps après Wen wang et Wou wang; ces deux rois n'ont donc pu les publier 600 ans auparavant.

rapport) à ce qui ne peut être conçu et être nommé.

C'est pourquoi Lao tsu, en promulguant son texte de cinq mille caractères, a voulu éclairer le monde et diriger les siècles postérieurs. Cependant il ne revient pas à ce qu'il y a de plus obscur dans la raison, en tant qu'elle réside uniquement en elle-même. Il commence son discours en parlant de la raison qu'on peut définir et du nom qui peut être nommé, qui font (pour ainsi dire) le texte sur lequel roule son traité de cinq mille mots. Quant à ce qui n'a pas été transmis par le saint, il ne peut être ni atteint ni défini.

trace), alors il ne peut être exprimé ou suivi (*Tao*), alors il ne peut être nommé.

C'est pourquoi (pour divulguer la doctrine secrète, la doctrine ésotérique qui n'avait pas encore été révélée en Chine), *Lao tseu* composa et publia son livre des *cinq mille caractères*, afin d'instruire les hommes de l'empire de la Chine (*thien hia*), et de le transmettre aux siècles futurs, et il avait également en vue ceux qui ne reviennent pas dans la voie du *Tao*, qui restent dans les ténèbres de l'ignorance et ne prennent des règles de conduite qu'en eux-mêmes (*eul tou iu i tche*). C'est pourquoi on présume que les premières paroles de l'Exorde de son livre, d'où découlent les cinq mille caractères qui le composent, peuvent s'entendre ainsi : « Le *Tao* peut être exprimé par des paroles (ou suivi, mis en pratique); le Nom peut être nommé (ou défini). Quant à ce que le saint homme (Lao-tseu) n'a pas enseigné, nous ne pouvons en discuter.

On voit clairement par la traduction de ce texte de Tchhing kiu, que cet auteur, loin de faire venir la doctrine de Lao tsu de l'Inde, comme M. Pauthier l'a cru, s'efforce seulement de montrer que les

Bhouddistes de l'occident, les anciens Rois dont la doctrine est conservée dans les livres classiques de la Chine, et après eux Lao tsu, ont tous traité dans leurs ouvrages de ce qui était accessible à l'esprit humain, en indiquant seulement ce qui dépasse les bornes de sa conception, sans avoir la prétention de l'expliquer.

Le terme *San yan,* que M. Pauthier a pris pour le titre d'un livre, et qu'il traduit par « *les trois fleuves* », est la traduction et la transcription partielle du mot sanscrit *Tri yâna,* qu'on rend aussi en chinois par *San tching,* ou *les trois systèmes,* sur lesquels M. Abel Rémusat nous a donné des détails si curieux dans le cahier de janvier du *Journal des Savans* pour 1831. Les *douze Ming* ou *préceptes,* sont les lois fondamentales de la même doctrine. Il suffit de la moindre connaissance de la croyance et de la philosophie bouddhiques, pour se préserver de l'erreur commise par M. Pauthier, qui a pris les *trois Yan,* pour les *trois anciens Védas* de l'Inde, les *douze Ming,* pour *les douze chapitres des lois de Manou.* Bouddha rejette, comme on sait, tous les Védas, et rien ne ressemble dans sa doctrine aux lois de Manou.

Quant aux sectateurs de Lao kiun, ils sont bien capables d'expliquer toute la littérature chinoise à leur manière, et il existe en Chine même des commentaires sur les *King* ou livres classiques, et sur les ouvrages de Confucius écrits entièrement dans le sens du système philosophique des Tao szu. D'ailleurs le voyage de Lao tsu dans l'empire romain à une époque où Rome n'était pas encore bâtie, et dont j'ai

parlé plus haut, démontre assez de quelles extravagances ces sectaires sont capables.

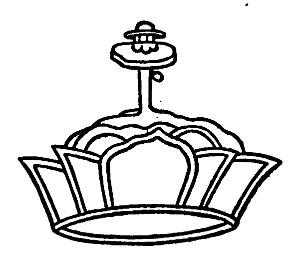
A la fin de son *Mémoire sur le Tao*, M. Pauthier dit : « La gravure chinoise placée en tête de ce Mé» moire représente *Lao-tseu* et quatre de ses disciples, » parés de l'auréole de la sainteté, et portant sur leurs » têtes des feuilles de Lotus. Cet attribut singulier, » qui est celui de *Vichnou*, dans la mythologie de » l'Inde, et de *Krichna*, considéré comme incarnation » de ce Dieu, indique au moins, dans l'esprit des » sectateurs de *Lao-tseu*, l'origine indienne de la » doctrine de leur fondateur. Sur plus de cent gra» vures semblables de personnages honorés ou déifiés, » et accompagnés de disciples ou d'auditeurs, qui se » trouvent dans l'ouvrage Chinois cité au commen» cement de ce Mémoire, *Lao-tseu* est le seul, avec » ses quatre disciples, qui offrent cette frappante sin» gularité (1). »

Je pense d'abord que M. Pauthier a voulu parler de *Fleurs de Lotus*, et non pas de feuilles de cette plante aquatique, qui n'ont jamais été l'attribut d'une divinité quelconque de l'Inde, tandis que la fleur du *Padma* ou *Kamala* sert de siége à la plupart des divinités de l'Hindoustân, et entre autres à Brahma.

---

(1) Il me paraît que M. Pauthier n'a pas bien examiné les gravures de la petite édition du *Seou chin ki*, publiée en 1819. On y voit, par exemple, le *Toung yo ta ti*, ou le Grand empereur de la montagne sacrée orientale, qui n'est certainement pas une divinité indienne, avec une coiffure pareille à celle de Lao tseu et de ses disciples.

Cette fleur n'est nullement un attribut exclusif de *Vichnou* ou de *Krichna*. Mais ce que M. Pauthier voit dans la gravure chinoise sur les têtes de Lao tsu et de ses quatre disciples ne ressemble ni à une *feuille* ni à une *fleur* de Lotus. Le pistil de cette dernière n'en sort pas en forme de champignon, comme il le paraît dans la gravure en question, et ce que M. Pauthier a pris pour des feuilles de *Nelumbium*, n'est en effet que la couronne portée par les prêtres chinois, dans les grandes cérémonies, sur le sommet de la tête. Si M. Pauthier veut se dcnner la peine de consulter d'autres éditions du *Seou chin ki*, un peu mieux exécutées que celle qu'il a eue devant les yeux, il se convaincra facilement de ce fait. Dans la petite édition, cette couronne, appellée 帽 *Mao*, est assez mal dessinée, sa véritable forme est celle-ci :



Les *Tao szu* la remplacent dans la vie ordinaire par une plus petite et plus simple, attachée sur le sommet de la tête avec une grosse épingle, comme on le voit par la figure que je donne ici d'après un original chinois :



Je pense que M. Pauthier apprendra avec plaisir les noms des quatre personnages qui, sur sa planche, entourent le fondateur de la doctrine du Tao. Ce sont les 眞四 *Szu tchin*, ou *quatre véridiques*, savoir, les quatre philosophes 子莊 *Tchouang tsu*, 子文 *Wen tsu*, 子列 *Lie tsu* et 子桑庚 *Keng sang tsu*, auxquels l'empereur *Ming houang ti*, de la dynastie des Thang, accorda des titres honorifiques, et qu'il fit placer dans le *Sin miao*, ou le nouveau temple élevé par lui en honneur de Lao tsu.

Dans sa lettre, M. Pauthier s'étonne de ce que je n'ai pas jugé à-propos d'étaler, comme il le dit, mon érudition critique sur les textes *sanskrits* et *persans* qui se trouvent dans son mémoire. J'avoue franchement que ces textes ne m'ont paru mériter aucune

attention. Les deux *Oupanichads* du *Sama véda* et du *Yadjour véda*, en sanskrit, qu'il donne en caractère dévanâgari, ont déjà été imprimés à Calcutta, en 1817, en caractères bengali, par Ram-mahun-roy, et ce brahme a également publié une traduction anglaise de ces deux morceaux. L'un d'eux a aussi paru en caractères dévanâgari, avec une autre traduction par le Docteur Carey, dans sa *Sungskrit grammar*, pag. 903 et suivantes. M. Pauthier n'a donc rien fait que de reproduire des textes qui étaient déjà connus, en transcrivant l'un en caractères dévanâgari, et en séparant les mots de tous les deux selon le système de l'école sanskrite de Berlin ; il a aussi donné une nouvelle version française, pour laquelle il pouvait se servir des deux anglaises. C'est un bon exercice pour un commençant, mais un travail peu digne d'intérêt. Cependant, comme il désire que je dise quelque chose sur son sanskrit, je me permettrai de lui faire observer, que le proverbe मानुष्यमस्तिदोष qu'il cite, me paraîtrait être plus correctement exprimé par मानुष्योऽस्ति दोषः *Humanum est peccatum.*

Quant à la version persane, ce n'était pas non plus une œuvre d'Hercule, de la copier d'après deux manuscrits de la bibliothèque du Roi, puisque le persan est calqué sur le sanskrit, et que M. Pauthier connaissait non-seulement le sens de ce texte par les publications de MM. Ram-mohun-roy et Carey, mais beaucoup mieux encore la marche de la version

persane par l'admirable traduction latine d'Anquetil Duperron, qui, dans son *Oupnekat*, en a donné une version, la plus littérale qu'on ait jamais faite d'un texte oriental.

Finalement, je dois faire observer que le travail de M. Pauthier sur la philosophie de Lao tsu a été jugé en Angleterre de la même manière qu'en France. L'auteur d'une analyse de son *Mémoire*, insérée dans l'*Asiatic Journal* de Londres (juin 1831, pag. 97 et suiv.), après avoir donné le résumé des découvertes que M. Pauthier croit avoir faites, ajoute : « Il » faut l'avouer, ce sont là des conclusions bien larges » tirées de prémisses passablement chétives; et quoique » nous ayons une haute opinion des talens et des » recherches que M. Pauthier a déployés dans son » Mémoire, il n'a fait qu'entamer la discussion, qui, » peut-être, promettant des résultats ultérieurs, n'a » nullement démontré l'objet qu'il s'est proposé d'é» claircir, &c. ».

KLAPROTH.

---

(1) Dans ma première lettre (page 231), j'avais dit que M. Pauthier avait commis une erreur en parlant du *Dictionnaire* DE *Pin tsu tsian*. Dans le tirage à part de son Article, M. Pauthier a corrigé cette faute, qui en effet n'est que d'impression, puisqu'elle ne se trouve pas dans son manuscrit déposé à la Commission du Journal. M. Pauthier a réclamé à ce sujet auprès de la Commission. Je m'empresse de reconnaître la justice de cette observation et de déclarer que ce que j'ai dit sur ce point doit être regardé comme non avenu. — KL.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 3 octobre 1831.

M. Bianchi offre au Conseil un exemplaire de son *Vocabulaire Français-Turc* à l'usage du commerce et de la navigation.

M. Cahen adresse au Conseil un exemplaire de son *Annuaire Israélite.*

M. Richy, sur le point de partir pour l'Inde, fait connaître au Conseil qu'il se chargera, pendant son séjour dans ce pays, de toutes les recherches qui pourraient intéresser la Société. Le Conseil arrête qu'une commission, formée de MM. Klaproth, J. Mohl et E. Burnouf, rédigera le plus promptement possible des instructions qui seront remises à M. Richy.

Il est rendu compte du progrès des ouvrages entrepris aux frais de la Société : il ne reste plus à composer que cinq feuilles de la *Grammaire géorgienne.*

La 8.e livraison du *Vendidad Sadé* est sur le point de paraître.

Le roman *Yu kiao li*, et l'*Aboulféda* sont suspendus en ce moment.

M. Jacquet lit des observations sur l'étymologie du mot *Ziagatara*, et un extrait d'un manuscrit intitulé *Mœurs des Malabars.*

M. Davezac lit une *Revue critique* des *Remarques et Recherches géographiques* annexées au Journal du voyage de Caillé à Temboctou.

Description des îles Trapo et Traponée.

Extrait d'une histoire universelle manuscrite (anonyme) qui paraît avoir été rédigée vers la fin du XV.*e* *ou le commencement du* XVI.*e* *siècle* (Biblioth. royale, mss. franç. *in-4.°* n.° 7500, 2 part.).

Cette histoire ou géographie universelle est accompagnée d'un grand nombre de vignettes très-bizarres, mais mal dessinées et encore plus mal coloriées.

TRAPO est une ysle situee en inde la maiour dont les arbres et les herbes sont touziours vers et plains de fueilles de fleurs et de fruis en toutes saisons. la terre de lisle de trappo si est habondant sur toutes autres terres en riches piarres precieuses comme perles et riches marguerites. en lisle de trappo liver et leste y sont deux foiz lan et pour ce y est la terre tres fertille et habondant en bien. car elle porte et rent son fruit deux fois lan qui est un moult grant bien pour les habitans du pais.

TRAPONEE est une ysle qui est situee bien pres de inde la maiour devers la partie de mydi de la quelle parle solin et dit que avant que alixandre envoiast en ceste ysle son navire et ses gens darmes et ambassadeurs il estoit en telle erreur et oultrecuidance quil cuidoit estre seul dieu et le plus puissant roy du monde. item dit solin que en ceste terre le souleil y lieuve a dextre. et que la partie doccident y est de senestre et que les vij estoilles du chariot du ciel que nous appellons septentrion nullement ne sont la veues ne apperceues pour la loingtaine interposicion de la terre. item dit solin que la lune nest aucuneffoiz point veue luire en ceste terre si non que quant la lune est plainne elle ne luist que depuis viij heures de nuit iusques un pou apres mynuit. item dit solin que en lieu de la clarte de la lune

ilz ont la lumiere dune tres clere et belle estoille appellee canoppos (1) qui donne en celle contree une tres grant et reluisant lumiere et clarte de nuit par terre et par mer mais elle ne donne pas si tres grant clarte comme fait la lune. item dit solin que pour ce que les mariniers quant ilz sont en la mer qui est en celle contree ne peuent veoir ne choisir ou ciel lestoille qui les adrece que on nomme le polartigue (2) qui est fichee ou milieu du ciel tout ainsi comme lexeau (3) est ou milieu de la roe (4) par la quelle ilz seuent congnostre et choisir les contrees les terres les bons pors et les regions ilz se advisent dun remede bien soubtil. car ilz prennent et font prandre et mettre en une caige dedans leurs vaisseaulx certains oiseaulx que sont de telle condicion quilz ne desirent touziours que destre sur terre et aller a la terre et sente bien quant ilz sont en la mer de quelque couste est la terre plus prochaine deulx et pour ce quant les mariniers sont esgarez en la mer et quilz ont voulente daller et aborder a terre a bon port ilz prennent un de leurs oiseaulx qui de sa naturelle condicion sent et congnoist bien ou est la plus prouchaine terre adonc les mariniers len laissent aller et voller et de quelque couste que loisel voyse (5) les mariniers le suivront et nageront apres et par le moyen de cest oysel ilz adriveront a port et a terre. item dit solin que le peuple de traponnee si ont de coustume de faire et eslire a leur roy en commun touz dun accort un homme qui sera de bonne renommee preux saige loyal et plain de bonnes meurs et qui sera doulz et debonnaire et convient quil soit de laage de lx ans et plus et quil nait nulz enffans. item de quelque

(1) *Canopus.*

(2) Pole arctique.

(3) Essieu, axe.

(4) Roue.

(5) *Vais,* aille.

saigesse prouesse et honneur quil soit plain ja du peuple il naura le gouvernement si non seulement son estat royal (1). et se il advient que depuis quil est fait constitue roy quil soit mariez et que sa femme ait enffans masles tantost il sera despose et destitue de son royaume par le commun peuple. car ilz ne veullent point avoir roys successeurs a leur royaume par ligniee et droit de succession mais les veullent avoir par commune election. item dit solin que en lisle de trapunee croissent les plus belles les plus grosses et les plus fines perles que on puisse veoir. item dit solin que la croissent les plus grans limassons qui soient ou monde et vont si tres tost que cest merveilles et les chassent et venent (2) les gens du pais comme nous faisons de par deca les bestes sauvaiges. et vivent les gens du pais de le leur char et se hebergent les hommes et femmes du pais dedens leurs coques tant sont grandes et nont autre maison ne habitacion.

La vignette qui est jointe à cette description représente deux scènes également dignes d'intérêt : à droite un limaçon *quadricorne* gros comme un éléphant, franchit une montagne, poursuivi par une meute de quatre limiers qu'un chasseur excite de son cor. A gauche est une immense coquille de limaçon qu'a vidée l'appétit dévorant des naturels, et sur le bord ou sur le seuil de laquelle est assis un seigneur de cette contrée ; une dame dont l'appartement paraît être au fond de la coquille, passe sa tête à l'ouverture de cette grande univalve pour prendre l'air.

Il ne faut pas une grande habitude de la géographie ancienne pour comprendre que l'île de Trappo ou Traponée n'est autre que la célèbre Taprobane. Toute cette description est une traduction, telle qu'on pouvait la faire au XV.ᵉ siècle, du chapitre de Solin, intitulé : *Taprobane. In ea de qualitate hominum, de sideribus, de natura maris et nationis disciplina, de testudinum magnitudine,*

---

(1) Toute cette phrase est inintelligible.

(2) *Venantur.*

de margaritis. On voit qu'il s'agit de tortues au lieu de limaçons : *marinas testudines capere gaudent, quarum tanta est magnitudo, ut superficies earum domum faciat, et numerosam familiam non arcte receptet.* Mais à cette époque on ne s'inquiétait pas dans les translations de si légères différences.

E. Jacquet.

Vie de Terouvercadou Moutyah, savant Indien, natif du Carnatic, écrite par lui-même.

Dans l'année chrétienne 1766, dans ma cinquième année, je fus placé sous la tutelle d'un brahmane nommé *Latchmana Eyer* qui m'apprit à lire et à écrire le sanskrit, le Malabar et le Hindou, principalement les deux premières langues.

En 1772 je fus initié dans la langue persane par un musulman nommé *Abd-ul-Hakem-Sahib.*

En 1774, je fus instruit dans les élémens de la langue mahratte par un brahmane mahratte nommé *Sankara Raûr.* Dans ma dix-huitième année je terminai toutes mes lectures scolastiques dans ces cinq langues.

En 1775 je reçus mon éducation dans le *Cavya Nataka, Alan Kara &c.* de la langue sanskrite, par deux poètes distingués de la caste des brahmanes, nommés *Emba Eyanger* et *Rangara Atcharya,* de sorte que dans peu de temps je fus en état de faire des vers dans cette langue.

En 1776, je reçus des instructions par un *Vaduganada Pandaram,* homme très-savant de la même caste, à laquelle j'appartiens, dans la meilleure et la plus riche grammaire de la langue tamoule intitulée *Tûlcapiam* (1),

---

(1) *Tûlcapiam* est la grammaire la plus ancienne, la meilleure, la plus riche et la plus obscure de la langue tamoule; elle passe pour avoir été rédigée par un saint célèbre nommé *Trunadhumagni*,

et dans tous les autres ouvrages qui en dépendent, c'est-à-dire, *Cariky* (1), *Nannûl* (2), *Elackanavelackam* (3), &c., de même que dans des ouvrages poétiques, tels que *Terûvallûvar* (4), *Tchintamani* (5),

---

frère de *Parasourama* incarnation de Vichnou, et disciple du personnage miraculeux *Agastya Mahamouni.* Le mot est composé de *Tul,* qui signifie *ancien,* et de *Cappia,* nom de famille de son auteur. Cette grammaire volumineuse est divisée en trois parties, dont chacune contient neuf divisions, traitant amplement de tout ce qui concerne l'orthographe, l'étymologie, la syntaxe, la prosodie &c. Il existe trois différens commentaires sur cet ouvrage, dont le troisième est le meilleur. D'après cela il est clair que M. *Crawfurd,* dans les *Esquisses concernant la religion indienne,* a été mal informé en disant que « Tulcapiam était un radjah. » (L'auteur cite cet ouvrage dans *As. Ann. Reg.* tom. IX, *miscellany* p. 148.

(1) *Cariky* est un livre qui traite des règles de la versification.

(2) *Nannûl,* ouvrage qui d'une manière concise traite des parties spéculatives et pratiques de la grammaire.

(3) *Elacknavelackam* est un autre ouvrage de composition moderne, parlant des règles relatives aux lettres, aux mots, aux significations, à la poésie et à la rhétorique.

(4) *Terûvallûvar* ou *Terûballûvar Cûral* est un ouvrage remarquable sous le rapport de la morale qui y est traitée en hémistiches; il porte le nom de son auteur; il existe un savant commentaire intitulé *Paremalakarûri.*

(5) *Tchintamani* est un livre comprenant à-peu-près trois mille stances pleines de beautés métaphoriques; il traite de l'histoire de *Tchirakasamy,* un des anciens rois des Dchainas ou Bhouddhistes, qui sont des hérétiques quant à la religion prescrite par les Vedas et les Siddantagamas. C'est une chose remarquable, que quelques-uns confondent *Bouddha,* avec *Boudha* et d'après cela pensent que les Bouddhistes sont plus anciens que les Brahmanes; mais ils se trompent d'une manière grossière, car Bouddha diffère de Boudha et par l'orthographe et par la signification, car le premier désigne l'incarnation de Vichnou, qui devint le dieu des hérétiques, et le second désigne la planète Mercure.

Peria Púranam (1) &c. *Necandú*, *Tevacaram* (2), &c.

En 1777 j'acquis des connaissances en copiant de la prose et des vers sur le haut Tamoul poétique. Dans la même année je commençai à apprendre *Veyakarana* (gammaire) et *Tarka* (logique) sous deux savans brahmanes, nommés *Rama saffre* et *Cuppurama sastre*.

En 1779 je reçus mon éducation dans *Siddantacragamas* par un *Vataranya sastre*, brahmane, théologien distingué.

En 1780 je fus envoyé à l'école anglaise d'un certain *Surya Pelly*, indigène de réputation, qui m'instruisit dans les lectures scolastiques de cette langue.

En 1781 je fus recommandé au missionnaire de *Vessery* (Wesleyan?) le révérend M. *Philippe Febrecius*, avec lequel je lus un ouvrage anglais intitulé le Précepteur, traitant de morale, de géographie, de chronologie &c. Je commençai alors à apprendre les élémens de la langue latine sous M. *Walter*, mais il mourut bientôt après. N.B. Ainsi mon digne père, *Teroûvercadou Ramalinga Moudelliar*, m'a fait élever avec de grandes dépenses de la manière ci-dessus mentionnée, me fournit une quantité de manuscrits sanskrits et malabars, de même qu'un bon nombre d'auteurs anglais, dont je possède une bibliothèque.

De 1782 jusqu'en 1793 je continuai à m'amuser en lisant des auteurs sanskrits et malabars, tels que les *Itihasa*, *Purana*, *&c.*, de même que les auteurs anglais, par exemple l'*Ancien et le Nouveau testament*, la grammaire de *Ward*, les dictionnaires de *Chambers* et de *Johnson &c.* N.B. Dans

(1) *Peria Puranam*, livre sacré contenant quatre mille stances, doit avoir été écrit par un homme inspiré de ma tribu; il traite des histoires miraculeuses de soixante-trois saints, dont trois ont chanté des hymnes à la louange de Siva et des endroits qui lui sont consacrés; quelques parties de ces hymnes existent encore sous le nom de *Tevaram*.

(2) *Necandú* et *Tevacaram* sont les dictionnaires et vocabulaires bien connus de la langue tamoule.

cet intervalle, un moine orgueilleux de ma tribu écrivit un traité dans le style le plus sublime du Tamoul poétique, contre le commentaire mystique sur un auteur sacré de cette religion, à laquelle moi et les autres indigènes de ma classe, de même que les brahmanes révérant les temples de Siva dans toute la presqu'île, appartiennent, et m'ayant envoyé ce traité le 28 octobre 1784, je fus obligé d'écrire ma réplique dans le même style poétique de la langue Tamoule. Mais, ce moine ayant, par malice, rédigé une sorte de réplique à ma réponse, on me l'apporta le 13 septembre 1791; je le réfutai de nouveau si largement, que cet écrit remplit plus de cent feuilles de palmier, vu que j'y fis remarquer des absurdités dans chaque phrase écrite par le moine.

En 1793, pour gagner la bonne opinion du D.r *James Anderson,* qui possède beaucoup de philantropie et d'esprit public, je fis une traduction exacte et littérale en malabar de trois pamphlets publiés par lui, contenant des lettres sur l'établissement et les progrès de la culture de la soie &c. et qui avaient une tendance vers le bien public.

En 1794 je traduisis l'histoire moderne de *Madura,* écrite dans le style vulgaire de la langue malabare, en anglais, pour satisfaire la curiosité d'*André Ross,* esq. homme sage et habile. Vers la fin de la même année, je traduisis mot-à-mot l'almanach sanscrit des Indiens pour la présente année *Ynanda,* d'après le désir du D.r *André Berry,* homme d'un grand savoir; un astronome distingué, M. *Goldingham,* ayant lu cette traduction, voulut bien en témoigner son approbation.

N. B. J'ai maintenant 33 ans 4 mois et 22 jours, je me suis marié à trois femmes, dont deux sont mortes, et je m'amuse encore avec les livres de ma bibliothèque, le Tout-Puissant n'ayant pas encore jugé à-propos de me faire avoir une place qui me serait convenable. T. M.

Samedi, ce 24 janvier 1795.

(*Tiré de l'*Asiatic Annual register, *tom. III.*)

Errata pour le cahier précédent.

Page 344, ligne 13, *lisez* [illegible] pour [illegible], et [illegible] pour [illegible].

Page 344, ligne 15, *lisez* [illegible] pour [illegible].

.... 344, ... 29, ... [illegible] pour [illegible].

.... 346, ... 24, ... [illegible] pour [illegible].

.... 347, ... 26, ... [illegible] pour [illegible].

.... 347, ... 27, ... [illegible] pour [illegible]

NOUVEAU JOURNAL ASIATIQUE.

Notes et Corrections supplémentaires pour l'édition in-4.° *du drame indien de* Càlidâsa, *intitulé* la Reconnaissance de Sacountalâ, *donnée en 1830* par M. le professeur CHÉZY.

AVERTISSEMENT.

Le meilleur moyen pour un professeur de s'assurer de la pureté d'un texte qu'il a *édité* et de la valeur de son interprétation, est sans contredit de lui faire subir au bout d'un certain temps, l'épreuve de l'explication dans un cours public. Car d'une part l'élève forcé, par son manque d'habitude de la langue dans laquelle l'ouvrage est écrit, de s'appesantir sur la forme matérielle de chaque mot, découvre nécessairement les erreurs typographiques qui ont pu échapper à l'œil du professeur, plus occupé du sens que du signe qui le représente ; et celui-ci de son côté, obligé, pour satisfaire à toute l'exigence de son élève, de revoir avec le plus grand soin son premier travail, a souvent le plaisir de découvrir alors dans son auteur des beautés de style, qui d'abord avaient échappé à son esprit fatigué, et quelquefois aussi le chagrin d'y rencontrer certains passages dont il lui faut changer le sens.

C'est à cette *épreuve infaillible* que j'ai soumis mon travail sur *Sacountalâ*, et il en est résulté pour moi la nécessité de faire tout à la fois, et un nouvel errata beaucoup trop long malheureusement, mais que pour cette fois du moins

j'ose croire complet, et de nouvelles remarques destinées, soit à relever quelques erreurs de ma part, soit à faire ressortir l'esprit admirable de Câlidâsa dans certains passages dont je n'avais pas d'abord apprécié tout le mérite.

Telle est l'origine de ce petit supplément à *Sacountalâ* que j'ai cru de mon devoir d'offrir aux acquéreurs de ce drame, et qu'il m'a semblé convenable d'insérer dans le *Journal asiatique* pour qu'il pût ainsi plus sûrement tomber entre leurs mains.

ACTE PREMIER (Traduction).

Page 6, ligne 7, &c.

Au lieu de : Oh! il redouble tellement de vitesse, que dans ce moment il échappe même à ma vue.

Lisez : Vraiment! il nous faut sans tarder le poursuivre avec toute l'ardeur dont nous sommes capables. *Littéralement :* mes efforts sont devenus devant être manifestés; (*c'est-à-dire,* il est nécessaire de déployer tous mes efforts; de faire preuve de tous mes efforts); car tel est, malgré la singularité de l'expression, le sens le plus naturel que l'on puisse, selon moi, attribuer à ce passage difficile, dans l'interprétation duquel j'ai précédemment deux fois échoué : मे प्रयत्नः प्रेक्षणीयः संवृत्तः ।

Voyez le texte, pag. 4, lign. 11 : कथमित्यादि, et pag. 173, la note philologique y relative, dans laquelle le lecteur voudra bien regarder comme non avenu ce que je propose au sujet du mot प्रेक्षणीयः ou mieux, supprimer cette note tout entière.

Page 8, ligne 18, &c.

Au lieu de : C'est là qu'à la vue des austérités effrayantes et sans bornes que s'infligent &c.

Lisez : C'est là qu'à la vue des exercices religieux, auxquels se livrent malgré tous les obstacles, &c.

Voyez le texte, pag. 6, lign. 12 : धर्म्यास्तपोधनानामित्यादि, et pag. 175, la note philologique y relative, que le lecteur voudra bien supprimer; le sens que je propose étant actuellement sans la moindre obscurité.

Page 13, ligne 13, &c.

Au lieu de : Bien! bien, ... arrondi.

Lisez : En cela ne t'en prends qu'à cette fleur de jeunesse qui est cause de l'admirable extension de ton sein.

Voyez le texte, pag. 10, lign. 4 : इत्थ दावेत्यादि, et pag. 195, la note relative à ce passage.

Observation.

Quoique j'aie déjà indiqué cette correction dans mes notes philologiques, à la suite du texte, cependant comme elle pourrait avoir échappé à l'attention du lecteur, je crois utile de la reproduire ici. J'en agirai de même pour quelques autres encore, et plus particulièrement pour deux (Acte I.er, p. 24; acte IV, p. 81) qui ne s'étant présentées que fort tard à mon esprit, et

n'ayant pu être consignées que dans les observations à la suite des notes littéraires qui accompagnent ma traduction, s'y trouvent comme perdues et me semblent mériter, vu leur importance, d'être également mises de nouveau ici sous les yeux du lecteur.

Page 21, ligne 1, &c.

Au lieu de : Excellente fille, ... vertu?

Lisez : Excellente fille, je suis du nombre de ceux qui possèdent le *Véda*, chargé par le roi Douchmanta de l'administration de la justice dans sa capitale; et poussé par le désir de voir cette sainte retraite, (*ou peut-être :* et me trouvant par hasard dans la proximité de ce saint hermitage), j'ai pénétré dans cette forêt, asile de la vertu.

Voyez le texte, pag. 18, lign. 8 : भवतीत्यादि.

Page 24, ligne 6, &c.

Au lieu de : Votre belle compagne .... les siens.

Lisez : Jusqu'au moment où son protecteur fera pour elle le choix d'un époux, votre belle compagne s'est-elle donc vouée au genre de vie d'une rigide anachorète, si opposé aux douces occupations de l'amour? serait-elle condamnée, hélas! à consumer ses jours solitaires au milieu de ses chères gazelles, aux regards mille fois moins doux que les siens?

Voyez le texte, pag. 21, lign. 4 : वैखानसमि-त्यादि, la note à la suite du texte, relative à ce pas-

sage, pag. 141, lign. dernière; et pag. 267, l'observation placée à la suite des notes qui accompagnent la traduction.

Page 26, ligne 2, &c.

Le nœud charmant qui emprisonne avec tant de grâce les fleurs de Siricha dont son oreille est ornée, *est humecté de sueur.*

Il y a à la lettre dans le texte : *est joint, lié, uni à la sueur,* बद्धं घर्म्माम्भसा, et cet emploi du participe passé बद्ध, remplissant la même fonction que la préposition सह, m'a paru si curieux, que j'ai voulu faire cette note uniquement pour attirer sur cette locution remarquable l'attention du lecteur. Peut-être si je n'en avais trouvé que ce seul exemple, n'en aurais-je pas été aussi vivement frappé, mais ayant eu le bonheur d'en rencontrer un second dans ce passage du VI.ᵉ acte, pag. 130, lign. 19, बद्धस्वेदबिन्दुना वदनेन, il ne m'est plus resté de doute à cet égard. Bien plus, dans ce second exemple, nous voyons ce même participe बद्ध en composition avec un substantif, pour former un adjectif, répondre à cette même préposition सह, devenue स dans la même circonstance. Ainsi, dans le premier exemple, बद्धं घर्म्माम्भसा répond exactement à सह घर्म्मा-

म्भसा; et, dans le second, बह्वस्वेदविन्दुना représente सस्वेदविन्दुना.

Voyez pag. 23, lign. 1, le vers du texte qui répond à notre traduction — बह्वमित्यादि, vers que Jones, ainsi que j'en ai fait la remarque dans mes notes (pag. 182), a passé, sans doute faute d'avoir reconnu la valeur de बह्व.

ACTE SECOND (Traduction).

Page 40, ligne 11, &c.

Quand je réfléchis . . . . création.

Je dois prévenir le lecteur qu'il s'est glissé une faute très-importante dans le premier vers de cette stance, où il voudra bien lire le mot composé परिकल्पितसर्वयोगा: sans *visarga*, ce mot ne pouvant être autre chose qu'un adjectif, nominatif singulier féminin, en concordance avec le substantif सृष्टि: du troisième vers.

Il voudra bien également faire le même retranchement aux mots सर्वयोगा: [सर्वोपाया:], qui constituent une petite glose insérée dans une des notes philologiques, pag. 188, et lire सर्वयोगा [सर्वोपाया].

Voyez le texte, pag. 35, lign. 7 : चित्ते निवे-शयेत्यादि, et pag. 188, la note relative à ce passage.

Page 43, ligne 17, &c.

Oui! c'est avec justice que, dans de saints cantiques, les bardes, inspirés, élèvent jusqu'aux cieux la gloire d'un tel monarque, maître de ses passions et si digne du double titre de sage et de roi, &c.

Littéralement : Le *douandoua* (*Râdja-mouni*) appliqué à ce roi, maître de ses passions, par les panégyristes, et, retentissant dans leurs chants, va frapper la voute céleste, &c.

Le mot composé चारणद्वन्द्वगीतः me semble devoir être interprété comme s'il était écrit चारणगी-तद्वन्द्वः.

Voyez le texte, pag. 38, lign. 3 : अस्यापीत्यादि, et pag. 38, la note philologique y relative.

Page 43, ligne 23, &c.

Quoi! mon ami, c'est donc là Douchmanta, l'illustre favori d'Indra?

Comme au moment d'établir mon texte, j'ignorais que सखिन्, premier cas सखा (nom irrégulier), formant le dernier membre d'un mot composé masculin, devenait सखः, j'ai fait à ce sujet une note qui devient inutile, et que je prie le lecteur d'effacer.

Depuis lors, j'en ai rencontré plusieurs exemples, entre autres le mot वसन्तसखः (l'ami du printemps), l'une des nombreuses épithètes, toutes plus gracieuses les unes que les autres, données à *Câma,* l'Amour indien.

Voyez le texte, pag. 38, lign. 5 : सख इत्यादि, et la note relative à ce passage, pag. 191.

Page 46, ligne 2, &c.

Au lieu de : Fort bien; . . . . défendre.

Lisez : Oh bon! me voilà donc sous la protection immédiate de cette main royale!

Littéralement : Oh! me voilà protégé par le *tchacra* de votre main; car je ne doute pas que भुज ne doive être ici rendu par *main,* à cause du mot suivant चक्र, qui s'y rapporte; d'ailleurs भुज a les deux significations de *bras* et de *main. Voy.* Wilson.

Voyez le texte, pag. 39, lign. 13 : एसो इत्यादि.

ACTE TROISIÈME (Traduction).

Page 58, ligne 7, &c.

Tu crains, O la plus belle des femmes, &c.

Le mot sanscrit करभोरु, que j'ai rendu par : *O la plus belle des femmes,* signifie littéralement : *O toi, dont les cuisses sont semblables à la trompe d'un jeune éléphant;* et cette comparaison, toute bizarre

qu'elle nous paraisse, est mise hors de doute par un passage du commentaire qui accompagne l'*Amaroû-satacam* (Anthologie érotique d'Amaroû), et qui a trait à la même expression. Voici ce passage :

हे करभोरु करभः करिशावकस्तस्य हस्तेन सदृशौ ऊरू यस्याः सा तथा। करभशब्देन गौणीवृत्या हस्तिशावकहस्त उच्यते। किंवा करभस्तु कराद्बहिः। एतेनादौ स्थूलः पश्चात् क्षीण ऊरुर्यस्या इति वा॥

Voyez le texte, pag. 51, lign. 8; et pag. 199, la note relative à ce passage, qu'il faudra modifier d'après cette glose d'Amaroû, et dans laquelle il s'est glissé une faute à la ligne 2, le mot तस्याः devant y être lu तथा. Consultez aussi l'Anthologie érotique d'Amaroû par Apudy, pag. 85 et suiv.

Page 59, ligne 25, &c.

Au lieu de : Ces membres affaissés et brûlans, ces bras languissans qui, par l'ardeur de la fièvre qui les dévore, dessèchent à l'instant même les filamens humides du lotus dont ils sont entourés, &c.

Lisez : Ces membres affaissés et brûlans, ces bras languissans qui, dans l'agitation de la fièvre, impriment le désordre parmi les filamens du lotus dont ils sont entourés, &c.

Voyez le texte, pag. 53, lign. 5 : संदष्टकुसुमशघनानीत्यादि, et pag. 202, la note philologique y relative.

Page 70, ligne 11, &c.

Douchmanta lui *relevant de nouveau la tête, &c.*

Le manuscrit porte मुखमुंन्नमय्य, mot que j'avais cru bien faire de rectifier dans mon texte par मुखमुन्नम्य, ainsi que j'en ai averti le lecteur dans une de mes notes philologiques (pag. 210, ligne 4), mais cette correction de ma part est fautive, ainsi que j'en ai déjà fait la remarque dans mon avertissement, car le radical नम् doit être employé ici à la forme causative, comme nous en avons la preuve dans l'infinitif उन्नमयितुं, qui se trouve deux lignes plus haut; et le participe adverbial doit, dans ce cas, se faire en अय्य. *Voyez* Wilkins, *Sanscr. gramm.*, pag. 433, reg. 753.

Voy. le texte du passage entier, pag. 62, lign. 16: नाह्मेवमित्यादि, et pag. 209-210, la note philologique relative à ce passage, dont la fin devra être effacée.

ACTE QUATRIÈME (Traduction).

Page 81, ligne 3, &c.

Au lieu de : Non! ...... pure.

Lisez : Oh ! que tout ceci n'est-il connu du sévère Canoua ! Certes, il ne souffrirait pas que le roi témoignât pour Sacountalâ un oubli aussi injurieux.

Voyez le texte, pag. 73, lign. 10 : एवम्पीत्यादि, la note à la suite du texte relative à ce passage, page 217; et pag. 268, l'observation ajoutée aux notes qui suivent la traduction.

Page 84, ligne 19, &c.

Va, ma fille....... d'honneurs.

La traduction que Jones a faite de ce passage, et que j'ai rapportée dans une de mes notes, page 219, ligne dernière (My child, thou canst not pronounce too often *the word goddess*, thus wilt thou procure great felicity for thy lord), m'a paru si extraordinaire et si éloignée de celle qui s'était présentée à mon esprit, que ma curiosité en a été plus tard excitée à découvrir sur quelles expressions du texte il avait pu se fonder pour établir un pareil sens, et bientôt je m'aperçus que tout dépendait du simple mot prâcrit सद्दुं, qu'il avait sans doute interprété par शब्दकं (1).

Frappé de cette interprétation nouvelle, je com-

(1) Il est à remarquer que शब्देन sanscrit, correspond à सब्बेण prâcrit (acte II, pag. 27, lign. 7).

mençai à douter un peu de la mienne, d'autant plus que le verbe अभिगाच्छ, अभि गम् (non dans Wilson), pourrait bien à la rigueur être envisagé comme synonyme de अभि इ (Wilson), dans la signification de *to serve, to worship;* c'est ainsi que nous avons plus d'une fois rencontré dans ce drame अव इ (non dans Wilson), comme synonyme de अव गम् (Wilson), dans le sens de *to know, to understand.*

Je me mis donc à étudier de nouveau ce passage, comme si le mot composé देवीसदृश्अं devait y être interprété par देवीशब्दकं, afin de voir si, en adoptant ce sens, il cadrerait mieux que le mien avec l'intention du poète, et je conclus le contraire, d'après le raisonnement suivant : « Pour que, dans cette circonstance, la remarque que fait Gautamî à Sacountalâ, *qu'elle ne pourrait trop souvent prononcer* LE MOT DÉESSE dut se présenter naturellement à son esprit, ne faudrait-il pas que Sacountalâ eût déjà prononcé ce mot de déesse? or cela n'est pas, car, dans l'expression respectueuse de भगवतीर्वन्दे qu'elle vient d'employer, c'est évidemment aux matrones qu'elle s'adresse, en remerciement de l'honneur qu'elle en reçoit; et de plus, le verbe अभिनन्द्यमाना de la ligne précédente, prouve que les corbeilles de riz étaient bien offertes à Sacountalâ elle-même, et non

pour qu'elle en fît une offrande aux déesses, comme je ne doute pas que Jones ne se le soit imaginé, à en juger par la suite de ses idées, quoique le texte n'y prête en aucune façon. »

Je persiste donc dans mon sentiment, quoique je ne sois pas bien sûr d'avoir parfaitement rendu सद्दक्रं par सक्ष्मकं; le diminutif क, surtout, me paraît déplacé, mais il ne le serait pas moins dans शब्दकं. Je puis encore au reste, citer, en faveur du sens que j'ai adopté, cette autre apostrophe de Gautami à Sacountalâ, qui vient peu après, et qui a quelque rapport avec celle-ci. *Voyez* la traduction, pag. 86, *Les Déesses*, &c., et le texte, pag. 79, lign. 10 : इमाए इत्यादि.

Voyez le texte, pag. 77, lign. 11 : ज्ञाद इत्यादि, et pag. 219, la note philologique relative à ce passage.

Page 85, ligne dernière, et page 86, ligne 1, &c.

Au lieu de :

GAUTAMI.

Mon fils Hârîta, d'où viennent ces richesses?

HARITA.

Elles sont dues au pouvoir de notre père Canoua.

GAUTAMI.

Quelles sont ces folies que tu nous débites?

HARITA.

Loin de moi, vénérable matrone, de parler en plaisantant, &c.

Lisez :

GAUTAMI.

Mon fils Hârita, d'où vient celà? quoi! de telles richesses seraient-elles dues au pouvoir surnaturel de notre père Canoua?

HARITA.

Non vraiment, écoutez, &c.

Voyez le texte, pages 78 et 79 : वच्छ हारीद इत्यादि et la note pag. 220.

Page 92, ligne 23, &c.

Viens-tu à surprendre sur ta paupière humide une larme qui chercherait à détruire l'effet de tes résolutions? &c.

Je n'avais pas été assez vivement frappé, je l'avoue, quand je traduisis cette stance, de tout l'effet pittoresque qui résulte de cette belle expression du texte उत्पक्ष्मणो : adjectif de नयनयो : (des yeux *à la paupière élevée* vers le ciel). Le lecteur en sentira tout le charme, s'il a jamais considéré avec attention le beau portrait de Madame de La Vallière par le célèbre Lebrun, et qu'il se rappelle l'expression admirable de son regard dans ce moment, où elle recueille toutes ses forces pour accomplir le plus grand des

sacrifices qui aient jamais été imposés au cœur d'une femme.

Voyez le texte, pag. 85, lign. 7 : उत्पद्मणोरित्यादि.

ACTE CINQUIÈME (Traduction).

Page 101, ligne 10, &c.

Au lieu de : Il n'est pas rare...... droits.

Lisez : Les grands de la terre, en général, concentrent leurs affections dans leur seule famille : mais toi, tu te plais à considérer tous tes sujets comme tes propres enfans.

Voyez le texte, pag. 93, lign. 1 : अतनुषित्यादि; et pag. 227, la note du texte relative à ce passage, laquelle acquiert encore plus de poids après cette amélioration, que je crois fort juste.

Page 104, ligne 20, &c.

Au lieu de ce passage entier : Que sa majesté daigne donc prendre place dans sa litière.

DOUCHMANTA (*pendant que ses gens le transportent en palanquin au lieu du sacrifice ; — avec une émotion marquée*).

Vétravatî, &c.

Lisez : Que sa majesté daigne donc monter les degrés qui y conduisent.

DOUCHMANTA (*après les avoir montés avec

***une agitation marquée, et demeurant un moment les mains appuyées sur les épaules de ses serviteurs*).**

Vétravatî, &c.

Voyez le texte, pag. 59, lign. 16 : ता आरोह्-हित्यादि.

Page 108, ligne 10.

Au lieu de : Prince ! le vrai sage est indépendant de la fortune.

Lisez : Prince ! le vrai sage commande à la fortune.

Voyez le texte, pag. 98, lign. 15 : राजन् इत्यादि, rapprochez ce passage des expressions ci-dessus : *prâcrit* (माणसी सिद्धी), *sanscrit* (मानसी सिद्धिः), acte IV, pag. 79, et consultez la note, pag. 220.

Page 111, ligne 9, &c.

Crains, ô roi ! . . . . . . trésor.

De nouveaux efforts de ma part, pour me rendre raison grammaticalement de ces vers difficiles, n'ont pas été infructueux, et je crois être sûr actuellement que la construction de ce passage remarquable par la hardiesse des inversions qu'il renferme, doit être faite ainsi :

सा तावत् मुनिः अनुमन्यमानः सुतां कृतावमर्षां विमान्यः त्वया नाम (भूत्)। (स मुनिः)

येन प्रतिग्राह्यता स्वमर्थं दुष्ट असि इव दस्युः पात्रीकृतः॥

Absit ut Mounis commiserans natam offensam, fastidiatur à te; scilicet (ille Mounis) à quo, ultro præbente suam rem temeratam, fis sicut fur condonatus!

Je crois donc pouvoir demander au lecteur, sans trop d'amour-propre, de regarder comme non avenue la note relative à ce passage, page 233. Quant à la traduction, il n'y a rien à y changer.

Voyez le texte, pag. 101, lign. 8 et suivantes.

Page 111, ligne 26, &c.

Au lieu de : Te convient-il .... paroles.

Lisez : Te convient-il, après avoir naguères dans notre saint ermitage, triomphé de ce cœur trop confiant dans la sincérité de ton affection, de ce cœur qui s'est livré à toi sans exiger d'abord aucun serment, te convient-il d'employer aujourd'hui, à mon égard, d'aussi dures paroles?

Voyez le texte, pag. 102, lign. 2 : पौरव युक्तमित्यादि.

Page 112, ligne 10, &c.

Au lieu de : Certes .... yeux.

Lisez : Si c'est principalement la crainte de trouver en moi une femme qui lui fut étrangère, qui inspire au roi de semblables propos; bientôt au moyen de

certain signe de reconnaissance, je vais faire tomber le bandeau de ses yeux.

Voyez le texte, pag. 102, lign. 7 : भोद्धित्यादि; et pag. 234, la note relative à ce passage.

Page 115, ligne 9, &c.

Au lieu de : Lorsque sur la foi du serment, &c.
Lisez : Lorsque trop confiante . . . . &c.

Voyez le texte, pag. 105, lign. 10 : ज्ञा इमस्सेत्यादि.

ACTE SIXIÈME (Traduction).

Page 126, ligne 11, &c.

Je viens de disposer, &c.

Dans la note philologique relative à ce passage (pag. 244), j'exprime le regret d'avoir rendu le जा prâcrit (texte, pag. 116, lign. 3) par le यत् sanskrit et je propose de le rendre par यावत्; mais il se trouve au contraire que j'ai eu raison d'en agir ainsi, à en juger par le *Mritchtchhakati*, où nous voyons le relatif prâcrit जा être constamment rendu par le relatif यत् sanskrit. Au lieu donc de rien changer à ce mot, le lecteur est prié de le considérer comme parfaitement régulier, et de rectifier au contraire tous les passages de notre interprétation sanskrite, où nous

avons rendu ता par तावत्, au lieu de तत्. Peut-être ne faut-il pas, cependant, considérer ce mode de transcription d'une manière trop absolue, car nous voyons (acte III, pag. 49, lign. 16), le mot prâcrit ता interprété par तावत्, et non तत्, dans le manuscrit lui-même.

Voyez le texte, pag. 116, lign. 3-13; et pag. 244, la note philologique relative à ce passage.

Page 132, ligne 27, &c.

Au lieu de : « Les secours sont inutiles à qui est » tombé dans l'abîme. »

Lisez : « Les secours sont inutiles à qui tombe dans » l'abîme. »

Voyez le texte, pag. 121, lign. 15 : वयस्येत्यादि, et pag. 219, la note relative à ce passage, qui a besoin d'être rectifiée, touchant ce que j'ai dit au sujet de la forme उपपातिन्, dans laquelle le *vriddhi* de la voyelle *â* n'indique pas un dérivé *causativo-possessif* de पत्, mais un simple adjectif verbal ayant force de participe présent, à la manière de गामिन्, racine गम्, &c.

Page 136, ligne 11, &c.

Au lieu de : Certes . . . . involontaire.

Lisez : L'insensé (*sous-entendu* qui agit mal) *doit*

être pardonné, mais non pas le sage; en regardant cette réflexion de Misrakésî comme une maxime générale, ou plutôt comme une façon de parler proverbiale.

Je ne serais pas non plus éloigné de substituer, dans mon interprétation prâcrite, les substantifs सम्मोहः et प्रति ou परिबोधः, aux adjectifs सम्मूढः et प्रतिबुद्धः, ce qui n'affecterait aucunement le sens, et répondrait plus exactement, je crois, aux mots prâcrits सम्मोहो et पडिबोधो.

Voyez le texte, pag. 125, lign. 6 : सम्मोहो इत्यादि.

Page 138, ligne 6, &c.

« Eppelle chaque jour . . . . époux. »

A la suite de ces vers ajoutez : mais cela a été cruellement inaccompli par ma folie.

Voyez le texte, pag. 127, lign. 6 : तच्च मोहाद्दारुणामनुष्ठितं (*sic* Mss.), que vous aurez soin de corriger ainsi : तच्च मोहाद्दारुणामननुष्ठितं, la négation étant absolument nécessaire pour le sens.

Page 145, ligne 15, &c.

Le cœur tout rempli d'elle, je m'enivrais avec tant de délices du bonheur de la voir! . . .&c.

Le cœur tout rempli d'elle ne rend que bien im-

parfaitement cette délicieuse expression du texte : तन्मयेन हृदयेन, dont la traduction littérale serait : *avec un cœur identifié avec elle.* Pour en sentir toute la force, il faut que le lecteur se rappelle que la désinence मय se joint aux substantifs pour les transformer en adjectifs de similitude, ou plus exactement peut-être, d'*assimilation ;* c'est ainsi, par exemple, que de वज्रं *diamant* (adamas), dérive वज्रमय, *semblable au diamant, assimilé au diamant, doué des qualités du diamant, entre autres de la dureté* (adamantinus), et l'on en trouve un charmant exemple dans la première pièce de l'*Anthologie érotique* d'Amaroû. Mais quelle heureuse hardiesse d'avoir ainsi combiné cette désinence avec un pronom pour en former un adjectif se rapportant à हृदयं *cœur.*

Voyez le texte, pag. 134, lign. 4 : दर्शनसुखमनुभवत इत्यादि.

Page 147, ligne 2, &c.

Au lieu de : Si donc . . . . découvrir.

Lisez : Si donc vous voulez bien me délivrer du filet qui me retient ici captif dans le labyrinthe du Gynécée, et me fournir un moyen d'existence (m'établir) dans le pavillon élevé qui se perd au sein des nuages ; là je vous promets de cacher si bien ce tableau, que les seuls pigeons pourront l'y découvrir.

Jaloux de résoudre enfin par moi-même le problème que, dans la note relative à ce passage, touchant l'interprétation du mot prâcrit सद्दावीम्रसि, j'avais, en désespoir de cause, abandonné à la sagacité du lecteur, je fis, pour y réussir, de nouveaux efforts, et j'ai lieu de croire que ma constance a été couronnée du succès.

D'abord il me vint dans l'esprit que सद्दावीम्रसि avait peut-être été ainsi écrit à tort par moi, pour सद्दारीम्रसि, erreur d'autaut plus facile à commettre que, dans le manuscrit (en caractère bengali), les deux lettres व et र sont sans cesse confondues. Je commençai donc par lire सद्दारोम्रसि (*mieux* सद्दारीम्रदि, à cause du pronom भवान् précédent), et après différens essais pour trouver à ce mot une transcription convenable en sanskrit, je m'arrêtai avec toute confiance au mot सन्ध्रियसे (*mieux* सन्ध्रियते).

Remarquez en effet que ce mot, tant pour le sens que par sa forme, et son rapport exact avec la petite glose destinée à l'éclaircir, remplit toutes les conditions désirées. Par son sens de *entretenir, maintenir,* il nous fournit l'expression qui convient le mieux à la circonstance, et par sa forme (qui, comme verbe en ऋ de la sixième conjugaison, répond à celle de la voix passive) il se trouve rendre parfaitement celle du mot prâcrit en question, la désinence passive sanskrite

घते étant exprimée en pracrit par ईअदि, comme ce drame en fournit un grand nombre d'exemples, un, remarquable entre autres (p. 157), où nous voyons le verbe prâcrit संभावीअदि rendu en sanskrit par सम्भाव्यते. Quant à la glose सन्धानं नेष्यति (*procurer un moyen d'existence, envoyer de quoi s'entretenir*), on voit qu'elle ajoute une nouvelle sanction au choix du verbe सन्धियते.

Le lecteur voudra donc bien effacer, comme je l'en prie dans ma note, ma première interprétation, que j'avais faite bien à contre-cœur, du mot prâcrit सद्दावीअसि-दि, qu'il n'oubliera pas de lire सद्दारीअसि-दि, et la remplacer par celle de सन्धियसे-ते, qui convient incontestablement ici sous tous les rapports.

Il me reste encore une remarque à faire au sujet du pronom prâcrit एदं, dont j'ai cru devoir retrancher la copulative च, qui le constituerait, avec मं, double régime du verbe précédent सद्दारीअदि, tandis que, suivant moi, मं seul doit former le régime de ce verbe, et एदं celui de गोवेमि; et, si j'ai changé dans ma transcription le pronom एदं (एतत्) neu-

tre en son féminin एना, c'est que je l'ai rapporté à प्रतिकृतिं ; mais on peut également le laisser du neutre, en le rapportant alors à चित्रफलकं, ce qui est tout-à-fait indifférent.

Voyez le texte, pag. 135, lign. 9 : नइ भवमित्यादि, et pag. 257, la note relative à ce passage.

Page 154, ligne 23.

Au lieu de : qui, me tenant à la gorge, va me briser l'épine du dos, &c.

Lisez : Qui, me serrant fortement le cou, va m'en rompre les vertèbres, &c.; car le mot composé भग्नास्थिं, est évidemment un adjectif (accusatif singulier féminin) en concordance avec शिरोधरां. Je n'y avais pas pensé d'abord, et il m'était venu, à ce sujet, une fausse idée, qui a été le sujet d'une note (pag. 260, au mot भग्नास्थिं), que je prie le lecteur de vouloir bien supprimer.

Voyez le texte, pag. 142, lign. 1 : भो कथमित्यादि.

Page 155, ligne 7, &c.

Oh! que la blancheur . . . . l'opprimé.

Remarquez que tout ce passage aurait dû être imprimé dans le caractère plus petit que nous avons em-

ployé pour distinguer les vers de la prose, dans tout le cours du drame; car ce morceau forme une stance.

Voyez le texte, pag. 142, lign. 7 : एषेत्यादि.

ACTE SEPTIÈME. (Traduction.)

Page 159, ligne dernière, et page 160, ligne 1.re, &c.

Au lieu de : De ses mains divines . . . . honneurs?

Lisez : De ses mains divines, n'a-t-il pas tracé sur ma poitrine ce signe sacré, avec la précieuse poudre du Santal dont se servent eux-mêmes les Dieux? N'a-t-il pas lui-même suspendu autour de mon cou ces guirlandes immortelles formées des plus belles fleurs qui embellissent son paradis, tout en souriant de la manière la plus aimable au petit Djayanta qui étendait ses mains avides pour s'en saisir au passage?

A la lettre : Qui mettait son desir entre deux, à la traverse ; car tel est le sens de l'adjectif composé अन्तर्गतप्रार्थनं, expression délicieuse, dont je n'avais pas saisi d'abord tout le naturel, et qui répand une grâce infinie sur ce petit tableau.

Voyez le texte, pag. 146, lign. 10 : अन्तर्गतप्रार्थनमित्यादि.

Page 161, ligne 9, &c.

Cette sphère à jamais sanctifiée par l'empreinte divine des pas de Vichnou.

A l'appui de la petite glose que j'ai rapportée dans

la note philologique relative à ce passage (page 264, ligne 7) et qui, quoique ayant pu être conçue d'une manière plus précise, laisse cependant deviner sans peine que par द्वितीयहरिः (le second Hari), il faut entendre *Vichnou*, Indra y étant dénommé प्रथम-हरिः (le premier Hari); à l'appui de cette petite glose, dis-je, je rappellerai au lecteur qu'une des nombreuses épithètes de Vichnou est उपेन्द्रः: épithète que Wilson interprète par *Borne subsequently to Indra.*

Voyez le texte, p. 147, l. 17: मार्गो इत्यादि; et pag. 263-64, la note philologique relative à ce passage.

Page 162, ligne 4, &c.

Le sommet affaissé .... vers moi.

Quoique, dans ma note philologique relative à ce passage (page 264), j'aie prévenu le lecteur que je l'avais traduit un peu au hasard, il ne faut pas cependant qu'il s'imagine que je l'ai fait à la légère, et sans m'être livré à une étude sérieuse pour l'entendre. J'ai repris depuis, l'étude de ces vers difficiles; et quoique je ne puisse pas dire encore que je les comprenne parfaitement, cependant ils me présentent aujourd'hui beaucoup moins d'obscurité, surtout le second qui m'avait paru le plus embarrassé de tous, et qui me semble actuellement le plus clair, depuis que je me suis avisé

d'analyser le mot composé स्कन्धोदयात् par स्कन्धा-नामुदयात्, opération qu'il ne m'était pas d'abord venu à l'idée de faire, quoiqu'elle soit conforme à la grammaire; en effet, il est digne de remarque qu'un substantif, quoique à la forme absolue en composition, peut concorder avec un adjectif décliné; les genre, nombre et cas de l'adjectif existant virtuellement, quoique masqués, dans le substantif, ainsi composé, auquel il se rapporte : cet adjectif est ici le mot पर्शा-भ्यन्तरलीनतां. Cela posé, le second vers offrira, avec le premier, dans sa construction, un parallélisme tout-à-fait remarquable, et qui jette un nouveau jour sur le sens; la seule difficulté pour le premier consistant dans l'emploi de शिखरात् au cinquième cas, et pour le second dans l'emploi de उदयात्, également au même cas : mais on sait que la langue sanskrite est souvent très-capricieuse dans l'emploi des cas, ce qui, surtout, devra faire un point très-important de la syntaxe sanskrite, partie de la grammaire qui nous manque encore.

Quant au verbe विसर्पति, gouverné par पाद-पाः du second vers, je le prends dans le sens de *s'étendre, dévier* (racine ह्वृ, *to wander or deviate*, Wilson); et je traduis le सन्धानं व्रजत्यापगाः

du troisième vers, malgré la hardiesse de l'expression, par : *Les fleuves n'offrent, dans leur cours, qu'un filet comme celui d'une liqueur durant la distillation.*

Voyez le texte, pag. 148, lign. 8 : शैलानामित्यादि ; et pag. 264, la note philologique relative à ce passage.

Page 164, ligne 22, &c.

Au lieu de : En voyant ces purs esprits, sans cesse plongés dans la plus profonde contemplation à l'ombre de ces arbres immortels, &c.

Lisez : En voyant à l'ombre de ces arbres immortels, ces saints personnages plongés dans la plus profonde contemplation, et maîtrisant jusqu'au souffle qui les anime, &c.

Car par les mots प्राणानामनिलेन वृत्तिः il faut sans aucun doute entendre l'exercice auquel se livrent les contemplatifs, pour maîtriser les cinq espèces d'airs qui parcourent le corps humain, et leur faire changer de direction à leur volonté. *Voyez* Wilson, *voce* प्राणाः ; Manou, le *Bhagàvat*, l'*Oupnekhat*, &c.

Voyez le texte, pag. 150, lign. 3 : प्राणानामनिलेनेत्यादि.

Page 168, ligne 9, &c.

Oh! mille fois heureux les pères, &c.

Il est fâcheux que cette strophe admirable présente

quelque obscurité dans le vers qui la termine, obscurité que je crois être parvenu à éclaircir, et qui, selon moi, tient à une tournure elliptique que je propose de compléter ainsi :

तेषां अङ्गरजसा परुषीकृताः धन्याः भवन्ति.

Voici le vers original :

धन्यास्तदङ्गरजसा परुषीभवन्ति.

Quant au mot परुष, adj., il me semble impossible de l'entendre autrement ici que par *sali, barbouillé* (*Variegated in colour,* Wils.).

Voyez le texte, pag. 153, lign. 2 : आलक्ष्यदन्तमुकुलानित्यादि, et pag. 268, la note philologique y relative.

Page 169, ligne 13, &c.

Oh! si rien que, par son contact, ce tendre rejeton d'une famille qui m'est tout-à-fait étrangère me fait éprouver une sensation si délicieuse, &c.

Dans la note philologique relative à cette stance (pag. 268), j'ai déjà cherché à fixer l'attention du lecteur sur cette charmante expression du texte, कुलाङ्कुरेण ; peut-être ne me saura-t-il pas mauvais gré d'en rapprocher une analogue, en grec, et qui se trouve vers la fin des *Harangueuses,* dans le chant d'amour (*παρακλαυσίθυρον*) du jeune homme, où, pour attendrir sa maîtresse, il lui donne entre

autres l'épithète de Κύπρειδος ἔργος. — Εκκλησ. v. 966.

Voyez le texte, pag. 153, lign. 17 : अनेनेत्यादि.

Page 170, ligne 9, &c.

Ces princes, après avoir d'abord occupé de riches palais durant le temps qu'ils consacrent à gouverner la terre.

Le texte porte littéralement : Lesquels (princes) desirent (उशन्ति) d'abord l'habitation dans des palais construits en briques, pour surveiller le gouvernement du monde, &c.; et le lecteur aura sans doute déjà fait justice de la note ridicule que, dans un moment de distraction que je puis seul m'expliquer, j'ai faite au sujet de उशन्ति; mot qui, comme le moindre écolier le sait, est tout simplement la troisième personne du pluriel du présent de l'indicatif, dérivé de la racine वश्, par la substitution de la voyelle à la semi-voyelle.

Voyez le texte, pag. 154, lign. 13 : भवनेष्वित्यादि; et pag. 269, la note relative à उशन्ति, qu'il faudra faire disparaître.

J'ajouterai, au sujet de l'expression आत्मगत्या, qui vient à la suite de ce passage, que je la croirais mieux rendue par ces mots : *de leur propre mouvement*, quoique ce sens me semble encore peu satisfaisant

Page 175, ligne 19, &c.

Au lieu de : Plongé dans d'aussi profondes ténèbres, quel usage l'homme le plus prudent lui-même pourrait-il faire de son discernement?

Lisez : Telles sont les actions (telle est la conduite) des hommes (de l'homme) en proie à de profondes ténèbres, à l'égard même des objets les plus aimables.

La différence que le lecteur remarquera entre cette nouvelle interprétation, que je regarde comme certaine, et la précédente que j'avais faite de ce vers :

प्रबलतमसामेवंप्राया: शुभेष्वपि वृत्तय:

tient principalement à la valeur du mot composé एवंप्राया:, que je n'avais pas bien saisie d'abord, ce mot n'étant autre chose qu'un adjectif de similitude formé à la manière de एवंविध, et répondant à *tel.*

Voyez le texte, pag. 159, lign. 1 : सुतान्वित्यादि.

Page 182, ligne 4, &c.

Oui! quelques années encore, et porté sur un char si rapide, que, volant sur les mers, il toucherait à peine la sommité de leurs flots, &c.

Le texte est ici beaucoup plus expressif, car pour peindre la rapidité prodigieuse du char, il dit *qu'il achèvera sa course avant que la plus légère humidité ait eu le temps de s'y manifester, ait même commencé à s'y manifester;* car telle est la force

de l'épithète composée अनुद्घातस्तिमितगतिना ; उद्घात, selon l'*Amara cocha*, cité par Wilson, signifie *a beginning, a thing begun.*

Voyez le texte, pag. 164, lign. 12 : रथेनेत्यादि; et pag. 278, la note philologique y relative.

ERRATA SUPPLÉMENTAIRE.

TEXTE.

* 1, 15, अणुठ्ठीअदु, *lis.* अणुचिठ्ठीअदु.

3, 7, मय्येतत्, *lis.* मयैतत्.

22, 9, सभ्रूमङ्गं, *lis.* सभ्रूभङ्गं.

* 35, 7, सर्वयोगाः, *lis.* सर्वयोगा.

58, 9, आबाध्यन्ते, *lis.* आबाध्यन्ते.

63, 1, मुखमुन्नम्यात्मगतं, *lis.* मुखमुन्नमय्यात्मगतं.

64, 15, इत्थं, *lis.* इत्थं.

68, 15, तिर्थयात्रायाः, *lis.* तीर्थयात्रायाः.

79, 3, शकन्तला, *lis.* शकुन्तला.

* 87, 16, प्राचीवार्कं, *lis.* प्राचीनार्कं.

87, 20, पर्व्वतोन्भूलिता, *lis.* पर्व्वतोन्मूलिता.

93, 14, [नेपथ्ये] गयति, *lis.* [नेपथ्ये गयति].

*102, 18, प्रयुक्तं, *lis.* प्रोक्तं.

*103, 21, ज्ञातः, *lis.* यतः.

111, 9, हुं, *lis.* हु.

111, 18, हुं, *lis.* खलु.

*127, 6, दारुणामनुष्ठितं (*sic* Ms.), *lis.* रारुणामननुष्ठितं.

*128, 15, विसारि नेत्रयुगलं, *lis.* विसारिनेत्रयुगलं.

128, 19, कधं, *lis.* कथं.

134, 17, पूर्व्वापरविरुधः, *lis.* पूर्व्वापरविरुद्धः.

*135, 9, सद्दावीअसि, *lis.* सद्दारीअसि (*mieux* सद्दारीअदि).

*135, 19, संधां वेति, *lis.* संध्रियते.

137, 15, ज्वमानिनं (*sic* Ms.), *lis.* ज्वमानितं (?).

*138, 8, हुसो, *lis.* हु सो.

*138, 19, भृशाबुद्धिपूर्व्वं, *lis.* खलु स आबुद्धिपूर्व्वं.

138, 12, यिण्डभाज्ञः, *lis.* पिण्डभाज्ञः.

*146, 6, लघुसत्कारमवेद्य, *lis.* लघु सत्कारम-वेद्य.

150, 6, यद्वांचन्ति, *lis.* यद्वांच्छन्ति.

151, 1, निषिघ्यते, *lis.* निषिध्यते.

154, 20, खल्वप्सरासम्बंद्धेन, *lis.* खल्वप्सरा-सम्बन्धेन.

*159, 3, तमसामेवं प्रायाः, *lis.* तमसामेवंप्रायाः.

NOTES PHILOLOGIQUES.

*188, 21, सर्व्वयोगाः [सर्व्वोपायाः], *lis.* सर्व्व-योगा [सर्व्वोपाया].

*199, 21, तस्याः (*sic* Ms.), *lis.* तथा.

249, 9, युडुच्यते, *lis.* यडुच्यते.

253, 14, पादस्तामभितो [प्रत्यन्तपर्व्वतः] (*sic* Ms.), *lis.* पादः [प्रत्यन्तपर्व्वतः].

256, 23, किभिति, *lis.* किमिति.

257, 24, ढुं, *lis.* खलु.

262, 5; [तादृक् सत्क्रियाया], *lis.* [तादृक्सत्क्रियाया].

268, 13, इषत्, *lis.* ईषत्.

277, 6, यदर्थे मरामि कामं , *lis.* यदर्थे द्विमुमूर्षा-
मि.

286, 4, एनां , *ajoutez* च ; retranchez ceci de l'errata ; एनां seul, sans la copulative च , tel qu'il est imprimé dans le texte (acte VI, pag. 135, lign. 19), étant en effet la bonne leçon. (*Voyez* ma nouvelle remarque sur ce passage).

Notice et explication des Inscriptions de Bolghari, *par* M. Klaproth.

Les ruines de l'ancienne ville de *Bolghari* ou *Boulghari* sont situées environ à 34 lieues 1/2 au sud de Kazan, sur les bords du Volga, dans le cercle de Spask du gouvernement de Kazan. Elles ont été décrites par Pallas, Lepekhin, Erdmann et d'autres voyageurs. Quand Pierre-le-Grand se rendit, en 1722, à l'armée qu'il conduisait contre la Perse, il visita ces ruines, et les trouva dans un grand état de délabrement. Il ordonna donc au prince Soltikow, gouverneur de Kazan, d'y faire faire les réparations nécessaires, et de pourvoir à la conservation de ces monumens. A cette époque il existait encore parmi ces ruines quarante-sept pierres sépulcrales avec des inscriptions en caractères arabes, et trois avec des inscriptions arméniennes. Pierre fit copier ces cinquante inscriptions. Les arméniennes furent traduites en russe par un arménien, nommé *Jean,* fils de *Vasili* (comme il le dit dans une note en mauvais arménien, Ես վասիլի որդի յօվաննէս մեռնողըրի :), et les autres par l'Akhoun *Kadir-Mohammed* (ou, comme il écrit son nom sans orthographe, قدر مامت *Kadir Mâmet*), fils de *Sountchalet,*

et *Ioussouf*, fils d'*Izboulat* (يوسف بن ازبولاط), qui se qualifie de traducteur des bourgs tatares. Ces traductions, très-mal faites, furent publiées par le voyageur Lepekhin. Le soin que Pierre avait pris pour la conservation des ruines de Bolghari, n'a cependant pu sauver les pierres qui portaient ces inscriptions; elles ont été presque toutes employées à la construction d'une église grecque, et se trouvent, à présent, en partie dans ses murs; quelques-unes ont servi pour paver l'église et la place qui est devant, de sorte que, quand le célèbre orientaliste, M. Fraehn de St.-Pétersbourg, visita les ruines de Bolghari, il n'y trouva plus qu'une seule de ces inscriptions conservées : les autres étaient devenues illisibles, ou par l'influence de l'atmosphère, ou par les pieds qui les foulent journellement.

Lorsque je passai par Kazan dans l'été de 1805, mon intention était d'aller visiter les ruines de Bolghari; mais toutes les personnes dignes de foi qui y avaient été, m'assurèrent qu'on n'y voyait plus les inscriptions, ce qui me fit changer de résolution. Je crus cependant devoir engager le comte *Jean Potocki*, qui vint nous rejoindre à Kazan, à faire des démarches pour obtenir du moins une copie de la transcription des inscriptions faites du temps de Pierre-le-Grand, et qui devait se trouver dans les Archives du gouvernement. Malgré toutes les recherches qu'on fit, il fut impossible de retrouver alors cette transcription; cependant le comte reçut la promesse qu'on la rechercherait avec soin, et qu'on lui en remettrait la copie à son retour de la Chine, où il se rendit à la suite de l'Ambassade du comte Golowkin. En effet, quand je revins moi-même de Kiakhta à St.-Pétersbourg, le comte Potocki me remit la copie tant désirée. Malheureusement elle avait été faite par quelqu'un qui ignorait totalement les langues et les lettres dans lesquelles les inscriptions sont écrites; celles qui sont en arménien paraissent indéchifrables. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine et seulement après un travail assidu que je suis parvenu à lire les inscriptions arabes et turques.

Je donne ici les quarante-sept inscriptions turques et arabes, rangées chronologiquement. Les plus anciennes des premières ne datent que de l'an 623 de l'hégire ou de 1226 de J. C., époque à laquelle les Mongols arrivèrent dans le pays de Bolghari. Elles ne portent d'autre date que le chronogramme تاريخ جيات جور *Tarikh* DJIAT DJEWR, ou l'époque de *L'ARRIVÉE DE L'OPPRESSION*; ce qui donne le nombre 623, savoir :

ج	3.
ى	10.
ا	1.
ت	400.
ج	3.
و	6.
ر	200.
	623.

Ce chronogramme pourrait donner lieu de croire que les individus sur les tombes desquels on le lit, périrent victimes de l'invasion des Mongols, dont la conquête ne fut pas alors définitive. Après le départ des étrangers, les zélés Musulmans de la ville auront voulu rappeler, par cette bizarre indication chronologique, la mort, ou selon eux, le martyre de leurs concitoyens.

Il est très-heureux que j'aie insisté pour qu'on tirât une copie de la transcription faite du temps de Pierre-le-Grand, puisque l'original de cette transcription a vraisemblablement péri dans le dernier incendie de Kazan, et que les pierres mêmes sur lesquelles se trouvaient les inscriptions, ont servi à la construction de l'église de Bolghari.

Inscriptions en turc oriental.

هو الحى الذى لا يموت كل حى سيموت

سوار اول محمود اول فل اول شاهم ملك رحمة الله تعالى
رحمة واسعة تاريخ جيات جور

I. Lui est le vivant qui ne meurt pas! tout ce qui vit doit mourir.

Souwar fils de *Mahmoud*, fils de *Fil*, fils de *Chahim Melik*; Dieu le très-haut lui soit miséricordieux d'une ample miséricorde! L'an de l'arrivée de l'oppression (623 de l'Hégire, 1226 de J.-C).

هو الحى الذى لا يموت
محمد اول محكم اول محمود حاق تاريخ جيات جور

II. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Mohammed fils de *Mahkam*, fils de *Mahmoud Hadji*. L'an de l'arrivée de l'oppression.

احمد اول حسين
تاريخ جيات جور جمادى الاول ثمانية عشر

III. *Ahmed*, fils de *Hussein*. L'an de l'arrivée de l'oppression, le 18 de Djoumadi 1er.

الحكم لله العلي الكبير
تاريخ جيات جور

IV. La puissance est à Dieu, le très-haut, le très-grand. L'an de l'arrivée de l'oppression.

هو الحى الذى لا يموت كل حى سيموت سوآه
حاق زيارتى تورو تاريخ جيات جور

V. Lui est le vivant qui ne meurt pas! tout ce qui vit doit mourir, à l'exception de lui.

Hadji a été visité. L'an de l'arrivée de l'oppression.

هو الحی الذی لا يموت

موسی رحمه الله تعالی رحمة واسعة تاریخ جیات جور

VI. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Moussa; Dieu le très-haut lui soit miséricordieux d'une ample miséricorde! L'an de l'arrivée de l'oppression.

الحکم لله هو الحی الذی لا يموت کل حی سواه الله سيموت

خیراتلو اللی براکاتلومنر سواریالی خواجه اول علی خواجه

اول اترابج خواجه اول ابوبکر خواجه اول الب خواجه

سکر خال جمادی الاول تاریخ جیات جور

VII. La puissance est à Dieu. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Tout ce qui vit, à l'exception de Dieu, doit mourir.

La main bienfaisante, notre béni *Suwar Yali Khodjah*, fils d'*Aly Khodjah*, fils d'*Atrâdj Khodjah*, fils d'*Abou-bekr Khodjah*, fils d'*Alyb Khodjah*, termina sa carrière en Djoumadi 1er, à l'époque de l'arrivée de l'oppression.

الحکم لله العلی الکبیر

ابو بکر یواری اول ممل یواری زیارتی رحمة تعالی رحمة

واسعة تاریخ جیات جور جمادی الاول ای

VIII. La puissance est à Dieu le très-haut et le très-grand.

Abou-bekr, fils de *Mamal Youwari* a été visité. Dieu le miséricordieux, accorde-lui ta miséricorde infinie! A l'époque de l'arrivée de l'oppression, au mois de Djoumadi 1er.

هو الحى الذى لا يموت

خيراتلو ارس سراج يوارى اول يعقوب.يوارى اول ايوب

يوارى اول حسن يوارى اول محمد مير محمود

تاريخ جيات جور

IX. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Le bienfaisant *Iris Siradj Youwari*, fils de *Yakoub Youwari*, fils d'*Ayoub Youwari*, fils de *Hassan Youwari*, fils de *Mohammed Mir Mahmoud.* L'an de l'arrivée de l'oppression.

هو الحى الذى لا يموت

يوارى احمد اول موسى اول خواجه محمد

تاريخ جيات جور

X. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Youwari Ahmed, fils de *Moûssa*, fils de *Khodjah Mohammed.* L'an de l'arrivée de l'oppression.

هو الحى الذى لا يموت

محمد اول حسن بلوكو رحمة الله عليه رحمة واسعة

تاريخ جيات جور

XI. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Mohammed, fils de *Hassan Beloukou*, que la mi-

séricorde de Dieu soit sur lui, une ample miséricorde! A l'époque de l'arrivée de l'oppression.

هو الحى الذى لا يموت

على خواجة اول احمد اول ابراهيم اول بلوكو رحمة الله
تعالى رحمة واسعة تاريخ جيات جور

XII. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Aly Khodja, fils d'*Ahmed*, fils d'*Ibrahim*, fils de *Beloukou*. Dieu le très-haut lui soit miséricordieux d'une ample miséricorde! A l'époque de l'arrivée de l'oppression.

هو الحى الذى لا يموت

سوار اول حسّن هير بلوك رحمة الله عليه رحمة واسعة
تاريخ جيات جور

XIII. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Souwar, fils de *Hassan Heir Belouk*, que la miséricorde de Dieu soit sur lui, une ample miséricorde! L'an de l'arrivée de l'oppression.

هو الحى الذى لا يموت

الحكم لله تعالى الكبير شبعا اول تمراج
تاريخ جيات جور

XIV. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

La puissance est à Dieu, le très-haut, le très-grand; *Cheba'a*, fils de *Temradj*. A l'époque de l'arrivée de l'oppression.

هو الحي الذى لا يموت

حسن اول على اول احمد حاق زيارتى توروور

تاريخ جيات جور

XV. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Hassan, fils d'*Aly*, fils d'*Ahmed hadji*, a été visité.. A l'époque de l'arrivée de l'oppression.

هو الحي الذى لا يموت وكل حى سيموت

مير حسن اول علي اول احمد حاق زيارتى ترور رحمة الله

تعالى عليه رحمة واسعة تاريخ جيات جور

XVI. Lui est le vivant qui ne meurt pas; tout ce qui est vivant doit mourir !

Mir Hassan, fils d'*Aly*, fils d'*Ahmed Hadji*, a été visité; la miséricorde de Dieu le très-haut soit avec lui, une ample miséricorde! A l'époque de l'arrivée de l'oppression.

هو الحي الذى لا يموت

اماة خواجة اول حسن خواجه هير رحمة تعالى عليه

رحمة واسعة بلكوسى تاريخ جيات جور

XVII. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Amât khodjah, fils de *Hassan Khodjah Hair*, que la miséricorde du très-haut soit sur lui, une ample miséricorde! C'est sa tombe (1). A l'époque de l'arrivée de l'oppression.

---

(1) Dans l'original بلكو *Bilkou*, mot turc oriental, qu'on

هو الحي الذي لا يموت

احمد هير خواجه رحمة الله تعالى عليه رحمة واسعة

تاريخ جيات جور

XVIII. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Ahmed Hair Khodjah ; que la miséricorde de Dieu soit avec lui, une ample miséricorde ! L'an de l'arrivée de l'oppression.

هو الحي الذى لا يموت

بكتمر اول خواجه بيرام زيارت ترور رحمة الله تعالى

رحمة واسعة وفاتى بلكوسى تاريخ جيات جور

XIX. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Bektemir, fils de *Khodjah Baïram,* a été visité ; que Dieu le très-haut lui soit miséricordieux d'une ample miséricorde. Il mourut, et c'est sa tombe. A l'époque de l'arrivée de l'oppression.

هو الحي الذى لا يموت

احمد اول محمود اول احكى اول آسمايل زيارت تبرور تاريخ

جيات جور جمادى الاول اى

XX. Lui est le vivant qui ne meurt pas ?

Ahmed, fils de *Mahmoud,* fils d'*Ahki,* fils d'*Is-*

écrit aussi بيلكى *Bilki,* et qui signifie proprement un signe ; de là le verbe بيلكى سالامى *Bilki sâlâman,* placer des signes pour retrouver quelque chose.

maïl, a été visité; à l'époque de l'arrivée de l'oppression, au mois de Djoumadi 1er.

هو الحى الذى لا يموت

ابراش اول يعقوب اول شهم خواجه يوسف بكلوسى

رحمة الله تعالى رحمة واسعة تاريخ جيات جور

XXI. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Ibrâch, fils de *Yakoub*, fils de *Chahim khodjah*, *Youssouf*. C'est sa tombe. Dieu le très-haut, sois-lui miséricordieux d'une ample miséricorde! A l'époque de l'arrivée de l'oppression.

هو الحى الذى لا يموت

عبد الله اول احمد بكلوسى تاريخ جيات جور

يموت كاس وكل الناس شاربه و القبر باب وكل الناس

داخلـــــــــــــــــــــــه

XXII. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Abd-allah, fils d'*Ahmed*. C'est sa tombe; à l'époque de l'arrivée de l'oppression.

La mort est une coupe et tous les hommes y boivent. La tombe est une porte et tous les hommes y passent.

هو الحى الذى لا يموت

الباك اول ووكر جلبى اول خواجه احمد زيارتى ترور

رحمة الله تعالى رحمة واسعة تاريخ جيات جور

XXIII. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Albâk, fils de *Wawaker tchelebi*, fils d'*Ahmed Khodjah*, a été visité; Dieu le très-haut, sois lui miséricordieux d'une ample miséricorde! A l'époque de l'arrivée de l'oppression.

هو الحی الذی لا یموت

یوسف بن ارمش بکلوسی رحمة الله رحمة واسعة

تاریخ جیات جور

XXIV. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Youssouf, fils d'*Armech*. C'est sa tombe. Dieu, sois lui miséricordieux, d'une ample miséricorde! A l'époque de l'arrivée de l'oppression.

هو الحی الذی لا یموت

عزیزة کریمة مستورة جملة مطهرة صالحة ساجدة

آی بکه بنت محمد زیارتی ترور تارختنا یتی یوز یکری

احده ایردی

XXV. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

L'excellente, la généreuse, la bien gardée, la gracieuse, la pure, la chaste, la priante *Ay bekeh*, fille de *Mohammed*, a été visitée l'an 721 (1321 de J.-C.).

هو الحی الذی لا یموت

بولارتای ابن بکشاق بیك زیارتی ترور تنکری‌غه وصل

مسرور قلیب کوثر شرابی بزله قاندورسون و فاتی رجب

آخرینده تاریخ یتی یوز یکرمی تورتده

XXVI. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Boulartaï, fils de *Bulamchak Bek*, a été visité. Que Dieu lui accorde la joie; et qu'il l'abreuve avec le vin du fleuve *Koutser* (dans le Paradis). Il mourut au mois de Redjeb 2ᵉ, l'an 724 (1324).

هو الحى الذى لا يموت

بلغارى موسى اوغلى رجب زيارتى ترور تنكرى غه وصل
رحمة اغرق قيلسون آخير وفاتى برلمش تاريختا يتى
يوزيكرى توقورتدا ايردى

XXVII. *Bolgari Moussa*, fils de *Redjeb*, a eté visité. Dieu lui accorde sa miséricorde.... Il mourut, reconnaissant un seul Dieu, l'an 729 (1328-1329 de J.-C.).

هو الحى الذى لا يموت

ربيع الاخر آى نك اون سكزندا تاريخ يتى يوز اوتوز
تورتدا ايردى رحمة اول مؤمن قله برفايجه اروح اخلاص
سورة مستقين اوقرا

XXVIII. Lui est le vivant qui ne meurt pas!
Le 18 du mois de *Reby* 2ᵉ, de l'année 734, Dieu, sois miséricordieux au croyant.........(?).

Inscriptions en arabe.

هو الحى الذى لا يمـــوت

هذا تربة الشيخ الامام الاجل العالم العابد الزاهد
(ال)فقيه صدر الدين الشيروانى رحمه الله بالرحمة و الغفران
و اسكنه بجامع الجنان بفضله و جوده

XXIX. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Ceci est la tombe du cheïkh, de l'imam, le plus illustre, le savant, le serviteur, le pieux, le jurisconsulte *Sadr-eddin* du Chirwân. Que Dieu soit miséricordieux envers lui avec sa miséricorde et avec son pardon, et qu'il le fasse habiter dans la réunion du paradis, par un effet de sa grâce et de sa libéralité!

هو الحى الذى لا يموت

وان السعة الاتيه لا رَيْبَ فيها و الله يبعث من فى القبور

XXX. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Certes, quant à l'heure du dernier jugement (à l'heure future), il n'y a point de doute en elle, et Dieu ressuscitera ceux qui sont dans les tombes.

هو الحى الذى لا يموت

هذا روضة المستورة العفيفة الكريمة اللطيفة السالمة

المكرمة المطهرة الساجدة المرحومة ساره خاتون بنت

احمد سنة سبعون و ستماية

XXXI. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Ceci est la tombe de la chaste, la pudibonde, la vénérable, la gracieuse, l'immaculée, la noble, la pure, la priante, la défunte *Sara khatoun*, fille d'*Ahmed*. L'an 670 (1271-1272).

حسن سمرقندى رجب اخر سنة تسعين و ستماية

XXXII. *Hassan*, de Samarkand, le dernier de Redjeb de l'an 690 (1291) (1).

هو الحى الذى لا يموت كلّ حىّ سيموت سواه

اسم ابوبكر المعروف ماموق بن بك كات سقى الله تعالى ثراه و جعل الجنة مثواه و رحمة بالعفو و الغفران و اسكنه بجامع الجنان توفى الى رحمة الله تعالى سنة احد تسعين سقة ... اية

XXXIII. Lui est le vivant qui ne meurt pas; tout ce qui vit mourra, excepté lui!

Nom d'*Abou-bekr*, appelé *Mamoûk*, fils de *Beg kât*; que Dieu le très-haut arrose son tombeau et qu'il lui donne pour demeure le paradis; qu'il lui soit miséricordieux de sa miséricorde et de son pardon, et qu'il le fasse habiter la réunion du paradis! Il a rendu son âme à la miséricorde de Dieu le très-haut, l'an 691 (1292).

هو الحى الذى لا يموت

رجب بنت على اسكنه بجامع الجنان بفضله وجوده فى شهر ذى الحجة سنة احد وسبعماية

XXXIV. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Redjeb, fille d'*Aly*, qu'il (Dieu) la fasse habiter dans la réunion du paradis, par sa grâce et sa libéralité! Au mois de dzou'lhidjdjah, l'an 701 (1302).

---

(1) Il paraît qu'il y a ici une faute dans la phrase arabe; le mot رجب ne se construit pas avec آخر.

هو الحي الذى لا يموت

هذا روضة الاغرّ الاخص الاكرم الامجد الاشرف يولامس

ابن موسى ابن سليمان ابن سفيان قدس الله روحه

اللّهم ارحمه رحمة واسعة في الثاني في ذي القعده سنة

اربع وسبعماية

XXXV. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Ceci est la tombe du très-puissant, du très-distingué, du très-généreux, du très-glorieux et du très-noble *Youlamis*, fils de *Mousa*, fils de *Soliman*, fils de *Sofian*; que Dieu sanctifie son âme! O notre Dieu ! ayez pitié de lui d'une ample miséricorde! Le second de Dzou'lka'deh, l'an 704 (1305).

هو الحي الذى لا يموت

محمد شريف بن حاجى بك تاريخ جيات خمس وسبعماية

XXXVI. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Mohammed chérif, fils de *Hadji-beg*, l'an de l'arrivée (à Médine) 705 (1305-1306).

هو الحي الذى لا يموت

هو روضة الاغرّ الاخص الاكرم الامجد الاشرف مربّى

العلما مقوّى الضعفا اخ لارامل والايتام هيبتلو ابن محمد

الجندى رحمه الله تعالى رحمة واسعة في الخمس عشر في شهر

شعبان سنة عشر وسبعماية

XXXVII. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Ceci est la tombe de l'illustre, du très-distingué, du très-généreux, du très-glorieux, du très-digne, du protecteur des savans, de l'appui des faibles, du frère des veuves et des orphelins, *Hibetlou*, fils de *Mohammed* de *Djand;* que Dieu le très-haut lui soit miséricordieux d'une ample miséricorde! Le 15 du mois de Cha'bân, l'an 710 (1310).

هو الحى الذى لا يموت

عمر بن محمد توفى فى الثانى عشر شهر صفر سنة ثانية

عشر وسبعمايــة

XXXVIII. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Omar, fils de *Mohammed*, mort le 12 du mois de Sefer, l'an 712 (1313).

هو الحى الذى لا يموت

هذا روضة المستورة اللطيفة الشريفة المطهرة سرح

بنت حسين بن منصور البلغارى اللهم ارحمها رحمة

واسعة فى شهر ربيع الاخر سنة اربع عشر سبعماية

XXXIX. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Ceci est le jardin de la chaste, la gracieuse, la noble, la pure *Serik*, fille de *Husseïn*, fils de *Mansour* le Bolgharien. O notre Dieu! aie pitié d'elle dans ta miséricorde! Au mois de Reby 2e, l'an 714 (1314)

هو الحى الذى لا يمــوت

مبارك شاه قوراسان ابن محمد شيخ الكردارى رحمة الله

عليه رحمة واسعة في الثامن عشر شهر ذي الحجة سنة
ست عشر وسبعماية

XL. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Mobarek châh Kourâsân, fils de *Mohammed cheïkh Kerâdari;* que Dieu soit miséricordieux envers lui d'une ample miséricorde! Le 18 du mois de Dzou'l-hidjdjah, l'an 716 (1317).

هو الحي الذي لا يموت

هذا مرقد الشيخ الكبير (الاكبير) الاجل الاغر الاخص
بالاكرام مربي العلما مقوي الضعفا موسى بك بن
سفيان اللهم ارحمه رحمة واسعة ونور مرقده بالانوار
في الابرار شهر ربيع الاخر سنة ست وعشر وسبعماية

XLI. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Ceci est le sépulcre du grand cheïkh, le très-généreux, le très-digne, le très-illustre, le très-distingué parmi les grands, le protecteur des savans, l'appui des faibles, *Mousa bek*, fils de *Sofian*. O notre Dieu! aie pitié de lui d'une ample miséricorde, et illumine sa tombe avec les lumières parmi les justes! Au mois de Reby 2e, l'an 716 (1316).

هو الحي الذي لا يموت

هذا روضة المستورة الجلة المطهرة صنر ملك بنت
رسي الشماخ اللهم ارحمها رحمة واسعة واكرمها بالعفو
والمغفرة............في الاحد وعشرون من شهر ربيع
الاول سنة ست عشر وسبعماية

XLII. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Ceci est la tombe de la chaste, l'excellente, la pure *Safar-melik*, fille de *Rassi* de *Chamakhi*. O notre Dieu ! aie pitié d'elle d'une ample miséricorde, et sois généreux envers elle avec ton pardon et ton indulgence. . . . . . . Le 21 du mois de Reb'y 1er, de l'an 716 (1316).

هو الحي الذي لا يموت

هذا روضة الكبير الاجل المنعم محمود ابن اسمايل الشماخي
ارحمه الله تعالى رحمة واسعة في خمس عشر شعبان سنة
السبع عشر وسبعماية

XLIII. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Ceci est la tombe du grand, du très-glorieux, du bienfaisant *Mahmoud*, fils d'*Ismaïl* de *Chamakhi* ; que Dieu ait pitié de lui avec sa miséricorde sans bornes ! Le 15 Cha'ban, l'an 717 (1317).

هو الحي الذي لا يموت

هذا روضة السلطنة الشريفة الجهة المطهرة المستورة
عاشو بنت سنجز اللهم ارحمها رحمة واسعة توفت الى
رحمة الله تعالى في اربع عشرين شهر رمضان سنة تسع
عشر سبعماية

XLIV. Lui est le vivant qui ne meurt pas !

Ceci est la tombe de la princesse, la noble dame, l'excellente, pure et chaste *A'âchou*, fille de *Sendjaz*. O Dieu ! sois miséricordieux pour elle d'une

ample miséricorde! Elle rendit son âme à la miséricorde de Dieu, qu'il soit exalté, le 24 du mois Ramadhan, de l'an 719 (1319).

هو الحي الذي لا يموت

هذا مرقد الامير الكبير الاكبر الاجل الاغرّ باكرم الامجد الاشرف مربّي العلما مقوّي الضعفا احمد حاج بن مومق ابن مو حسين نصار البلغاری اللّهم ارحمه رحمة واسعة واكرمه بالعفو والمغفرة في السابع والعشرين في شهر جمادی الاخر سنة عشرين وسبعماية

XLV. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Ceci est le sépulcre du prince très-grand, très-élevé, très-glorieux, très-illustre, par la grâce de Dieu, le plus glorieux, le plus noble, le protecteur des savans, l'appui des faibles, *Ahmed Hadji*, fils de *Mouamik*, fils de *Mou Husseïn Nazâr* le Bolgharien. O notre Dieu! aie pitié de lui, d'une ample miséricorde, et sois généreux envers lui de ton pardon et de ton indulgence! Le 17 du mois (1) de Djoumadi 1er, de l'an 720 (1320).

هو الحي الذي لا يموت

هذه روضة المستترة العفيفة الصالحة الصابرة الصايمة فاطمة بنت ايوب ابن محمد ابن يوسف البلغاری اللّهم ارحمها رحمة واسعة توفة الى رحمة الله تعالى يكرمى ايكى

---

(1) Il faudrait dans l'original في سابع وعشرين شهر.

باشنده قاتى بولدى ربيع الاخر غره ده يلى ات تبعرتن (١)
يدى يوز اوتوز يدى دا

XLVI. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Ceci est la tombe de la bien gardée, la pudibonde, la bonne, la patiente, l'abstinente *Fathma*, fille d'*Ayoub*, fils de *Mahmoud*, fils de *Youssouf* le Bolgharien. O Dieu! sois miséricordieux envers elle d'une ample miséricorde! Elle rendit son âme à la miséricorde de Dieu le très-haut; âgée de 22 ans, elle trouva la mort au commencement de Reby 2ᵉ, de l'an du cheval .... ou 737 (1336) (1).

هو الحى الذى لا يموت

هذا روضة المستورة الجميلة المطهرة اللطيفه الشريفه
سوار ملك بنت جعفر آغا اللهم ارحمها رحمة واسعة
وكرمها بالعفو المغفرة قدس الله روحها توفيت الى رحمة
الله تعالى فى الاخر شهر رمضان سنة الثانية و اربعين و
سبع مـــــايـــــــة

XLVII. Lui est le vivant qui ne meurt pas!

Ceci est la tombe de la chaste, l'excellente, la pure, la gracieuse, la noble *Sawâr melik*, fille de *Djafer âgha*. O notre Dieu! aie pitié d'elle, avec ta miséricorde infinie; sois généreux envers elle de ton pardon! Que Dieu sanctifie son ame; elle rendit son âme à la

(1) La fin de cette inscription est en turc.

miséricorde de Dieu le très-haut, le dernier jour du mois de Ramadhan (1), l'an 742 (1342).

Note sur les Inscriptions arméniennes de Bolghari, par M. Saint-Martin.

Les copies des inscriptions arméniennes de Bolghari, qui m'ont été communiquées par M. Klaproth, sont si défectueuses, qu'il est presque impossible de les déchiffrer et d'en tirer un sens raisonnable, même avec le secours des traductions russes faites par l'arménien Jean, fils de Basile. J'ignore si c'est la faute de celui qui a transcrit ces inscriptions ou du premier copiste. Ce qu'on peut comprendre du texte arménien, diffère beaucoup de ce qui est contenu dans les traductions russes. On doit en conclure, ce me semble, que les originaux étaient dans un fort mauvais état de conservation à l'époque du voyage de Pierre le Grand dans les ruines de Bolghari; peut-être aussi l'interprète arménien, qui paraît avoir été un homme fort peu instruit, n'avait-il pas l'habitude de lire les anciennes inscriptions en lettres capitales, dont les formes insolites présentent souvent des combinaisons fort difficiles à déchiffrer. Cet homme, n'osant avouer son ignorance, aura donné des copies infidèles, qu'il croyait bien suffisantes pour des gens qui étaient hors d'état d'en vérifier l'exactitude, et il en aura donné de prétendues traductions, remplies de noms évidemment forgés à plaisir, qui ne se retrouvent pas plus dans les copies qu'ils n'étaient sans doute dans les originaux, et qui d'ailleurs ne sont pas familiers aux Arméniens.

Selon lui, l'inscription n.° 1, doit s'interpréter ainsi: *Cette pierre a été placée dans cette ville célèbre sur le défunt arménien Nazarow et sur son épouse Marina l'an 986,*

---

(1) D'après la règle, il faudrait lire اخر شهر.

(sans doute de l'ère arménienne, ce qui répondrait à l'an 1537 de J. C., époque à laquelle la ville de Bolghari était déjà abandonnée).

Dans l'arménien il y a *Թվին ՋՁԶղ հանգիստ ապավինահա-ղարին իմ այրոյ քաղաք եմ պատրոնիկ և մարինոս ին ար-րոոի ո վար գայ քաղաք եմ ամծասերուկ.*

Cette copie est trop corrompue pour qu'il soit permis d'en essayer une restitution, il est impossible de deviner quels peuvent avoir été les mots originaux qui ont produit sous la plume d'un ignorant la monstrueuse transcription qu'on vient de donner. On n'y peut reconnaître que la date 986, dont rien d'ailleurs ne garantit la bonne lecture et l'authenticité. J'ai tout lieu de croire au contraire qu'elle est fautive, et qu'il y avait sur l'original une autre date plus ancienne qui aura été mal lue. Le mot *հանգիստ* qui vient ensuite, et qui signifie *repos, tombeau,* indique que l'inscription était sépulcrale, comme les deux suivantes.

L'inscription n.° 2, est traduite ainsi : *Cette pierre est posée sur le défunt arménien Warlam fils de Jean, l'an 557* (1108 de J. C.).

Il est possible d'en offrir une lecture complète et une interprétation exacte, ce qui donnera un juste moyen d'apprécier toutes ces traductions.

Elle est conçue ainsi en arménien. *Այս հանգստարան յովանիսին որդի վարդանին Թվին ՇԾԷ.*

C'est-à-dire, *Ceci est la tombe de Jean* (Hovanis) *fils de Vartan, l'an 551.*

Je crois la date fautive. D'abord on n'aurait pas exprimé *l'an 557* ainsi *ՇԾԷ*, mais de cette façon, *ՇԾԷ*. Je pense qu'il faut rectifier cette date ainsi que la suivante, et qu'elle était de l'an 757 *ՉԾԷ*, que le copiste n'aura pas su reconnaître. Elle serait donc de l'an 1308 de J. C.

L'inscription n.° 3, est traduite ainsi en russe : *Cette pierre est posée sur les défunts arméniens agréables à Dieu Artemi et Kyprian, et ceux qui liront cette inscription, doivent se rappeler d'eux. L'an 984.*

L'arménien donne une inscription évidemment altérée, remplie de barbarismes et mal copiée en plusieurs endroits. *Աս հանգիստ է ա̃ծասիրին և ողորմածին յարութենին յա-բանփոներին* (nom corrompu par le copiste) *որք կարդայք* (sic) *մեղաց թողութի̃ն գետրեցէք* (sic) *թի̃ն ԹՃԴ*·

Ce qui voudrait dire; *Ceci est le tombeau du pieux et charitable* Harouthioun (en russe *Artemi*) *fils de*........ (Le nom du père est méconnaissable). *Vous qui lisez, demandez la rémission de ses péchés. L'an 984.*

J'ai trouvé dans mes papiers une autre copie de cette inscription : j'en ignore l'origine, mais je crois cependant me rappeler, qu'elle m'a été adressée il y a fort long-temps par le savant académicien de Saint-Pétersbourg, M. Fraehn. Cette copie, encore très-fautive et faite par une personne qui ne savait pas l'arménien, me servira à rétablir quelques mots de la copie donnée à M. Klaproth.

Cette nouvelle copie est en lettres capitales, il est évident qu'on a cherché en la faisant à donner une idée du monument original. Voici ce qu'on peut en lire :

ԱՅՍՀԱՆԳԻՍՏԷ ԱԾԱՅՍԻՐԻՆ Ե
ԻՈՂՈՐՄԱԾԻՆ ՅԱՐՈՆ··ՈԹԻՆ ՈՐԴ
ՈՅ··ԱՐՈՆ··ՈՒ··ՆԵՐԻՆ ՈՐՔ ԿԱՐ
ԴԻԱՅՔ ՄԵՂԱՅ ՐԻ···ՆԴՐԵ·ԵՔ
ԹՎ ՋՁԴ

1.e ligne. *ա̃ծայսիրին*, pour *ա̃ծասիրին*·

2.e ligne. *յարոն··ոթին*, nom mal exprimé par le copiste, mais qui est pour *յարութենին*, de la copie de M. Klaproth, qui offre le nom d'Harouthioun, très-commun chez les Arméniens. *որդոյ* pour *որդւոյ*·

3.e ligne. ···*արոն··ու··ներին*, nom du père d'Harouthioun, impossible à rétablir.

4e ligne. *թի*, abréviation sans doute mal reproduite pour *թողութիւն*, *rémission.*

··ՆԴՐԵ · ԵՔ · est le mot *խնդրեցէք* *demandez.*

5.e ligne. La date, que je crois exacte ici, fait voir comment l'auteur de la copie donnée à M. Klaproth s'est trompé. Il a pris la lettre Թ initiale de l'abréviation Թվ pour le chiffre Թ 9, et le Չ 700, dont la forme monumentale lui était inconnue, pour le chiffre Ճ 100. Avec la lettre précédente Թ, il en a fait, selon l'usage des Arméniens modernes, le chiffre 900, en négligeant cependant de tenir compte de la lettre վ qui terminait l'abréviation et dont il ne savait plus que faire.

Cette inscription doit donc se traduire ainsi : *Ceci est la tombe du pieux et charitable Harouthioun, fils de..... Vous qui lisez, demandez la rémission de ses péchés. L'an 784.* Cette inscription est donc de l'an 1335 de J. C., par conséquent du même temps que la plupart des inscriptions arabes et turques qui ont été trouvées dans la même ville et qui ont été interprétées par M. Klaproth.

Le même feuillet dont je crois être redevable à la complaisance de M. Fraehn, contient la copie figurée d'une autre inscription qui semble moins bien conservée et qui vient sans doute du même lieu. Je la joins ici.

ԱՅՍ ՀԱՆԳԻՍՏ Է ··········
········ՊԱՐ ······ ԵԱՎԱՔ
·····ՈՐԴ·ՈՅ··ԱՄԻՐԱՏՆԱ
ՍՐԴ ՈՐՔԿԱՐԴԱՅՔՄԵՂԱՑ
··ԹՂՈՒԹԻ ԽՆԴՐԵՑԷՔՆՄԱ

En minuscules *այս հանգիստ է* .... *պար* .... (nom impossible à rétablir) *որդւոյ* ...... (nom aussi impossible à rétablir) *որք կարդայք մեղաց թողութիւն խնդրեցէք նմա.* C'est-à-dire, *Ceci est la tombe du....... seigneur .... fils de....... Vous qui lisez, demandez pour lui la rémission de ses péchés.*

Observations sur l'ouvrage de M. Schmidt, intitulé Histoire des Mongols orientaux (1), *par* M. Abel-Rémusat.

Le haut intérêt qui s'attache aux événemens dont Tchingkis-khan et ses successeurs ont été les héros, dont le XIII.e siècle est l'époque, et auxquels l'Asie presque entière et une partie de l'Europe ont servi de théâtre, fait rechercher avec empressement toutes les traditions qui se rapportent à la nation mongole, et qui peuvent éclairer son origine. On a jusqu'ici puisé principalement à trois sources pour combler cette grande lacune que l'absence des chroniques tartares laissait dans les annales du moyen âge. Les voyageurs que la politique des princes chrétiens envoya dans le fond de l'Orient à cette époque, rédigèrent des relations qui ont été long-temps les seuls matériaux qu'on pût consulter, et d'après lesquelles plusieurs auteurs érudits tentèrent d'esquisser l'histoire des révolutions de la haute Asie. Les écrivains musulmans, consultés plus tard, ont fourni, en ces derniers temps, des renseignemens authentiques et tellement nombreux, qu'on a pu les rédiger pour en former comme un corps d'his-

(1) *Geschichte der Ost-Mongolen und ihres Fürstenhauses, verfasst von Ssanang Ssetsen Chungtaidschi der Ordus; aus dem Mongolischen übersetzt, und mit dem Originaltexte, nebst Anmerkungen, Erläuterungen und Citaten aus andern unedirten Originalwerken; herausgegeben von* I. J. Schmidt. Saint-Petersbourg, 1829, *in-4.°*

toire. Enfin les historiens chinois, vivant dans un pays plus rapproché du centre primitif des émigrations mongoles, et riches de traditions sur les temps voisins des grandes invasions tartares, peuvent servir à étendre, à compléter, à rectifier les deux autres classes de documens. C'est ainsi qu'André Muller et Mosheim ont rassemblé les faits épars dans les récits d'Hayton, de Rubruquis et de Marc-Pol; que le même Muller, Pétis de la Croix, Messerschmidt, et tout récemment M. Mouradja d'Ohsson et un savant académicien français, ont mis à profit les écrits d'Aboul-ghazi, d'Ebn-el-athir, d'Ata-mélik et de Raschid-eddin, et qu'enfin Gaubil, Visdelou, Mailla, Deguignes et d'autres auteurs actuellement vivans, ont dépouillé les grandes annales de la Chine, le Thoung-kian kang-mou, et certains ouvrages spéciaux, pour débrouiller les souvenirs confus qui se rapportent à l'origine de la grandeur mongole.

Ainsi, jusqu'à présent, on avait été contraint de chercher les annales des Tartares dans des compilations étrangères. Le genre de documens le plus nécessaire pour bien approfondir l'histoire d'un peuple manquait à l'égard des Mongols, puisqu'on ne possédait pas en Europe de composition appartenant à un auteur national; on avait même quelque raison de penser qu'il n'en existait aucune. Les Mongols avaient commencé assez tard à écrire des chroniques dans leur langue maternelle; tous les livres de ce genre qui existaient à la Chine et dans la Perse, doivent avoir péri dans ces contrées, lorsque les dynasties tartares y ont été étein-

tes. Depuis que les Mongols sont rentrés dans les déserts, d'où Tchingkis-khan et ses successeurs les avaient fait sortir, ils ont repris des habitudes nomades qui sont peu favorables à la culture des lettres. On supposait pourtant que, dans les monastères du Tibet et de la Tartarie, où de riches bibliothèques ont quelquefois été rassemblées, quelque chronique mongole pouvait avoir été conservée; mais il y avait peu d'apparence que l'Europe savante pût être mise en jouissance de ces débris précieux. On accueillit donc avec beaucoup d'intérêt, en 1820, la nouvelle annoncée par M. Schmidt, qu'il possédait un exemplaire de l'histoire des princes mongols, écrite en mongol par Sanang Setsen. On eut lieu d'espérer qu'un auteur, mieux instruit que ne le pouvait être un étranger des antiquités de sa nation, allait éclaircir tout ce qu'elles présentaient encore d'obscur dans les écrits des Musulmans et des Chinois, et remplir les lacunes que ceux-ci avaient laissées dans le récit des faits, depuis que les Tartares avaient été livrés à eux-mêmes dans le centre de l'Asie; aussi la publication de cette histoire, promise par le traducteur, était-elle attendue avec beaucoup d'impatience. Je me propose de faire voir, dans l'analyse suivante, jusqu'à quel point le volume de M. Schmidt répond à l'attente qu'on en avait conçue.

L'auteur lui-même a considérablement varié dans l'appréciation du livre qu'il avait entrepris de traduire. Il l'avait d'abord cru fort supérieur aux annales chinoises, qui, disait-il, étaient extrêmement incertaines

en tout ce qui ne concerne pas la Chine elle-même (1). Il avoue maintenant qu'on se tromperait beaucoup, si l'on s'attendait à trouver dans cette histoire un livre qui contînt tous les secours, qui rendît superflus les ouvrages des historiens chinois et musulmans sur les Mongols, et il prévient qu'on ne doit pas se scandaliser de voir qu'une multitude de faits appartenant à l'histoire des Mongols, ou ayant avec elle une étroite liaison, sont, chez son auteur, ou complètement omis, ou exposés d'une manière erronée (2). Je ne cite pas ces deux jugemens opposés pour en relever la contradiction. Il y a du mérite à l'auteur d'être revenu sur une opinion hasardée, non-seulement parcequ'on est généralement enclin à s'exagérer l'importance des matériaux dont on a fait la découverte, mais encore parce que les premières assertions de M. Schmidt ayant été vivement combattues, il a dû se défendre de cette disposition trop commune à laquelle on cède en s'attachant à des paradoxes, uniquement parce qu'après les avoir avancés, on répugne à en reconnaître la futilité.

Suivant M. Schmidt, il est notoire que le nom de

(1) *Die chinesischen Chroniken sind äusserst unzuverlässig in allem was nicht China selbst betrifft.* — *Mines de l'Orient*, t. VI, page 321.

(2) *Diejenigen die ein Werk erwarten, welches in seiner Art allen Forderungen genügt und die Werke der chinesischen und muhammedischen Geschichtschreiber über die Mongolen überflüssig macht, werden sich getäuscht finden, ja Manche möchten daran Anstoss nehmen dass eine Menge, zur Geschichte der Mongolen gehörige und mit denselben eng verbundene Thatsachen theils gänzlich übergangen, theils fehlerhaft dargestellt sind.* — *Gesch.* u. s. w. Vorrede, pag. x.

Mongol était inconnu avant le XIII.ᵉ siècle. Le peuple qui prit alors ce nom, et qui, par une subite et puissante irruption dans le monde, conquit une place durable dans l'histoire, avait auparavant été formé d'une multitude de branches plus ou moins considérables, et qui chacune avait son nom et son chef particulier. Plusieurs de ces branches s'accrurent temporairement par la soumission des plus faibles, et constituèrent, sous différens noms, des nations dont les princes prirent des titres élevés et surent acquérir la puissance la plus illimitée. La Chine, exposée à leurs incursions, se vit souvent arracher par eux des portions de territoire, où ils établirent de petites dynasties. Leur domination était généralement de peu de durée; des troubles intestins, ou l'accroissement de quelque autre tribu, les affaiblissaient et les ramenaient bientôt à leur nullité primitive. Ils seraient demeurés tout-à-fait étrangers aux souvenirs de l'histoire, si les Chinois n'avaient pris soin de recueillir leurs traditions, aussi bien que leurs noms et ceux de leurs princes, quoique d'une manière qui les altère étrangement et les rend méconnaissables. Telle est l'idée que s'est formée l'auteur; et bien qu'avec une lecture assidue des auteurs chinois, on puisse parvenir à reconnaître beaucoup des noms altérés dont il est ici question, et que le nom même des Mongols, pour une époque antérieure de plusieurs siècles à Tchingkis-khan, en soit peut-être la preuve (1), on ne peut nier que tel n'ait été en effet

(1) *Recherches sur les langues tartares*, tome I, page 240. — *Journal asiatique*, tom. II, pag. 241.

l'état de la nation mongole avant le XIII.[e] siècle. A cette époque, elle n'avait pas encore d'écriture, et par conséquent les traditions qui se rapportaient aux temps anciens étaient transmises par une communication orale, ce qui faisait qu'elles dégénéraient en fables et finissaient par se perdre. On s'attachait avec plus de soin à conserver les généalogies; mais comme chaque fondateur d'une dynastie nouvelle voulait faire remonter son origine à la divinité, il était difficile que ces généalogies ne se trouvassent mêlées de fables empruntées à des traditions antérieures. Ce ne fut que plus de vingt ans après la mort de Tchingkis que les Mongols commencèrent à avoir une écriture en propre; il se passa encore quelque temps avant que l'usage en fût devenu général et qu'elle servît à la composition des livres. Il ne manqua pas alors de chroniques nationales chez les Mongols; mais plus tard, elles coururent le risque d'une destruction totale. L'expulsion des Mongols en Chine, l'influence turque en Perse, avaient empêché qu'on ne conservât dans ces deux pays les monumens de l'histoire des Tartares sous leur forme originale. Le bouddhisme tomba en décadence chez les Mongols, on ne les empêcha pas de revenir, selon M Schmidt, à un état social qui ne différait guère de celui où ils avaient été originairement, que parce qu'ils avaient conservé l'usage de l'écriture. Cet état dura l'espace d'environ deux cents ans, au milieu de guerres intestines perpétuelles, et sous des princes dont quelques-uns eurent la sagesse d'introduire de nouveau la religion bouddhique chez leurs sujets, et l'habileté de la

répandre universellement parmi eux. Ce fut peu après cette époque, et lorsque la domination des Mandchous eut prévalu, que vécut Sanang-Setsen, prince de la race de Tchingkis, et chef de la tribu des Ordos. Il commença à écrire son histoire après que la plus grande partie des tribus mongoles eurent reconnu la souveraineté des empereurs mandchous.

Par ces observations, M. Schmidt se propose de déterminer le point de vue sous lequel doivent être considérées les histoires mongoles écrites par des auteurs de nations différentes, et qu'on ne peut, que dans une petite partie, regarder comme vraiment nationales. Ce qu'on en possède, à l'exception de l'histoire de Sanang-Setsen, est un précieux reste des collections rédigées sous les ordres des monarques les plus célèbres, au temps où florissait la puissance mongole; mais ces matériaux ont été élaborés par la main des étrangers, de sorte qu'il ne nous en a été conservé que ce qui nous a été transmis par cet intermédiaire. Or, bien qu'on soit redevable à ces étrangers d'importans accroissemens en ce qui rentrait dans le cercle de leurs moyens, nous sommes obligés de les recevoir, à défaut de documens authentiques et originaux, avec toutes les erreurs et les additions qui ont pu s'y glisser par l'effet de connaissances imparfaites, d'une orthographe et d'une explication fautives des noms, et aussi par l'effet des haines nationales ou des préjugés religieux. Malgré ces imperfections, M. Schmidt convient que les traditions historiques recueillies par les écrivains chinois et musulmans, conservent une valeur réelle. Les unes et les

autres se rectifient et se complètent réciproquement; et ce n'est pas un médiocre avantage : en effet, les événemens dont l'Asie orientale a été le théâtre sont racontés avec plus de méthode et d'exactitude par les peuples qui étaient plus à portée de les connaître, et, d'un autre côté, les Persans et les Arabes ont été mieux informés de ce qui concernait les dynasties de l'occident, avec lesquelles ils s'étaient trouvés en contact. Il n'y a que la dynastie du Tchakhataï et des enfans de Djoutchi qu'il nous reste peu d'espoir de connaître, parce qu'autant que nous pouvons le savoir, elles n'ont pas eu d'historien particulier, et que les traditions qui les regardent en sont devenues plus décharnées et sujettes à plus de lacunes.

M. Schmidt ne se dissimule pas les désavantages que son auteur Sanang-Setsen peut présenter, quand on le considère comme historien. On conçoit qu'il n'ait presque rien dit des actions des Mongols occidentaux ni des dynasties qu'ils ont fondées; cela peut provenir en partie de ce que ces circonstances étaient déjà tombées dans l'oubli chez sa nation, et de ce qu'il ne savait que peu de chose ou rien du tout sur ces branches alliées, séparées des autres sous tous les rapports : mais on ne peut excuser aussi facilement les fâcheux anachronismes et les autres graves inexactitudes qu'il a commis dans le récit de la vie et les actions de Tchingkis, non plus que la légèreté avec laquelle il traite l'histoire de la dynastie des Mongols de la Chine. Si l'on a quelquefois à se plaindre de la prolixité de certains écrivains orientaux, et des détails qu'ils prodiguent sur des sujets

insignifians, on doit relever la brièveté excessive qui rend souvent celui-ci obscur, ou qui le fait sauter par-dessus des objets nécessaires et dignes d'être connus. Ajoutez à cela qu'en bouddhiste zèlé, il s'arrête avec complaisance sur ce qui est relatif à la religion : c'est ce qu'il a principalement en vue, et c'est à quoi il ramène tout; tellement que le reste des circonstances historiques se trouve rejeté dans l'ombre, ou traité à-peu-près comme des accessoires. On verra, quand nous en viendrons à l'analyse de l'ouvrage de Sanang-Setsen, que cette disposition d'esprit a contribué, plus encore que ne le fait entendre ici le traducteur, à jeter de l'obscurité et de la confusion sur une des parties les plus curieuses de son histoire, celle qui se rapporte aux temps antérieurs à Tchingkis, et que telle est en particulier la cause qui lui a fait substituer, en beaucoup d'endroits, des légendes bouddhiques aux anciennes traditions des Tartares, et dénaturer, pour ainsi dire, toutes leurs antiquités. Cela n'empêche pas que les récits de l'auteur mongol, quelque peu satisfaisans qu'ils paraissent à cet égard, soit par l'effet des erreurs et des omissions qu'on y remarque, ou par les vues partiales qu'on peut lui reprocher, ne contiennent, sous d'autres rapports, beaucoup de choses neuves et d'une véritable utilité. Telle est, par exemple, toute la partie qui concerne les temps modernes, depuis la fin de la dynastie Youan et l'expulsion des Mongols de la Chine, jusqu'à l'établissement de la dynastie des Mandchous; partie qui, sans l'ouvrage de Sanang-Setsen, formerait comme une grande lacune qu'on essaierait vainement

de combler à l'aide des secours étrangers. Ce n'est pas que, comme le suppose M. Schmidt, les annales chinoises, soient, pour le temps de la dynastie des Ming, complètement dépourvues de détails sur les pays voisins de la Chine ; une seule collection chinoise pourrait aisément fournir, sur les Mongols de cette contrée, et pour l'époque dont il s'agit, des matériaux historiques qui rempliraient un volume aussi gros que toute la chronique de Sanang-Setsen : mais ces documens ne seraient, il faut l'avouer, ni aussi authentiques, ni aussi bien liés, que le sont les renseignemens qui remplissent les 6.e, 7.e, 8.e et 9.e sections de l'ouvrage mongol. Il leur manquerait toujours le caractère d'originalité qui distingue une chronique nationale, et qui donne une véritable valeur à celle de Sanang-Setsen.

M. Schmidt expose les effets que l'introduction du bouddhisme a eus chez les Mongols, dont cette religion a considérablement adouci les mœurs et presque entièrement changé le caractère. Au nombre de ces effets, il compte avec raison l'introduction de la littérature de l'Hindoustan et de celle du Tibet, naturalisées au milieu des steppes sauvages de la Mongolie. Quant à la littérature du Tibet, elle n'avait que peu de chose à perdre à cette transmigration, et les vallées de l'Himâlaya, non plus que les plaines de l'Asie centrale, n'avaient rien à s'envier sous le point de vue littéraire. Les Tibétains seulement avaient, plus tôt que les Tartares, commencé à traduire du sanskrit des livres de religion. Les Mongols, à leur tour, se sont appliqués,

avec une étonnante assiduité, à faire passer dans leur langue les ouvrages bouddhiques de l'Inde et du Tibet; les princes, les grands et les prêtres ont pris des noms indiens et tibétains. Les Mongols se sont donné la dernière place dans les trois divisions du Djambou-dwipa, dont les principaux peuples sont, suivant eux, *Hendkek*, *Tæbet*, *Mongol*. Les familles de leurs princes ont rattaché leurs généalogies à la race des anciens rois de l'Inde et du Tibet; il est arrivé de là infailliblement que leur histoire a pris la couleur de leur religion; et comme ils comptaient pour rien toutes ces affaires humaines qui ne servaient plus à rehausser leur éclat, ils n'ont jugé digne d'être conservé que ce qui avait de l'importance pour la religion. Ils ne relèvent la vie que de ceux de leurs princes qui ont favorisé l'agrandissement de cette religion, et qui, pour ce motif, sont regardés comme étant d'une naissance signalée ou comme des émanations des intelligences bouddhiques. C'est dans cet esprit que notre auteur a écrit la vie des princes mongols. Aussi peut-on avancer que son ouvrage est infiniment plus intéressant comme recueil de traditions bouddhiques que comme une véritable histoire des peuples tartares; et c'est ce que le traducteur semble avouer, quand il dit que le désavantage qu'a son original de ne pas contenir un simple récit de faits historiques, est bien racheté par l'avantage de rendre une multitude de choses sur le Tibet et les annales de ce pays, lesquelles ont été ignorées jusqu'ici, parce que la littérature tibétaine est encore *sous le sceau*. Nous allons voir, en effet, que l'*his-*

toire des Mongols orientaux est, à proprement parler, un composé de légendes bouddhiques et de traditions tibétaines, auxquelles on a rattaché, comme on a pu, les généalogies de la famille de Tchingkis, et les chroniques de quelques-uns des états qu'elle a fondés dans la partie orientale de l'Asie.

§. I.er

Histoire de l'Inde.

Le premier des dix chapitres dont se compose l'ouvrage de Sanang-Setsen s'étend depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de Shakia-mouni, époque de l'établissement du bouddhisme, qui est, comme on sait, l'ère en usage chez tous les peuples où cette religion est dominante, et que les Mongols font remonter à l'an 2134 avant J. C. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette date, qui s'éloigne beaucoup de celle qu'assignent au même événement les bouddhistes des contrées méridionales, et qui est même de plus de mille ans antérieure au calcul chinois le plus exagéré. Sanang-Setsen commence, à la manière indienne, par une invocation qu'il adresse d'abord à Mandjou-gosha, le même que Mandjousri, ici surnommé l'*Harmonieux*. Le traducteur, dans ses notes (1), cite l'autorité de M. Wilson (2), qui appelle ce personnage un des saints des Djaïnas. Mais M. Hodgson a déterminé plus récemment la place qu'il devait occuper

---

(1) Page 300.

(2) *Sanscrit Dictionary*, pag; 638, voc. *Mandjousri*.

dans la hiérarchie théologique, où il joue le rôle de *demiourgos* du monde actuel (1). L'auteur dirige ensuite sa formule d'adoration sur les *trois êtres inestimables, sublimes, et base de toute confiance*, et rend hommage *aux trois êtres précieux, aux trois corps sublimes du triomphateur des trois temps, au 6.e Vadjra-dhara des trois royaumes, aux trois êtres parfaits, aux trois Lamas bienfaisans*. Le traducteur, dans ses notes sur ce passage, détermine fort bien les deux premières dénominations, en les appliquant aux trois mots sanskrits *Bouddha, Dharma, Sanga*, et les traduit exactement par les mots de *Bouddha, la doctrine et l'union des prêtres* (2); mais il n'ajoute aucune explication qui puisse faire apprécier le rôle théologique assigné à ces trois êtres. C'est qu'on ne possédait pas encore, quand l'ouvrage a été composé, les précieux mémoires de M. Hodgson, où le dogme fondamental du bouddhisme a, pour ainsi dire, été révélé dans le seul sens philosophique que l'on puisse raisonnablement lui attribuer (3), et que vraisemblablement les nombreux ouvrages tibétains et mongols que M. Schmidt a eus à sa disposition, ne contiennent pas, sur la doctrine ésotérique, tous les éclaircissemens que présentent, même à défaut des originaux sanskrits, plusieurs textes traduits en chi-

(1) *Transactions of the asiatic Society*, tome II, p. 223. Conf. *Asiat. Res.* tom. XVI, pag. 442-470.

(2) *Buddha, die Lehre und der Verein der Geistlichkeit.*

(3) *Asiat. Res.* tom. XVI. = *Transactions of the royal asiatic Society*, tom. II.

nois. On le jugerait encore à la réserve avec laquelle le traducteur explique (note 5) le nom du 6.e *Vajradhara, probablement*, dit-il, le 6.e Dalaï-lama, vivant au temps où l'auteur écrivait. Il est étonnant que l'on conserve encore des sujets de doute sur un point si simple, quand on possède, dans une nombreuse collection d'ouvrages tartares et tibétains, les moyens d'en trancher péremptoirement de beaucoup plus difficiles.

Après ces invocations, Sanang-Setsen annonce qu'il va raconter l'histoire des trois peuples, *enetkek* (indien), tibetain et mongol, telle qu'il l'a tirée de plusieurs anciens livres, depuis le plus antique monarque, Mahâ Samati (Mahâ Sammata), jusqu'à nos jours. Il remonte même au temps où les trois amas de matière première, c'est-à-dire, d'air, d'eau et de terre, donnèrent la naissance à l'atmosphère, à l'océan et au mont Sou-Merou, ainsi qu'aux quatre grandes parties du monde et aux huit petites. Cette cosmogonie toute matérielle, exposée en peu de mots par l'auteur, est reproduite avec plus de développement dans les notes de M. Schmidt, qui a cru que jusqu'ici elle n'avait été connue des savans européens que d'une manière tout-à-fait superficielle. Cependant Pallas (1) et B. Bergmann (2) avaient déjà donné, sur cette matière, des détails qui offraient avec ceux-ci beaucoup d'analogie, parce qu'ils étaient puisés aux mêmes sources.

---

(1) *Sammlungen*, u. s. w., tom. II, page 18 et suivantes.

(2) *Nomadische Streifereien*, tom. III, page 27-187.

M. Schmidt n'aurait peut-être pas dû les passer entièrement sous silence, non plus que l'esquisse tracée par Deshauterayes (1), et qui ne mérite nullement l'épithète de *superficielle,* bien que l'auteur ait su la renfermer dans un petit nombre de pages.

L'auteur mongol continue à raconter comment des dieux du monde des formes s'étant soumis à naître dans le royaume des hommes, peuplèrent cette région de l'univers d'êtres qui d'abord jouissaient de toutes sortes de facultés, marchaient dans l'air sans le secours de leurs pieds, faisaient usage, non d'alimens impurs, mais de la nourriture appelée *samâdi* (contemplation produite par une piété profonde), et se propageaient par voie d'émanation. Il vint un temps où ils mangèrent des alimens plus grossiers, et furent en conséquence privés d'abord de la plupart de leurs facultés divines, et réduits par degrés à la condition d'hommes et de femmes. Ils s'aimèrent entre eux, et les fils des uns s'unirent aux filles des autres. Ainsi commença le mal de l'amour criminel. Le riz devint la nourriture généralement en usage: l'avidité se montra (2); les querelles s'élevèrent; la colère commença à exercer son empire; l'avarice naquit. Enfin un de ces êtres, supérieur aux autres en beauté, en courage et en intelligence, fut choisi pour le chef, et, par ce choix

(1) *Journal asiatique* de 1826, p. 40, 181, &c.

(2) M. Schmidt dit *la négligence* ou *l'insouciance* (*Sorglosigkeit*); mais il s'agit des provisions que l'on commença à former, et ce soin ne peut s'appeler *négligence.* Il y a dans le texte *ardenter petere, flagitare* [illegible].

unanime, fut nommé en langue indienne *mahâ-samati radja* (*mahâ-sammata*), et en mongol *oulana-ergoukdeksen khagan* (*le souverain élu de tous*); il est célèbre comme étant celui qui a fait rouler la roue d'or dans les quatre parties du monde, et a reçu par cela le titre de roi *tchakravarti* : on sait que le mot sanskrit *tchakravarti* désigne les princes qui, à différentes périodes de l'humanité, doivent exercer une domination universelle. Cette époque est appelée l'accomplissement du premier de tous les *kalpas* ou âges du monde. Alors parurent le soleil, la lune et les étoiles qui éclairent les quatre parties de l'univers. Cinq générations de rois issus de Mahâsamati jouirent comme lui d'un pouvoir sans bornes, et on les regarde avec leur père comme les six premiers *tchakravarti*. Depuis ce temps, les êtres vivans dont il s'agit furent appelés *hommes*, et la durée de leur existence commença à décliner, de sorte qu'on put l'exprimer avec des nombres.

L'auteur mongol s'interrompt ici pour faire connaître les divisions du temps, depuis la plus petite, nommée *kchan* (*kchana*), dont il faut 90,000 pour une minute, jusqu'au *kalpa*, période immense dont on compte six degrés, et dont le développement embrasse la durée tout entière de l'univers. Dans une de ces périodes, il paraît mille bouddhas. Sur ce nombre, sept ont déjà paru dans la période actuelle, et parmi eux Sikhi, Viswabhou, Kerkesoundi, Ganagamouni, Gaschib et Shakiamouni. M. Schmidt complète cette liste en rapportant les noms sanskrits des sept bouddhas,

d'après le vocabulaire d'Hematchandra : puis il ajoute (note 37, pag. 306) que les trois premiers, savoir *Wipasyi, Sikhi et Viswabhou*, ne se trouvent pas nommés dans les livres bouddhiques (1). Sur ces trois il en faudrait au moins excepter deux, qui viennent d'être nommés dans l'histoire mongole, apparemment d'après quelque ouvrage bouddhique. Mais ces assertions négatives ont un inconvénient, c'est de pouvoir être démenties à la lecture du premier livre nouveau que le hasard fera ouvrir. En effet, si les sept bouddhas ne sont pas nommés dans les livres mongols et tibetains, du moins dans ceux que M. Schmidt possède et qu'il a lus, ils le sont dans les originaux sanskrits (2), et même dans les traductions chinoises, où nous avons leur vie fabuleuse, et les formules d'invocation qui sont attribuées à chacun d'eux. Au reste toute cette exposition des *kalpas* et de la succession des bouddhas est incomplète dans le texte de *Sanang* et confuse dans les additions de son traducteur. Elle a besoin de développemens nouveaux, que je me propose de lui donner prochainement dans un travail spécial.

Le 6.ᵉ Tchakravarti Radja, ou monarque universel, nommé en mongol Eneme-Kouke, fut la souche d'une famille royale dont la puissance dans l'Inde eut une longue durée ; car le grand-père de Shakia-mouni était

---

(1) *Indess findet man in Büddhaischen Buchern die drei ersten nicht genannt.*

(2) *Asiat. Res.* tom. XVI, p. 453. *Sapta Bouddha Stotra*, ou *Louanges des sept Bouddhas.* Voyez aussi leur histoire citée sous le titre *Lalita Vistara*, dans les *Transactions*, tom. II, p. 240.

descendu de lui à plusieurs millions et soixante-quatre mille cinq cent six générations. C'est ainsi que M. Schmidt traduit ce passage, en avertissant qu'il y a dans le texte un mot (*asangki*) qui désigne un nombre prodigieux, et dont il ne connaît pas la valeur exacte (1). Ce mot *asankhya* est sanskrit, et signifie cent quadrillions; il est le 14.e des 17 nombres multiples de dix mille, qui sont d'usage dans la mythologie bouddhique, et qui ont passé avec elle chez tous les peuples de l'Asie orientale. Voilà un échantillon des traditions *historiques* de l'Inde que les Mongols ont recueillies, et c'est ainsi que l'*historien* passe de la création du monde à l'époque de la naissance de Shakia-mouni, c'est-à-dire, au Xe siècle, ou selon lui au XXIIe siècle avant J. C. On sent qu'une chronologie de cette espèce ne peut être examinée sérieusement, et que la critique historique n'a rien à voir dans de pareilles généalogies; ce sont pourtant les résultats de la comparaison qu'un savant mongol a faite de quatre ouvrages, dont l'un porte le titre de *Chronologie religieuse*.

La vie de Shakia-mouni n'est pas racontée par Sanang avec les détails qu'on aurait eu droit d'attendre d'un auteur aussi bien informé des objets qui intéressent sa religion : cette vie n'occupe que deux pages du texte. Le traducteur y a fait quelques additions intéressantes; il donne, par exemple, l'équivalent sanskrit

---

(1) Im Originale, *nigen assangi*, eine ungeheure Zahl, die ich nicht genau kenne. Page 309.

du nom mongol du père de Shakia, lequel signifie *celui qui vit d'alimens purs ou saints*, *Ssododani* ou plus exactement *Shouddhodana*. Il ajoute que l'Amara-Kosha cite ce nom comme appartenant à Bouddha lui-même, et que cela est douteux, *was aber zu bezweifeln ist* (1); mais ceci est une méprise. Le père de Shakia seul s'appelle *Shouddhodana*, et Shakia lui-même reçoit le nom dérivé *Saouddhodani*, le fils ou l'*issu* de Shouddhodana. M. Schmidt eût trouvé le moyen de lever tous ses doutes à cet égard, s'il eût eu à sa disposition le vocabulaire pentaglotte, ou s'il eût seulement consulté les auteurs qui ont écrit la vie de Shakia (2). Il y eût également vu le sens d'une expression de son auteur qu'il a laissée sans explication » *Touchid-oun oron etse, ex regno Touchid*, qu'il traduit par *aus dem Reiche der Tüschid. Touchid*, en sanskrit *Toushitâ*, est le nom du quatrième *Bhouvana* ou ciel du monde des desirs (3); et c'est là que Shakia, à l'exemple des autres bouddhas ses prédécesseurs, avait fait sa demeure en qualité de bodhisatoua, jusqu'au moment où il voulut s'incarner pour devenir bouddha à son tour. Ce terme est de ceux qu'on trouve très-bien expliqués dans le vocabu-

---

(1) Page 310, n. 40. C'est une faute grave d'avoir (p. 313 et ailleurs) donné au père de Shakia le nom de *Saodouodani*, qui signifie le *fils de Shouddhodana*.

(2) *Rech. asiat.*, trad. fr., tom. II, p. 405.—*Mél. asiat.* tom. I, pag. 165.

(3) Le 3.e, selon la version suivie par M. Hogdson; *Transactions, &c.*, tom. II, pag. 233.

laire philosophique déjà cité : ce livre contient une multitude d'indications qui peuvent être d'une grande utilité, depuis que les progrès des études relatives au bouddhisme ont appris à en faire usage, et qui paraissent même propres à suppléer aux lacunes d'autres ouvrages beaucoup plus considérables par leur étendue.

Les légendes bouddhiques offrent un genre d'intérêt qui a récemment fixé l'attention. Elles contiennent, au milieu de fables extravagantes, la mention de quelques circonstances réelles, et notamment des dénominations géographiques qu'il est avantageux de recueillir, parce qu'on peut, en les combinant, espérer d'en tirer parti pour l'histoire. C'est ainsi qu'on trouve, par exemple, dans le récit de Sanang, les noms de *Kabikk*, *Radjagriha*, *Koshala*, *Kaoushambi*, *Oudiana*, *&c.* Mais les Mongols, tout en conservant plus exactement que d'autres peuples la prononciation originale de ces noms indiens, ne semblent avoir pris aucun soin pour en déterminer l'application, de sorte que le traducteur s'est vu dans l'impossibilité de la fixer, et réduit à renvoyer, pour la plupart de ces noms, aux explications très-insuffisantes des dictionnaires sanskrits. Les traductions chinoises ont encore ici un très-grand avantage, celui de s'accorder avec les relations des voyageurs qui ont parcouru l'Inde en qualité de pélerins, et rapporté de leurs courses des itinéraires détaillés ; faute d'avoir pu consulter ces itinéraires, M. Schmidt s'est vu dans l'impossibilité d'expliquer la partie des légendes qui se rapporte à l'Inde ancienne. « Je ne » puis, dit-il, déterminer ce qu'est ou ce qu'était

» *Oudayana* comme contrée située dans l'Hindos-
» tan (1). » Les pélerinages de Chi-fa-hian, de Soung-yun-tse, de Hoeï-seng, et les notices géographiques jointes à l'histoire de la dynastie des Thang, lui auraient appris que le pays d'*Oudyana*, dont le nom signifie *jardin* en sanskrit (2), était ainsi nommé parce qu'il avait été autrefois le parc d'un Tchakravarti Radja, et que ce pays était situé sur la rive droite de l'Indus, au sud-ouest de l'Himâlaya. Nouvel exemple de l'utilité qu'on peut trouver à commenter les traditions fabuleuses des Hindous, reproduites par les Tibetains et les Mongols, à l'aide des renseignemens que les Chinois, amis du positif et curieux investigateurs des réalités historiques, ont introduits jusque dans les récits les plus éloignés du sens commun.

Sanang-Setsen nomme encore quelques rois qui régnèrent en des temps rapprochés de celui de Shakia-mouni; mais ces noms sont généralement traduits en mongol, et, pour en retrouver la forme originale, il faut avoir égard à leur sens et non pas aux sons tartares. Il est fâcheux, sous ce rapport, que M. Schmidt ait cru devoir se borner le plus souvent à les transcrire sans en donner l'interprétation. C'est au reste une omission à laquelle il sera facile de suppléer. Au temps du petit-fils du roi de Magadha, dont Shakia-mouni avait été contemporain, trois des

(1) Page 354.

(2) *Pian-yi-tian*, L. LXIII. — Cf. Vilson's *Dictionary*, h. v. p. 117.

disciples de ce dernier, assistés de cinq cents *arhan*, formèrent la collection des traditions religieuses appelées *Paroles de Bouddha*. La cent dixième année de l'ère bouddhique, une nouvelle assemblée de 700 arhan composa une seconde collection, qui fut appelée le *système moyen*; et la 300.e année, 500 arhan et 500 panditas se réunirent pour rédiger le *système inférieur*. Ces trois *systèmes* sont une chose de grande importance dans le bouddhisme, et le traducteur n'a peut-être rendu ni assez clairement, ni d'une manière assez complète, les expressions du texte qui les désignent. Il appelle le système supérieur *la connaissance des quatre vérités*; celui du milieu, *la nullité de tout* (die Nichtigkeit des Ganzen), et le système inférieur, *le parfait accomplissement de la loi*. Ces derniers mots donneraient à penser que le système inférieur ou le dernier en date est plus parfait que les précédens, et qu'il en est comme le complément; ce qui n'est nullement l'opinion des bouddhistes. Il aurait fallu dire aussi ce que sont les quatre vérités enseignées dans le système supérieur (1), et s'expliquer encore sur cette nullité ou cet anéantissement dont on fait le caractère du système moyen. Enfin il y a, dans les trois phrases de l'original, une expression que M. Schmidt n'a rendue dans aucune des trois, [illegible] [illegible] [illegible] *dogmata ratæ legis*. Cette

(1) Les quatre *vérités* et les seize points qu'elles offrent à la considération sont énumérés dans le vocabulaire pentaglotte. Voyez aussi le *Nouveau Journal asiatique*, tom. V, p. 132.

idée de roue est très-commune dans le langage religieux des bouddhistes; mais ici, en ce qui concerne les trois systèmes, elle mérite une attention particulière. M. Schmidt, contre son ordinaire, n'a pas joint d'éclaircissement à cet endroit de son original, soit qu'il ait jugé que la matière n'en réclamait aucun, soit que les livres mongols ne lui fournissent pas ceux qui eussent été nécessaires. Il est aisé d'y suppléer avec le secours des Indiens et des Chinois. Les *trois systèmes* sont ce qu'on nomme en sanskrit *tri-yâna* (1); en chinois, *san tching : yâna* ou *yan*, et son équivalent *tching*, désignent une voiture, une monture, un moyen de transport quelconque (2), puis la rotation, la révolution par tours, la translation d'un lieu à l'autre, puis, au figuré, celle d'un état à un autre, et les moyens qui sont à la disposition de l'ame pour changer de condition. Dans ce dernier sens, on en distingue trois qui répondent à autant de degrés de la doctrine bouddhique : 1.° celle des *shrawakas*, ou auditeurs qui ont entendu Shakia et appris de lui la doctrine; 2.° celle des *pratyeka bouddhas* (3), ou

---

(1) *Transactions, &c.*, tom. II, p. 254. — *Asiat. Res.*, t. XVI, p. 427, 431, 445. — *San tsang fa sou*, passim. — *Ou tchhe yun fou*, v. *Tching, &c.*

(2) Wilson, *Dictionary*, v. *Yâna*. — *Khang hi tseu tian*, v. *Tching*.

(3) En mongol, *Pradigaboud*. M. Schmidt n'a pu restituer le terme sanskrit qui a donné naissance à ce mot tartare; il le cite en trois endroits, p. 419, 472, 474, et croît qu'il désigne une division des disciples [Jünger] de Bouddha : c'est, comme on voit, quelque chose de plus important dans la hiérarchie intellectuelle et psycho-

intelligences distinctes, qui ont reconnu la nullité des existences des trois mondes; 3.° celle des bodhisatouas et des bouddhas qui sont parvenus au comble de la perfection. C'est cette dernière qu'on nomme *maha-yâna*. Comme doctrine, ces différentes manières d'envisager le bouddhisme reviennent également à en établir trois, la grande doctrine, la doctrine ésotérique, ou le plus haut degré de spiritualisme auquel il soit donné à l'homme de s'élever; la petite doctrine, ou la religion extérieure, comprenant le culte et la mythologie, et la doctrine intermédiaire; tels sont les trois *dogmes de la roue de la loi*, dont Sanang-Setsen a voulu parler. On fait encore, sur le même sujet, d'autres distinctions qu'il serait trop long d'exposer ici. Il suffira de dire qu'à en juger par les portions de légendes que l'auteur a insérées dans son histoire, et par celles que son traducteur a recueillies dans ses notes, les livres mongols paraissent appartenir à la *petite doctrine*, qui ne donne pas la clef des abstractions sur lesquelles le bouddhisme est fondé; tandis que les notions rassemblées par M. Hodgson, et les opuscules religieux publiés par M. Wilson (1), tiennent plutôt de la *grande doctrine*, et jettent aussi beaucoup plus de jour sur la métaphy-

logique des Samanéens. Je n'avais non plus retrouvé ni le véritable sens ni l'étymologie de ce terme, quand je l'ai inséré seulement *pour mémoire* dans ma notice sur le vocabulaire pentaglotte. Il vaut mieux s'abstenir de donner des explications douteuses que de se hâter d'en présenter d'inexactes.

(1) *Asiat Res.*, tom. XVI. Voyez la note à la fin de ces Extraits.

sique samanéenne que sur la mythologie. C'est ainsi que les Mongols ont induit M. Schmidt en erreur, en lui donnant lieu de penser que les bodhisatouas étaient des hommes divinisés qui n'appartiennent plus aux vicissitudes de la naissance ni aux destinées du monde, mais qui ont déjà atteint la dignité de bouddhas (1). Le précieux mémoire de M. Hodgson nous donne des bodhisatouas une idée bien plus conforme au sens de leur nom et aux principes de la théologie bouddhique : ce sont les productions de l'*Intelligence, les fils de Bouddha*, les intermédiaires par lesquels l'*Intelligence* suprême agit sur l'univers. Les hommes peuvent ensuite devenir bodhisatouas par la perfection morale, comme ils peuvent atteindre à la condition d'intelligence purifiée. C'est cette descendance et cette ascension alternatives, ce cercle d'émanations et de retours, qui font le fondement de la théologie samanéenne, mais qui sont étrangers à la petite doctrine : les écrivains mongols, Sanang-Setsen et M. Schmidt ne paraissent en avoir connu que la seconde moitié. C'est sans doute par cette raison que ce dernier a cru pouvoir comprendre au nombre des disciples de Shakia, Avalokiteswara (2), le bodhisatoua du monde actuel, créateur, avec Mandjousri, de tout ce qui existe dans notre présent univers; personnage trop élevé dans la hiérarchie religieuse pour avoir été simplement disciple (*Iünger und Zuhærer*) de Shakia, bien qu'il

(1) Page 301, note 9.
(2) Page 419, note 35.

ait pu souvent assister avec les autres intelligences et les dieux aux grandes assemblées où celui-ci donnait ses prédications.

Tout ce que l'historien mongol ajoute de relatif à l'histoire de l'Inde, se réduit à la mention de sept rois dont le nom se termine par *tchanda*, de sept autres dont le nom finit en *bala*, et de quatre autres enfin qui portent des noms avec la terminaison de *sina* (*sena*); le tout sans indication de temps ni de lieu. « Tous ces rois, dit Setsen, furent protecteurs et partisans de la religion. » Mais le cercle de leurs actions est tellement vaste, qu'il juge à propos de n'en pas parler du tout, et de passer immédiatement à l'histoire du Tibet. Nous sommes contraints de renvoyer à un second paragraphe la suite de cette analyse, en regrettant que celui-ci soit déjà si étendu. Mais le haut intérêt et la nouveauté des matières contenues dans l'ouvrage de M. Schmidt nous font un devoir d'apporter une grande attention dans l'examen dont cet ouvrage est l'objet; et sur les questions qui tiennent aux idées philosophiques et religieuses des Orientaux, il est bien difficile d'être court sans risquer de devenir obscur.

(*La suite à un numéro prochain.*)

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 7 novembre 1831.

M. Duprat, avoué à Versailles, écrit au Conseil pour l'informer qu'il délivrera à la Société le legs du D.r Zohrab,

aussitôt qu'il aura reçu l'ampliation de l'ordonnance du Roi qui autorise la Société à accepter ce legs. Le Conseil charge le secrétaire de terminer cette affaire.

M. de Rienzi, admis comme membre de la Société, annonce qu'il se propose de publier un vocabulaire français-chinois du dialecte de Canton.

M. Kurtz écrit pour annoncer au Conseil qu'un libraire d'Allemagne se charge de tous les frais d'impression du dictionnaire chinois-latin du P. Basile, si la société consent à souscrire pour un certain nombre d'exemplaires. Après plusieurs observations sur les procédés de publication proposés par M. Kurtz, le Conseil arrête que ces nouvelles propositions seront renvoyées à l'examen d'une commission formée de MM. Klaproth, Mohl et Stahl.

M. E. Burnouf propose au Conseil de se charger de la publication du texte du vocabulaire bouddhique, en cinq langues, avec un commentaire rédigé par deux membres de la Société. Le Conseil renvoie cette proposition à une commission formée par MM. Klaproth, Mohl et Stahl.

M. A. W. de Schlégel, présent à la séance, donne des détails étendus sur les progrès de ses travaux. Le second volume du texte du Râmâyana est complètement terminé; il paraîtra avec le premier volume de la traduction latine dont plusieurs feuilles sont imprimées. M. de Schlégel communique également au conseil les empreintes de deux pierres gravées, trouvées dans les ruines de Babylone.

M. E. Burnouf se propose de publier prochainement le premier volume d'une traduction française du *Bhâgavata pourâna,* à laquelle il travaille depuis plusieurs années. Elle sera accompagnée du texte sanskrit établi d'après quatre manuscrits, dont l'un appartient à la Société asiatique, et les trois autres à la bibliothèque du Roi. L'éditeur donnera dans un volume à part les gloses de *Shrîdhara,* et les observations critiques nécessaires pour l'interprétation du texte, qui offre souvent d'assez grandes difficultés.

Extrait d'une lettre adressée par M. le Cheykh Refah, ancien élève de la mission égyptienne en France, à M. Jomard, membre de l'Institut &c.

Kaire, le 16 août 1831.

J'aurais pu vous donner des nouvelles au moment même de mon arrivée au Kaire, mais j'ai préféré attendre que S. A. le Vice-Roi ait daigné prendre une décision à mon égard, pour vous informer de ma position d'une manière précise.

Lors de mon arrivée à Alexandrie, j'ai eu l'honneur de vous informer que S. A. Ibrahim Pacha m'avait chargé de faire un Dictionnaire arabe-français, sur le modèle de celui de l'Académie. Je me préparais à mettre la main à l'œuvre, lorsque M. Clot, médecin en chef de l'hôpital, et directeur de l'école de médecine d'Abou-zabel, ayant appris mon arrivée, adressa à S. A. une pétition par laquelle il la priait de m'attacher à l'école, en qualité de professeur chargé d'enseigner la traduction, lui faisant entrevoir les avantages qui pourraient résulter de ma présence dans cet établissement. S. A. jugeant que la demande de M. Clot était conforme à ses intérêts, daigna la prendre en considération, et me désigna pour cet emploi en doublant mes appointemens. Je me rendis donc à ma destination, et M. Clot me confia l'enseignement de vingt élèves choisis parmi les trois cents qui composent l'école, et dont vous trouverez la liste ci-incluse.

Je me propose en outre d'enseigner l'histoire et la géographie à tous les élèves, et plus tard je vous ferai part de leurs progrès.

Comme mon oncle, qui est devenu mon beau-père, se trouve être le mouphti du Cheykh-el-Islam, j'ai été généralement bien accueilli des oulémas; et ce qui prouve en

faveur de la civilisation de l'Égypte, c'est que plusieurs d'entre eux sont venus me trouver de leur propre mouvement, en me priant de leur enseigner la langue française. Le Cheykh-el-Islam lui-même, qui a lu mon voyage, en a été satisfait, et m'a promis d'écrire à S. A. pour l'engager à le faire imprimer, regardant cette publication comme le moyen le plus efficace d'engager les Musulmans à aller chercher les lumières à l'étranger, et venir ensuite les propager et les naturaliser dans leur pays.

Je ne suis plus à temps pour exécuter l'almanach dont vous m'avez chargé; je remets en conséquence ce travail à l'année prochaine. REFAH.

Extrait d'un manuscrit inédit, intitulé : Religions des Malabars.

Du Roudracham ou Chapelet des Malabars gentils.

Siva s'étant mis sous la forme d'un pénitent, prit le nom de *Tetcha namourty* et passa tout ce temps dans le célibat et dans la pénitence. Un jour les Dieux lui demandèrent ce qu'il fallait que les hommes fissent pour acquérir la sainteté. Il leur répondit qu'il était difficile aux hommes de devenir saints, étant si occupés qu'ils étaient des plaisirs et des richesses du monde sans penser à la pénitence. Sur ces paroles, il se laissa ravir en extase, comme pour marquer les plaisirs ineffables que l'on ressent dans les travaux de la pénitence. Lorsqu'il se fut réveillé, il ressentit tant de joie de son ravissement, qu'il lui tomba des yeux trente-deux larmes, qui furent aussitôt changées en trente-deux arbres fort hauts et tout chargés de fruits. Siva dit donc que, puisque les hommes, ne pouvaient être de

ces grands pénitens, ils prissent au moins des fruits de ces arbres, qu'ils s'en fissent des chapelets et qu'ils les portassent au cou en union de sa pénitence et en mémoire de ses ravissemens, et que ce serait pour eux un moyen infaillible pour acquérir le salut, quelques péchés qu'ils eussent commis. Les Malabars gentils rapportent plusieurs histoires des gens qui, à ce qu'ils disent, ont été sauvés parce qu'ils sont morts avec le *Roudracham* (1). En voici une des plus remarquables.

Histoire du Chat et du Pénitent.

Lorsque Siva demeurait dans le royaume de *Poutchauttran*, qui était alors gouverné par le roi *Salangan*, il raconta cette histoire à *Nandiguesouren* (2). Il y avait, lui dit-il, autrefois dans ce royaume un Brahame qui s'appelait *Souppatripan*, qui avait une dévotion extrême pour le *Roudracham :* il avait fait vœu de ne donner l'aumône qu'à ceux qui porteraient ce signe de salut. Un jour il vint un pénitent nommé *Yogangam* lui demander l'aumône; mais le Brahame lui dit que, puisqu'il n'avait pas le *Roudracham*, il ne pouvait lui donner l'aumône. Quoique je ne porte pas sur moi le *Roudracham*, lui répartit le pénitent, j'en ai la dévotion bien gravée dans le cœur; d'ailleurs comme je suis un pénitent qui depuis long-

---

(1) रुद्राक्षं *œil de Siva*. On donne ce nom à l'espèce d'arbres dont il est ici question (*Elæocarpus ganitrus*) et aux rosaires formés des fruits de ces arbres.

(2) नन्दिकेश्वर un des principaux serviteurs de Siva.

temps fais une très-austère pénitence, il n'est pas nécessaire que je porte le *Roudracham* pour acquérir la sainteté; je puis même dès cette heure aller dans quel ciel je voudrai. Nonobstant cela, le Brahame ne voulut pas lui donner l'aumône; ennuyé qu'il était des importunités du pénitent, il le mit hors de chez lui. Quoi! lui dit le pénitent, vous osez me toucher, moi qui imite de si près la pénitence de Siva, moi qui n'ai ni femme, ni enfans, ni maisons, ni biens sur la terre; et vous au contraire qui prenez vos plaisirs, qui avez femme et enfans, qui avez une bonne maison, et qui buvez et mangez quand il vous plaît! Il faut que le roi me rende justice de l'affront que vous me faites. L'un et l'autre s'en allèrent donc présenter leurs plaintes au roi. Le prince les écouta fort attentivement, et l'un disait que celui qui portait le *Roudracham* était plus saint que tous les autres; l'autre assurait que l'état d'un pénitent était le plus parfait, quoiqu'il ne portât pas le *Roudracham*. Le roi pour conclure cette grande affaire, dit au pénitent que, s'il était vrai qu'il fût si parfait qu'il pouvait entrer dans tous les cieux quand il voudrait, il allât donc dans ce moment lui chercher une fleur du *Parisadam* (1); c'est la fleur de l'arbre *Couppagaviroucham* (2), qui est dans le ciel de *Devendren* (Indra). Alors le pénitent disparaissant alla incontinent dans le ciel de *Devendren*. Ce Dieu lui donna aussitôt la fleur qu'il demandait;

---

(1) पारिजात dont *Parisadam* est une altération tamoule.

(2) Ce mot est sans doute le sanskrit *Kalpavrikcha*. (N. du R.)

le pénitent ne tarda pas à venir la présenter au roi. Sans doute, dit ce roi, un tel homme ne peut être que très-parfait, et je doute fort, parlant au Brahame, que vous en puissiez faire autant. Le Brahame répondit au roi que le pénitent avait fait peu de chose, que pour lui il ne daignait pas aller dans le ciel de *Devendren*, mais qu'il y enverrait son chat. Le Brahame se mit donc en prières, et conjura Siva par la foi qu'il avait dans son *Roudracham*, de faire donner au chat la fleur qu'il desirait. Il mit un *Roudracham* au cou de son chat et l'envoya à *Devendren*. Ce Dieu reçut le chat avec toutes les marques d'honneur et de respect possibles, et le prit entre ses bras, lui faisant mille caresses.

La femme de *Devendren*, fort surprise de ce grand accueil, lui demanda pourquoi il faisait plus d'honneur à un chat qu'à un pénitent. *Devendren*, pour satisfaire la curiosité de sa femme, lui raconta l'histoire (suivante). Un jour, dit-il, comme j'étais avec Siva, *Emattan maraya* (1), gouverneur des enfers, et son écrivain vinrent se plaindre à Siva de l'affront que ses serviteurs lui avaient fait. Il y avait, disaient-ils à Siva, un Brahame nommé *Samittram*, qui n'avait fait toute sa vie que des péchés, et étant mort dans cet état, après avoir examiné ses comptes, je voulais l'envoyer dans les enfers et l'y faire châtier selon ses mérites; mais vos gens, Seigneur, sont venus sur ces entre-

---

(1) Je ne reconnais dans ce nom, qui me paraît appartenir à la langue tamoule, que le mot मार *mort*.

faites ; ils ont maltraité nos serviteurs, et ont enlevé *Samittram* dans votre ciel. Aussitôt Siva fit venir ses serviteurs. Pourquoi, leur dit-il, avez-vous enlevé *Samittram* dans mon ciel, puisqu'il était un grand pécheur? Seigneur, lui répondirent-ils, la fille d'un roi géant étant un jour à se laver dans un étang, comme elle avait laissé à terre son *Roudracham*, un corbeau l'enleva, croyant que c'était quelques grains qu'il pouvait manger; mais comme il n'en put venir à bout, il le laissa tomber sur le cadavre de *Samittram* qui était mort, il y avait quatre jours. Alors Siva entra en colère contre *Emattan maraya*, de ce que lui et ses serviteurs avaient osé s'opposer au salut d'un homme qui avait porté le *Roudracham*. Mais quoi, Seigneur, reprit *Emattan maraya*, le *Roudracham* touchant seulement un mort de quatre jours, a-t-il encore la vertu de le sauver, lorsqu'il a mérité l'enfer? L'eau de *Kinkay* (Gange) a bien la vertu de sanctifier les cendres des morts, dit Siva, et de leur donner le salut en effaçant tous leurs péchés. Pourquoi donc un *Roudracham* n'aura-t-il pas la même vertu? Voyez donc, dit *Devendren* à sa femme, quelle vénération nous devons avoir pour le *Roudracham* et pour tous ceux qui le portent.

Après cela *Devendren* fit faire au chat un trône de fleurs, lui mit dans la patte une branche toute garnie de fleurs, et mit le chat dans le trône et le renvoya. Le chat vint devant le roi dans cet équipage, et le prince étant tout émerveillé de l'honneur que *Devendren* avait fait au chat, en considération du *Roudra-*

cham, reconnut bientôt que la cause du Brahame était la meilleure : le pénitent vit bien qu'il n'avait pas le degré de perfection qu'il s'imaginait ; c'est pourquoi il résolut de porter toute sa vie le *Roudracham*.

Le mot de *Roudracham* veut dire *œil de Roudra*. Le chapelet dont il est composé est ordinairement de 108 grains : ceux qui le portent sont obligés de le dire 3 fois le jour avant que de prendre des cendres. Il y a une oraison de deux ou trois paroles qu'ils disent sur chaque grain ; il n'y a que le *Gourou* qui enseigne ces paroles, et en les leur enseignant, il leur défend de le dire à personne. Il y a des *Roudracham* de différentes manières ; les uns ont des grains avec une face, et ils représentent *Roudra* qui avait pris la figure de *Parmesouren* (1) ; (c'est) en mémoire du mystère qui s'était passé entre *Pavadi* (ou *Dourga*) et *Parmesouren*, qui furent unis ensemble par le côté (cela vient de ce que *Pavadi* étant jalouse des honneurs que l'on rendait à *Parmesouren* son mari, lui pour la contenter se la joignit à son côté). Les autres grains qui sont à trois faces représentent *Roudra* transformé dans *Akini* (*Agni*), lequel avait trois visages ; d'autres ont des grains à quatre faces, et représentent *Broumha* (*Brahma*) qui avait quatre faces, et c'est une grâce que *Roudra* lui a accordée d'être ainsi représenté dans le *Roudracham*. D'autres ont des grains à cinq faces, et repré-

---

(1) परमेश्वर *Sira, Parameshwara* est un titre et non une incarnation de Siva. La phrase suivante, qui ne me paraît pas se rattacher au sens général, est fort confuse et presque inintelligible.

sentent *Roudra* avec cinq visages; les autres enfin ont six faces représentant le fils de Siva nommé *Chouppramanayar* (1) qui avait six visages. Tous les *Roudracham* de plusieurs faces ont la vertu de sauver, à ce qu'ils disent, infailliblement ceux qui les portent. Il faut encore distinguer deux sortes de chapelets, les uns sont tous composés de *Roudracham* ; et ceux-là sont plus vénérables et plus chers; les autres n'ont qu'un grain de *Roudracham* à la tête, et tous les autres grains sont de coco ou de bois auquel on fait autant de faces qu'il y en a sur le premier grain qui est à la tête du chapelet; le chapelet s'appelle aussi *Roudracham* ; il a été institué pour ceux qui ne trouvent pas ou qui n'ont pas le moyen d'acheter de véritables *Roudracham*.

Il y a une autre espèce de chapelet que l'on nomme *Patracham* (2), dont l'institution ne se trouve dans aucun de leurs livres; les Gentils avouent même que ce *Patracham* n'a point la vertu d'effacer les péchés: cependant il s'en trouve qui le portent, mais ce ne sont que les personnes les plus viles. Tous les Gentils qui sont de caste un peu honorable n'en font aucun cas, et croiraient se déshonorer s'ils le portaient. Il est composé d'un autre fruit particulier (3).

---

(1) Altération tamoule de सुब्रह्मण्य *Kartikeya.*

(2) *Patracham* me paraît être l'altération tamoule de भद्राक्ष *œil de Bhadra* ou Siva. Il est remarquable que Siva, sous le nom de *Roudra*, soit bien supérieur à Siva, sous le nom de *Bhadra*.

(3) Les Jésuites auraient grand tort de dire que le *Roudracham*

Le véritable *Roudracham* est estimé si sacré, qu'un Paria ou une femme qui a ses mois ne peuvent le toucher, et tandis qu'une personne qui a touché un corps mort, reste dans son immondicité, elle ne peut ni toucher, ni porter le *Roudracham*. Il ne faut pas être surpris que Siva ait été ravi dans des oraisons extatiques et qu'il ait pratiqué des pénitences affreuses.

E. J.

Errata pour le numéro de Novembre.

Page 423 ligne 19, lisez : comment serait-il autrement?
.... 432 col. 1 ligne 2, lisez : dans son exposition.
.... *ibid* ....7, lisez : ce qu'il appelle.
.... *ibid* ... 10 et 11, lisez : transmise par lui.

TABLE GÉNÉRALE

DES ARTICLES CONTENUS DANS LE 8.e VOLUME.

MÉMOIRES.

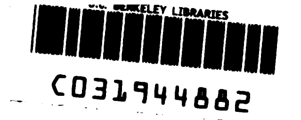
---

des Chrétiens du Maduré et des autres pays Malabars ne sont pas semblables à ceux des Gentils. Les Chrétiens, qui sont encore aussi jaloux de leurs castes que les Gentils, voudraient-ils porter encore un chapelet que tout le monde méprise et qui les déshonorerait et les ferait passer pour être de basse caste? Il y a même quelque temps qu'un Chrétien de Pondichéry emprunta le *Roudracham* d'un Gentil pour la solennité de son mariage. Les PP. qui ont vu un véritable *Roudracham* au cou de ce Chrétien, n'en ont point été formalisés. (*Note de l'auteur du manuscrit.*)

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

NOUVELLES ET MÉLANGES.




U.C. BERKELEY LIBRARIES
C031944882


115234